

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
1198
NAPOLI



BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine





HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE, DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES,

Depuis les premiers temps, jusqu'à la division de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Histoire de la Littérature, de la Philosophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de John Gillies, par M. Carra, de la Bibliothèque du Roi.

Avec des Cartes.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
Chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE DE L'ANCIENNE GRÈCE, DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES.

CHAPITRE XXX.

Guerre de Béotie. — Tentative infructueuse de Sphodrias sur le Pyrée. — Doutes concernant la narration de cet événement dans Xénophon. — Agésilaus envahit la Béotie. — Succès militaires des Thébains. — Succès des Athéniens sur mer. — Congrès pour la paix sous la médiation d'Artaxercès. — Epaminondas, député de Thèbes. — Cléombrote envahit la Béotie. — Bataille de Leuctres. — Etat de la Grèce. — Jason de Thessalie. — Son caractère & ses vues. — Il est assassiné au milieu de ses projets.

LA liberté de Thèbes porta un coup sensible à l'orgueil & à la tyrannie de Sparte; & les

Guerre de Béotie. Olymp.

A. C. 378. magiſtrats de cette république ſe préparèrent à punir avec la ſévérité convenable ce qu'ils affectoient d'appeler la rébellion de leurs ſujets. Les Thébains étoient fermement réſolus de maintenir la liberté qu'ils avoient recouvrée ; & ces diſpoſitions des deux partis occaſionnèrent une guerre mémorable, qui, après avoir duré preſque ſans interruption pendant ſept ans, ſe termina par la bataille de Leuctres, qui produiſit une révolution totale dans les affaires de la Grèce.

Première campagne ſous Cléombrote.

L'eſprit ardent d'Agéſilaus avoit long-tems inſpiré ou dirigé les vues ambitieuſes de ſa patrie. Il jouiſſoit de la gloire d'une élévation qu'il avoit méritée, mais il ne pouvoit éviter la haine qui y étoit attachée ; & craignant d'accroître ce dernier ſentiment, il laiſſa la conduite de la guerre de Thèbes à l'inexpérience d'un collègue qui lui étoit inférieur en tout. Ce fut au milieu d'un hiver rigoureux que Cléombrote, avec une armée bien diſciplinée, entra dans la Béotie. Sa préſence affermit l'obéiſſance de Theſpies, de Platée & d'autres communautés ſubalternes. Il défit quelques partis détachés des Thébains, repouſſa leurs incurſions, ravagea leur territoire, brûla leurs villages, mais

ne fit aucune tentative contre leur ville dont la force lui en imposoit. Après une campagne de deux mois, il retourna à Sparte, laissant dans Thespies une nombreuse garnison commandée par Sphodrias, général très-entreprenant, mais sans beaucoup de prudence.

Sphodrias laissé dans Thespies avec une garnison.

Cependant les Athéniens, alarmés par la vue prochaine du danger, désavouèrent publiquement le secours qu'ils avoient donné à Thèbes ; & ayant disgracié, banni ou mis à mort [a] les auteurs de cette démarche hardie, ils renouvelèrent leur alliance avec Sparte. Les Thébains sentirent toute l'importance de cette défection, & n'oublièrent rien pour en prévenir les funestes effets ; dessein dans lequel ils réussirent (si nous pouvons en croire la tradition) par un stratagême très-singulier. Le caractère léger & téméraire de Sphodrias étoit bien connu, dit-on, des généraux Thébains, qui employèrent des émissaires secrets pour lui persuader, par les motifs les plus propres à flatter ses passions, d'attaquer par surprise le port d'Athènes, dont les réparations n'étoient pas

Stratagême de Thèbes pour augmenter la division entre Athènes & Sparte.

[a] Xénoph. p. 334. J'ai tâché de réconcilier Xénophon & Dinarchus cités plus haut.

encore achevées. On représenta à Sphodrias qu'il étoit indigne de sa dignité & de sa valeur d'employer les armes de Sparte à des incursions, tandis qu'un objet bien plus important & plus glorieux sollicitoit naturellement l'activité de son esprit entreprenant. « Les Thébains étoient trop vigilans ; ils étoient d'ailleurs animés par l'enthousiasme d'une liberté nouvellement recouvrée, & déterminés à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, plutôt que de se rendre ; mais leur allié secret & perfide, dont le secours les avoit mis récemment en état de se délivrer du joug de Sparte, étoit endormi dans la sécurité. Le moment étoit venu d'étouffer la haine implacable des Athéniens, en surprenant le Pyrée, leur principal ornement & leur unique défense ; action que la postérité mettroit au-dessus de la gloire de Phœbidas, qui de même, dans le tems d'une paix insidieuse, s'étoit emparé de la citadelle de Thèbes [a]. »

Tentative infructueuse de Sphodrias pour surprendre le Pyrée.

La distance de Thèbes & de Thespies, qui n'étoit que de vingt milles, fournissoit une occasion facile de conduire ces pratiques se-

---

a Xénoph., p. 340. Diodore, p. 472.

crètes ; mais la diſtance entre Thèbes & Athènes, qui étoit de plus de quarante milles, fit avorter l'entrepriſe de Sphodrias. Il ſortit de Theſpies de grand matin avec l'élite de ſa garniſon, eſpérant arriver au Pyrée avant l'aurore du lendemain ; mais il fut ſurpris par le retour du ſoleil dans les plaines de Triaſie. Le bourg d'Eléuſis prit l'alarme ; la nouvelle parvint à Athènes, & les citoyens, avec leur célérité ordinaire, prirent les armes & ſe préparèrent à une défenſe vigoureuſe. Les ravages de Sphodrias dans ſa retraite provoquèrent la fureur des Athéniens. Ils arrêtèrent ſur-le-champ tous les Lacédémoniens qui réſidoient dans leur ville. Ils envoyèrent une ambaſſade à Sparte pour ſe plaindre, dans les termes les plus forts, de l'inſulte de Sphodrias. Les Spartiates déſavouèrent ſa conduite : on le rappela, & on lui fit ſon procès ; mais l'autorité d'Agéſilaus lui ſauva la vie. Il dut cette puiſſante protection à l'interceſſion de ſon fils Cléonyme, le compagnon chéri d'Archidamus, fils & ſucceſſeur du roi Spartiate. Archidamus plaida avec la modeſte éloquence des larmes pour le père d'un ami, ſon égal en âge & en valeur, avec lequel il étoit uni dès long-tems

de la plus tendre affection. Cléonyme déclara dans cette occasion qu'il ne déshonoreroit jamais l'ardent attachement du jeune prince; & Xénophon assure que, malgré l'élévation illustre où parvint dans la suite Archidamus, sa tendre & inaltérable amitié pour Cléonyme, loin de jeter une ombre sur son caractère aimable & vertueux, n'a servi qu'à le montrer dans un plus beau jour [a].

Doutes concernant la narration de cet événement dans Xénophon.

Tels sont les détails de cet événement, donnés originairement par Xénophon, & copiés fidèlement par d'autres écrivains anciens & modernes; mais on a quelque raison de croire qu'Agésilaus n'ignoroit pas totalement les desseins ambitieux & inexcusables de Sphodrias; & que les Spartiates auroient approuvé cette attaque, si elle eût été suivie du succès. Aussi le philosophe Xénophon, admirateur partial d'Agésilaus & des Lacédémoniens, a employé la simplicité persuasive de son style inimitable, pour pallier une action que rien ne pouvoit justifier. Telle fut au moins l'opinion de l'assemblée Athéniène, qui, offensée du crime de Sphodrias, fut encore plus indignée de le voir sans punition,

[a] Xénoph., p. 570.

Les Athéniens dès-lors commencèrent à préparer leur flotte, à enrôler des matelots, à ramasser & à employer tous les matériaux nécessaires pour la guerre, dans la ferme résolution de soutenir vigoureusement la cause de Thèbes & la leur.

Tandis qu'ils étoient occupés à ces préparatifs, Agésilaus fit une nouvelle invasion dans la Béotie sans rien exécuter qui fût digne de sa première réputation. Son armée montoit à dix-huit mille hommes de pied, & quinze cents chevaux. L'ennemi étoit soutenu d'un corps considérable de mercenaires, commandé par Chabrias, Athénien, qui força enfin le roi Spartiate de quitter Thèbes, par un stratagême aussi simple qu'extraordinaire. L'armée Thébaine, qui se tenoit sur la défensive contre des forces supérieures, s'étoit emparée d'une hauteur dans le voisinage de la ville. Agésilaus détacha un corps de troupes légères, pour la forcer à quitter ce poste; mais les Thébains s'y maintinrent, & obligèrent l'ennemi à faire avancer toutes ses troupes pour les déloger. Chabrias, les voyant approcher, commanda à ses soldats d'exécuter un mouvement nouveau, qu'il leur avoit enseigné récemment pour les occasions

Agésilaus fait une nouvelle invasion dans la Béotie. Olymp. C. 4. A. C. 377, & Olymp. CI. 1. A. C. 376.

de ce genre. Ils portèrent le corps en avant, soutenu sur le genou gauche, étendirent leurs boucliers & leurs lances, & conservèrent ainsi l'ordre & la fermeté de leurs rangs [a]. Alarmé

---

[a] Les paroles de Nepos sur Chabrias s'expliquent mieux en lisant, « qui obnixo genu, scuto projectaque hasta impetum excipere hostium docuit. » Ceci s'accorde avec la statue de Chabrias dans la maison Borghèse, dont l'attitude singulière a donné tant de peine aux antiquaires. Winckelmann conjecture que ce chef-d'œuvre de l'art est la plus ancienne statue qui soit dans Rome, d'après la forme des lettres qui composent le nom d'Agasias qu'on y lit. Il observe que c'est à tort qu'on l'a supposée être un gladiateur, puisque les Grecs n'honorèrent jamais les gladiateurs par de semblables monumens; & le style de l'ouvrage prouve qu'il est plus ancien que l'introduction de ce spectacle inhumain dans la Grèce. Le corps de la statue est avancé, & repose sur la cuisse gauche; le bras droit tient un javelot ou une lance; autour du gauche on voit la courroie de cuir ou la poignée d'un bouclier : cette attitude, dit Winckelmann, semble être celle d'un guerrier dans quelque circonstance dangereuse. Le savant & ingénieux Lessing a découvert heureusement quelle étoit cette circonstance par les mots de Cornelius Nepos, « Hoc (le stratagême de Chabrias) usque eò tota Græcia fama celebratum est, ut illo statu Chabrias sibi statuam fieri voluerit, quæ publicè ei ab Atheniensibus in foro constituta est. »

de la hardiesse déterminée d'une défense qui sembloit le défier, Agésilaus retira son armée de la capitale, & se contenta de commettre encore des ravages dans le territoire.

Succès des Thébains. Olymp. CI. 2. A. C. 375.

Dans les rencontres qui eurent lieu après sa retraite, les Thébains furent constamment victorieux. Il retourna à Sparte, où il passa tout l'hiver suivant, pour se faire guérir de ses blessures. Ce fut alors qu'il essuya les reproches mortifians de son adversaire Antalcidas, « d'avoir appris aux Thébains à vaincre. » Les généraux qui lui succédèrent ne furent pas plus heureux. Phœbidas, le premier auteur de la guerre, qui avoit été nommé gouverneur de Thespies, fut défait & tué avec la plus grande partie de la garnison de cette place. Pélopidas tua de sa propre main le commandant Spartiate dans l'action de Tanagra; & dans la bataille de Tégire, les Lacédémoniens, quoique supérieurs en nombre, furent rompus & mis en fuite; disgrace qui leur fut d'autant plus sensible, qu'ils ne l'avoient pas éprouvée dans aucun combat précédent.

Succès des Athéniens sur mer. Olymp. CI. 1. A. C. 376.

Tandis que l'on poussoit ainsi la guerre sur terre, les Athéniens mirent en mer, & remportèrent les avantages les plus brillans sur

leur élément favori. La flotte Lacédémonienne, de soixante voiles, commandée par Pollis, fut défaite honteusement près de l'île Naxos, par la bravoure expérimentée de Chabrias, qui remplit alternativement, & avec la même habileté, les fonctions d'amiral & de général [a]. Mais la scène principale fut la mer Ioniène, où Timothée [b] & Iphicrates eurent par-tout l'avantage sur les chefs qui leur étoient opposés. La flotte de Sparte fut totalement détruite par les vainqueurs, qui ravagèrent à plusieurs reprises les côtes de la Laconie [c], & imposèrent de fortes contributions aux îles de Corcyre, Zacinthe, Leucadie & Céphalonie. Les îles même & les villes plus éloignées du théâtre de cette guerre navale, particulièrement l'île précieuse de Chio, & la ville importante de Bysance,

---

[a] Xénoph. p. 577. Diodor. l. XV sur l'olymp. CI. 1.

[b] Corn. Nep. dans la vie de Timothée, & Dinarche contre Démosth. Tel fut le bonheur de Timothée, que les artistes satyriques du tems le peignirent endormi, couvert d'un filet, dans lequel les villes & les îles s'embarrassoient & se prenoient d'elles-mêmes. Plut. de invid. & odio.

[c] Xénoph. p. 578.

profitèrent du déclin de la fortune de Sparte pour renoncer à son alliance, & acceptèrent celle des Athéniens [a].

Les Grecs assistent Artaxercès dans la guerre d'Egypte.

Ces hostilités, qui affoiblissoient les vaincus, sans subjuguer leur courage, furent interrompues par les sollicitations & les présens du roi de Perse, qui travailloit sérieusement à rétablir la tranquillité domestique de la Grèce, afin de pouvoir jouir du secours de ses armes pour étouffer une nouvelle rébellion en Egypte. Ses émissaires réussirent également à Athènes & à Sparte, ces deux villes étant aussi fatiguées l'une que l'autre de la guerre; la première n'ayant plus rien à espérer de sa continuation, tandis que la seconde avoit tout à en redouter. Plusieurs des états subalternes, étant gouvernés implicitement par les résolutions de ces puissantes républiques, imitèrent aussi-tôt leur exemple. La condition de tous ces peuples en général étoit si précaire & si déplorable dans ces tems de trouble, qu'environ vingt mille hommes abandonnèrent leurs maisons & leurs familles pour suivre l'étendard des Perses. Le mérite d'Iphicrates lui donnoit droit de prétendre au commandement de ses concitoyens, qui

[a] Xénoph. p. 578.

lui fut conféré d'une voix unanime ; mais l'expédition ne produisit rien qui fût digne d'un tel général. Il retourna quelques mois après à Athènes, dégoûté de l'orgueil ignorant & de la timidité paresseuse des généraux Persans, qui n'osoient tenter aucune entreprise importante, sans recevoir les instructions lentes d'une cour éloignée [a].

Les Thébains rasent Platée. Olymp. CI. 3. A. C. 374.

Cependant les Thébains, qui, enflés d'une suite de prospérités à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, avoient rejeté avec hauteur les représentations d'Artaxercès, profitèrent de la diversion momentanée que faisoit la guerre d'Egypte, pour réduire plusieurs villes inférieures de la Béotie. Les remparts de Thespies furent rasés ; Platée éprouva le même sort ; & ses habitans, après avoir souffert les plus cruelles indignités, furent bannis de leur patrie. On pourroit croire que ces malheureux exilés auroient cherché un asyle dans Sparte, dont ils avoient reconnu l'autorité, depuis la paix honteuse d'Antalcidas ; mais la politique incertaine des Grecs étoit si différente des négociations régulières des tems modernes, que les Platéens eurent re-

[a] Corn. Nep. dans la vie d'Iphicrate. Diodore, l. XV, sur l'olymp. CIV.

cours à Athènes, ville pour lors alliée du peuple qui les avoit persécuté si injustement. Leur éloquence, leurs larmes, le souvenir des services passés, & la promesse d'un attachement constant à l'avenir, gagnèrent l'assemblée Athéniène qui les reçut avec bonté dans le sein de la république, & témoigna l'indignation la plus vive contre l'insolence de leurs oppresseurs [a].

Cette scène touchante pensa faire perdre aux Thébains un allié, auquel ils étoient en grande partie redevables de leur prospérité. Leur conduite, après cette réconciliation, contribua encore davantage à augmenter la division. Ils firent marcher leurs troupes en Phocide, dans l'intention de réduire ce pays. Ils écoutèrent avec le même mépris les remontrances de leurs amis & les menaces de leurs ennemis; enfin leur arrogance aliéna totalement les Athéniens qui parurent enfin disposés à conclure une paix durable avec Sparte, sur les principes du traité d'Antalcidas, que leurs garnisons respectives seroient retirées des provinces étrangères, & que les communautés,

Conférences pour la paix sous la médiation d'Artaxercès. Olymp. CII. 2. A. C. 372.

a Diodore, l. XV, sur l'olymp. & Isocrat. orat. pro Plat.

petites & grandes, auroient la permission de vivre dans l'indépendance sous le gouvernement de leurs propres loix. L'intérêt du roi de Perse, qui avoit encore besoin de nouveaux secours pour terminer la guerre d'Egypte, l'engagea à employer ses bons offices en faveur de ce projet spécieux. En conséquence, une assemblée de tous les états fut convoquée à Sparte, où les Thébains daignèrent à la vérité envoyer un représentant, mais un représentant dont la fermeté & la magnanimité étoient bien propres à soutenir & à élever les prétentions ambitieuses de sa république.

Epaminondas paroît comme député de la part de Thèbes.

En effectuant cette révolution glorieuse qui rendoit la liberté à Thèbes, ainsi que dans les opérations militaires qui suivirent cet événement important, Pélopidas, malgré sa jeunesse, s'étoit acquis une réputation bien méritée de bravoure, de patriotisme & de bonne conduite. La noblesse de sa naissance & l'emploi généreux qu'il faisoit de ses richesses, augmentoient son ascendant parmi ses compatriotes. Toutes ses qualités extérieures, les graces mâles de sa personne, l'affabilité séduisante de ses manières, sa supériorité décidée dans les exercices de Mars,

lui obtenoient l'admiration de la multitude, ou, en d'autres termes, de l'assemblée législative de son pays. Il avoit été élu, pendant six années consécutives, à la première dignité de la république, sans que jamais les Thébains eussent eu le moindre sujet de se repentir de leur choix [a]. Néanmoins, dans la circonstance actuelle, où il s'agissoit de nommer un député pour l'assemblée générale de Sparte (la charge la plus importante que l'on pût confier à un citoyen), Pélopidas, malgré tout son mérite, ne fut pas le ministre qu'ils jugèrent à propos d'employer.

Son caractère.

Epaminondas, naturellement son rival, mais toujours son ami, s'étoit contenté jusques-là d'un pouvoir subordonné. Tous les offices qu'il exerçoit, soit dans le département civil ou militaire, tiroient un nouveau lustre de sa dignité personnelle. Ses qualités extérieures ne le cédoient pas à celles de Pélopidas; mais il avoit appris à l'école de Lysis, philosophe Pythagoricien, à préférer l'esprit au corps, le mérite à la réputation, & les récompenses de la vertu aux dons de la fortune. Il résista aux sollicitations généreuses

[a] Plutarque, dans la vie de Pélopidas.

de ses amis qui vouloient le retirer de la pauvreté honorable où il étoit né, restant pauvre par goût & par choix, & se plaisant avec raison dans une situation qui est plus favorable, sur-tout dans une république démocratique, à cette liberté & à cette indépendance d'esprit que la sagesse recommande comme le plus grand bien. Mais autant il méprisoit les richesses, autant il étoit avare du tems qu'il consacroit continuellement à l'étude des sciences & de la philosophie, ou qu'il employoit à exercer des vertus publiques ou privées. Cependant le desir d'être utile ne lui faisoit pas rechercher les grandeurs; il fuyoit les dangereux honneurs que ses concitoyens pouvoient lui confier, avec autant de soins qu'on en met pour les obtenir. Son ambition auroit été satisfaite de diriger, du sein de sa retraite chérie [a], l'administration des affaires publiques, par une influence personnelle sur les magistrats, quand la voix unanime de ses concitoyens, & plus encore la nécessité des tems l'appelèrent à une

[a] La conduite d'Epaminondas s'accorde avec l'idée que nous avons donné plus haut de la philosophie Pythagoricienne, & la confirme.

vie

vie publique ; & tel étoit son mépris pour la gloire, que, s'il eût vécu dans un siècle moins fertile en événemens, ses qualités éminentes, quoiqu'admirées par des amis dignes de lui, seroient probablement demeurées inconnues à ses contemporains & à la postérité.

Tel étoit l'homme dont les talens & l'éloquence méritèrent le choix des Thébains, pour la défense de leurs intérêts les plus importans dans le congrès général des états de la Grèce. Les Athéniens envoyèrent Antocles & Callistratus ; le premier, rhéteur subtil [a] ; le second, orateur pathétique [b]. Agésilaus lui-même parut de la part de Sparte. Les choses s'arrangèrent aisément entre ces deux républiques dominantes, qui étoient également irritées du sort malheureux de Thespies & de Platée. Elles déplorèrent leur jalousie mutuelle & leur funeste ambition, qui avoient occasionné tant de guerres sanglantes & des-

Conférence à Sparte. Olymp. CII. 1. A. C. 372.

[a] Επιςρεφης ρητωρ. Xénoph. l. VI.

[b] Le plaidoyer pathétique de Callistratus pour les citoyens d'Orope, inspira pour la première fois à Démosthènes l'ambition de l'éloquence. Plut. dans la vie de Démosthènes.

tructives, & rappelèrent les courts, mais glorieux intervalles de modération & de concorde, qui avoient contribué si évidemment à leur félicité particulière & au bonheur public. Instruites par une fatale expérience, il étoit tems pour elles de mettre bas les armes, & de se procurer à elles-mêmes, ainsi qu'à leurs voisins, ce repos si nécessaire pour guérir les maux de leur commune patrie. La paix ne pouvoit être utile ou permanente, si elle n'étoit établie sur les principes désintéressés de l'égalité & de la liberté, à laquelle toutes les communautés Grecques avoient le même droit, par le traité d'Antalcidas. Il fut donc proposé de renouveler ce contrat salutaire, qui fut accepté par le consentement unanime d'Athènes, de Sparte & de leurs confédérés respectifs.

Demandes d'Epaminondas.

Epaminondas [a] se leva alors, offrant de

[a] La conférence de Sparte est rappelée par Xénophon, Diodore, Plutarque & Cornelius Nepos. Le premier écrivain ne parle nullement d'Epaminondas. Plutarque & Cornelius Nepos m'ont fourni ce que j'en ai dit dans le texte. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu deux conférences sur le même objet, à des époques différentes. Dans ce cas, Xénophon doit avoir omis totalement l'une des deux.

ſigner le traité au nom des Béotiens. « Les Athéniens, obſerva-t-il, avoient ſigné pour tous les habitans de l'Attique ; les Spartiates avoient ſigné non-ſeulement pour les villes de la Laconie, mais pour leurs nombreux alliés dans toutes les provinces du Péloponèſe. Thèbes avoit droit de prétendre aux mêmes prérogatives ſur les villes de ſa dépendance, qui avoient anciennement reconnu le pouvoir de ſes rois, & s'étoient ſoumiſes récemment aux armes de ſes citoyens. » Agéſilaus, au lieu de répondre directement à une demande qu'on ne pouvoit ni accorder avec honneur, ni refuſer avec juſtice, demanda à ſon tour ſi l'intention des Thébains étoit d'admettre, aux termes du traité, l'indépendance de la Laconie ? « Les Béotiens, dit le roi avec émotion, ſeront-ils libres ? » « Si vous rendez la liberté, répliqua Epaminondas avec fermeté, aux Lacédémoniens, aux Meſſéniens & aux autres communautés du Péloponèſe que vous opprimez ſous le nom d'alliés, & que vous retenez dans une ſervitude involontaire & rigoureuſe. »

Alors ſe tournant vers les députés des alliés, il leur repréſenta l'outrage cruel qu'on leur faiſoit. « Convoqués pour délibérer ſur

Il s'adreſſe aux députés des alliés.

la liberté & l'indépendance générales, ils étoient appelés pour ratifier une paix, qui, au lieu d'établir ces droits sacrés & inappréciables, confirmoient la tyrannie sévère d'un maître impérieux. Le traité portoit verbalement que « les villes, petites & grandes, seroient libres; » mais sa signification & sa valeur réelles étoient que Thèbes donneroit la liberté aux villes de Béotie, & par là affoibliroit sa propre force; tandis que Sparte tiendroit dans la soumission les territoires étendus de ses confédérés, au nom de qui elle avoit signé ce traité perfide, & dont elle attendoit & pourroit exiger les secours dont elle auroit besoin. Si les alliés persistoient dans leur résolution actuelle, ils vouloient donc détruire le pouvoir de Thèbes, qui étoit le seul boulevard en état de les défendre contre l'usurpation des Spartiates: ils consentoient donc à continuer de payer ces contributions exorbitantes, dont ils avoient été si long tems opprimés, & à obéir à tous ces appels de guerre, dont les fatigues & les dangers retomboient spécialement sur eux; tandis que les avantages & la gloire en revenoient aux Spartiates seuls. S'ils conservoient encore quelque respect pour le nom glorieux

de leurs ancêtres ; s'ils avoient quelque sentiment de leurs intérêts les plus précieux, loin d'être disposés à favoriser la réduction de Thèbes, ils imiteroient au contraire l'exemple heureux de cette noble & ancienne cité, qui avoit acquis la dignité d'un gouvernement indépendant, non par des inscriptions [a] & des traités, mais par la valeur & les armes. »

Les justes remontrances d'Epaminondas firent une profonde impression sur les députés. Agésilaus, alarmé des suites qu'elles pourroient avoir, lui répondit sur un ton bien différent de cette brièveté despotique [b], que les Spartiates affectoient ordinairement. Son discours fut long & éloquent. Il raisonna, pria, menaça. Les députés prirent le parti de la soumission, moins décidés peut-être par la force de son éloquence, que par la terreur des armées Spartiates prêtes à se mettre en campagne. Mais les paroles d'Epa- Effets permanens de ses représentations.

a Les événemens & les traités publics des Grecs étoient inscrits sur des piliers de marbre. Thucydid. & Xénoph. passim.

b Epaminondas dit, ou plus probablement on dit pour lui, qu'il avoit forcé les Spartiates à alonger leurs monosyllabes. Plut. dans la vie d'Agésilaus.

minondas restèrent profondément gravées dans leurs cœurs. A leur retour, ils communiquèrent cette puissante impression à leurs communautés respectives ; & son influence parut dans les champs de Leuctres & dans les événemens qui suivirent cette assemblée mémorable.

Réflexions sur sa conduite.

Comme les états Grecs avoient coutume d'accorder des pouvoirs plus étendus à leurs généraux & à leurs ministres, qu'il n'est d'usage dans les tems modernes, nous pouvons douter si, dans cette importante négociation, Epaminondas agît de son propre mouvement, ou s'il ne fit qu'exécuter avec courage & avec dignité les instructions qu'il avoit reçues de sa république. Il est certain que le refus de reconnoître la liberté de la Béotie, non-seulement excluoit Thèbes du traité, mais l'exposoit encore à la vengeance immédiate des confédérés ; &, selon les principes reçus de la politique moderne, on est en droit d'accuser à-la-fois la prudence & la justice de l'illustre Thébain : sa prudence, en provoquant les forces d'une confédération à laquelle la foiblesse d'une seule république sembloit absolument hors d'état de résister, & sa justice, en refusant à plu-

ſieurs communautés de Béotie leurs loix & leur gouvernement héréditaires. Cependant la conduite d'Epaminondas n'a jamais été expoſée à des reproches. Le ſuccès juſtifia ſon audace ; & les Grecs , toujours ambitieux d'agrandir leurs villes reſpectives , avoient appris à décorer des grands noms de patriotiſme & de magnanimité , des qualités qui , au jugement plus impartial de la poſtérité , feroient dégradées par des qualifications bien différentes. Il y a néanmoins des raiſons qui ne ſont pas purement ſpécieuſes , par leſquelles on peut juſtifier la conduite d'Epaminondas. Il n'ignoroit pas que Thèbes , ſeule & ſans ſecours , étoit incapable de réſiſter à la confédération générale de la Grèce; mais il ſavoit que cette confédération n'exiſteroit jamais qu'en apparence , puiſque la jalouſie de pluſieurs états , & particulièrement d'Athènes , ſeroit plutôt diſpoſée à plaindre qu'à augmenter les calamités d'un peuple en guerre avec Sparte [a]. Il voyoit l'effet de ſes courageuſes remontrances ſur les plus fermes citoyens de cette république ; & contemplant

a Xénophon laiſſe entrevoir cette diſpoſition , l. VI , p. 608.

les circonſtances où ſe trouvoient ſa patrie d'un côté & l'ennemi de l'autre, il apperçut plusieurs motifs d'encouragement à une guerre ſi inégale en apparence.

Qui eſt juſtifiée par l'état de Sparte.

Les Spartiates avoient été affoiblis par la défection de leurs alliés d'Aſie, & par la perte de leurs poſſeſſions éloignées. Ils étoient abattus par les tentatives malheureuſes qu'ils avoient faites pour les recouvrer. Ils avoient oublié leurs maximes héréditaires, & leurs loix anciennes & vénérables avoient en grande partie ceſſé de les gouverner. La république portoit déja dans ſon ſein ces principes de corruption que les philoſophes & les politiques ont cenſurés avec autant de juſtice que de ſévérité [a]. Ils n'étoient pas expoſés ſeulement au relâchement ordinaire à un peuple dégénéré; les inſtitutions de Licurgue formoient un plan uniforme de légiſlation, qui ne pouvoit être obſervé d'une part & négligé de l'autre. Tant que les diſciples ſoumis de ce légiſlateur ſe contentèrent de la ſimplicité de leurs mœurs, de leur pauvreté & de leur vertu, & qu'ils n'eurent d'autre objet que de réſiſter aux attraits du plaiſir & de re-

[a] Ariſtot. polit. l. II, c. 9.

pousser l'usurpation, la loi qui interdisoit tout commerce & toute fréquentation avec les nations voisines, & qui défendoit à tout étranger, quelque mérite qu'il pût avoir, de prétendre au rang de citoyen, étoit un établissement conforme à l'esprit particulier de la constitution Lacédémoniène. Mais quand Sparte abandonna la simplicité de ses maximes primitives; quand elle devint ambitieuse, riche, triomphante, & qu'elle s'engagea dans des guerres presque continuelles, non pour se défendre, mais pour conquérir, la raison vouloit qu'elle abandonnât ses prétentions aux honneurs exclusifs qu'elle ne méritoit plus. Quand elle eût renoncé à la prééminence de ses ancêtres, les belliqueux habitans du Péloponèse n'étoient pas indignes d'être rangés parmi ses citoyens; & en les admettant à cet honneur, elle les auroit intéressés à ses victoires & à ses dangers. Mais au lieu d'adopter cette politique généreuse & adroite, qui l'eût rendue peut-être ce que Rome, avec plus de sagesse à la vérité, mais non pas avec plus de vertu ou de bravoure, devint par la suite, la maîtresse du monde, elle augmenta au contraire ses prétentions tyranniques, à mesure que sa

constitution se dégradoit. Elle rejeta l'égalité d'une union fédérale, à laquelle les Péloponésiens avoient droit ; elle priva même les Lacédémoniens de la part qu'ils devoient naturellement avoir au gouvernement, & concentra tout le pouvoir & l'autorité dans le sénat & l'assemblée de Sparte. Une longue suite de guerres avoit infiniment diminué le nombre de ses citoyens, sans qu'il fût possible de le renouveler. Pouvoit-il être difficile après cela de renverser un empire qui ne reposoit que sur l'adresse & la bravoure d'environ quatre mille guerriers, sur l'éclat passager d'un grand nom, & sur des secours fournis à regret par des alliés insultés & des sujets opprimés [a] ?

Toutes ces circonstances, qui ne pouvoient manquer de se présenter à la sagacité d'Epa-

---

a La situation de Sparte, représentée dans le texte, est prise de l'histoire des tems dans Xénophon & Diodore, dans la politique d'Aristote, l. II, c. 9, dans l'oraison d'Archidamus & l'oraison Panathanæenne d'Isocrates. Le dernier écrivain réduit le nombre des citoyens de Sparte à deux mille ; diminution occasionnée principalement par les batailles de Leuctres & de Mantinée, qui se donnèrent long-tems avant la composition de ce discours.

minondas, ont pu l'avoir encouragé à braver les menaces de ses adversaires, sur-tout quand il réfléchissoit sur la condition actuelle de Thèbes, dont les institutions civiles & militaires avoient acquis récemment un nouveau ressort & une nouvelle vigueur.

Comparé avec celui de Thèbes.

Les Thébains, avec leurs sujets ou voisins de Béotie, avoient été long-tems regardés comme une race infidèle & méprisable; & leur ancienne alliance avec Xercès & les barbares les avoit rendu infâmes parmi les Grecs. Le génie de Pindare ne les avoit pas empêché d'être regardés comme un peuple lourd & paresseux, dont la stupidité même étoit passée en proverbe [a]. Dès le siècle de cet inimitable écrivain, ils paroissent en effet s'être peu adonnés à la culture de l'esprit; mais ils pratiquèrent avec un soin particulier les exercices gymnastiques, qui façonnoient leurs membres robustes & gigantesques aux souplesses de l'art & de l'adresse. Un tel peuple n'avoit besoin que de cette émulation qui agrandit les états, comme elle crée les grands

[a] Bœotum in crasso, jurares aëre natum.
Hor. epist. I, lib. II.

hommes de guerre. La tyrannie de Sparte anima d'abord leur langueur inactive. Ayant secoué un joug oppressif, ils soutinrent hardiment leur liberté ; & dans le cours d'une guerre défensive, ils obtinrent plusieurs avantages honorables sur des ennemis qui les avoient longtems méprisé. Le succès redoubla leurs espérances, enflamma leur ambition, & donna à leur caractère national une certaine élévation qui les rendit aussi avides de guerres & de victoires, qu'ils avoient été auparavant partisans de la paix & livrés au repos. Ils adoptèrent un systême sévère de discipline, perfectionnèrent la fabrication des armes & l'exercice de la cavalerie, & se servirent de différens ordres de bataille, supérieurs à ceux qui étoient en usage chez leurs voisins. L'émulation, l'ardeur, l'estime mutuelle & cet esprit de combinaison, qui règne souvent dans les tems de trouble, avoient uni un nombre considérable de citoyens par les liens les plus sacrés, & leur avoient inspiré la résolution généreuse de braver tous les dangers pour se défendre réciproquement. Cette association consistoit originairement en trois cents hommes environ, tous à la fleur de l'âge, d'une fidélité éprou-

vée, & commandés par Pélopidas, le glorieux libérateur de sa patrie. La sainteté inviolable de leur amitié leur fit donner le nom de troupe sacrée, & leur valeur fut aussi constante que leur amitié. Pendant une longue suite d'années, ils sortirent victorieux de tous les combats; & enfin ils périrent ensemble, couverts d'une gloire immortelle, dans les plaines de Chéronnée, entraînant avec eux la chûte de Thèbes, d'Athènes & de la Grèce. Tel étoit en général la situation de ces républiques rivales [a], lorsqu'elles furent encouragées par leurs chefs respectifs à remettre leurs prétentions au sort d'une bataille.

Dans l'intervalle de quelques mois qui s'écoulèrent entre la conférence tenue à Sparte, & l'invasion de la Béotie, Agésilaus & son fils Archidamus rassemblèrent les forces de leur république, & demandèrent les secours de leurs confédérés. Une maladie empêcha le roi de Sparte de commencer la campagne en personne; mais son avis prévalut sur celui des éphores & du sénat, pour faire nom-

Cléombrote envahit la Béotie Olymp. CII. 2. A. C. 371.

a Plut. dans la vie de Pélopidas, v. II, p. 355-366.

mer en sa place son collègue Cléombrote ; qui, l'année précédente, avoit conduit un corps considérable de troupes dans la Phocide, afin d'en chasser les Thébains. Ce général eut ordre de marcher sans délai vers le territoire ennemi, avec l'assurance d'être joint promptement par un puissant renfort.

Les Spartiates & leurs confédérés s'assemblent dans la plaine de Leuctres.

Le rendez-vous fut donné dans la plaine de Leuctres, au milieu de laquelle étoit un village du même nom, situé sur la frontière de Béotie, à dix mille de distance à peu près & de la mer & de Platée. La plaine étoit entourée de tous côtés par les hautes montagnes de l'Hélicon, de Cytheron & de Cynocéphale ; & le village n'étoit remarquable que par le tombeau des deux filles de Scédasus, qui avoient été violées par la brutalité de trois jeunes Spartiates. Ces femmes ne pouvant survivre à leur déshonneur, s'étoient donné volontairement la mort ; & le père, au désespoir, avoit imité leur exemple, après avoir imploré en vain la vengeance des dieux & des hommes [a].

Les Thébains campent sur la montagne voisine.

Ce fut dans ce lieu que se réunirent les forces des Spartiates & de leurs confédérés,

[a] Xénoph. p. 595.

après avoir repoussé quelques détachemens Thébains qui gardoient les défilés du mont Hélicon. Leur armée étoit de vingt-quatre mille hommes de pied & de seize cents chevaux. Les Thébains n'en comptoient pas la moitié, après avoir assemblé toutes leurs troupes qui s'étoient dispersées sur la frontière, pour s'opposer aux brusques irruptions de l'ennemi. Leur cavalerie cependant égaloit presque celle des Spartiates pour le nombre, & la surpassoit beaucoup pour la valeur & la discipline. Epaminondas les exhorta à avancer & à repousser l'invasion, s'ils vouloient prévenir la défection de la Béotie, & éviter les dangers & la disgrace d'un siège. Ils obéirent sur-le-champ & marchèrent vers les montagnes voisines, sur lesquelles s'étant postés, ils virent dans son étendue l'armée ennemie campée dans la plaine.

Quoique les Thébains fussent instruits de la supériorité du nombre des ennemis, ils étoient néanmoins déterminés à livrer la bataille. Mais comme les yeux sont les plus timides des sens, ils furent saisis de crainte & de consternation, en contemplant la vaste surface du camp des Spartiates. Plusieurs des collègues d'Epaminondas (car il en avoit

Conduite d'Epaminondas avant la bataille.

fix) essayèrent de le détourner du projet de combattre, & cherchèrent à augmenter la terreur des troupes en racontant des présages sinistres & des prodiges effrayans. Ce chef magnanime ne répondit à leurs instances que par ce vers d'Homère [a] : « L'homme pieux qui défend sa patrie, est toujours sûr de la faveur des dieux. » Il oppofa en même tems à leurs craintes superstitieuses des prodiges également chimériques. Il fit répandre dans l'armée que les temples de Thèbes s'étoient ouverts d'eux-mêmes; que les prêtresses avoient annoncé une victoire, & que l'armure d'Hercules, déposée dans la citadelle Cadmée, avoit disparu tout-à-coup, comme si ce héros invincible eût dû combattre en personne pour la défense des Thébains, ses compatriotes. Il insistoit d'ailleurs sur un ancien oracle, qui annonçoit la défaite & la ruine des Spartiates près de la tombe indignée des filles de Scedasus. Ces artifices séduisirent la multitude, tandis que des raisons plus solides convainquirent les chefs, dont la majorité se rangea enfin du côté du général.

---

[a] Εις οιωνος αριστος αμυνεσθαι περι πατρης. Il. XII, v. 243.

Avant de les conduire au combat, Epaminondas montra combien il comptoit sur la victoire, en permettant la retraite à tous ceux qui désapprouveroient sa résolution, ou répugneroient à partager ses dangers; permission dont les Thespiens jugèrent à propos de profiter. La foule peu belliqueuse de valets, dont le service étoit inutile au moment d'une action, saisit la même occasion de quitter le camp. Cette multitude grossissant successivement par le nombre des lâches qui suivoient le même parti, parut une seconde armée aux yeux des Spartiates; qui envoyèrent un puissant détachement pour l'arrêter. La crainte d'être coupés par l'ennemi força les déserteurs à retourner vers les Thébains, dont les espérances furent ranimées par le secours inattendu d'un renfort aussi considérable. Ils se déterminèrent alors, d'un consentement unanime, à défendre leur patrie, ou à succomber dans l'entreprise; & l'ardeur des troupes égalant la bravoure & l'habileté du général, leur union les rendit invincibles.

Sa magnanimité secondée par la fortune.

Cléombrote avoit disposé son armée en forme de croissant, suivant un ancien usage des Spartiates. Sa cavalerie étoit postée par

Disposition des forces des deux partis.

escadrons sur les flancs de l'aile droite qu'il commandoit en personne. Les alliés composoient l'aile gauche, conduite par Archidamus. Le général Thébain appercevant cette disposition, & sentant que le sort de la bataille dépendroit principalement des soldats de Sparte, se détermina à charger vigoureusement avec sa gauche, afin de prendre Cléombrote ou de le faire périr; persuadé que s'il réussissoit dans ce dessein, non-seulement les Spartiates se décourageroient, mais que la tentative même ne pouvoit qu'occasionner un grand désordre dans leurs rangs, en ce que les plus braves accoureroient de toutes parts pour défendre la personne sacrée de leur roi. Ayant donc résolu de confier la fortune de cette journée au courage de son aile gauche, il la fortifia de l'élite de ses troupes pesamment armées, qu'il rangea sur cinquante de profondeur. La cavalerie fut placée à l'avant-garde, pour s'opposer à celle des Spartiates qu'elle surpassoit en expérience & en valeur. Pélopidas, avec la troupe sacrée, fut destiné à soutenir la gauche; & tous les postes paroissant dignes de ses exploits, il se prépara à voler par-tout où il pourroit être appelé, soit par l'espoir du

succès, soit par la vue d'un danger imminent. Le principal inconvénient auquel les Thébains étoient exposés en marchant à la charge, étoit d'être environnés par la vaste étendue du croissant des Spartiates. Le général prévit ce danger, & afin de le prévenir, il étendit son aile droite, dont les files n'avoient que six hommes de profondeur; & les rangs s'avançant sur une ligne oblique, dépassoient l'ennemi en proportion de ce qu'ils s'étendoient en longueur.

L'action commença par la cavalerie, qui, du côté des Spartiates, consistoit principalement en chevaux de main que l'on entretenoit en tems de paix pour le plaisir des citoyens riches; & qui, n'étant pas en état de résister à la valeur disciplinée des Thébains, furent bientôt rompus, & obligés de se retirer derrière l'infanterie. Leur fuite & leur déroute occasionnèrent, dans les rangs Lacédémoniens, un désordre considérable; qui fut bientôt augmenté par le choc impétueux de la troupe sacrée. Epaminondas profita de ce moment de confusion pour exécuter une de ces évolutions rapides qui décident communément du sort des batailles. Il forma sa division la plus forte, mais la moins nom-

Bataille de Leuctres. Olymp. CII. 2. A. C. 371.

breuſe, en un triangle iſocele très-ſerré, dont la principale pointe étoit la plus aiguë, & dont les flancs collatéraux alloient continuellement en s'élargiſſant ; bien perſuadé que les Lacédémoniens, auſſi-tôt qu'ils auroient repris leurs rangs, attaqueroient la partie la plus foible & la plus étendue de ſon armée, qui, par la diſpoſition oblique ſur laquelle elle avoit été originairement formée, ſembloit toujours préparée à une retraite. L'événement répondit à ſon attente. Tandis que les Lacédémoniens marchoient contre ſon aile droite, où ils trouvèrent peu de réſiſtance, il ſe porta en avant avec ſa gauche ; & frappant, comme le bec d'une galère [a], ſur le flanc de l'ennemi ; il renverſa tout ce qui ſe préſentoit devant lui, juſqu'à ce qu'il fût arrivé près du poſte occupé par Cléombrote. L'extrémité du danger rappela à leurs anciens principes les diſciples dégénérés de Licurgue. Les plus braves guerriers accoururent de toutes parts au ſecours de leur prince, le couvrirent de leurs boucliers,

---

a Xénophon emploie cette expreſſion dans une occaſion ſemblable, en rapportant la Bataille de Mantinée.

& le défendirent avec leurs lances & leurs épées. Leur valeur impétueuse résista aux progrès intrépides des Thébains, jusqu'à ce que les cavaliers Spartiates, qui suivoient la personne de Cléombrote, eussent été entièrement taillés en pièces, & que le roi lui-même, percé de plusieurs coups, fût tombé sur les corps inanimés ou expirans de ses généreux défenseurs : la mort du général redoubla la rage des combattans. La colère, le ressentiment & le désespoir, agitoient tour-à-tour les Spartiates : la mort de leur roi, conformément aux idées superstitieuses du paganisme, paroissoit une légère infortune, comparée à l'infamie & à l'impieté de laisser son cadavre exposé aux insultes d'un ennemi. Pour prévenir cette flétrissure, ils firent des prodiges de valeur, & le succès couronna leurs efforts ; mais ce fut le seul avantage qu'ils obtinrent. Epaminondas avoit soin de fortifier ses rangs & de maintenir son ordre de bataille : la fermeté & la rapidité d'une attaque régulière & soutenue, lui assura une victoire complète & décisive. Jusqu'alors les alliés étoient restés dans l'inaction, ne se souciant pas de s'engager témérairement dans une bataille dont ils n'avoient jamais approuvé

ſincèrement les motifs. La défaite des Lacédémoniens & la mort de Cléombrote décidèrent leur irréſolution. Ils ſe déterminèrent, preſque d'un commun accord, à éviter le combat, & ſe retirèrent avec une perte d'environ deux mille hommes; les Thébains reſtèrent ſeuls maîtres du champ de bataille [a].

Les Spartiates demandent la permiſſion d'enſevelir leurs morts.

Le ſoin d'enterrer les morts, & la crainte de réduire l'ennemi au déſeſpoir, ſemblent avoir empêché Epaminondas de pourſuivre les vaincus juſqu'à leur camp, qui, étant fortifié avec ſoin, ne pouvoit être pris ſans un grand carnage des aſſaillans. Quand les Lacédémoniens furent raſſemblés derrière leurs remparts & leurs foſſés, & qu'ils ſe virent à l'abri du danger, ils eurent tout le tems de réfléchir avec douleur ſur les ſuites humiliantes de leur défaite. Soit qu'ils conſidéraſſent le nombre des morts ou la perte de l'honneur national, il leur étoit aiſé d'appercevoir que, dans aucune occaſion précédente, la gloire de leur pays n'avoit reçu un échec auſſi fatal. Pluſieurs Spartiates déclarèrent que leur diſgrace étoit trop grande

[a] Xénoph. p. 596 & ſuiv. & Plut. vol. II, p. 366 & ſuiv.

pour qu'ils puſſent la ſupporter ; qu'ils ne ſouffriroient jamais que leurs anciens lauriers fuſſent enſevelis ſous un trophée Thébain ; & qu'au lieu de réclamer leurs morts à la faveur d'un traité (ce qui feroit reconnoître leur défaite) , ils étoient déterminés à retourner ſur le champ de bataille , & à les reprendre par la force des armes. Cette réſolution mâle , mais dangereuſe , fut condamnée au conſeil de guerre par les officiers qui avoient le plus d'expérience & d'autorité. Ils obſervèrent que de ſept cents Spartiates qui avoient combattu dans l'action , quatre cents avoient péri ; que les Lacédémoniens avoient perdu mille hommes , & les alliés deux mille ſix cents. Leur armée à la vérité ſurpaſſoit encore en nombre celle de l'ennemi ; mais leurs troupes citoyennes faiſoient à peine le dixième de leurs forces , & on ne pouvoit avoir nulle confiance dans le ſecours des confédérés , qui , enhardis par les infortunes de Sparte , montroient leur répugnance à renouveler la bataille , & cachoient à peine leur ſatisfaction en voyant la honte & la diſgrace de cette république. Cédant en conſéquence à la néceſſité de cette malheureuſe conjoncture , les Spartiates envoyèrent un

héraut pour demander leurs morts, & reconnoître la victoire des Thébains [1].

Nouvelles de la défaite de Leuctres, apportées à Sparte.

Avant qu'ils eussent déterminé leur retour, la fatale nouvelle étoit déja parvenue à la capitale; & dans cette occasion mémorable, les Spartiates donnèrent un exemple frappant de cette singularité de conduite, qui résultoit naturellement des institutions de Licurgue. Profitant du respect extraordinaire que les nations incultes témoignent pour le courage militaire, de préférence à toutes les autres vertus, à toutes les autres qualités, ce législateur ne laissoit à l'homme qui avoit perdu son armure défensive, ou qui avoit fui dans un jour de bataille, qu'une triste alternative plus effrayante que la mort pour une ame généreuse. L'infortuné soldat étoit condamné à un bannissement perpétuel, & sujet à toutes les indignités que devoit faire souffrir dans ces siècles grossiers le ressentiment des tribus voisines & ennemies, chez lesquelles il se retiroit; ou s'il se soumettoit à rester dans la ville, il étoit exclus de toutes les assemblées publiques, de toutes les dignités, de tous les honneurs, de la protection

[1] Xénoph. p. 596, & Plut. p. 366.

des loix & presque de la société des hommes, sans le moindre espoir d'améliorer jamais sa condition. L'influence de cette loi sévère, qui semble avoir été oubliée dans les plaines de Leuctres, se développa d'une manière frappante après cette malheureuse bataille.

Conduite singulière des Spartiates en cette occasion.

Le messager, qui apportoit ces tristes nouvelles, arriva pendant que les Spartiates, conformément à un usage annuel, étoient occupés à célébrer, dans le mois de juillet, des fêtes gymnastiques & musicales, & à invoquer les cieux pour la conservation des fruits de l'automne prochain. Etant introduit devant les éphores, il les informa du désastre public. Ces magistrats ordonnèrent de continuer la fête; envoyant cependant à chaque famille une liste des guerriers qu'elle avoit perdus, & enjoignant aux femmes de s'abstenir de lamentations inutiles. Le lendemain, les pères & les autres parens de ceux qui avoient péri sur le champ de bataille, parurent dans les places publiques avec leurs habits de fête, se saluant & se félicitant l'un l'autre de la bravoure de leurs frères & de leurs enfans; mais les parens de ceux qui avoient évité la mort par une fuite honteuse, ou restèrent dans leurs maisons, nour-

riſſant en ſilence leur affliction domeſtique ; ou s'ils ſe haſardoient à ſortir, découvroient tous les ſymptômes d'une douleur & d'un déſeſpoir inexprimables. Le déſordre qui régnoit dans leurs perſonnes annonçoit leur honte ; leurs vêtemens étoient déchirés, leurs bras croiſés, leurs yeux immobiles fixés ſur terre ; & ils attendoient, dans une humble réſignation, la ſentence d'ignominie éternelle prête à être prononcée par le magiſtrat contre les indignes auteurs de leur affliction [a]. Mais dans cette circonſtance critique, la rigueur de la diſcipline Spartiate fut mitigée par Agéſilaus, en conſidération du nombre & du rang des criminels. Il voulut même excuſer l'infraction de la loi en cette occaſion, par un raiſonnement qui peut paroître très-puérile : « Suppoſons, dit-il, que les inſtitutions ſacrées de Lycurgue ont dormi pendant cette malheureuſe journée ; mais, qu'à compter de cet inſtant, elles reprennent leur vigueur & leur activité ordinaires. » Sentence que pluſieurs écrivains ont eu la foibleſſe de louer, comme conſervant l'autorité des loix, en

Déciſion d'Agéſilaus au ſujet des vaincus dans la bataille de Leuctres.

---

a Xénoph. p. 596.

même tems qu'elle épargnoit la vie des citoyens. Mais comme, d'une part, nous ne pouvons appercevoir les motifs qui déterminèrent Agésilaus à cet acte de douceur; de l'autre, nous ne pouvons condamner comme imprudent l'acte en lui-même; acte que les circonstances où se trouvoit alors sa patrie, rendoient non-seulement utile, mais nécessaire. Si Sparte eût été la capitale d'un territoire vaste & peuplé, on auroit peut-être pu sacrifier la vie de trois cents citoyens à l'honneur de la discipline militaire. Mais une communauté très-petite, & affoiblie alors par la perte de quatre cents de ses membres, n'auroit pu survivre qu'avec peine à un autre coup aussi destructif. La perspective d'un avantage éloigné n'auroit donc pu justifier une sévérité aussi déplacée.

Etat de la Grèce après la bataille de Leuctres.

Quand la Grèce fut instruite que les Thébains, sans avoir perdu plus de trois cens hommes, avoient triomphé de la force & de la réputation de Sparte, elle sentit l'importance de cet événement. Le desir & l'espoir d'une révolution dans les affaires publiques, remplirent le Péloponèse d'agitation & de projets. Eléens, Arcadiens, Argiens, tous les peuples enfin qui avoient été dirigés par

les conseils de Sparte, ou intimidés par sa puissance, aspirèrent ouvertement à l'indépendance. Les états les moins considérables espéroient n'être plus forcés désormais à payer des contributions excessives, & à n'être plus obligés de marcher au premier ordre pour des guerres entreprises sur de vains prétextes. Les plus puissantes républiques respiroient la haine & la vengeance, & se réjouissoient d'avoir une occasion d'humilier les orgueilleux sénateurs de Sparte.

Modération affectée d'Athènes.

Mais au milieu de cette fermentation générale, & tandis que tous les autres peuples étoient guidés plutôt par leurs passions & leurs animosités, que par des principes de justice ou de saine politique, les Athéniens donnèrent un exemple mémorable de prudence & de modération [a]. Immédiatement après la bataille de Leuctres, un héraut Thébain, orné des emblêmes de la paix & de la victoire, avoit été dépêché à Athènes pour rendre compte des particularités de l'action, & inviter les Athéniens à une alliance offensive contre une république qui s'étoit toujours montré le plus dangereux, ainsi que le

[a] Xénoph. p. 598.

plus invétéré des ennemis de leur pays. Mais l'assemblée d'Athènes, dirigée par la magnanimité ou plutôt par la sagesse de Timothée & d'Iphicrates, se détermina à humilier ses rivaux, sans les détruire.

Vues de cette république.

L'antique vertu des Spartiates, leurs services importans dans la guerre de Perse, & la renommée de leurs loix & de leur discipline, qui les rendoit encore une portion respectable de la confédération Grecque, pouvoient avoir influé sur cette résolution. Mais elle avoit été inspirée principalement par la jalousie du pouvoir naissant de Thèbes, que la situation de son territoire pouvoit rendre bientôt un ennemi plus formidable pour Athènes que Sparte même. Cette considération politique l'emporta cette fois sur une antipathie nationale profondément enracinée. Le héraut Thébain ne fut pas reçu avec respect, ni même avec décence. Il ne fut pas traité en public, selon l'hospitalité établie chez les Grecs; & quoique le sénat des cinq cents (qui répondoit ordinairement aux ambassadeurs étrangers) fût alors assemblé dans la citadelle, on le laissa retourner à Thèbes sans lui avoir donné la plus petite satisfaction sur l'objet de sa demande. Mais les Athé-

niens, décidés à ne pas feconder le reſſentiment de Thèbes, & à ne pas favoriſer ſa proſpérité, ſe préparèrent néanmoins à tirer tout l'avantage poſſible des infortunes & de la détreſſe de Sparte. Convaincus que les habitans du Péloponèſe ne ſeroient plus diſpoſés à ſuivre ſes étendards & à partager ſes dangers & ſon adverſité, ils ſaiſirent avec avidité l'occaſion de les délivrer pour jamais de ſon joug; & dans la crainte qu'aucun autre peuple ne pût atteindre au rang que les Spartiates tenoient autrefois, & n'élevaſſent leur grandeur ſur les ruines de la liberté publique, des ambaſſadeurs furent envoyés ſucceſſivement aux différentes villes, pour les engager à accepter reſpectivement le traité d'Antalcidas. La guerre fut déclarée, au nom d'Athènes & de ſes alliés, à ceux qui rejetteroient cette propoſition; ce qui étoit annoncer à toute la Grèce que la bataille de Leuctres avoit mis en ſes mains la balance du pouvoir, & qu'elle étoit déterminée à réprimer l'ambition de toute république dont les vues ſeroient trop ambitieuſes [a].

Les Thébains Fruſtrés du ſecours d'Athènes, les Thé-

[a] Xénoph. p. 602.

bains eurent recours à un allié non moins puissant. Le territoire étendu & fertile de la Thessalie, si long-tems affoiblie par des divisions, étoit heureusement réuni sous le gouvernement de Jason de Phéres, homme dont les talens & l'ambition sembloient destinés à changer la face de l'ancien monde [a]. Aux vertus hospitalières & au goût de la magnificence, qui distinguoient particulièrement son pays, Jason joignoit une activité infatigable & un courage invincible avec un esprit capable de concevoir les desseins les plus hardis, & un caractère disposé à employer tous les moyens pour les faire réussir [b]. Sa famille descendoit des anciens rois des siècles héroïques, & formoit la maison la plus opulente de Phéres, qui avoit déja acquis une prééminence considérable sur les villes voisines de Thessalie. Par des artifices indignes de cette grandeur à laquelle ils conduisent trop souvent, Jason trompa ses frères & ses parens, & s'appropria à lui seul presque toutes les richesses de sa famille. Avec cette ressource il leva un corps choisi de

recherchent l'alliance de Jason de Thessalie.

Son caractère & sa fortune.

[a] Xénoph. Hellen. l. VI, c. 1 & suiv.

[b] Polyæn. stratagem.

troupes mercenaires, par le secours desquelles il acquit dans Phéres une autorité plus grande que celle dont n'avoit jamais joui avant lui aucun roi ni aucun général [a]; mais le gouvernement d'une seule ville ne pouvoit satisfaire son ambition. Par stratagême, par surprise ou par force, il étendit sa domination sur les cantons les plus riches de Thessalie, & il étoit prêt à s'emparer de toute l'autorité, quand ses desseins furent arrêtés par l'opposition puissante de Polydamas Pharsalien [b].

Son ambition est réprimée par Polydamas.

Après Phéres & Larisse, Pharsale étoit la plus grande & la plus florissante des villes de cette province septentrionale de la Grèce. Mais les habitans, déchirés par des factions, épuisoient leurs forces en discordes civiles, jusqu'à ce qu'un rayon de sagesse éclairant les deux partis, ils confièrent leurs différends & leurs intérêts à la probité & au patriotisme de Polydamas, qui étoit également respecté de ses citoyens & des étrangers. Polydamas commanda la citadelle pendant plusieurs années, & administra la justice & les finances

[a] Plut. polit. & ?an. tuend.

[b] Xénophon, ibid.

avec

avec tant de vigilance & de fidélité, qu'il auroit pu raisonnablement prétendre à la dénomination glorieuse de père de sa patrie. Il s'opposa avec fermeté aux pratiques secrètes, ainsi qu'aux projets déclarés de Jason, qui sollicitoit avec empressement son amitié par tous les motifs qui auroient pu déterminer un esprit d'une intégrité moins ferme.

Conférence entr'eux.

Dans une conférence qui se tint à Pharsale, où Jason étoit venu seul & sans suite, (le meilleur moyen de gagner la confiance d'un adversaire généreux) le Phéréen déploya la grandeur de son pouvoir & de ses ressources auxquelles il sembloit impossible que la foiblesse de Pharsale résistât jamais; & il promit à Polydamas, que s'il lui rendoit la citadelle de cette place, qu'il seroit obligé autrement de lui céder par force, il jouiroit après lui du second rang en Thessalie; qu'il le regarderoit comme son ami & son collègue; & qu'il n'y avoit pas de doute que leurs travaux réunis ne pussent élever leur patrie commune à cette domination sur la Grèce, à laquelle elle avoit depuis si longtems le droit de prétendre. La conquête des états voisins présentoit des vues plus étendues encore, dont le succès lui paroissoit infaillible,

quand il considéroit les avantages naturels de la Thessalie, la fertilité du terrein, la vîtesse des chevaux, la bravoure disciplinée & l'ardeur martiale des habitans auxquels, nulle nation d'Europe ou d'Asie n'étoit capable de résister.

Intégrité déterminée de Polydamas.

Polydamas entendit avec plaisir faire l'éloge de sa patrie, & admira la magnanimité de Jason; mais il observa que ses citoyens l'avoient honoré d'une confiance qu'il lui étoit impossible de trahir; qu'ils jouissoient encore de l'alliance de Sparte, contre qui les villes voisines s'étoient révoltées; qu'ils étoient déterminés à demander la protection de cette république; & que si les Lacédémoniens vouloient & pouvoient lui procurer quelque secours effectif, il défendroit jusqu'à la dernière extrémité les murs de Pharsale. Jason loua son intégrité & un patriotisme qui lui inspiroient, dit-il, le desir le plus vif d'obtenir l'amitié d'un homme dont le caractère étoit aussi distingué.

Jason déclaré chef des Thessaliens. Olymp. CII. 3. A. C. 370.

Bientôt après Polydamas vint à Sparte, & proposa sa demande au conseil; exhortant les magistrats non seulement à entreprendre cette expédition, mais encore à la pousser avec vigueur; car ils ne devoient pas

s'attendre à repousser les forces de Jason avec leurs paysans indisciplinés ou leurs esclaves demi-armés, sans s'exposer eux-mêmes à un déshonneur infaillible, & sans ruiner leurs confédérés. Les Lacédémoniens étoient trop engagés dans la guerre de Thèbes, qui jusqu'alors avoit été très-malheureuse, pour écouter une telle proposition. Ils refusèrent donc prudemment l'invitation de Polydamas, qui, retournant en Thessalie, eut une seconde conférence avec Jason. Il refusa encore de rendre la citadelle, mais il promit de faire tous ses efforts pour engager les Pharsaliens à se soumettre volontairement, & il offrit son fils unique pour ôtage de sa fidélité. Jason accepta l'offre; & par l'influence de Polydamas, il fut bientôt après déclaré capitaine général de Pharsale & de toute la Thessalie; dénomination modeste, sous laquelle il jouissoit de toute l'étendue du pouvoir royal [a].

Il commença son règne par déterminer avec justice & précision la proportion des taxes & le contingent des troupes que l'on Son admirable discipline.

[a] Xénoph. Hellen. l. VI, c. 1, & suiv.; & Diodore de Sicile, l. XV, p. 488.

devoit lever dans les différentes villes de ses états. Les nouvelles levées, ajoutées à son armée de mercenaires, se montoient à huit mille chevaux, vingt mille hommes de pied pesamment armés, & un corps de soldats dont les boucliers ne pouvoient être comparés à aucun de ceux de l'antiquité [a]. Mais le nombre étoit ce qui distinguoit le moins avantageusement l'armée de Jason : chaque jour il exerçoit ses troupes en personne, distribuoit les récompenses & les punitions, renvoyoit les paresseux & les efféminés, honoroit les braves & les diligens d'une double & quelquefois d'une triple paye, ou par d'abondantes largesses en argent. Par ce plan judicieux d'administration militaire, les soldats de Jason devinrent également attachés à leur devoir & à la personne de leur général dont ils étoient prêts à suivre l'étendard dans toutes les parties du monde [b].

Et ses succès rapides.

Il commença ses opérations militaires par soumettre les Dryopes [c], les Dolopes & les

[a] Xénophon s'exprime plus fortement : πελταςικὸν γεμὴν ἱκανὸν πρὸς πάντας ἀνθρώπους ἀντιταχθῆναι, p. 600.

[b] Xénoph. p. 600.

[c] Strabon, l. VIII, p. 299.

autres petites tribus qui habitoient le long des branches escarpées & tournoyantes des monts de Pindus & d'Oéta, qui forment la frontière méridionale de la Thessalie. Retournant ensuite au nord, il répandit la terreur dans la Macédoine, & contraignit Amyntas à devenir son allié, & plus probablement son tributaire. Fortifié ainsi des deux côtés, il fit des irruptions chez les Phociens, qui avoient long-tems profité des divisions de son pays, & insulté à sa foiblesse; & en soumettant le district peu étendu & peu cultivé d'Epire, qui formoit alors une principauté barbare sous Alectas [a], un des ancêtres du célèbre Pyrrhus, il étendit la domination de la Thessalie depuis la mer Egée jusqu'à la mer d'Ionie, & environna, comme d'une ceinture, les républiques Grecques dans leur plus grande largeur.

On ne peut douter qne la conquête, ou Ses vues sur la Grèce.

[a] En parlant d'Arribas (fils d'Alectas, & grand-père de Pyrrhus) qui reçut son éducation à Athènes, Justin dit: « Quantò doctior majoribus suis, tantò & gratior populo fuit. Primus, itàque leges & senatum annuosque magistratus & reipublicæ formam composuit, & ut à Pyrrho sedes, sic vita cultior populo ab Arriba statuta. »

au moins le commandement en chef de ces communautés célèbres ne fût le but du prince Thessalien, qui déclara à ses amis qu'il espéroit, avec le secours de la Grèce, imiter l'exemple glorieux de Cyrus & d'Agésilaus, & effectuer par les forces réunies de la confédération, ce que ces généraux avoient presqu'exécuté avec un corps de dix ou douze mille soldats. Mais tant que les Spartiates conserveroient leur prééminence, & regarderoient comme un de leurs droits héréditaires & inaliénables celui de conduire leurs confédérés à la guerre, Jason ne pouvoit se flatter d'obtenir le principal commandement d'une expédition aussi vaste. Comme ennemi naturel de ce peuple orgueilleux, il se réjouît des revers qu'ils essuyoient dans la guerre de Thèbes; & ce ne pouvoit être pour lui une petite satisfaction de voir les états méridionaux de la Grèce engagés dans une guerre continuelle, tandis que lui-même conservoit une neutralité respectée, épiant la première occasion favorable de former enfin un établissement stable dans ce pays.

Son alliance avec Thèbes.

Il ne se montroit que rarement à la vérité dans le Péloponèse; mais afin d'examiner de plus près la situation de la Grèce, il

entreprit, ſous des prétextes très-extraordinaires, différens voyages à Athènes & à Thèbes. Par politique, & peut-être par inclination, il avoit formé une liaiſon intime avec les perſonnages les plus diſtingués de ces républiques, & particulièrement avec Pélopidas & Timothée. Ce dernier, après avoir ſervi ſon pays avec autant de gloire que de ſuccès, éprouva le ſort ordinaire aux commandans Athéniens, & fut expoſé à une perſécution cruelle de la part de ſes rivaux & de ſes ennemis, qui menacèrent ſon honneur & ſa vie. Le jour du jugement, les admirateurs & les amis de ce grand homme parurent dans l'aſſemblée publique, afin d'intercéder auprès de ſes juges; on y remarqua entr'autres Jaſon vêtu en habit de ſuppliant, & ſollicitant humblement la juſtice due à Timothée, auprès d'un peuple qui probablement n'auroit pas refuſé une faveur beaucoup plus grande à la ſimple recommandation d'un prince auſſi puiſſant [a]. Dans une viſite à Thèbes, il tâcha de gagner ou de s'aſſurer

a Démoſthènes & Cornel. Nepos dans la vie de Timothée.

l'attachement d'Epaminondas par des présens & des promesses ; mais l'illustre Thébain, dont l'indépendante & honorable pauvreté avoit rejeté les secours de ses amis & de ses concitoyens, refusa avec dédain l'insolente générosité d'un étranger [a]. Cependant, par l'intervention de Pélopidas, Jason contracta un engagement d'hospitalité avec les Thébains, en conséquence duquel il fut invité à se réunir à leurs armes, après leur victoire mémorable de Leuctres.

Rapidité de ses mouvemens.

Le prince Thessalien accepta l'invitation, quoique ses desseins sur la Grèce ne fussent pas encore prêts à éclore. Il étoit pour lors engagé dans une guerre avec les Phociens, dont l'objet réel, quel que pût en être le prétexte, étoit d'obtenir la surintendance de l'oracle de Delphes, & l'administration du trésor sacré. Pour éviter de traverser un territoire ennemi, il fit équiper ses galères, comme s'il eût eu intention de se rendre par mer sur les côtes de Béotie. Ses préparatifs maritimes détournèrent l'attention des Phociens ; & pendant ce tems-là, il entra

---

a Plut. apophteg.

dans leur pays avec un corps de deux mille hommes de cavalerie légère, & s'avança avec tant de rapidité, que son arrivée ne fut ni annoncée, ni prévue.

Ses vues en méditant une trêve entre Thèbes & Sparte.

Par cette célérité extraordinaire, il joignit sans obstacle l'armée des Thébains, qui étoit campée dans le voisinage de Leuctres, à peu de distance de l'ennemi. Au lieu du rôle d'auxiliaire, Jason crut qu'il convenoit mieux à ses intérêts de jouer celui de médiateur. Il exhorta les Thébains à se contenter des avantages qu'ils avoient déja remportés, & à ne pas réduire leurs ennemis au désespoir. L'événement récent que leur république & celle de Sparte venoient d'éprouver, devoit leur apprendre à connoître les vicissitudes de la fortune. Il représenta d'un autre côté aux Lacédémoniens la différence qu'il y a entre une armée victorieuse & une armée vaincue. Il leur fit observer que la crise actuelle sembloit totalement opposée au rétablissement de leur grandeur précédente; qu'ils devoient céder à la fatalité des circonstances, & attendre une occasion plus favorable pour rétablir la gloire de leurs armes. Ses raisons prévalurent; les hostilités furent suspendues; les conditions de paix furent proposées &

acceptées. Mais il est à remarquer que les Spartiates & leurs alliés avoient si peu de confiance dans cette négociation, qu'ils décampèrent la nuit suivante, & gagnèrent leur pays en toute diligence, ne se croyant pas en sûreté qu'ils ne fussent hors de la portée des Thébains [a].

Jason n'avoit probablement pas plus de confiance qu'eux dans un traité conclu à la hâte entre des ennemis dont le ressentiment étoit irrité par tant d'injures mutuelles. Rien n'auroit été plus contraire à ses vues qu'une paix sincère & durable entre ces puissantes républiques; mais comme il n'y avoit rien de semblable à craindre, il desiroit obtenir la réputation d'avoir appaisé les dissentions de la Grèce; démarche très-importante pour l'accomplissement de ses desseins ambitieux.

Il est assassiné au milieu de ses projets. Olymp. CII. 3. A. C. 370.

A son retour dans sa patrie, il fit démolir les murailles d'Héraclée, ville située près du détroit des Thermopyles; non pas qu'il craignît, dit son historien [b], qu'aucun état Grec envahît ses possessions de ce côté, mais

[a] Xénoph. p. 600.

[b] Ibid. p. 599.

ne voulant pas laiſſer ſur ſa frontière une place de cette importance, qui, ſi elle étoit priſe par un voiſin puiſſant, pourroit lui fermer l'entrée de la Grèce. Ce fut de-là qu'il ſe détermina à retourner à la célébration des jeux Pythiens, auxquels il prétendoit réclamer le droit de préſider, comme un honneur dû à-la-fois & à ſa piété & à ſa puiſſance. Il ordonna donc aux villes & aux villages de Theſſalie d'engraiſſer des moutons, des chèvres, des porcs & des bœufs, & propoſa des récompenſes honorables aux diſtricts qui fourniroient les meilleures victimes pour les autels d'Apollon. Sans mettre d'impôts onéreux ſur ſes ſujets, il raſſembla mille bœufs & juſqu'à dix mille têtes de petit bétail. Il prépara en même tems toutes les forces militaires de ſon royaume, ſur le ſecours deſquelles il comptoit encore plus que ſur le mérite de ſes ſacrifices, pour appuyer ſes prétentions à la ſurintendance des jeux, à la direction de l'oracle, & à l'adminiſtration du tréſor ſacré; prérogatives qu'il regardoit comme autant de degrés intermédiaires à la conquête de la Grèce & de l'Aſie. Mais au milieu de ces grands projets, Jaſon, faiſant la revue de la cavalerie Phéréénne, fut poignardé par ſept

jeunes gens qui s'approchèrent de lui, sous prétexte de demander justice les uns contre les autres. Deux des assassins furent immolés par ses gardes. Cinq montèrent sur des coursiers rapides qui les attendoient, & se sauvèrent chez les républiques Grecques où ils furent reçus avec des acclamations universelles de joie, & honorés comme des libérateurs qui avoient arraché leur patrie au pouvoir formidable d'un tyran brave, mais ambitieux [a]. Les projets & l'empire de Jason périrent avec lui; la Thessalie, comme nous aurons occasion de l'expliquer, retomba dans son premier état de division & de foiblesse; mais l'histoire est obligée de rapporter, non-seulement les grandes actions des hommes, mais leurs projets; & les desseins même de Jason annoncent la chûte prochaine de la liberté Grecque.

[a] Xénoph. & Diodore ibid. & Valère Maxime l. IX.



CHAPITRE XXXI.

Tumultes dans le Péloponèse. — Invasion de la Laconie. — Epaminondas rebâtit Messené. — Archidamus rétablit la fortune de Sparte. — Fondation de Mégalopolis. — Affaires de Thessalie & de Macédoine. — Négociations pour la paix. — Les prétentions de Thèbes rejetées. — Epaminondas envahit le Péloponèse. — Révolutions en Achaïe. — Discours d'Archidamus dans le conseil des Spartiates. — Desseins de Thèbes, — Déconcertés par Athènes. — Expédition de Pélopidas en Thessalie. — Les Arcadiens s'emparent du trésor olympique. — Bataille de Mantinée. — Expédition d'Agésilaus en Egypte.

LA mort de Jason dissipa la terreur de la Grèce ; mais la condition d'un peuple qui ne doit sa sûreté qu'au bras d'un assassin, peut être regardée comme très-peu stable. Il s'écoula cependant trente-trois ans de discorde & de calamités, avant que les Grecs éprouvassent enfin les effets de l'ambition & des talens, qui mi- Histoire du dernier période de la liberté Grecque.

rent Philippe de Macédoine en état de remplir les vastes projets du Thessalien. L'histoire de cette dernière période d'une liberté tumultueuse comprend les guerres sanglantes, mais peu décisives, qui épuisèrent la Grèce durant les onze années d'intervalle qu'il y eut entre la bataille de Leuctres & l'avènement de Philippe au trône de Macédoine, ainsi que pendant le règne actif de ce prince, qui dura vingt-deux ans; période mémorable, éclairée par les succès & la gloire de la Macédoine, & obscurcie par la disgrace & la ruine des républiques Grecques.

Tumultes & séditions dans le Péloponèse après la bataille de Leuctres Olymp. CII. 3. A. C. 370.

Le sort inattendu de la bataille de Leuctres fut doublement préjudiciable aux Spartiates, en affoiblissant leur propre confédération, & en fortifiant celle de leurs ennemis. Deux années après cet événement important, l'alliance avec les Péloponésiens, sur lesquels Sparte avoit long-tems conservé un ascendant, fut entièrement dissoute, & la plupart des villes changèrent non-seulement leurs liaisons au-dehors, mais leurs loix domestiques & leur gouvernement intérieur. Durant la même période, la confédération, dirigée par Thèbes, s'étoit au contraire augmentée considérablement. Plusieurs communautés du Pélo-

ponèse recherchèrent sa protection ; & au au nord de la Grèce, les Acarnaniens, les Locriens, les Phociens, enfin tous les peuples de ce continent, depuis la mer Ionième jusqu'à la mer Egée, & l'île même d'Eubée, accrurent la puissance de Thèbes, & reconnurent en quelque façon sa domination. L'histoire de ces révolutions est rapportée d'une manière très-imparfaite par les anciens écrivains ; mais les suites en furent trop remarquables pour ne pas les développer. Les Péloponésiens, après avoir été délivrés de l'oppression des Spartiates, furent soumis à une tyrannie bien plus destructive, celle de leurs passions indomptables [a]. Chaque état & chaque ville même, furent déchirés par des factions qui dégénérèrent souvent en séditions violentes. Les exilés de plusieurs républiques étoient presque aussi nombreux que ceux qui les avoient chassé. Quatorze cents furent bannis de Tégée, deux mille [b] furent tués dans

[a] Diodore, l. XV, p. 371 & suiv. Isocrat. in Archidam. & de pace.

[b] On s'est arrêté à ce nombre après avoir comparé différens auteurs, & réuni sous un seul point de vue les différentes scènes de la sédition qui est appelée le

Argos. Dans plusieurs endroits, les factions opposées avoient alternativement l'avantage; & ceux qui dans la première rencontre étoient demeurés en possession du gouvernement & de la capitale, étoient quelquefois attaqués[a] & soumis à leur tour par les nombreux fugitifs qui campoient dans le territoire adjacent. Les Mantinéens seuls semblent avoir agi sagement. Ils travaillèrent d'un commun accord, & avec une égale diligence, à rebâtir leurs murailles que l'insolence de Sparte avoit démolies. L'ouvrage fut bientôt achevé; & les Mantinéens, unis sous une seule démocratie, prirent la ferme résolution de conserver désormais les fortifications de leur ville, comme le plus sûr moyen de maintenir leur indépendance politique.

Les exiles se retirent à Sparte.

Les Thébains ni les Spartiates ne prirent aucune part immédiate à cette scène de désordres. Les premiers étoient assez occupés à faire valoir leurs armes & leurs négociations

---

scytalisme par Diodore (ubi suprà), & Pausanias (corinth.), du mot Grec [illegible], signifiant un club, qui fut, à ce qu'il semble, le principal instrument du carnage.

a Diodore, ibid.

dans

dans les parties septentrionales de la Grèce ; & les derniers étoient si humiliés de leur défaite à Leuctres, qu'ils ne songeoient qu'à défendre les bords de l'Eurotas, & à repousser l'ennemi qu'ils croyoient déja voir aux portes de leur capitale. Ils avoient armé à cet effet les vieillards & les infirmes que les loix exemptoient du service militaire [a]. Ils avoient même ordonné aux citoyens employés dans les offices sacrés ou civils de se rendre au camp ; & pour dernière ressource, ils parloient de donner les armes aux Ilotes. Mais les troubles du Péloponèse leur fournirent bientôt des auxillaires moins dangereux [b]. Les zélés partisans de l'aristocratie, qui avoient été chassés de l'Argolide, de l'Achaïe & de l'Arcadie, eurent recours à eux comme à leurs protecteurs les plus anciens & les plus distingués. Encouragés par ce renfort, les Spartiates bravèrent l'invasion dont les Thébains les menaçoient depuis si long-tems ; & envoyèrent un détachement considérable pour recouvrer leur autorité en Arcadie. Mais le destin de Sparte étoit de ne regagner jamais

Cette république tente en vain de recouvrer son autorité dans le Péloponèse.

[a] Xénoph., l. VI, p. 597.
[b] Xénoph. ibid.

dans cet état ni dans aucun autre du Péloponèse, l'influence qu'elle avoit perdue au combat de Leuctres. Polytropos, qui commandoit ses alliés dans cette expédition, fut défait & tué, à la première rencontre, par les Arcadiens que le vaillant Lycomèdes conduisoit. Agésilaus ne fit rien non plus de décisif contre l'ennemi. Il se contenta de ravager les villages & les belles campagnes de l'Arcadie, ne trouvant que peu de résistance de la part des habitans, qui refusèrent le combat, jusqu'à ce qu'ils eussent été joints par la confédération Thébaine, dont ils avoient envoyé solliciter le secours, & qu'ils avoient tout lieu d'attendre [a].

Les Thébains se mettent en campagne à la tête de leurs alliés. Olymp. CII. 4. A. C. 369.

A la fin, ces Thébains si fameux se mirent en campagne après avoir bien examiné leurs forces particulières, & avoir réuni en un corps l'élite de leurs nombreux alliés. Ils étoient accompagnés de la jeunesse guerrière des villes & villages de Béotie, des Acarnaniens, des Phociens, des Locriens & Eubéens, & d'une multitude confuse de fugitifs indigens, qui étoient attirés dans leur camp par l'attrait du pillage. Ils ne furent pas plutôt arrivés

---

a Xénoph. p. 605.

ſur la frontière de l'Arcadie, qu'ils y furent joints par les habitans de ce pays, ainſi que par les Eliens & les Argiens. Cette maſſe réunie étoit plus nombreuſe que toutes les armées qui avoient pu être raſſemblées auparavant, ou qui depuis parurent dans la Grèce. Elle ſe montoit à cinquante, quelques-uns diſent à ſoixante-dix mille hommes [a]. Les Thébains & le reſte des Béotiens étoient commandés par Epaminondas & Pélopidas, à qui la généreuſe admiration de leurs collègues avoit réſigné volontairement toute l'autorité. Inſtruit de la marche d'une armée auſſi formidable, conduite par des généraux d'un mérite auſſi univerſellement reconnu, Agéſilaus ſe prépara à évacuer l'Arcadie, ce qu'il effectua heureuſement avant que ſes ſoldats euſſent vu les feux allumés dans le camp Thébain; & par ce moyen il évita le déshonneur de ſe retirer devant l'ennemi [b]. Le peu de réſiſtance qu'il avoit trouvé à ravager le pays envahi, ainſi que ſon heu-

Les Spartiates évacuent l'Arcadie.

[a] Le nombre n'eſt pas le même dans Xénophon. Hellen. l. VI. Pauſan. Bæotic. Diodore, l. XV, & Plut. dans la vie de Pélopidas.

[b] Xénoph. p. 606.

reuſe retraite, ranimèrent le courage de ſes troupes, & les firent retourner avec plus d'eſpoir de défendre leur propre pays, qui étoit menacé alors d'une invaſion prochaine.

Invaſion de la Laconie. Quoique les Thébains n'euſſent plus d'occaſion de défendre les Arcadiens, ils ſe déterminèrent cependant [a], par différens motifs, à employer les vaſtes préparatifs qu'ils avoient faits. Leur reſſentiment particulier contre Sparte étoit excité par la voix générale de leurs alliés, qui les exhortoient à profiter d'une occaſion, qui peut-être ne reviendroit plus, & à détruire entièrement un peuple qui ne pouvoit ni jouir de la paix, ni la laiſſer à ſes voiſins. Les habitans de Carya & de pluſieurs autres villes de Laconie déclarèrent la réſolution où ils étoient de ſe révolter contre Sparte, auſſi-tôt que l'ennemi entreroit ſur leurs frontières. C'eſt pourquoi

a Ils s'opposèrent d'abord à l'empreſſement des Arcadiens, des Eliens & des Argiens pour envahir la Laconie, en conſidérant ὁτι δυσεμβολωτατη μεν ἡ λακωνικη ελεγετο ειναι, φρουρας δε καθεσταναι ενομιζον επι τοις ευπροσοδωτατοις « qu'il ſeroit difficile de pénétrer dans un pays défendu par la force naturelle de ſes frontières, ou par de vigilantes garniſons. » Xénophon, p. 607.

Il fut déterminé dans un conseil de guerre convoqué par les généraux Thébains, de marcher sans délai vers le territoire de Lacédémone, de ravager le pays, & s'il étoit possible, de s'emparer de la capitale.

Afin d'exécuter cette résolution avec plus de célérité & d'effet, l'armée se partagea en quatre divisions, destinées chacune à pénétrer par des routes distinctes dans la province dévouée, pour se réunir ensuite à Sellasie, & de-là marcher ensemble à Sparte. Les Béotiens, les Eliens & les Argiens pénétrèrent sans obstacle par les routes particulières qui leur avoient été assignées; mais quand les Arcadiens, qui formoient la quatrième division de l'armée, tentèrent de traverser le district Sciritis, le brave Ischilas, qui gardoit ce passage important, résolut de les repousser ou de périr. L'exemple de Léonidas aux Thermopyles enflammoit ce vaillant Spartiate d'un généreux enthousiasme. Les troupes Arcadiènes étoient si supérieures aux siennes pour le nombre, que la mort paroissoit être la seule récompense dont son courage pouvoit se flatter. Il exhorta cependant à la retraite tous ceux qui n'étoient pas jaloux de partager cette gloire. Il commanda

Brave défense du district Sciritis.

même aux jeunes gens de ſortir de ſon camp avant l'action, regardant leur vie comme trop précieuſe pour la riſquer dans une entrepriſe auſſi déſeſpérée. Quant à lui, accompagné de ſes vieux ſoldats, il ſaiſit cette occaſion glorieuſe de mourir pour la patrie. Mais leur vie fut chèrement vendue; l'action fut longtems dangereuſe, la perte des Arcadiens très-conſidérable, & le combat ne ceſſa qu'au dernier ſoupir du dernier des Spartiates [a].

Dévaſtation de la Laconie. Les confédérés s'étant bientôt après raſſemblés à Sellaſie, le lieu du rendez-vous, marchèrent du côté de Sparte, brûlant & détruiſant tout ce qui ſe rencontroit ſur leur paſſage. Depuis cinq cents ans, la Laconie n'avoit pas éprouvé une calamité pareille. La conſternation ſe répandit dans la ville. Les femmes, épouvantées pour la première fois du tumulte des armes, diſtinguoient déja la fumée des incendiés, & le bruit ſourd des ravages de la guerre. Elles ſe vantoient d'être

---

a Xénoph. l. VI, p. 607, & Diodore l. XV, p. 376; le premier à la vérité ajoute, Ει μη τις αυ-φυγων εις διεφυγε, « à moins peut-être que quelqu'un ne ſe ſoit ſauvé au travers de l'ennemi ſans qu'on l'ait ſu. »

les ſeules femmes de la Grèce qui n'euſſent jamais vu un tel ſpectacle dans leur patrie. Alarmés du danger qui les menaçoit, les Spartiates armèrent leurs payſans & leurs eſclaves qu'ils traitoient ordinairement avec tant de cruauté. Il n'y eut pas moins de ſix mille de ces malheureux engagés, par menaces ou par promeſſes, à tenter, malgré eux, la défenſe de leurs tyrans. Leur nombre ne fit qu'augmenter la frayeur générale qui s'étoit emparée des magiſtrats & des citoyens; & qui ne ceſſa qu'à l'arrivée d'un puiſſant renfort envoyé par Corinthe, Phlius, Epidaure & Pallené, villes qui s'étoient toujours oppoſées au deſpotiſme de Sparte, mais qui ne vouloient pas permettre ſa deſtruction.

Ce ſecours arrivé ſi à-propos, non-ſeulement diſſipa la conſternation des Spartiates, mais les fit paſſer rapidement de l'abattement & du déſeſpoir aux tranſports du ſuccès. Les rois & les magiſtrats pouvoient à peine retenir leur impétuoſité & les empêcher de s'élancer dans la plaine. Cet enthouſiaſme martial, dirigé par la prudence conſommée d'Agéſilaus, les mit en état de repouſſer les premiers aſſauts de l'ennemi, & de le convaincre que tous ſes efforts, pour ſe rendre

Intrépidité vigilante d'Agéſilaus.

maître de la ville, feroient fuivis de tant de fatigues & de dangers, & d'une perte d'hommes fi confidérable, que le fuccès de l'entreprife ne feroit pas une compenfation fuffifante. La conduite d'Agéfilaus, dans cette circonftance critique, a été célébrée pompeufement & avec juftice par tous les écrivains [a]. Il déconcerta les projets des affaillans par une embûche dreffée à propos dans le temple des Tindarides [b]. Il appaifa, par une préfence [c] d'efprit très-rare, une infurrection dangereufe; & tandis qu'il furmontoit par la force ou par la rufe les efforts

[a] Xénoph. & Plut. dans la vie d'Agéfilaus. Diodore, l. XV, & Paufanias Lacon.

[b] Caftor & Pollux, ainfi appelés de leur mère Tindaris ou Léda.

[c] Les mutins étoient entrés dans une confpiration pour faifir un pofte importanr dans la ville. Agéfilaus les obferva comme ils y marchoient; & foupçonnant fur-le-champ leur deffein, il les avertit qu'ils avoient mal compris fes ordres; ajoutant que fon intention étoit qu'ils fe féparaffent en différentes divifions, & fe rendiffent à différens poftes qu'il nomma. Les conjurés conclurent naturellement qu'il ne favoit rien de leur projet; & fe féparant, comme il l'ordonnoit, ils ne purent jamais retrouver une occafion de fe réunir en affez grand nombre pour devenir dangereux.

réunis des ennemis domestiques & des étrangers, il négocioit le secours le plus puissant pour la défense de son pays.

Les Spartiates & leurs alliés négocient à Athènes un traité de défense.

Immédiatement après la bataille de Leuctres, les Athéniens avoient déclaré la résolution où il étoient de renouveler & de confirmer le traité d'Antalcidas, qui en diminuant à la vérité la grandeur de la Grèce, assuroit au moins sa tranquillité, & empêchoit qu'aucune république pût devenir la proie d'une autre. Mais malgré cette déclaration, qui fut universellement approuvée de leurs voisins, ils étoient restés plus de deux ans, soit par ressentiment ou par politique, tranquilles spectateurs du déclin de la ligue Lacédémonière, & des progrès de celle des Thébains. L'ombrage que pouvoient causer les succès de leur nouvelle rivale, étoit suffisamment balancé par la décadence & la chute d'un ennemi ancien & invétéré. Mais quoiqu'ils désirassent sans doute avec ardeur la ruine de la puissance Spartiate, ils ne pouvoient approuver sincèrement la cruelle destruction de leur ville & de leurs personnes. Aussi-tôt qu'ils furent informés de la dévastation terrible de la Laconie, ils sentirent naturellement un retour de compassion pour un peuple

dont les exploits avoient ſignalé le nom grec en tant d'occaſions glorieuſes & mémorables.

Argumens qu'ils employèrent à ce ſujet.

Les émiſſaires d'Agéſilaus, dont l'eſprit ſupérieur dominoit au milieu des calamités de ſon pays, ſaiſirent l'occaſion favorable d'inſiſter auprès des Athéniens ſur pluſieurs motifs qui devoient les déterminer à agir; motifs qui n'auroient aucune influence ſur la politique froide & inanimée des tems modernes. Ils obſervèrent que les Athéniens & les Lacédémoniens s'étoient ſouvent aſſiſtés mutuellement dans des tems de détreſſe, & que l'époque la plus glorieuſe de leur hiſtoire étoit celle où les deux républiques avoient réuni leurs meſures contre un ennemi commun. Que dans le tems, où l'eſprit d'ambition & de rivalité avoit malheureuſement diviſé la Grèce, & que les Athéniens étoient expoſés aux calamités de la guerre, ils avoient été protégés, par l'humanité de Sparte, contre la rage implacable des Thébains, qui vouloient démolir la ville d'Athènes, & réduire ſon territoire ainſi que les plaines de Criſſée en une affreuſe ſolitude. Que par la modération de Sparte, les Athéniens avoient non-ſeulement échappé à la vengeance des étrangers, mais à la tyrannie domeſtique & ſur-tout à celle des Piſiſtratides.

L'importance de ces services méritoit bien quelque reconnoissance de leur part ; la renommée héréditaire d'Athènes l'obligeoit à protéger les infortunés ; & la justice demandoit qu'elle confirmât & maintînt les conditions d'un traité récent, qu'elle-même avoit proposé, & que les Thébains violoient si manifestement après l'avoir accepté.

Comment ils furent reçus par les Athéniens.

Il s'éleva dans l'assemblée un violent murmure, qui annonçoit la contrariété des opinions. Les uns approuvoient la demande, les autres observoient que les Spartiates changeoient de langage suivant les circonstances. Qu'ils avoient pris autrefois un ton bien différent, qu'ils prendroient probalement encore s'ils redevenoient puissans ; & qu'au lieu de colorer par de faux déguisemens leur inimitié invétérée contre Athènes, ils la déploieroient de nouveau dans toute son énergie. Que le dernier traité de paix ne pouvoit leur donner droit à aucun secours, puisqu'eux-mêmes avoient commencé la guerre par l'invasion de l'Arcadie ; guerre entreprise pour soutenir injustement l'usurpation tyrannique des nobles de Tégée sur les droits de leurs concitoyens.

Discours de Cleiteles le Corinthien.

Aux Ambassadeurs de Lacédémone s'étoient joints ceux de Corinthe & de Phlius, villes

ſingulièrement diſtinguées par une fidélité inviolable envers leurs anciens confédérés & protecteurs. Cleiteles le Corinthien, voyant à peu près la tournure que la choſe alloit prendre, ſe leva & dit : « S'il étoit poſſible, ô Athéniens ! de méconnoître les agreſſeurs, les maux qu'ils nous ont cauſés, en particulier, ſuffiroient pour lever tous les doutes. Depuis le renouvellement de la paix d'Antalcidas, les Corinthiens n'ont certainement commis d'hoſtilités contre aucune puiſſance de la Grèce. Les Thébains, cependant, ſont entrés dans notre territoire, ont coupé nos arbres, brûlé nos maiſons, pillé notre bétail & nos effets. Comment pouvez-vous alors refuſer du ſecours à ceux qui ont été ſi manifeſtement prévoqués, par une infraction directe à ce traité, auquel ils n'ont accédé que ſur votre volonté expreſſe ? » L'aſſemblée approuva hautement le diſcours de Cleiteles, qui fut ſoutenu & confirmé par les argumens & l'éloquence de Patrocles Phliaſien.

De Patrocles le Phliaſien.

« Il n'eſt, je penſe, aucun de vous, Athéniens ! qui ne ſente que, Sparte une fois détruite, Athènes ſeroit le premier objet des hoſtilités de Thèbes, puiſqu'alors il n'y auroit plus que cette ville en état de s'oppoſer à

ſon ambition. La cauſe des Lacédémoniens eſt donc réellement la vôtre. Vous devez l'embraſſer avec ardeur, comme la derniere occaſion que les dieux vous offrent peut-être de défendre la liberté générale à la tête de vos alliés, & d'empêcher la domination dangereuſe des Thébains, dont vous, leurs voiſins les plus proches, reſſentiriez les effets avec une ſévérité particulière. En prenant cette réſolution, qui eſt également généreuſe & ſalutaire, vous aurez droit à la reconnoiſſance, non-ſeulement des Spartiates, de tous les hommes les plus ſenſibles aux bienfaits, & les plus jaloux d'une réputation honnête, mais encore de nous leurs alliés qui, étant demeurés fidèles à nos amis dans leurs adverſités, ne pouvons être ſoupçonnés d'ingratitude lorſque nos bienfaiteurs feront heureux. J'ai entendu raconter avec admiration comment, dans les anciens temps, les malheureux & les opprimés avoient toujours recours à Athènes, & en recevoient conſtamment des ſecours. Ici je n'entends plus dire, mais je vois que les Lacédémoniens, avec leurs fidèles alliés, ſollicitent votre protection contre les Thébains, dont l'implacable cruauté n'auroit jamais pu perſuader à Sparte, au moment de ſa plus

haute fortune & de son ressentiment le plus vif, de désoler votre pays & de vous réduire en servitude. Vos ancêtres se rendirent fameux en sauvant les corps morts des Argiens, à qui l'impiété de Thèbes refusoit les honneurs sacrés des funérailles[a]. Quelle gloire plus grande encore pour vous, d'arracher, par vos secours généreux, les Lacédémoniens à la mort! Ce fut un mérite aux Lacédémoniens de défendre les enfans d'Hercule contre les persécution d'Eurysthée; mais combien ne sera-t-il pas plus glorieux pour vous d'avoir défendu, non seulement les descendans de ce héros, les rois héréditaires de Lacédémone, mais le sénat, les magistrats, le peuple; en un mot, d'avoir délivré toute la nation d'un danger effrayant par lui-même, & inévitable sans vous! Durant la prospérité de leur empire, les Lacédémoniens prévinrent votre destruction par un décret, qui annonçoit leur humanité, sans exposer leur sûreté. Vous êtes appelés à défendre les Lacédémoniens, non par de

a Voyez vol. I, ch. 1, p. 55. Les faits cités par allusion dans le texte sont rapportés dans tous les panégyriques d'Athènes par Platon, Lysias, Isocrates & Thucydide.

vains décrets, mais par les armes & le courage. Armez donc en leur faveur; &, oubliant les animosités récentes, payez les services importans que la valeur de Sparte rendit à Athènes & à toute la Grece, dans la guerre des Barbares. »

Iphicrates envoyé avec douze mille hommes à la défense de la Laconie.

L'assemblée fut si profondément affectée par le discours persuasif du Phliasien, qu'elle refusa d'entendre le parti de l'opposition, & se détermina presque unanimement à mettre des troupes en campagne. Iphicrates fut nommé général; douze mille hommes eurent ordre de se rendre sous ses étendards; les sacrifices furent d'un bon augure; les troupes prirent un repas à la hâte; & telle étoit leur ardeur pour rencontrer l'ennemi, que plusieurs marchèrent en avant, sans attendre les ordres de leur commandant [a].

Epaminondas continue ses ravages dans cette province.

Cependant Epaminondas avoit commis des ravages affreux dans la Laconie. Ayant fait une tentative infructueuse sur la capitale, il s'étoit vengé sur les campagnes d'alentour: il avoit désolé les rives fertiles de l'Eurotas, bordées d'une foule de maisons, &

[a] Cet événement est développé tout entier dans Xénophon, p. 609-613.

abondant en toutes sortes de denrées. Il avoit pris d'assaut Ilos & Gythium; & traversant toute la province, il avoit détruit les villages par le feu, & les habitans par le fer. Ces terribles ravages ne satisfirent même pas son ressentiment; Il voulut que l'invasion de la Laconie fût un mal durable, que le travail des ans ne pût réparer; & à cet effet, il employa un expédient qui devoit même, après qu'il auroit évacué leur pays, laisser les Lacédémoniens exposés à la rage d'un ennemi implacable.

Il rétablit Messené. Olymp. CII. 8. A. C. 869.

Nous avons eu occasion de rapporter les différentes situations où s'étoient trouvés les Messéniens. Trois siècles environ avant la période dont il s'agit ici, leur ville avoit été démolie par les Spartiates, leur territoire saisi & divisé en portions égales parmi le peuple; les anciens habitans avoient été réduits en servitude, & forcés à cultiver les champs de leurs pères pour des maîtres cruels, ou dispersés en Grèce, en Italie & en Sicile, où ils traînoient dans l'exil une vie déplorable. Après deux siècles d'humiliations & de calamités, l'humanité, ou peut-être la politique d'Athènes s'occupa de cette race infortunée, & l'établit dans le territoire de Naupacte;

pacte, & dans l'île voisine de Céphalonie. Les Messéniens montrèrent leur reconnoissance par des services importans durant la guerre du Péloponèse; mais leurs efforts vigoureux ne purent retarder long-tems la décadence d'Athènes. L'issue de cette guerre rendit Sparte l'arbitre de la Grèce; & les Messéniens furent les premiers objets de sa tyrannie vindicative, ayant tous été conduits en esclavage, bannis ou mis à mort. Il est probable que les restes épars de cette malheureuse communauté durent accourir de tous côtés sous les étendards d'Epaminondas, satisfaits de trouver une occasion aussi favorable de se venger de la persécution implacable d'un peuple qui souffroit alors les calamités qu'il leur avoit fait souffrir si souvent. Mais la voix générale de l'histoire attribue à Epaminondas le mérite d'avoir rassemblé les Messéniens [a]. Il est certain qu'il rebâtit leur ville, & les mit en possession de leur territoire; acte de générosité & de compassion qui fut en même tems un châtiment cruel pour Sparte. Cette république hautaine, ré-

---

[a] Plutarque dans la vie de Pélopidas. Diodore, l. XV, p. 491. Pausan. Messen. p. 265.

duite à l'humiliation & presque à l'impuissance, voyoit revivre dans son voisinage les cendres d'une nation qu'elle avoit deux fois cherché à anéantir ; elle voyoit Messène s'accroître continuellement par la jonction de plusieurs sujets & esclaves Spartiates ; & ses habitans, encouragés par une garnison Thébaine, & par leur propre ressentiment, épier toutes les occasions favorables de satisfaire leur vengeance [a].

Les Athéniens se mettent en campagne.

Epaminondas avoit accompli cette entreprise extraordinaire, quand il reçut avis des mouvemens de l'armée Athénième, commandée par Iphicrates. Cet illustre général avoit laissé dissiper l'ardeur de ses troupes, en suivant une conduite qu'il est impossible d'expliquer, à une aussi grande distance de tems, mais que les historiens militaires [b] condamnent, comme totalement indigne de sa première réputation. Dans un instant où la célérité étoit de la plus grande importance, il passa à Corinthe plusieurs jours bien précieux, sans nécessité & même sans prétexte pour justifier ce délai pernicieux. Ses soldats

a Diodore, l. XV, c. 16.
b Xénoph., l. VI, vers la fin.

demandoient à grands cris d'aller au-devant de l'ennemi, & même d'attaquer la ville d'Argos, la plus forte & la plus peuplée du Péloponèse ; qui ne le cédoit pas à Thèbes elle-même en animosité contre Sparte. Iphicrates cependant n'adopta aucune de ces mesures, mais conduisit son armée vers l'Arcadie, espérant peut-être, ce qui arriva effectivement, que la nouvelle de son arrivée dans cette contrée délivreroit la Laconie de ses ennemis.

On ne peut imaginer qu'Epaminondas ait craint l'issue d'une action avec les Athéniens. Mais il fut alarmé avec raison de l'intérêt que ce peuple même avoit pris au danger de Sparte. Le ressentiment & l'indignation que les Athéniens, rivaux & ennemis des opprimés, montroient dans cette occasion, lui apprirent quels sentimens sa conduite devoit exciter dans les états plus impartiaux, s'il persistoit à vouloir détruire la capitale de Lacédémone, & ; comme disoit l'orateur Leptines, « arracher un œil à la Grèce [a]. » Plusieurs causes concoururent encore à accélérer son départ. Les Arcadiens étoient appe-

Les Thebains évacuent la Laconie.

[a] Aristot. Rhetor. l. III, c. 10.

lés chez eux pour défendre leurs foyers. Les Eliens & les Argiens étoient jaloux de mettre leur butin en sûreté par une prompte retraite. Les Thébains eux-mêmes étoient fatigués d'une expédition qui avoit employé plusieurs mois d'hiver ; saison dans laquelle ils n'étoient pas accoutumés à tenir la campagne. Les provisions commençoient aussi à devenir rares ; & Epaminondas, pressé de tous côtés par des difficultés, se prépara à évacuer le territoire des Lacédémoniens ; mais ce ne fut (pour me servir des expressions de Xénophon) qu'après que « tous les effets de quelque valeur eurent été consûmés ou saccagés, dissipés ou brûlés [a]. »

Les Thébains & les Athéniens aιcusent respectivement leurs géraux.

Dans le tems où les Thébains quittèrent la Laconie, Iphicrates retira les Athéniens du pays qu'ils avoient envahi. Les deux armées défilèrent comme d'un consentement mutuel, & retournèrent dans leurs pays respectifs par des routes séparées, sans faire aucune tentative pour interrompre la marche l'une de l'autre. Iphicrates fut blâmé d'avoir laissé traverser tranquillement l'Isthme de Corinthe à un ennemi épuisé par les fatigues d'une

---

[a] Xénoph., p. 612.

campagne d'hiver, & chargé de butin. Pélopidas & Epaminondas furent accusés & cités devant l'assemblée Thébaine, pour avoir prolongé le terme de leur commandement au-delà du tems prescrit par la loi. Le premier montra moins de courage qu'on auroit pu en attendre de son caractère hardi & impétueux : lui qui n'avoit jamais craint l'épée d'un ennemi, trembla à la voix de ses accusateurs insolens. Mais Epaminondas déploya dans cette occasion la supériorité d'ame que donne la fermeté philosophique sur ce courage de tempérament qui est le résultat du sang & des esprits vitaux. Ce dernier courage suffit pour un jour de bataille ; mais le premier peut seul résister à toutes les vicissitudes de la fortune.

Au lieu d'observer la formalité d'une défense régulière, l'illustre Thébain osa braver l'envie en faisant lui-même son éloge [a]. Après avoir rapporté ses exploits sans rien amplifier ni diminuer, il conclut en observant « qu'il étoit prêt à se soumettre à la mort, sûr d'une réputation immortelle acquise au service de sa patrie. » Cette magnanimité en imposa Epaminondas défend sa conduite.

a Plutarque de suî laude, p. 540.

aux démagogues séditieux. La colère de l'assemblée contre lui & son collègue se changea en admiration; & Epaminondas fut reconduit du tribunal chez lui avec autant de gloire qu'après la bataille de Leuctres.

Complication des événemens subséquens.

Depuis l'invasion de la Laconie jusqu'à l'action générale de Mantinée, six ans s'écoulèrent, pendant lesquels la guerre continua sans interruption, mais sans action décisive. Il y eut des batailles perdues & gagnées, des conquêtes faites & abandonnées, des alliances conclues & rompues, des traités de paix proposés, acceptés & violés par ceux qui ressentoient les funestes effets des dissentions que leur opiniâtre animosité ne vouloit pas terminer. En examinant l'histoire de cette période, nous pouvons appercevoir, dans le récit des faits, la même confusion qui paroît au premier coup-d'œil avoir régné dans les événemens eux-mêmes. Il est donc nécessaire de les réduire sous la forme d'une narration régulière. Dans les occasions importantes, quoique de nombreux corps d'hommes puissent agir sans effet, on ne peut supposer qu'ils agissent entièrement sans dessein. Leurs motifs, souvent incertains & capricieux, forment la chaîne invisible qu'il

eſt du devoir de l'hiſtorien de rechercher & de ſuivre ; puiſqu'il eſt impoſſible que d'une autre manière les événemens qu'il décrit puiſſent procurer aucune inſtruction réelle, ni aucun plaiſir raiſonnable.

Dès les premiers jours du printems ſuivant, les Lacédémoniens, avec le peu d'alliés qui tenoient encore à leur cauſe, dépêchèrent une ambaſſade à Athènes, afin de reſſerrer les nœuds d'amitié & d'union entr'eux & cette république. Dans la conférence tenue à ce ſujet, il parut que les Spartiates étoient, ou profondément pénétrés des obligations récentes qu'ils avoient contractées envers les Athéniens, ou qu'ils déſiroient vivement la continuation de ſemblables faveurs. Ils reconnurent que l'expérience, la bravoure, les victoires navales d'Athènes, lui donnoient le droit de prétendre avec juſtice à la ſouveraineté des mers Grecques ; & comme cette conceſſion, qui juſques-là avoit été refuſée avec tant de dédain, ne pouvoit ſatisfaire les membres les plus patriotiques, ou plutôt les moins généreux de l'aſſemblée, ils conſentirent à reconnoître un autre droit plus incompatible encore avec l'orgueil de leurs prétentions héréditaires ; c'eſt-à-dire, que dans les

L'alliance entre Athènes & Sparte confirmée & étendue.

Olymp. CIII. 1. A. C. 378.

expéditions militaires qui feroient entreprifes par les forces réunies des deux républiques, le commandement feroit égal & alternatif; de forte qu'une armée Lacédémoniène (chofe jufques-là fans exemple) feroit commandée la moitié de la campagne par des généraux Athéniens. Patrocles le Phliafien, qui s'étoit diftingué par fon éloquence & fon habileté dans la première négociation, ne fut pas moins actif dans celle-ci. Ce fut principalement par fon intervention que les affaires furent totalement terminées. L'alliance la plus intime fut conclue entre les deux républiques; & par le fecours du généreux Phliafien, les Spartiates obtinrent cet avantage important, fans faire beaucoup de propofitions inutiles, ou fans avoir la mortification de recourir à de longues inftances, ce qui eût été pour eux la démarche la plus défagréable [a].

Les Spartiates négocient des traités avec Denis & Artaxerxes.

Les négociations des Spartiates, fi heureufes à Athènes, eurent le même fuccès auprès de Denis, tyran de Sicile, & d'Artaxerxes, roi de Perfe. Le premier, Dorien lui-même, déploroit naturellement l'humiliation & la détreffe d'un peuple qui, pendant fept cents

[a] Xénoph., p. 613-616.

ans, avoit formé le plus bel ornement & la principale défenſe de la race Doriène ; & le dernier ſuivoit ſon ſyſtême ordinaire de politique, en aſſiſtant le plus foible parti, afin de conſerver l'égalité entre les puiſſances belligérantes de la Grèce, & de perpétuer leurs hoſtilités.

Opérations militaires.

Tandis que les Lacédémoniens ſe fortifioient par ces alliances importantes, leurs ennemis ſe mirent en campagne. Les Arcadiens commencerent leur invaſion par entrer dans le territoire de Pallené, république Achéenne, qui reſtoit encore fidèle à Sparte. Le pays fut ravagé, les villages brûlés, la ville priſe d'aſſaut, & la garniſon, compoſée de trois cents hommes, en partie Lacédémoniens, paſſée au fil de l'épée. Peu de tems après ce ſuccès, les Arcadiens furent joints par les Eliens & les Argiens. Epaminondas marcha également vers le midi à la tête des Thébains, leur infanterie étoit de ſept mille hommes, & leur cavalerie de cinq cents. Avant qu'il fût arrivé à l'iſthme, les Lacédémoniens avoient été renforcés par un corps de deux mille Siciliens, conformément à leur traité avec Denis ; & les Athéniens s'étoient mis en campagne ſous le

commandement de Chabrias, celui de leurs généraux qui étoit alors le plus respecté, ou tout au moins le plus populaire. Le grand objet des commandans Athéniens & Spartiates étoit de prévenir la jonction d'Epaminondas avec ses alliés du midi. Pour cet effet ils gardèrent soigneusement l'isthme & même le fortifièrent; expédient qui n'avoit pas été mis en usage depuis l'expédition de Xerxès. Les Thébains, cependant, forcèrent ce passage, prirent Sicyone, & attaquèrent Corinthe. Mais Chabrias, qui se trouva alors avoir le commandement général à son tour, les repoussa avec tant de perte, qu'Epaminondas jugea à propos de se retirer à Thèbes; sur quoi il fut blâmé & disgracié par ses concitoyens qui, insolens dans la prospérité, se croyoient en droit de toujours vaincre.

Retraite des Thébains.

Prétentions des Arcadiens.

La retraite inopinée des Thébains, dont il n'est pas aisé de conjecturer la cause réelle [a], répandit beaucoup de mécontentement parmi

[a] Les démagogues Thébains, à ce que nous apprennent Diodore & Plutarque, accusèrent Epaminondas d'une correspondance perfide avec l'ennemi, ou au moins d'avoir favorisé secrètement leur cause; mais cette accusation est tout-à-fait invraisemblable.

les confédérés, fur-tout parmi les Arcadiens, Ce peuple fimple, mais guerrier, s'étoit diftingué dans plufieurs expéditions récentes; il étoit ordinairement conduit par le Mantinéen Lycomèdes, homme courageux dans l'entreprife, & perféverant dans l'exécution; riche, noble, éloquent, généreux & affable. Sous un tel commandant, auffi chéri que refpećté, les Arcadiens ne trouvoient rien de trop difficile à exécuter. Ils fortoient ordinairement vainqueurs des combats réguliers. Mais le principal mérite fe montroit dans les embûches & les furprifes, & dans tous les ftratagêmes dangereux de la petite guerre. Quand une occafion favorable exigeoit leur aćtivité, il n'y avoit point de montagnes efcarpées, point d'orages, point d'obfcurité qui puffent interrompre leur marche, ou prévenir leur attaque foudaine[a]. Seuls & fans fecours étrangers, ils avoient fouvent défait des troupes fupérieures en force & en nombre; & quand, de concert avec leurs alliés du Péloponèfe, ils fervirent fous l'étendard Thébain, leur courage avoit été reconnu & admiré par l'armée réunie.

[a] Voyez Xénophon, p. 618 & fuiv.

Encouragés par Lycomèdes.

La retraite d'Epaminondas donna du relief & de l'éclat à la gloire récente de l'Arcadie, & inſpira à Lycomèdes une ambition qu'il communiqua aiſément à ſes compatriotes. Il leur dit, « qu'ils étoient de toutes les communautés du Péloponeſe, la plus ancienne, la plus peuplée, & ſans contredit une des plus belliqueuſes; mais qu'ils avoient négligé juſqu'alors de profiter des avantages qu'ils poſſédoient. Dans la guerre mémorable de vingt-ſept ans, ils s'étoient joints aux Lacédémoniens, qu'ils avoient élevés à une autorité, dont les Arcadiens, ainſi que le reſte de la Grèce, reſſentoient toute l'oppreſſion. Ils s'étoient ligués depuis quelques années avec les Thébains, & avoient contribué eſſentiellement à leur donner un degré de puiſſance très-alarmant, qu'ils exerçoient, ou dont ils ſe relâchoient dans l'occaſion, ſuivant que leur interêt l'exigeoit, & ſans avoir le moindre égard à celui de leurs confédérés. Si ce pouvoir s'augmentoit encore, le joug de Thèbes ne deviendroit-il pas auſſi peſant que celui de Sparte? Il étoit donc tems pour les Arcadiens de connoître ce qu'ils valoient; de dédaigner de ſuivre l'étendard d'aucun état étranger, & non-ſeulement de maintenir leur liberté,

mais de réclamer encore la prééminence qui leur étoit due. » Tous les membres de l'assemblée applaudirent à la mâle résolution de Lycomèdes [a]; & afin de la rendre efficace, ils se déterminèrent à rester en possession des places qu'ils avoient prises sur les Lacédémoniens ou leurs alliés dans l'Elide & l'Achaïe, & d'y achever leurs conquêtes, ainsi que dans les provinces adjacentes du Péloponèse.

Les Spartiates se mettent en campagne, pour s'opposer aux projets des Arcadiens.

Olymp. CIII. 2. A. C. 367.

Ils trouverent peu d'obstacles à leur dessein pendant plusieurs mois, les Spartiates n'osant pas, après le départ de leurs alliés, se mettre en campagne jusqu'au commencement de l'année suivante, qu'ils reçurent un nouveau renfort de troupes de la part de Denis, & tout à-la-fois des troupes [b] & de l'argent de la part d'Artaxerxes. Les armes Thébaines étoient employées alors en Thessalie & en Macédoine, comme nous aurons occasion de le rapporter par la suite; de sorte que toutes les circonstances conspiroient à hâter la marche

---

[a] L'expression de Xénophon est vive : καὶ μόνον ἄνδρα ἡγοῦντες « le regardent comme l'homme unique. » l. VII, p. 618.

[b] Ce n'étoient pas des Persans, mais des ξενικοὶ, « des Grecs mercenaires. » Xénoph., l. VII, p. 619.

d'Agésilaus & des Lacédémoniens. Mais les infirmités de la vieillesse lui firent refuser le commandement, qui fut confié à son fils Archidamus; Agésipolis son collègue n'ayant pas assez de talents ni pour la guerre ni pour le gouvernement.

Campagne glorieuse des Spartiates sous Archidamus.

Les succès rapides d'Archidamus, qui sembloit destiné à rétablir la fortune de Sparte, justifièrent le choix des magistrats & du peuple. Il chassa les garnisons ennemies des villes inférieures de la Laconie, emporta Caryes d'assaut, & fit passer les habitans rebelles au fil de l'épée. Delà il s'avança vers l'Arcadie, ravagea la frontière méridionale de cette province, & se préparoit à attaquer la ville de Parrhasie, quand les Arcadiens, commandés par Lycomède & renforcés par les Argiens, vinrent au secours de la place. Leur arrivée força Archidamus à se retirer sur les hauteurs qui dominoient le village de Midée. Tandis qu'il y étoit campé, Cissidas, qui commandoit les Siciliens, déclara que le tems limité pour son absence étoit expiré; &, sans attendre de réponse, ordonna à ses troupes de préparer leur bagage, & de marcher vers la Laconie. Mais le passage le plus proche pour pénétrer dans ce pays avoit été saisi par les Messéniens.

Dans cet embarras, Cissidas s'adressa à Archidamus, qui marcha à sa défense. Les Arcadiens & les Argiens décampèrent en même tems. Les armées ennemies se rencontrèrent près de la jonction de deux routes qui conduisoient de Midée & d'Eutrésies à Sparte. Aussitôt qu'Archidamus vit l'ennemi préparé pour une action, il commanda aux Spartiates de se former en bataille; & quand ils furent prêts à marcher, il leur parla en ces termes: « Concitoyens & amis! si vous êtes encore braves, nous pouvons avancer avec confiance; nous pouvons encore rétablir nos affaires, & remettre la république à nos descendans, telle que nous l'avons reçue de nos ancêtres. Faisons donc un effort glorieux pour recouvrer notre réputation héréditaire; & cessons d'être l'opprobre de nos amis, de nos parens, de nos familles & de notre patrie, dont les Spartiates étoient autrefois l'ornement & la défense. »

Bataille de Midée gagnée par les Spartiates, sans avoir perdu un seul homme.

Tandis qu'il parloit encore, le tonnerre se fit entendre à sa droite, quoique le jour fût clair & serein. Les soldats, frappés de ce bruit, tournèrent les yeux du côté d'où il venoit, & apperçurent dans un bosquet sacré, à peu

de distance delà, un autel & une statue du grand Hercule, le premier ancêtre d'Archidamus & des rois Spartiates. Animés par le concours étonnant de ces circonstances propices, ils furent transportés d'un enthousiasme de valeur, & s'élancèrent avec impétuosité contre leurs adversaires, dans la pleine confiance de remporter la victoire. L'ennemi fut étonné de la contenance & de l'air avec lequel ils marchoient à l'attaque. Le petit nombre qui attendit leur approche fut entièrement détruit ; plusieurs milliers d'hommes périrent dans la poursuite. Les anciens Historiens [a] prétendent que les Spartiates ne perdirent pas un seul homme. Archidamus érigea un trophée, & dépêcha un courier à Sparte. Le peuple étoit assemblé, quand on annonça cette nouvelle extraordinaire. Le vieux Agésilaus en répandit des larmes de joie. Les éphores & les sénateurs partagèrent l'émotion de leur roi. Cet attendrissement patriotique se communiqua de proche en proche & devint bientôt général. Les personnes même les plus

[a] Xénoph., l. VII, p. 620. Diodore & Plut. ubi suprà.

auftères de cette nombreufe affemblée, s'abandonnèrent à tous les tranfports de la fenfibilité & de la tendreffe univerfelles [a].

Fondation de Mégalopolis

Un renfort confidérable que les Arcadiens reçurent bientôt de Thèbes, empêcha les Spartiates de tirer tout le fruit poffible de leur victoire. Avec le fecours de ces troupes, les Ménaliens & les Parrhafiens, que leur fituation fur la frontière méridionale de l'Arcadie expofoit davantage aux incurfions de l'ennemi, trouvèrent moyen d'exécuter un projet qu'on prétend avoir été fuggéré précédemment par Epaminondas. Ils abandonnèrent vingt villages écartés & fans défenfe; puis choififfant une fituation avantageufe dans le centre de leur territoire, ils y élevèrent une forterefſe, qu'ils entourèrent d'une forte muraille. L'avantage d'être en fûreté attira de nouveaux habitans; les murs s'étendirent; la place acquit le nom magnifique de Mégalopolis [b], la dernière ville bâtie par les Grecs, du tems qu'ils con-

[a] Xénoph., ibid. Il fait cette obfervation : ὕτω κοινον τι αρα χαρα και λυπη, δακρυα εςι. « Ainfi les larmes font communes à la joie & à la douleur. »

[b] La grande ville.

servoient encore la dignité d'un gouvernement indépendant [a].

Révolutions en Thessalie.

Le succès momentané des Spartiates, attribué généralement à la valeur d'Archidamus, fut principalement occasionné par la retraite de la nombreuse armée de Thèbes qui évacua le Péloponèse dans une circonstance très-critique, ayant été rappelée vers le nord à cette époque, pour y jouer un rôle important & honorable dans les affaires de Macédoine & de Thessalie. Depuis le meurtre atroce de l'héroïque Jason, ce dernier royaume avoit été désolé par une suite continuelle de crimes & de désordres. La reconnoissance & le respect légitimement dus à la mémoire de leur généreux & vaillant chef, engagèrent les Thessaliens à conserver les mêmes honneurs dans sa famille. Il eut pour successeurs ses frères Polydore & Polyphron, dont le dernier, ne voulant point se soumettre aux entraves d'une autorité limitée, & encore moins la partager, réunit sur sa tête, par l'assassinat de son collègue, la souveraineté de toute la Thessalie.

[a] J'ai confondu ensemble Pausanias in Bæotic. & Diodore, l. XV, p. 384; mais j'ai suivi la chronologie du dernier.

Son cruel despotisme fut aboli par la main d'Alexandre, qui vengea le sang de son parent[a] Polydore, la seule action méritoire de sa vie. Quant à Alexandre (selon le portrait qu'on nous a laissé de son caractere), il surpassa les cruautés de Polyphron, & de tous les tyrans que l'histoire ait jamais condamnés à l'infamie. Les Thessaliens furent délivrés de ce monstre par une conspiration formée au sein de sa famille, entre sa femme Thébé, fille de Jason, & ses frères Tisiphonus, Pitholaus & Lycophron, qui gouvernèrent avec une autorité précaire, jusqu'à ce que le pouvoir & l'adresse de Philippe eussent détruit leur usurpation, & rendu leur pays, qui sembloit peu fait pour la liberté, une province de Macédoine. Telles furent, en peu de mots, les révolutions de Thessalie; mais le règne sanglant d'Alexandre demande une attention plus particulière, étant lié avec les révolutions générales de la Grèce.

Un lecteur circonspect recevra toujours avec quelque défiance les détails transmis par les anciens Républicains, sur la vie & les actions

Tyrannie d'Alexandre.

[a] Son frère, oncle ou père, suivant différens auteurs.

des tyrans [a]. Les anecdotes vulgaires sur Alexandre nous retracent les portraits fantastiques de Busiris ou de Pygmalion. On ne peut douter, à la vérité, que le tyran de Thessalie n'ait été cruel pour ses sujets, perfide pour ses alliés, implacable pour ses ennemis, voleur par terre, & pirate sur mer [b]; mais que ses divertissemens ordinaires aient été d'enterrer des hommes vivans, de les renfermer dans

[a] L'acception du mot tyran dans l'histoire Grecque est bien connue. Les Grecs appeloient Τυραννοι « tyrans » ceux qui avoient acquis la souveraineté dans des états originairement républicains. La Thessalie, la Sicile, Corinthe, &c. étoient gouvernées non par des Βασιλεις, mais par des Τυραννοις « non par des rois, mais par des tyrans »; au lieu que la Macédoine, qui n'avoit jamais été soumise à aucune espèce de gouvernement populaire, étoit gouvernée, non par des Τυραννοι, mais par des Βασιλεις; « non par des tyrans, mais par des rois. » On a appliqué depuis, le nom de tyrans à tous les souverains indifféremment qui opprimoient leurs peuples, & commettoient des injustices & des cruautés; & l'acception moderne de ce mot est d'autant mieux entendue, qu'elle ne s'applique plus à la forme originelle ou actuelle des gouvernemens, mais à la personne de ceux qui gouvernent, quand ils sont injustes & cruels.

[b] Ce sont les paroles de Xénoph., p. 601.

des peaux de bêtes sauvages, & de lâcher sur eux des chiens affamés; de mutiler & de mettre à la torture des enfans en présence de leurs parens [a]; ce sont là des horreurs qu'on ne peut guères concilier avec les larmes que lui arrachèrent les souffrances imaginaires d'Hécube & d'Andromaque, durant la représentation des Troades [b]. Il est vrai que l'on prétend qu'il rougît de cette foiblesse, & qu'il sortit du théâtre avec confusion; mais qui eût pu engager un monstre, tel qu'on nous dépeint Alexandre, à écouter la poésie pathétique du tendre Euripides? quel plaisir ou quelle peine un tigre altéré de sang humain pourroit-il recevoir d'un pareil spectacle? Quoique nous retranchions de son histoire plusieurs fictions incroyables, Alexandre pouvoit bien encore mériter le ressentiment des Thessaliens. Ses sujets opprimés prirent les armes, & sollicitèrent la protection de Thèbes, qui, par esprit de justice ou d'ambition, embrassa promptement leur cause. Comme Epaminondas étoit encore en disgrace, l'armée Thébaine fut conduite par Pélopidas & Isménias. Leur arrivée

[a] Plut. dans la vie de Pélopidas.

[b] Ibid. de fort. Alexand.

Les affaires de Thessalie arrangées par Pélopidas.

jeta la terreur dans l'ame du tyran qui ne pouvoit se cacher ses forfaits, & qui n'osant confier sa défense à la garde nombreuse & aux mercenaires qui avoient maintenu son usurpation, implora la clémence des généraux Thébains, se soumettant aux conditions les plus humiliantes que leur sagesse jugeroit à propos d'exiger pour la sûreté future de ses sujets[a].

Pélopidas établit Perdiccas sur le trône de Macédoine & reçoit Philippe en ôtage. Olymp. CIII. 2. A. C. 367.

Cette expédition étoit à peine terminée, que les Thébains, devenus par leurs succès & leur réputation les médiateurs principaux dans les affaires de leurs voisins, furent invités à passer dans la Macédoine, qui, depuis la mort d'Amyntas second, avoit été six ans de suite en proie à toutes les calamités d'une succession disputée. Amyntas avoit laissé trois fils légitimes, Alexandre, Perdiccas, & Philippe, & un fils naturel, Ptolémée. Les intrigues de ce dernier occasionnèrent principalement les désordres du royaume. Il ne put empêcher néanmoins l'avénement d'Alexandre au trône, parce que ce prince avoit atteint l'âge de virilité lors du décès de son père; mais il empoisonna ses jours & abrégea son

a Diodore, l. XV, c. 17; & Plut. dans la vie de Pélopidas.

règne, qui ne dura qu'un an. Après quoi Ptolémée prit les rênes du gouvernement, en qualité de gardien de la minorité de Perdiccas, & comme protecteur de la Macédoine. Il parut bientôt, cependant, que son ambition ne se borneroit pas à une simple régence. Il mit dans ses intérêts un parti considérable, se joua de l'opposition des partisans de Perdiccas, & usurpa ouvertement la souveraineté. Les amis de l'infortuné prince eurent recours à la justice & au pouvoir de Thèbes. Pélopidas entra en Macédoine à la tête de son armée; rappela les nombreux exilés que Ptolémée avoit bannis; assura les droits légitimes de Perdiccas au trône; & après avoir reçu, des factions opposées, plusieurs ôtages, parmi lesquels se trouvoit Philippe le jeune, frère de Perdiccas, depuis roi de Macédoine, & conquérant de la Grèce, il retourna vers la Thessalie, ayant rétabli totalement la tranquillité des royaumes voisins [a].

Il est surpris par trahison, & emprisonné par Alexandre, en traversant la Thessalie.

Pélopidas sembloit avec raison avoir peu de dangers à craindre en traversant un pays où il venoit si récemment de faire le rôle de

[a] Diodore, l. XV, c. 17; & Plut. dans la vie de Pélopidas.

Olymp. CIII. 2. A. C. 367.

juge & de maître. Il avoit envoyé en avant un détachement considérable de son armée, pour conduire les ôtages Macédoniens vers Thèbes. Il s'avançoit tranquillement avec le reste dans le territoire de ses confédérés Thessaliens, quand il apprit qu'Alexandre venoit au devant de lui à la tête de ses mercenaires. Cet avis ne put même alarmer la crédulité confiante du général Thébain. Il imagina que le tyran ne s'étoit porté à cette démarche, que pour lui témoigner son respect, & se justifier des nouveaux torts que ses sujets opprimés lui imputoit. Ainsi, par une imprudence également blâmée de tous les Historiens [a], Pélopidas & Isménias se livrèrent à un traître, qui se faisoit gloire de mépriser les loix divines & humaines. Ils furent arrêtés sur le champ par son ordre, conduits à Phères, liés, emprisonnés, & exposés aux

---

[a] Outre Diodore & Plutarque, le sage Polybe blâma sévèrement l'imprudente confiance de Pélopidas. Polyb. Casaub. t. II, p. 98. Polybe dans ce passage parle de l'expédition comme d'une ambassade. J'ai comparé avec soin les différens auteurs, & j'ai adopté la narration qui m'a paru la plus probable & la plus unanime.

regards insultans d'une multitude jalouse.

On pourroit croire que les soldats Thébains auroient été animés d'indignation & de rage, en voyant le traitement inoui que l'on faisoit à leurs généraux. Mais ils étoient en trop petit nombre pour faire tête aux mercenaires Thessaliens; & quand ils eurent reçu un puissant renfort de Béotie, ils éprouvèrent dans les premières rencontres avec l'ennemi, les funestes effets de l'absence de Pélopidas. L'armée étoit réduite aux dernières extrémités, environnée de toutes parts, ne voulant pas combattre, & ne pouvant pas fuir. Les troupes accusèrent, avec raison, l'inexpérience des nouveaux chefs, en rappelant leurs glorieuses campagnes dans le Péloponèse, où ils avoient eu à combattre des ennemis bien plus formidables. Epaminondas, qui les avoit commandé dans ces occasions mémorables, servoit alors dans les rangs. Les soldats d'un commun accord le saluèrent général. Les talens singuliers de cet homme extraordinaire changèrent bientôt la face des affaires; le tyran fut défait à son tour, & obligé de se retirer. Epaminondas, au lieu de profiter de tous ses avantages, & de forcer par là un homme qui dans son désespoir auroit pu tourner sa fureur

Délivré par Epaminondas.

contre la vie précieuse des prisonniers Thébains, se contenta de le menacer de son armée victorieuse, & de déployer avec ostentation tous les avantages d'une tactique savante. Il vouloit, en tenant continuellement Alexandre en respect & en crainte, lui laisser le tems nécessaire pour se repentir & se soumettre. Le succès couronna cette conduite judicieuse : le tyran demanda la paix ; mais il ne reçut qu'une trève de trente jours, sous la condition de remettre en liberté Pélopidas & Isménias [a].

Entrevue de Pélopidas, pendant sa détention, avec Thébé, reine de Thessalie.

Ceux qui aiment à trouver dans l'histoire des événemens extraordinaires & romanesques, ne me pardonneroient pas aisément de taire l'entrevue de Pélopidas avec la reine de Thessalie, pendant sa détention. La fille de l'héroïque Jason unissoit la beauté d'un sexe au courage de l'autre, & son mari avoit pour elle tout l'amour qu'un tyran peut sentir, amour qui est toujours corrompu par le soupçon. Après des instances pressantes & réitérées, Thébé eut la permission de voir & d'entretenir le général Thébain, dont elle avoit longtems admiré le mérite & la réputation. Mais

[a] Plut. dans la vie de Pélopidas, & Diodore, ibid.

l'extérieur de Pélopidas ne répondit point à son attente. En voyant sa figure pâle & défaite, elle fut saisie d'un mouvement de pitié, & s'écria: « Pélopidas, que je plains votre femme & votre famille! » « C'est vous, Thébé, qui êtes bien plus à plaindre, répliqua le héros Thébain ; vous qui, sans être prisonnière, restez volontairement l'esclave d'un tyran cruel & perfide. » On prétend que cette expression fit une impression profonde sur le cœur de la reine, qui se rappela le reproche de Pélopidas, lorsque dix ans après elle soutint le courage, & pressa la main des meurtriers d'Alexandre [a]. Mais cette narration morale, très-authentique toutefois, ne peut être lue avec attention, sans exciter quelques doutes sur l'histoire d'Alexandre. S'il eût été le monstre que le ressentiment ou la crédulité a pris plaisir à peindre; qui n'entroit jamais dans l'appartement de sa femme sans un officier armé; qui couchoit dans une tour élevée & inaccessible, à laquelle il montoit par une échelle, & qui étoit gardée par un chien féroce [b]; il est

[a] Xénoph., p. 601.

[b] Cicéron de offic. l. II. Plut. dans la vie de Pélopidas; mais l'histoire, telle qu'elle est rapportée par

incroyable qu'il eût permis une entrevue entre deux personnes, dont l'une étoit son ennemi déclaré, & l'autre son ennemie secrète.

Anecdote de Pélopidas & d'Alexandre.

Il ne sera pas plus aisé de concilier avec la férocité du Thessalien, une autre anecdote, qui a été probablement inventée pour déployer la magnanimité de Pélopidas, mais qui développe encore plus fortement la patience d'Alexandre. Pendant la détention du premier à Phères, on veut que le dernier ait redoublé ses cruautés ordinaires contre les habitans de cette ville. Pélopidas les consoloit dans leur affliction, & les encourageoit par l'espoir de la vengeance. Il envoya même reprocher au tyran sa mal-adresse, en détruisant journellement tant d'hommes innocens, dont il n'avoit rien à craindre, tandis qu'il laissoit vivre un en nemi quiemploieroit les premiers momens de sa liberté à punir ses innombrables forfaits. « Et Pélopidas est-il donc si pressé de mourir ? » fut toute le réponse du Thessalien,

Xénophon, est dépouillée de toutes les fictions invraisemblables; & Xénophon semble ne croire qu'avec peine tout ce qu'il rapporte. Il dit : λεγεται ὑπο τινων, & répète à quelques mots plus bas que c'étoit un ouï-dire.

« Oui, » répliqua le prisonnier, « afin que vous puissiez périr plus tôt, en vous rendant plus exécrable aux dieux & aux hommes[a]. » Le ressentiment de Pélopidas, si jamais il fût exprimé, n'auroit été qu'une simple forfanterie; car immédiatement après sa délivrance, l'armée Thébaine se retira de la Thessalie, par des raisons très-urgentes.

Congrès des députés Grecs en Perse. Olymp. CIII. 2 A. C. 367.

L'expédition des Thébains au nord avoit permis aux Spartiates de recouvrer, jusqu'à un certain point, leur influence sur le midi de la Grèce. Archidamus avoit remporté une victoire complète sur les Arcadiens, les plus braves & les plus puissans des confédérés. Le rusé Antalcidas[b], avec Eutycles[c], Spartiate habile & intrigant, avoit été envoyé comme ambassadeur en Perse, afin de hâter les secours de troupes & d'argent qu'on attendoit de ce pays. Il étoit tems pour Thèbes de maintenir ses intérêts dans le Péloponèse, & de prévenir les négociations dangereuses de ses ennemis avec Artaxerxes. Epaminondas, dont les services éclatans avoient imposé

---

[a] Plut., ibid.

[b] Plut. dans la vie d'Artaxerxes.

[c] Xénoph. Hellen.

ſilence à l'envie, fut confirmé dans ſon commandement militaire; & Pélopidas, dont la malheureuſe aventure en Theſſalie étoit moins attribuée à ſon imprudence, qu'à la trahiſon d'Alexandre, fut envoyé dans l'Orient, comme le plus propre à conduire une négociation avec les miniſtres du grand roi. Il fut accompagné par les ambaſſadeurs d'Elis, d'Argos, & d'Arcadie. Ceux d'Athènes partirent bientôt après; de ſorte que l'on vit pour la première fois un congrès général des états Grecs diſcuter & arranger leurs intérêts à la cour d'un prince étranger. On ſeroit en droit de croire qu'une ſcène auſſi neuve & auſſi intéreſſante, auroit excité l'attention des Hiſtoriens; cependant ils nous ont laiſſé ignorer en quelle ville de ſes états Artaxerxes reçut les Grecs. A leur arrivée, le roi traita Antalcidas avec cette bonté & cette diſtinction dues à un ancien hôte & à un favori; mais à leur audience publique, l'extérieur, la réputation, & l'éloquence de Pélopidas, plus majeſtueuſe que celle d'Athènes, plus nerveuſe que celle de Sparte [a], lui méritèrent une juſte préférence, que le roi, qui par ſon rang & ſon

[a] Plut. dans la vie de Pélopidas.

caractère dédaignoit également la contrainte, ne chercha pas à déguiser.

Le Thébain représenta « que dans la bataille de Platée, donnée il y avoit environ cent ans, & même depuis cette époque mémorable, ses concitoyens avoient adhéré uniformément aux intérêts de la Perse, au risque de perdre ce que les hommes ont de plus précieux. Que la guerre dangereuse, dans laquelle ils étoient alors engagés, avoit été occasionnée par la manière ferme dont ils s'étoient ouvertement opposés aux démarches des Spartiates, avant leurs invasions destructives en Asie. L'orgueil impérieux d'Agésilaus ne pourroit jamais oublier l'affront qu'il avoit reçu à Aulis, lorsque, à l'imitation d'Agamemnon, il prétendoit offrir des sacrifices avant son embarquement. Il avoit continué sans succès des hostilités commencées injustement. La campagne de Leuctres avoit été également funeste à la force & à la gloire de Sparte; & cette ambitieuse république n'auroit pas à se vanter de ses succès récens en Arcadie, si dans cette malheureuse conjoncture, les Thébains n'avoient été empêchés, par des raisons aussi importantes qu'honorables, d'assister leurs confédérés du Péloponèse. » Timagoras l'Athé-

Représentations de Pélopidas au monarque Persan.

nien, guidé par des motifs que l'histoire [a] ancienne n'a pas daigné expliquer, seconda avec vigueur & adresse les argumens de l'il-

[a] La conduite extraordinaire de Timagoras mérite attention. Il coopéroit avec l'ennemi de son pays & l'ambassadeur d'un état alors en guerre avec lui. Nous pouvons deviner ses motifs par ses récompenses. Il reçut du roi de Perse, à son départ, de l'or, de l'argent, & d'autres présens de grand prix, particulièrement un lit d'une construction curieuse, avec des esclaves Persans pour le dresser; les Grecs étant peu au fait de cette opération; & ce lit fut transporté dans une chaise jusqu'au rivage de la mer, aux dépens du roi. Cependant cet homme eut l'effronterie de retourner à Athènes, & de paroître dans l'assemblée publique. Il connoissoit la force de l'éloquence & de l'intrigue sur les esprits capricieux de ses concitoyens. Il savoit que l'usage de recevoir des présens étoit si commun, que les Athéniens avoient perdu jusqu'au sentiment d'une pareille bassesse. Il se rappeloit peut-être la proposition plaisante d'Epicrates qui vouloit qu'au lieu de neuf Archontes, les Athéniens fissent choix annuellement de neuf ambassadeurs tirés de la classe des citoyens les plus pauvres, qui reviendroient de Perse avec des trésors. Epicrates avoit acquis par ces moyens infâmes des richesses exorbitantes, comme nous l'apprend une oraison de Lysias. Cependant les Athéniens furent moins indignés de son crime que charmés de sa gaieté. Mais Timagoras ne fut pas aussi heureux ;

lustre

Conduite des autres députés.

lustre Thébain. En vain Léon, collègue de Timagoras, fit des remontrances contre sa perfidie ; les autres députés furent confondus par son impudence ; & avant qu'ils eussent eu le tems de témoigner leur étonnement & leur indignation, le roi engagea Pélopidas à expliquer l'objet de sa commission, & les demandes de ses compatriotes. Le Thébain repliqua qu'il avoit été envoyé pour proposer & ratifier un traité entre sa république & la Perse, sur des conditions également avantageuses à l'une & à l'autre, puisque leur exécution détruiroit le pouvoir des états qui avoient jusqu'alors causé tant de troubles & de dangers à tous leurs voisins. Ses propositions furent ; que les Athéniens auroient ordre de retirer leur flotte, & que la fertile contrée de Messenie seroit déclarée entièrement indépendante de Sparte. Si ces puissances mettoient quelque opposition au traité, que la

il fut accusé par son collègue Léon, & condamné à mort, non pas, si nous en croyons Plutarque, parce qu'il avoit trahi son pays & accepté des présens, mais parce que les Athéniens étoient très-mécontens de ce que Pélopidas avoit rempli l'objet de sa commission à la cour de Perse. Plut. dans la vie de Pélopidas.

guerre leur feroit déclarée par la Perse, Thèbes, & leurs alliés; & si quelques villes inférieures de la Grèce refusoient d'accéder à une cause aussi juste, que leur obstination feroit punie avec une sévérité exemplaire. Le Roi approuva ces articles, qui furent sur le champ rédigés par écrit, scellés du sceau royal, & lus à haute voix aux ambassadeurs. En entendant la clause relative à Athènes, Léon s'écria avec la liberté particulière à son pays : « Les Athéniens, à ce que je vois, doivent chercher quelque autre allié, au lieu du roi de Perse. » Après cette menace hardie, les ambassadeurs prirent congé, & retournèrent en Grèce avec toute la diligence possible [a].

Ouvertures des Perses & des Thébains rejetées dans une assemblée des états Grecs

Pélopidas fut accompagné par un Persan de distinction, chargé de l'acte qui contenoit le traité. A son arrivée à Thèbes, le peuple s'assembla sur le champ, & étant informé des suites heureuses de son ambassade, il lui donna de grands éloges sur sa diligence & sa dextérité. Sans perdre de tems, des couriers furent dépêchés pour demander la présence des représentans des états Grecs, dont les intérêts étoient tous également compris dans cette impor-

[a] Xénoph., p. 621 & suiv.

tante négociation. On ne voit pas qu'Athènes ni Sparte aient daigné obéir à cette sommation. L'assemblée, cependant, fut très-nombreuse. Le Persan lut le traité, montra le sceau du roi, &, au nom de son maître, demanda le consentement des parties intéressées, afin de le ratifier avec la formalité des sermens employés dans ces occasions. Les représentans déclarèrent presque unanimement qu'ils avoient été envoyés pour entendre, & non pour jurer; & qu'avant que le traité pût être ratifié par un consentement général, les conditions devoient être préalablement discutées dans l'assemblée particulière de chaque république indépendante. Telle fut la réponse ferme & modérée des autres députés; mais le fier Lycomèdes alla plus loin que ses collègues. Son ami & son compatriote Antiochus, qui avoit été envoyé à cette occasion comme ambassadeur d'Arcadie à la cour de Perse, en étoit revenu plein de dégoût, par le mépris que le grand Roi avoit témoigné pour son pays, en préférant l'Elide à l'Arcadie. Lorsqu'il rendit compte de son ambassade aux dix mille (nom donné ordinairement aux Arcadiens depuis la réunion de leurs tribus dans Mantinée & Mégalopolis), il se

permit contre Artaxerxes & ses sujets plusieurs expressions offensantes, qui furent écoutées avec plaisir par le ressentiment & l'envie de ses auditeurs. « Ni les richesses ni le pouvoir du grand roi, disoit-il, n'étoient aussi grands en réalité, que la flatterie & le mensonge les représentoient. Le platane d'or, dont on leur avoit souvent fait des descriptions si pompeuses, pourroit à peine fournir de l'ombre à une sauterelle. Lui-même, avoit observé la Perse avec attention; cependant tout ce qu'il y trouvoit n'étoit que le vain attirail du vice & du luxe, des boulangers, des sommeliers, des cuisiniers, cortége inutile & servile; mais il n'avoit vu, & il ne croyoit pas que les autres pussent y découvrir des hommes en état de faire tête aux Grecs. » L'orgueilleux dédain d'Antiochus étoit passé tout entier dans le sein de Lycomèdes. Il déclara que l'Arcadie n'avoit nul besoin d'alliance avec le grand roi; & que si l'on devoit agiter une pareille question, Thèbes n'étoit pas l'endroit convenable pour cette discussion, puisque toute assemblée tendante à une paix générale, devoit se tenir dans le pays qui avoit été le principal théâtre de la guerre.

Xt, ar chaque Les magistrats Thébains donnèrent toutes

les marques de la ſurpriſe, de l'indignation, du chagrin & de la rage. Ils accusèrent Lycomèdes de trahir Thèbes & d'être l'ennemi de ſon pays ; mais il mépriſa leurs vaines clameurs, &, ſans daigner y répondre, il ſortit de l'aſſemblée, ſuivi de tous les députés de l'Arcadie. Malgré cet abandon, les Thébains perſiſtèrent dans le projet ambitieux qu'ils ſuivoient depuis ſi long-tems. Ils ſentirent bien qu'il n'y avoit rien de favorable à attendre d'un congrès général des états ; de ſorte qu'ils conſentirent à rompre l'aſſemblée ſans inſiſter davantage ſur leurs demandes ; mais peu de temps après, ils renouvelèrent la même propoſition aux différentes républiques, en commençant par Corinthe, une des plus foibles, & cependant la plus opulente, dans l'eſpoir que, quelque oppoſition que les ouvertures du roi de Perſe, & les leurs, euſſent pu trouver dans une aſſemblée générale de la confédération, à qui la réunion donnoit de la force & inſpiroit de la confiance, peu d'états ſéparés oſeroient provoquer l'indignation d'adverſaires auſſi puiſſans. Mais ils échouèrent encore ſur ce point. Les Corinthiens refusèrent d'entrer dans aucune alliance avec le roi de Perſe, & défièrent ſa puiſ-

aſſemblée en particulier.

ſance. Cet exemple magnanime fut imité par leurs voiſins; les pratiques ſecrètes des Thébains furent auſſi inutiles que leurs déclarations & leurs demandes publiques.

Epaminondas envahit le Péloponèſe. Olymp. CIII. 3. A. C. 366.

Epaminondas encouragea ſes concitoyens à acquérir par les armes cette prééminence qu'ils ſe flattoient vainement d'obtenir par la négociation. Sa réputation, augmentée par les dernières opérations en Theſſalie, rendit ſon influence irréſiſtible. On lui confia encore le commandement d'une puiſſante armée, avec laquelle il envahit pour la troiſième fois le Péloponèſe. Les Eliens & les Arcadiens, quoique ennemis entre eux, étoient également diſpoſés à la rebellion contre Thèbes; mais au lieu de marcher dans leurs territoires, ce qui auroit pu les engager à terminer leurs différends particuliers, & à ſe réunir contre l'ennemi commun, Epaminondas tâcha d'appaiſer leur mécontentement par la conquête rapide de l'Achaïe, qui s'étendant le long du golfe de Corinthe, touchoit aux frontières ſeptentrionales de l'Elide & de l'Arcadie. Les Achéens, par la nature de leur gouvernement,

Il force les Achéens à accepter l'alliance des Thébains.

jouiſſoient pour l'ordinaire de plus de tranquillité que leurs voiſins. Ils n'avoient point de grandes villes, dont les habitans néceſſi-

teux & turbulens, séduits par des démagogues populaires, pussent exciter l'ambition de toute la province, & la porter à prendre les armes. A l'orient & vers l'Isthme de Corinthe, les villes de Sicyone & de Phlius avoient été long-tems regardées comme des républiques séparées, qui n'étoient point unies au corps général de la nation Achéenne. Egium jouissoit de la prérogative d'être le siège ordinaire de l'assemblée des états d'Achaïe; mais Dimé, Tirtea, & Palléné, ne le cédoient guères à Egium pour la population & la puissance. Ces villes, ainsi que plusieurs autres d'un ordre inférieur, paroissent avoir formé autant de communautés séparées & indépendantes, toutes également soumises au systême équitable des loix Achéennes. Peu de tems avant l'invasion des Thébains, l'aristocratie avoit acquis une influence extraordinaire dans la constitution de l'Achaïe; de sorte que les principaux nobles & les premiers magistrats ne furent pas plutôt informés de l'approche d'un ennemi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la province au devant d'Epaminondas, sollicitant sa faveur & son amitié, & se souciant fort peu de l'indépendance de leur pays, pourvu qu'ils pussent conserver leurs privi-

léges personnels & leurs fortunes particulières. Le peuple se voyant trahi par ceux qui auroient dû être leurs protecteurs, abandonna toute idée de résistance. Epaminondas accepta la soumission des magistrats, & reçut des ôtages pour l'engagement qu'ils contractèrent au nom de l'Achaïe, qu'elle adhéreroit par la suite aux intérêts de Thèbes, & suivroit l'étendard de cette république [a].

Révolutions en Achaïe.

Cette conquête, qui fut effectuée sans effusion de sang & sans produire aucune révolution intérieure dans le gouvernement, fut destructive & sanglante par ses conséquences. Epaminondas, pour des raisons qui n'ont pas été suffisamment expliquées, retourna avec son armée à Thèbes; mais avant son arrivée, différentes plaintes sur sa conduite avoient été portées devant l'assemblée Thebaine. Les Arcadiens & les Argiens trouvoient extraordinaire qu'un peuple, qui connoissoit par sa propre expérience les inconvéniens de l'aristocratie, eût confirmé cette forme sévère de gouvernement dans une province dépendante. La faction démocratique en Achaïe envoya des émissaires secrets pour appuyer ces plaintes.

---

[a] Xénoph., p. 621.

Les ennemis d'Epaminondas saisirent l'occasion favorable d'accuser & de calomnier cet illustre général ; & la multitude capricieuse se laissa persuader qu'il falloit condamner ses opérations, & envoyer en Achaïe des commissaires chargés de dissoudre l'aristocratie. Ces commissaires, secondés par la populace, ainsi que par un corps considérable de mercenaires, bannirent ou mirent à mort les nobles, & instituèrent une forme de gouvernement démocratique. Les troupes étrangères eurent à peine quitté le pays, que les exilés, qui étoient très-puissans & en très-grand nombre, revinrent d'un commun accord, & après un combat sanglant & décisif, recouvrèrent leur ancienne influence dans leurs villes respectives. Les chefs de la populace furent alors mis à mort ou chassés à leur tour; l'aristocratie fut rétablie; & les magistrats, sachant combien il étoit dangereux de dépendre de la politique inconstante de Thèbes, implorèrent la protection de Sparte, qui leur fut accordée sur le champ. Les Achéens prouvèrent leur reconnoissance en ravageant la frontière septentrionale de l'Arcadie, tandis que les Lacédémoniens en infestoient la frontière méridionale ; & cette malheureuse pro-

vince sentit alors combien il étoit dangereux d'être placé entre deux ennemis implacables [a].

Euphron usurpe le gouvernement de Sicyone.
Olymp. CIII. 3. A. C. 366.

Sicyone, quoique gouvernée par les loix Achéennes, ne suivit pas en cette occasion l'exemple de ses voisins. Cette ville infortunée qui avoit été long-tems le siège du luxe & des arts, étoit réservée à des calamités particulières. Euphron, démagogue ambitieux, hardi & rusé, ayant déja acquis beaucoup de crédit auprès des Lacédémoniens, étoit jaloux d'obtenir la même considération parmi les ennemis de ce peuple, espérant, par le moyen de tant de liaisons étrangères, se rendre maître absolu de sa petite république. Pour cet effet, il rappela secrètement aux Arcadiens & aux Argiens que « Sicyone ayant les mêmes loix & le même gouvernement que les villes voisines, embrasseroit naturellement la même alliance, mais qu'il se chargeroit d'empêcher cet événement dangereux avec un très-foible secours de la part d'Argos & de l'Arcadie. » L'avis ne fut pas négligé; un corps d'hommes armés arriva à Sicyone; Euphron assembla le peuple; le gou-

[a] Xénoph., p. 623.

vernement fut changé ; de nouveaux magiſtrats furent nommés, & Euphron fut chargé du commandement des forces nationales, composées principalement de mercenaires. Ayant obtenu cet article, il obtint tout le reſte. Il ſut, par des careſſes, des préſens, & par la flatterie, fixer les troupes dans ſon parti, & les attacher à ſa perſonne. Ses collègues dans le gouvernement furent écartés par des trahiſons ſecrètes ou par une violence ouverte. Ses ennemis particuliers furent regardés comme les ennemis de l'état : on les accuſa, on les condamna & on les bannit. Leurs biens confiſqués augmentèrent la fortune d'Euphron, dont la rapacité ne connoiſſoit point de bornes, n'épargnant ni la propriété des individus, ni le tréſor public, ni l'or & l'argent conſacrés dans les temples de Sicyone. Les ſommes amaſſées par ces moyens ſacriléges le mirent en état d'affermir ſon uſurpation. Il augmenta le nombre de ſes gardes, qui, en même tems qu'ils opprimoient la république, étoient d'utiles auxiliaires pour les Arcadiens & les Argiens, auxquels ils obéiſſoient au premier commandement. C'étoit par cette ardeur pour le ſervice d'Argos &

de l'Arcadie, & en corrompant [a] les principaux perſonnages de ces communautés voiſines, que le ruſé tyran eſpéroit les empêcher de prendre aucune part aux affaires domeſtiques de Sicyone.

Son uſurpation renverſée par Ænée le Stymphalien.

Telles étoient la vénalité & la corruption des Grecs, que cette déteſtable politique fut ſuivie du ſuccès, juſqu'au moment où Ænée le Stymphalien eut obtenu le commandement des Arcadiens. Cet homme, profitant du voiſinage de Sicyone & de Stymphale, lieu de ſa naiſſance & de ſa réſidence, s'étoit lié particulièrement avec les citoyens opprimés de la première ville. Peut-être qu'Ænée n'avoit pas eu une part ſuffiſante aux largeſſes d'Euphron; peut-être auſſi ſon naturel compatiſſant [b] lui faiſoit-il plaindre les ſouffrances des Sicyoniens! Quelque fût ſon motif, il eſt certain qu'il fit tous ſes efforts pour chaſſer leur tyran, & rétablir leur liberté.

---

[a] Ταμιειν τοι και χρημασι διεπραττετο. Xénoph. p. 624.

[b] Xénophon ſemble approuver cette raiſon. Il dit Ænée le Stymphalien, νομισας ουκ ανεκτως εχειν τα εν Σικυωνι. « Regardant les maux des Sicyoniens comme inſupportables. »

Euphron, cependant, eut l'adresse d'engager successivement dans ses intérêts les Lacédémoniens, les Athéniens & les Thébains. Il n'épargna ni peines, ni promesses, ni présens. Il étoit ordinairement son propre ambassadeur ; & il faut que son activité & ses talens aient été bien extraordinaires, pour déterminer les principaux états de la Grèce, l'un après l'autre, à soutenir, directement en opposition à leurs principes, la tyrannie d'un seul homme. Des soulèvemens au dedans & des hostilités au dehors, occasionnèrent enfin sa chûte. Il se sauva à Thèbes avec la plus grande partie de ses trésors. Ses ennemis y envoyèrent des personnes propres à contreminer ses intrigues. L'argent néanmoins & l'adresse d'Euphron l'emportèrent auprès des magistrats de Thèbes, & il s'attendoit à être rétabli en triomphe par les Thébains, comme il l'avoit été déja par les Athéniens. Mais les Sicyoniens qui le suivirent à Thèbes, voyant ses liaisons[a] avec les principaux citoyens de cette ville, eurent recours au seul expédient qui sembloit nécessaire pour faire avorter ses

Euphron est assassiné à Thèbes.

[a] Ος δε εωρων αυτον οικειως τοις αρχουσι συνοντα. Xénophon, p. 630.

projets, & l'assassinèrent dans la citadelle Cadmée, tandis que les Archontes & les sénateurs Thébains étoient assemblés dans l'enceinte de cet édifice [a].

Cette action justifiée publiquement.

Les meurtriers furent arrêtés, & l'atrocité, ainsi que l'indignité de leur crime, furent fortement représentées au sénat par un des archontes, qui probablement regrettoit la mort d'Euphron comme la perte d'un client opulent. Les criminels nièrent le fait jusqu'à ce que l'un d'eux, plus hardi que les autres, non-seulement avoua le meurtre, mais le justifia comme également légitime, honorable & avantageux. Les hommes ressentent si peu d'horreur pour les crimes qui sont communs dans leur siècle, & avec lesquels leur imagination est familiarisée, que les assassins furent absous d'une voix unanime par le sénat Thébain, dont la sentence fut approuvée par l'assemblée [b].

Les alliés de Sparte demandent à cette république la permission de négocier la paix avec Thèbes.

Cependant la guerre languissoit des deux côtés, & les confédérations ennemies étoient sur le point de se dissoudre. Les Athéniens & les Arcadiens, également dégoûtés de leurs

[a] Xénoph., l. VII, p. 630.

[b] Xénoph., l. VII, p. 631 & suiv.

alliés respectifs, conclurent un traité de paix & de défense mutuelle par l'intervention de Lycomèdes de Mantinée, qui fut tué à son retour d'Athènes par un parti d'Arcadiens exilés. Cette négociation répandit une alarme générale. Les Arcadiens, qui venoient de conclure un traité avec Athènes, étoient les alliés de Thèbes; & la force réunie de ces trois républiques étoit suffisante à cette époque pour soumettre & asservir le reste de la Grèce. La terreur augmenta quand on vit que les Athéniens étoient peu disposés à évacuer différentes places dans le territoire de Corinthe, qu'ils s'étoient chargés de défendre contre les Arcadiens & les Thébains. Les Corinthiens prévinrent, par une vigilance judicieuse, un dessein trop injuste pour être avoué publiquement; ils dissimulèrent leurs craintes, & remercièrent affectueusement Charès qui étoit venu avec une flotte Athénienne, sous prétexte de leur offrir ses services; mais ils eurent soin de ne pas l'admettre dans leurs ports; & par une affabilité & une condescendance extrêmes, accompagnées de vives protestations de gratitude pour la protection qui leur avoit été accordée jusqu'alors, ils se débarrassèrent des gar-

Olymp. CIII. 3. A. C. 366.

nisons étrangères, sans en venir à une rupture ouverte avec Athènes. Le danger auquel ils venoient d'échapper si heureusement, & la crainte d'être exposés à l'avenir à un semblable péril, les déterminèrent à favoriser la paix générale sous les conditions proposées par Artaxerxes & les Thébains. Des motifs du même genre décidèrent les villes d'Achaïe & la petite république de Phlius, qui, avec Corinthe, étoient les seuls alliés qui fussent demeurés fidèles à Sparte. Toutes ces communautés, dont les intérêts étoient les mêmes, se communiquèrent exactement leurs projets & leurs démarches. Elles convinrent, d'un commun accord, d'envoyer une ambassade à Sparte, pour l'engager à accepter les conditions de paix récemment offertes par les Thébains; ou si elle croyoit incompatible avec son honneur de céder ses justes prétentions sur Messène, de permettre à ses fidèles, mais foibles alliés, d'entrer séparément en négociation avec la république de Thèbes.

Justice de cette demande.

La justice & la modestie même de cette demande auroient dû être senties par les Spartiates, s'ils eussent réfléchi sur les services réels de leurs alliés, & s'ils eussent considéré combien ces mêmes alliés avoient déja souffert pour

pour leur cause. Les Phliasiens en particulier avoient, pendant cinq ans, donné des preuves si éclatantes de leur attachement inviolable pour Sparte, que l'histoire n'offre aucun trait pareil d'honneur national & de fidélité. Entourés d'ennemis, ils avoient continuellement, depuis la bataille de Leuctres, souffert les invasions & les assauts des Thébains, des Arcadiens & des Argiens. Leur territoire étoit entièrement ravagé; leur ville avoit été étroitement assiégée; leur citadelle surprise plus d'une fois; leurs richesses publiques & particulières étoient épuisées, & ils subsistoient précairement des provisions que leur fournissoit Corinthe, pour le paiement desquelles ils avoient mis en gage leurs bêtes de somme & leurs instrumens d'agriculture. Cependant, malgré le fardeau de ces calamités multipliées, ils avoient conservé inviolablement leur fidélité; ils avoient dédaigné d'accepter la paix que les Thébains leur avoient offerte, sous la condition d'abandonner Sparte. Dans cette extrémité même ils n'étoient déterminés à négocier avec Thèbes que pour la neutralité; encore ne sollicitoient-ils humblement la permission d'embrasser ce parti, que parce que Corinthe,

la feule reffource de leur fubfiftance, paroiffoit prête à les abandonner [a].

Les Spartiates délibèrent fur ce fujet.

La force de ces argumens, appuyés de l'éloquence de Patrocles Phliafien, auroit dû adoucir le caractère inflexible du fénat Spartiate, & le difpofer à préférer l'intérêt de fes alliés & leur confervation immédiate à d'inutiles réclamations fur Mefsène, qu'il n'étoit pas en état de faire valoir fans fecour- étrangers. Mais les prétentions de ce peuple extraordinaire fembloient devenir plus exorbitantes, en proportion de fon impuiffance à les foutenir; & dans cette occafion particulière, l'orgueil obftiné des Spartiates fut augmenté par un difcours d'Archidamus rempli des efpérances les plus flatteufes & de toute la chaleur de fon âge & de fon caractère.

Difcours d'Archidamus.

Il parla avec mépris de la défection des confédérés. « Les Phliafiens, dit-il, les habitans de Corinthe & d'Achaïe peuvent, fans exciter de furprife, témoigner leur empreffement pour la paix; leur intérêt & non la gloire eft leur feul but. Mais les Spartiates ont un nom à foutenir, & il feroit infâme de l'a-

a Xénoph. p. 624 & 634.

bandonner. Ils ne prétendent pas ſimplement exiſter, mais acquérir de la réputation & de l'honneur, les véritables douceurs de l'exiſtence; & ſi ce moyen leur eſt impoſſible, ils doivent périr. Leur ſituation cependant n'eſt pas encore déſeſpérée : une nation ne peut être réduite à une extrémité telle, qu'un génie belliqueux & un gouvernement bien dirigé ne puiſſent y remédier. Quant à l'expérience & aux talens militaires, nous n'avons point encore de rivaux; & nul peuple ne peut ſe glorifier d'un ſyſtême de politique ſemblable au nôtre. Nous joignons d'ailleurs à l'habitude du travail & de la tempérance, le mépris du plaiſir & des richeſſes, l'ardeur de la gloire militaire, & l'ambition d'une réputation honnête. Ces vertus ſont de puiſſans auxiliaires lorſqu'elles ſont protégées par les dieux immortels, dont les oracles approuvèrent autrefois la juſtice de nos conquêtes en Meſſénie. Quand même les Corinthiens & les Achéens nous abandonneroient, nous ne ſerions pas dépourvus d'alliés belliqueux. Athènes, toujours jalouſe des Thébains, leurs voiſins les plus formidables, prendra encore les armes en notre faveur. Denis, tyran de Sicile, nous fait eſpérer de nouveaux ſecours;

I ij

le roi d'Egypte & plusieurs princes d'Asie; ennemis declarés d'Artaxerxes, sont tous nos amis naturels. Nous possédons en outre, sinon les personnes & le service actuel, au moins les cœurs & les affections de tout ce qu'il y a de plus grand dans la Grèce. Dans toutes les républiques, les hommes distingués par leur réputation, leurs richesses ou leurs vertus, quoiqu'ils ne puissent pas suivre notre étendard, desirent au moins en secret le succès de nos armes. Je pense aussi que les peuples [a] du Péloponèse, cette multitude sur laquelle nous avions trop vainement compté, rentreront à la fin dans le devoir. Elle n'a obtenu aucun de ces avantages dont l'espérance trompeuse l'a engagée à se révolter. Au lieu de vivre indépendans sous le gouvernement de leurs loix, ils sont devenus la proie d'une aveugle anarchie, ou ont été soumis à la cruauté de tyrans inhumains. Ils ont éprouvé long-tems ces séditions sanglantes qu'ils ne connoissoient autrefois que de nom; & il y a actuellement plus d'exilés

---

a Ὄχλος. Isocrat. in Archid. Il entend les Arcadiens, les Eliens, &c. précédemment les alliés de Sparte.

des villes particulières, qu'il n'y en avoit précédemment de tout le Péloponèſe. Mais le banniſſement même eſt un bonheur pour ceux qui, reſtant dans leur patrie, s'égorgeoient l'un l'autre aux pieds des autels; & qui, au lieu de cette abondance paiſible dont ils jouiſſoient ſous le gouvernement Spartiate, manquoient totalement de pain. Telle eſt la condition des Péloponéſiens, dont les terres ont été ravagées, les villes déſolées, & qui ont vu d'ailleurs renverſer de fond en comble cette conſtitution & ces loix ſous leſquelles ils vivoient les plus heureux des hommes. Nous pourrions les ſoumettre par la force, mais ils reviendront volontairement à leur devoir, & ſolliciteront notre protection, comme ſeule capable de ſoulager leur misère & de prévenir leur ruine totale.

» Mais quand nous n'aurions aucune reſſource de ce genre à eſpérer; quand la moitié de la Grèce ſeroit autant diſpoſée à nous outrager, à nous accabler, que l'autre moitié à favoriſer cette injuſtice, j'ai encore une réſolution à propoſer, affligeante & ſévère à la vérité, mais digne de ces ſentimens qui ont toujours animé les Spartiates. La proſpérité, qui cache l'infamie de la lâcheté,

dérobe au courage la moitié de sa gloire. C'est l'adversité seule qui peut déployer dans tout son lustre un caractère mâle & ferme. Je propose donc, plutôt que de céder un territoire que vos ancêtres ont acquis par le sang & le travail de vingt campagnes victorieuses, d'éloigner de Sparte vos femmes, vos enfans & vos parens, qui seront reçus avec amitié en Italie, en Sicile, à Cyrené & dans plusieurs parties de l'Asie. Ceux qui sont en état de porter les armes doivent aussi quitter la ville, & n'en rien emporter qui ne puisse être transporté facilement. Ils se fixeront alors dans quelque poste bien fortifié par la nature, & que l'art puisse mettre en sûreté contre les assauts de l'ennemi. Ce sera là dorénavant leur ville & leur patrie ; & ce sera de-là, comme d'un centre, qu'ils inquièteront l'ennemi de tous côtés, jusqu'à ce que ou les Thébains se relâchent de leur arrogance, ou que le dernier des Spartiates périsse [a]. »

Les Spartiates se déterminent à persévérer dans la guerre.

Le discours d'Archidamus étoit conforme au sentiment général de ses compatriotes. Les alliés furent renvoyés avec la permission d'agir

[a] Isocrat. in Archidam.

comme il conviendroit le mieux à leurs intérêts, mais avec l'assurance que Sparte n'écouteroit jamais aucunes ouvertures d'accommodement, tant qu'elle seroit privée de Messené. Les ambassadeurs retournèrent avec cette réponse dans leurs villes respectives. Bientôt après ils furent envoyés à Thèbes, où ayant fait leurs demandes, on leur offrit de les admettre dans la confédération Thébaine. Ils répondirent que cette offre n'étoit pas la paix, mais seulement un changement de guerre; & enfin après différentes propositions & plusieurs raisonnemens, ils obtinrent la neutralité tant desirée [a].

Vues ambitieuses d'Epaminondas & des Thébains. Olymp. CIV. 1. A. C. 364.

Les Spartiates, ainsi abandonnés de toutes parts, auroient probablement été les victimes de leur orgueil & de leur obstination, si des circonstances imprévues n'eussent empêché les Thébains & les Arcadiens de continuer la guerre avec leur animosité ordinaire. Des projets de gloire & d'ambition avoient désarmé le ressentiment d'Epaminondas. Ce général actif & entreprenant, avoit conçu l'idée de rendre Thèbes maîtresse de la mer. Toute l'attention & les travaux de la répu-

[a] Xénoph. ubi suprà.

blique ſe dirigèrent vers cet objet important; les préparatifs néceſſaires ſe firent à Aulis avec tout le ſecret, toute la diligence poſſible; & quand tout fut prêt pour l'exécution de ce deſſein, Epaminondas fit voile pour Rhodes, Chio, & Byſance, afin de ſe concerter avec ces états maritimes, qui avoient déja commencé à reſſentir de nouveau le joug peſant d'Athènes, & qui avoient grande envie de le ſecouer. Mais la vigilance de cette derniere ville, qui avoit envoyé une flotte nombreuſe ſous Lachès, commandant habile & renommé, prévint les ſuites dangereuſes de cette défection; & vers le même tems les armes Thébaines furent appelées à une expédition qui intéreſſoit plus immédiatement leur honneur.

Déconcertées par l'activité d'Athènes.

Dernière expédition de Pélopidas en Theſſalie. Olymp. CIV. 1. A. C. 364.

Alexandre, tyran de Phères, recommençoit à déployer les reſſources de ſon génie fertile, & la cruauté inhumaine de ſon caractère. Ses nombreux mercenaires qu'il raſſembloit & conſervoit avec une adreſſe ſingulière, & l'alliance ſecrette d'Athènes, l'avoient mis en état d'envahir tout le territoire de la Theſſalie, & de s'emparer des principales villes de cette province[a]. Les Theſſa-

a Plutarque, dans la vie de Pélopidas.

liens opprimés eurent recours à Thèbes, dont ils avoient éprouvé si heureusement dans les occasions précédentes la puissante protection, & dont ils avoient suivi constamment l'étendard, avec une ardeur qui prouvoit leur reconnoissance. Les Thébains résolurent d'envoyer à leurs secours dix mille hommes, dont le commandement fut confié à Pélopidas, ennemi personnel d'Alexandre. Mais le jour fixé pour la marche fut obscurci par une éclipse de soleil; ce qui épouvanta un grand nombre de soldats, & diminua de beaucoup l'armée; Pélopidas ne voulant point forcer à servir malgré eux, des hommes découragés par les terreurs imaginaires de la superstition. Il ne conduisit en Thessalie que ceux qui, méprisant de vains présages, désirèrent suivre leur général chéri; & ayant été joint près de la ville de Pharsale, par les alliés qu'il avoit dans ce pays, il campa au pied des montagnes de Cynocéphales.

Il est tué dans la bataille de Cynocéphales.

Le tyran s'approcha avec une armée de vingt milie hommes, & vint leur offrir la bataille. Pélopidas ne la refusa point, quoique son infanterie fût inférieure en nombre à celle de l'ennemi. L'action commença par la cavalerie, & fut favorable aux Thébains; mais

les mercenaires d'Alexandre ayant l'avantage du terrain, pressèrent avec vigueur l'infanterie Thébaine & Thessaliène. Dans cette circonstance critique, Pélopidas monta à cheval, & encourageant de la voix & du geste ses soldats abattus, il ranima tellement leur courage, qu'Alexandre ne douta pas qu'ils n'eussent reçu un renfort considérable. Les mercenaires furent pressés à leur tour, & mis en désordre. Pélopidas portant les yeux au travers des files rompues, apperçut à l'aile droite, Alexandre qui rallioit ses troupes, & se préparoit à avancer avec son intrépidité ordinaire. A cette vue, le Thébain ne fut plus maître de son courroux. Naturellement ennemi des tyrans, il voyoit un ennemi personnel dans Alexandre. Accompagné de quelques chevaux, il s'élança avec impétuosité en avant, appelant à haute voix son adversaire, & le défiant à un combat singulier. Alexandre, craignant de rencontrer l'homme qu'il avoit offensé, se retira derrière ses gardes; ceux ci reçurent d'abord avec une grêle de javelots, & ensuite avec leurs lances, la petite troupe de Pélopidas, qui, après avoir fait un carnage[a]

[a] Diodore dit, que les corps de ceux qu'il tua cou-

semblable à celui qu'Homère attribue à la rage de Diomèdes ou d'Achille, tomba victime de son aveugle fureur. Cependant ses troupes accourant au secours de leur général, les gardes du tyran furent repoussés; les Thébains & leurs alliés furent victorieux de toutes parts; l'ennemi fut dispersé, mis en fuite, & poursuivi avec une perte de trois cents hommes.

Honneurs rendus à sa mémoire.

La mort de Pélopidas diminua les jouissances de la victoire; ce général fut regretté des Thébains & des Thessaliens avec des démonstrations de douleur immodérées. Accompagné d'une foule innombrable de pleureurs véritablement affligés, son corps fut porté solemnellement à Thèbes. Les Thessaliens, au service desquels il étoit mort, réclamèrent l'honneur de fournir aux frais de ses funérailles, qui furent célébrées avec tout l'appareil d'une magnificence lugubre. La mul-

---

vroient une grande étendue de terrain. Plutarque est également hyperbolique. Les batailles d'Homère rendoient le merveilleux, dans les descriptions militaires, trop familier aux historiens Grecs; je veux dire, Diodore, Plutarque, Pausanias. Thucydides & Xénophon connoissoient mieux leur devoir.

titude rappeloit l'éclipse qui précéda son départ, & qui, à ce qu'elle croyoit, annonçoit son malheur ; & par allusion à ce fatal présage, elle s'écrioit, « que le soleil de Thèbes étoit couché, & sa gloire obscurcie pour toujours. »

Le tyran est dépouillé de toutes ses conquêtes.

Les Thébains nommèrent Malcitas & Diogéiton au commandement en Thessalie. Le tyran fut défait de nouveau, & dépouillé de toutes ses conquêtes. Mais ce qui paroît extraordinaire, on lui permit de vivre & de régner dans Phères [a], tandis que les villes voisines contractèrent une étroite alliance avec Thèbes.

Les Thébains démolissent Orchomenus.

Les expéditions étrangères que l'on vient de décrire, ne furent pas les seules causes qui détournèrent l'attention des Thébains des affaires du Péloponèse. Tandis qu'Epaminondas étoit employé au dehors sur la flotte, & Pélopidas en Thessalie, le gouvernement de Thèbes fut sur le point d'être renversé par une faction aristocratique. Les habitans d'Orchomenus, la seconde ville de Béotie, & anciennement la rivale de Thèbes [b], entrèrent dans cette conspiration, qui devoit éclater à la

a Diodore, l. XV, c. 20.

b Pausanias Bæotic.

revue annuelle des troupes Orchoméniènes. Mais le complot fut découvert par quelques complices que le repentir ou la crainte rendit délateurs. La cavalerie d'Orchomenus, au nombre de trois cents hommes, fut enfermée & taillée en pièces dans la place du marché de Thèbes. Cette vengeance ne satisfit pas la rage de la multitude, qui marcha en corps à Orchomenus, assiégea & prit la ville, la rasa de fond en comble, fit passer les hommes au fil de l'épée, & conduisit en captivité leurs femmes & leurs enfans [a].

Les Arcadiens s'emparent d'Olympie, & se préparent à célébrer les jeux. Olymp. CIV. 1. A. C. 364.

Tandis que des opérations destructives ou inutiles employoient l'activité de Thèbes, ses alliés en Arcadie étoient occupés de projets plus blâmables encore. Leur force & leur nombre, ensemble leur confiance dans les Athéniens leurs nouveaux confédérés, encouragèrent les Arcadiens à s'abandonner entièrement à l'ambition qui les avoit si longtems animé. Pour se préparer les voies à la conquête entière du Péloponèse, où ils avoient déja obtenu un dangereux ascendant, ils commencèrent par enlever plusieurs places aux Eliens, les moins belliqueux & les plus opu-

[a] Diodore, l. XV, c. 20.

lens de leurs voisins. Les Eliens, vaincus dans toutes les rencontres, implorèrent le secours de Sparte, qui étant renforcée par les Achéens (malgré la neutralité stipulée si récemment) firent plusieurs efforts vigoureux, mais infructueux, pour la défense du territoire d'Elis. Les Arcadiens poussoient toujours leurs conquêtes dans ce pays, soumettant les villes l'une après l'autre, & enfin Olympie elle-même, la possession la plus précieuse des Eliens, & le plus bel ornement du Péloponèse. Comme possesseurs de la ville sacrée, & en vertu d'un prétendu droit dérivé des habitans de Pise, place ancienne, mais ruinée, dans le voisinage d'Olympie, les Arcadiens se préparèrent à célébrer la cent quatrième Olympiade, dont le tems étoit arrivé. A l'approche de cette auguste solemnité, il y eut un grand concours de tous les cantons de la Grèce; les hostilités furent suspendues, & tous les partis se réunirent dans les réjouissances & les cérémonies de religion.

Qui sont interrompus par l'arrivée des Eliens en armes.

Les prières & les sacrifices étoient achevés, & les jeux militaires commençoient, quand tout-à-coup les acteurs & les spectateurs fu-

rent alarmés par le bruit des armes & par la vue d'une bataille réelle. Les Eliens s'étoient mis en marche avec toutes leurs forces, & avoient surpris les Arcadiens qui, avec deux mille Argiens & un corps de cavalerie Athéniène, montant à quatre cents hommes, gardoient les bosquets sacrés & les temples d'Olympie. La vigueur de leur attaque imprévue repoussa successivement ces usurpateurs, qui s'enfuirent en désordre dans les rues, & furent poursuivis par les Eliens avec une valeur inspirée; « puisque, dit Xénophon, les cieux seuls peuvent faire en un jour ce qu'aucune autre puissance ne peut exécuter qu'avec le tems; rendre des lâches courageux [a]. » Les Arcadiens cependant, revenus de leur consternation, commencèrent à se rallier. Les assaillans rencontrèrent alors une résistance opiniâtre; mais ils ne se retirèrent qu'après avoir perdu Stratolas, leur commandant, avec quelques citoyens distingués par leur bravoure. Ils firent leur retraite en bon

[a] Τοιουτοι γενομενοι ουϛ την αρετην θεος μεν αν εμπνευσας δυναιτο και εν ἡμερα αποδειξαι. Ανθρωποι ουδε αν εν πολλω χρονω τους μη οντας αλκιμους ποιησειαν, p. 639.

ordre, ayant donné une preuve éclatante de leur courage & de leur intrépidité à ceux qui avoient long tems méprisé leur caractère peu belliqueux. Les Arcadiens redoublèrent de vigilance pour faire la garde, fortifièrent les avenues qui conduisoient au stade & à l'hippodrome; & ayant pris ces précautions nécessaires contre une seconde surprise, se mirent en devoir de continuer les cérémonies de la fête, qui, quoique terminée sans trouble, ne fut jamais inscrite sur les regîtres des Eliens [a].

Les Arcadiens s'emparent du trésor olympique.

Après la célébration des jeux olympiques, les étrangers retournèrent chez eux, & les Arcadiens se trouvèrent seuls maîtres de la ville & du temple de Jupiter, qui contenoit des trésors amassés depuis plusieurs siècles, provenans des dons de la superstition. L'occasion, jointe à la nécessité, est naturellement la mère de l'injustice. Les Arcadiens qui, pour favoriser leurs desseins ambitieux, avoient levé un corps de troupes appelées Eparitoi, s'emparèrent du trésor sacré, afin de payer ces mercenaires dont ils n'auroient pu satis-

a Xénoph., l. VII, p. 630 & suiv; & Diodore, l. XV, c. 21.

faire les demandes sans de grands inconvéniens. Les Mantinéens protestèrent les premiers contre cette rapacité inexcusable. Au lieu d'accepter leur portion du butin, ils s'imposèrent eux-mêmes, pour le paiement des mercenaires, une taxe dont ils firent passer le produit aux archontes ou magistrats nommés par les dix mille pour veiller sur les intérêts généraux de la nation Arcadiène. Les archontes, qui eux-mêmes n'avoient pas fait difficulté de recevoir l'argent sacré, représentèrent à leurs constituans la délicatesse affectée des Mantinéens, comme une obstination extrêmement dangereuse pour les états d'Arcadie, & insinuèrent que ce respect indiscret pour la justice & la piété cachoit très-probablement quelque dessein criminel.

Les Mantinéens protestent contre cette impiété.

Les dix mille, ou ce qui est la même chose, les états généraux admirent cette accusation insidieuse, & sommèrent les magistrats municipaux de Mantinée de comparoître pour répondre de leur conduite : ceux-ci refusèrent d'obéir ; un détachement des éparitoi fut envoyé pour les amener de force. Les Mantinéens fermèrent leurs portes. Cette fermeté éveilla l'attention des états ; & plusieurs membres de cette assemblée commen-

Les états généraux d'Arcadie approuvent la résolution des Mantinéens.

cèrent à soupçonner que les Mantinéens devoient avoir quelque motif de confiance qui les encourageoit à défier ainsi une autorité qu'ils devoient révérer. Ils réfléchirent d'abord sur les conséquences alarmantes auxquelles l'Arcadie pourroit être exposée en pillant le temple de Jupiter, & ensuite sur l'injustice & l'impiété de l'action en elle-même. Ces sentimens, appuyés de la superstition, se communiquèrent rapidement à l'assemblée ; il fut donc résolu de ne pas toucher à un fonds consacré, dont la profanation pouvoit devenir dangereuse pour eux-mêmes, & attirer la malédiction du ciel sur leur postérité ; & afin de prévenir les conséquences funestes de la désertion des éparitoi, dont la paye devoit par-là être diminuée ; plusieurs riches Arcadiens, qui pouvoient subsister de leurs revenus particuliers, s'enrôlèrent à leur place.

Et rendent Olympie aux Eliens.

Ces démarches, quoiqu'approuvées par les états, contrarièrent beaucoup les archontes, les mercenaires & tous ceux qui avoient partagé les dépouilles olympiques, & qui craignoient qu'on ne leur fît rendre compte de leur rapacité, & qu'on ne les forçât à restituer les sommes qu'ils avoient dissipées.

Pour prévenir ce danger, ils eurent recours aux Thébains dont ils implorèrent l'assistance immédiate, sous prétexte que les états d'Arcadie étoient prêts à se révolter pour s'unir à Sparte. Les états, d'un autre côté, envoyèrent une ambassade, afin d'engager les Thébains à ne point passer l'Isthme avant d'avoir reçu une nouvelle invitation. Ils ne se contentèrent pas d'avoir simplement contrarié les négociations de leurs ennemis; s'étant déterminés à ne tirer aucun profit des richesses d'Olympie, ils jugèrent à propos de restituer cette ville, ainsi que la direction des jeux, à ceux qui, de tems immémorial, en avoient été en possession, & de conclure une paix avec les Eliens, qui la sollicitoient avec beaucoup d'empressement, comme une démarche extrêmement avantageuse à l'intérêt général du Péloponèse.

Ceux qui avoient dissipé le trésor olympique saisissent leurs adversaires avec le secours des Thébains.

Le congrès assemblé pour ce projet patriotique se tint à Tégée, & fut composé des députés d'Elis & de plusieurs villes d'Arcadie. Quand les affaires furent terminées, en apparence, à la satisfaction de toutes les parties, on prépara les réjouissances accoutumées, & les députés, excepté ceux de Mantinée, dont

la plupart retournèrent chez eux, à cause de la proximité de leur ville, restèrent à Tégée pour célébrer la fête de la paix. Tandis qu'ils étoient occupés à ces cérémonies, les archontes & quelques autres qui redoutoient les suites de cet accommodement précipité, s'adressèrent à un général Thébain qui commandoit un corps considérable de troupes Béotiènes près de Tégée, afin de s'assurer de la fidélité de cette place & du territoire adjacent. Le Thébain avoit eu part au pillage du trésor sacré ; il ne fut pas difficile de l'engager à une démarche qui pouvoit empêcher toute recherche au sujet de ce sacrilège. Rien ne parut si favorable à ce projet que d'arrêter les députés qui ne se méfioient de rien, & qui se trouvoient être les principaux personnages des villes d'Arcadie. Ce plan ne fut pas plutôt proposé, qu'il fut mis en exécution. On s'assura des portes de Tégée : un corps d'hommes armés environna le lieu du festin ; les députés, qui avoient prolongé très-tard le plaisir de la fête, furent pris au moment où ils s'y attendoient le moins, & conduits en différens lieux de sûreté, leur

nombre étant trop grand pour qu'une ſeule priſon pût les contenir [a].

Le lendemain, les Mantinéens étant inſtruits de cet événement inattendu, dépêchèrent des couriers pour demander quelques-uns de leurs citoyens qui ſe trouvoient avoir reſté à Tégée après le départ de leurs compagnons, & informer en même tems les magiſtrats de cette ville, les archontes, & le général Thébain, qu'aucun Arcadien ne pouvoit être mis à mort ſans qu'on lui eût fait publiquement ſon procès. Ils envoyèrent auſſi, ſans perdre de tems, une ambaſſade aux différentes villes d'Arcadie, pour les exhorter à prendre les armes, à délivrer leurs citoyens empriſonnés, & à venger l'inſulte faite au corps général de leur nation. Quand ceux qui avoient commis l'outrage, & ſur-tout le général Thébain, furent inſtruits de la vigueur de ces meſures, ils commencèrent à être alarmés. Comme ils n'avoient arrêté que très-peu de Mantinéens, ils ne pouvoient pas ſe prévaloir beaucoup des ôtages de cette ville, dont ils avoient tout lieu de redouter le reſſentiment. Ils ſentirent qu'ils

Les priſonniers ſont mis en liberté.

a Xénoph. p. 640.

avoient mérité l'indignation de l'Arcadie, & que la voix générale de la Grèce devoit condamner l'irrégularité & la violence de leur démarche. Intimidé par ces réflexions, le commandant Thébain mit à-la-fois tous les prisonniers en liberté; & paroissant le lendemain dans une assemblée aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être en ce moment de trouble, il tâcha d'excuser sa conduite, en disant, qu'il avoit eu avis de la marche de l'armée Lacédémoniène vers la frontière, & que plusieurs des députés qu'il avoit arrêtés se disposoient à livrer Tégée à l'ennemi public. Les Arcadiens ne furent pas dupes de cet artifice grossier; cependant ils s'abstinrent de punir leurs propres torts, & envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs pour donner les détails de l'injure, & citer en justice les coupables [a].

Epaminondas se prépare à marcher dans le Péloponèse à la tête des Béotiens & de leurs confédérés.
Olymp. CIV. 2. A. C. 363.

Après avoir entendu l'accusation, Epaminondas, qui étoit alors général des Béotiens, déclara que ses concitoyens avoient mieux fait d'arrêter que de relâcher les Arcadiens dont la conduite étoit extrêmement blâmable d'avoir fait la paix sans l'avis de leurs confé-

[a] Xénoph., p. 641.

dérés. « Soyez assurés, ajouta-t-il aux ambassadeurs, » que les Thébains marcheront en Arcadie, & soutiendront leurs amis dans cette province. » Cette résolution qui étoit conforme au sentiment général de la république, fut reçue avec beaucoup d'indignation par les états d'Arcadie & leurs alliés d'Elis & d'Achaïe. Ils observèrent que les Thébains n'auroient pas ressenti, encore moins témoigné aucun déplaisir de la paix du Péloponèse, s'ils n'avoient cru de leur intérêt de perpétuer les divisions & les hostilités d'un pays qu'ils desiroient affoiblir & soumettre. Ils firent dès-lors une alliance plus étroite entr'eux, & se préparèrent à une vigoureuse défense, envoyant des ambassadeurs à Athènes & à Sparte, afin que la première se tînt prête à traverser les mesures d'un état voisin & rival, & que la dernière pût prendre les armes pour maintenir l'indépendance de cette portion de la Grèce, dont la valeur de Sparte avoit long-tems formé la force & le boulevard.

Pendant ces préparatifs de la part de l'ennemi, Epaminondas se mit en campagne avec tous les Béotiens, avec les Eubéens & avec un corps considérable de Thessaliens, dont

Sa derniere expédition dans ce pays. Olymp. CIV. 2. A. C. 363.

une partie étoit fournie par Alexandre, & l'autre par les villes que Pélopidas avoit récemment délivrées du joug de ce cruel tyran. Il s'attendoit à être joint, à son arrivée dans le Péloponèse, par les Argiens, les Messéniens, & différentes communautés d'Arcadie, particuliérement par les habitans de Tégée & de Mégalopolis. Dans cet espoir il s'avança au midi vers Nemée, ville ancienne du territoire d'Argos, distinguée par les jeux qu'on y célébroit en l'honneur d'Hercule. Il y campa plusieurs jours, dans l'intention d'intercepter les Athéniens, dont le chemin le plus court pour arriver au Péloponèse, traversoit le district de Nemée; convaincu que s'il obtenoit un avantage sur ce peuple au commencement de la campagne, rien ne contribueroit plus à augmenter le courage, ainsi que le nombre des partisans de Thèbes dans toutes les parties de la Grèce. Mais ce projet échoua par la prudence des Athéniens qui, au lieu de traverser l'Isthme, firent voile vers les côtes de la Laconie, & s'avancèrent de-là pour joindre leurs confédérés à Mantinée. Instruit de ce dessein, Epaminondas leva son camp, & marcha vers Tégée, que sa situation élevée, sa position

au centre du pays, & ses fortifications lui firent choisir pour rendez-vous de ses confédérés Péloponésiens. Ayant séjourné plusieurs semaines dans ce pays, il fut très-surpris qu'aucune des cités voisines ne lui envoyât offrir sa soumission, & solliciter la protection des armes Thébaines. Cette perte de tems lui étoit d'autant plus désagréable, que son commandement se trouvoit limité à un terme très-court. Les forces de l'ennemi à Mantinée augmentoient continuellement. Agésilaus avoit déja conduit les Lacédémoniens sur la frontière d'Arcadie; leur arrivée auroit rendu les forces combinées supérieures à l'armée d'Epaminondas, qui montoit à trente mille hommes, & dont la cavalerie seule alloit à plus de trois mille. Toutes ces circonstances bien considérées, il se détermina sur-le-champ à une entreprise qui eût rendu cette expédition, jusqu'alors infructueuse, digne de sa première renommée, si elle eût été couronnée par le succès.

Ayant décampé la nuit avec toute son armée, il fit une marche forcée de trente milles, afin de surprendre Sparte; & sans la vîtesse extraordinaire d'un déserteur Crétois, qui instruisit Agésilaus du danger, cette ville au- Il échoue dans sa tentative contre Sparte.

roit été prise, n'étant nullement préparée; & tout-à-fait incapable de défense [a]. Le gros de l'armée Lacédémoniène étoit trop avancé dans sa route vers Mantinée, pour prévenir le dessein de l'ennemi; mais le vieux roi, suivi de son fils Archidamus, retourna avec une troupe peu nombreuse, mais vaillante, à la défense de Sparte. L'action qui suivit, telle qu'elle est rapportée par Xénophon, paroît une des plus extraordinaires dont parle cette histoire. Epaminondas avoit employé toutes les précautions que sa sagacité pouvoit lui suggérer; il n'approcha point de Sparte par ces routes étroites, où la supériorité du nombre lui auroit procuré peu d'avantage. Il ne rangea pas ses troupes dans la plaine, où, avant d'entrer dans la ville, elles auroient été accablées par une grêle de traits; enfin il ne fournit aucune occasion de se laisser surprendre par stratagême ou par embûches; genre d'attaque dans lequel les Spartiates avoient excellé de tout tems. S'emparant d'une hauteur qui commandoit la ville, il résolut

[a] Xénophon dit: ὥσπερ νεοττιὰν παντάπασιν ἔρημον τῶν ἀμυνομένων. Xénophon, p. 644. « Comme un nid tout-à-fait dépourvu de ses défenseurs. »

d'y descendre en gardant tout l'avantage de son côté, & en évitant jusqu'à la possibilité apparente d'être exposé à aucun inconvénient. Mais l'historien ne sait s'il doit rapporter l'issue d'une entreprise si bien concertée à la providence particulière des dieux, ou s'il doit l'attribuer au courage invincible d'hommes animés par le désespoir. Archidamus, avec cent hommes tout au plus, arrêta les progrès de l'ennemi, tailla en pièces les premiers rangs, & s'avança pour attaquer le reste: alors « ces Thébains, dit Xénophon, qui ne respiroient que la guerre, qui avoient si souvent vaincu, qui étoient si supérieurs en nombre, & qui avoient l'avantage du terrain, s'enfuirent à la hâte. Les Spartiates les poursuivirent avec impétuosité, mais ils furent bientôt repoussés avec perte; car la divinité, dont le secours avoit procuré cette victoire extraordinaire, semble avoir aussi prescrit les limites au-delà desquelles elle ne devoit pas s'étendre [a]. »

---

[a] Plutarque rapporte à cette occasion une anecdote d'un jeune Spartiate nommé Isadas, qui se mit tout nu, se frotta le corps d'huile, sortit avec une lance

Et dans celle contre Mantinée.

Epaminondas ayant échoué dans une tentative qui offroit un si bel espoir de succès, ne se laissa pas abattre par ce revers. Comme il avoit lieu de croire que toutes les forces de Mantinée se retireroient de cette place pour venir à la défense de Sparte, il fit sonner sur-le-champ la retraite, retourna à Tégée avec la plus grande diligence, & laissant à son infanterie le tems de reprendre haleine, il ordonna à sa cavalerie de s'avancer vers Mantinée (qui n'étoit éloignée que de douze milles) & de garder son poste jusqu'à ce qu'il arrivât avec le reste de son armée. Il s'attendoit à surprendre les Mantinéens ; & comme on étoit alors dans l'automne, il ne doutoit pas que la plupart des bourgeois ne fussent oc-

d'une main & une épée de l'autre, & porta le carnage dans les plus épais bataillons des ennemis. Il retourna sans avoir reçu de blessure, fut couronné pour sa valeur, mais condamné à une amende, pour avoir combattu sans son bouclier. Plut. dans la vie d'Agésil. Le détail de la bataille dans Xénophon paroîtra à un lecteur moderne une description pompeuse de l'effet de la terreur panique dont les Thébains furent frappés, en trouvant, au lieu de νοττιν ερημον, « un nid sans défense ; » l'opposition vigoureuse d'hommes armés.

cupés à recueillir & à ſerrer leur bled. Son plan étoit ſage & fut bien exécuté. La ſituation des Mantinéens répondoit à ſon attente; mais il ſembloit que la fortune prenoit plaiſir à ſe jouer de ſa ſagacité. Avant que les troupes Thébaines arrivaſſent à Mantinée, un nombreux eſcadron de cavalerie Athéniène étoit entré dans cette place. Hegelachus, qui le commandoit, apprit alors le départ des alliés pour protéger la capitale Lacédémoniène. Il avoit à peine reçu cet avis, que les Thébains parurent; & s'avançant avec rapidité, ſe préparèrent à effectuer l'expédition projetée. Les Athéniens n'eurent pas le tems de ſe reconnoître. Ils étoient inférieurs en nombre; ils connoiſſoient la bravoure de la cavalerie Thébaine & Theſſaliène qu'ils avoient à combattre; mais ne s'occupant que du ſalut de leurs alliés, ils ſe mirent en campagne, arrêtèrent les progrès des aſſaillans; & après un combat opiniâtre & ſanglant, où les deux partis montrèrent une grande valeur, ils obtinrent une victoire complète. L'ennemi redemanda ſes morts, & les vainqueurs érigèrent un trophée en mémoire d'une action qui avoit empêché la ville & le territoire

Qui eſt ſauvée par la cavalerie Athéniène.

de Mantinée [a] de devenir la proie des Thébains [a].

Epaminondas se détermine à risquer un combat général.

Ces mauvais succès répétés, qui auroient abattu le courage d'un chef ordinaire, ne firent que déterminer Epaminondas à une action générale, dans laquelle il pût ou effacer la mémoire de sa dernière disgrace, ou obtenir une mort honorable en combattant pour procurer à sa patrie la souveraineté de la Grèce. Les confédérés s'étoient assemblés de nouveau à Mantinée, avec des renforts considérables. De nouveaux secours étoient également arrivés aux Thébains. Jamais ces républiques infortunées n'avoient mis en campagne des armées aussi nombreuses [b] durant tout le cours des guerres perpétuelles dans lesquelles elles s'étoient engagées. Mais leurs batailles devinrent réellement plus intéressantes encore par la conduite des généraux, que par le grand nombre des troupes. Il est à propos, dit l'historien militaire [c], d'observer les opérations d'Epaminondas dans cette occasion mé-

Ses mouvemens avant la bataille de Mantinée.

---

[a] Xénoph., l. VII, p. 644.
[b] Diodore, l. XV, c. 21.
[c] Xénoph., p. 645.

morable. Ayant rangé ses troupes par bataillons, il ne leur fit pas traverser la plaine, qui étoit le chemin le plus court pour aller à Mantinée; mais tournant à gauche, il les conduisit le long d'une chaîne de côteaux qui joignoient cette ville & Tégée, & bordoient l'extrémité orientale de l'une & de l'autre. L'ennemi, instruit de cette marche, rangea ses forces devant les murs de Mantinée. Les Lacédémoniens, & ceux qui avoient embrassé la cause la plus honorable, étoient à l'aile droite, les Athéniens à la gauche, les Achéens & les Eliens au centre. Cependant Epaminondas s'avançoit lentement, alongeant sa marche comme s'il eût voulu éviter le combat. Etant arrivé à cette partie de la montagne qui faisoit face à l'armée ennemie, il ordonna à ses troupes de faire halte, & de mettre bas les armes. Ses premiers mouvemens avoient occasionné beaucoup de doutes & de perplexité; mais il parut évident alors qu'il avoit renoncé à toute idée de combattre ce jour-là, & qu'il se préparoit à camper. Cette opinion, conçue trop légèrement, devint fatale aux ennemis. Ils abandonnèrent leurs armes & leurs rangs, se dispersèrent

dans leurs tentes, & perdirent non-seulement cet ordre extérieur d'une armée sous le drapeau, mais cette disposition de l'ame [a], cette ardeur martiale, qui doit animer le soldat au moment du combat. Epaminondas saisit cet instant décisif de l'attaquer. Faisant face à droite, il convertit sa colonne de marche en ordre de bataille. Ses troupes se trouvèrent ainsi disposées sur-le champ dans le même ordre où il vouloit combattre. A la tête de son aile gauche, qui étoit composée de l'élite des Béotiens, & qu'il forma, comme à la bataille de Leuctres, en un coin solide, dont dont la pointe étoit aiguë, & dont les flancs alloient en s'élargissant, il s'avança contre les Spartiates & les Mantinéens ; & attendant le succès de la bataille de l'impulsion rapide de cette attaque inopinée, il commanda au centre & à l'aile droite, auxquels il avoit moins de confiance, de marcher à petits pas afin de n'arriver & de n'attaquer les divisions opposées de l'ennemi, qu'à l'instant où la

a Ελυσε μεν των πολεμιων την εν ταις ψυχαις προς την μαχην παρασκευην ελυσε δε την εν ταις συνταξεσιν. Xénophon, 645.

victoire

victoire de son aile gauche leur auroit appris à vaincre [a].

Ce plan judicieux fut couronné du succès qu'il méritoit. Les ennemis voyant le choc terrible auquel ils étoient exposés, coururent aux armes, revêtirent leurs boucliers & leurs casques, bridèrent leurs chevaux, & reprirent tout-à-coup leurs rangs; mais ces différentes opérations furent exécutées avec le trouble de la surprise & à la hâte, plutôt qu'avec l'ardeur de l'espérance & du courage. Les Spartiates & les Mantinéens, pressés les uns contre les autres, attendirent fièrement le premier choc des assaillans. Le combat fut opiniâtre & sanglant; & quand les lances furent rompues, les deux partis eurent recours à leurs épées. Le coin d'Epaminondas pénétra enfin dans la ligne Spartiate, & cet avantage encouragea son centre & son aile droite à attaquer & à repousser les divisions correspondantes de l'ennemi. La cavalerie Thébaine & Thessalienne fut également heureuse. Epaminondas avoit placé, dans les intervalles de leurs rangs, un corps d'infanterie

Bataille de Mantinée. Olymp. CIV. 2. A. C. 363.

[a] Παντες δε πεισομενοις τι μαλλον η ποιησουσι ἐῳκεσαν. Xénophon, p. 646.

légère, dont les traits incommodèrent beaucoup la cavalerie ennemie, qui étoit trop profonde. Il avoit pris également la précaution de faire occuper une éminence sur sa droite par un détachement considérable qui auroit pu prendre les Athéniens en flanc & en queue, s'ils fussent sortis de leur poste. Ces dispositions savantes procurèrent une victoire dont Epaminondas ne put pas jouir. Dans la chaleur du combat, il reçut une blessure mortelle [a], & fut transporté sur une

a Pausanias in Arcad. dit qu'Epaminondas fut tué par Gryllus, fils de Xénophon l'Athénien; & pour preuve de cette assertion, il cite un beau tableau de la bataille de Mantinée dans le Céramique d'Athènes, ainsi que le tombeau de Gryllus, érigé par les Mantinéens sur le champ de bataille; tous les deux subsistant encore du tems de Pausanias, & tous les deux attribuant à l'Athénien Gryllus l'honneur d'avoir tué Epaminondas. Plutarque, dans la vie d'Agésilaus, dit qu'Anticrâtes, Spartiate, tua Epaminondas avec une épée; que sa postérité fut appelée de-là Machairionides; & que, du tems même de Plutarque, elle jouissoit de certaines immunités & de certains honneurs, comme une récompense du service qu'avoit rendu leur ancêtre Anticrates, en faisant périr le plus cruel ennemi de Sparte. Gryllus, fils de Xénophon, fut tué dans la bataille de Mantinée; & les paroles, ou plutôt le

hauteur appelée depuis la tour du Guet, destinée probablement à observer les opérations de la bataille. Mais le courage qui animoit l'armée Thébaine s'affoiblit au départ de son chef. Ayant enfoncé impétueusement les rangs ennemis, ils ne furent point profiter de cet avantage. L'ennemi se rallia dans différens endroits du champ de bataille, & eut l'avantage en plusieurs rencontres particulières. Tout étoit confusion & terreur. L'infanterie légère, qui avoit été postée entre la cavalerie Thébaine & Thessaliène, étant restée en arrière dans la poursuite, fut surprise & taillée en pièces par la cavalerie Athéniène, commandée par Hegilochus. Enflés de ce succès, les Athéniens tournèrent leurs armes contre le détachement placé sur la hauteur, composé principalement d'Eubéens, qu'ils renversèrent & mirent en fuite, après un carnage terrible. Ce combat mémorable finit par ces alterna-

silence de son père sur la mort d'Épaminondas, sont bien remarquables : « La colonne Thébaine rompit les Spartiates ; mais quand Épaminondas fut tué, le reste ne sut comment user de la victoire. » Quelle sublimité dans ce passage, si Gryllus tua réellement Epaminondas !

tives de victoire & de défaite[a]. Les deux armées érigèrent des trophées chacune de leur côté, comme si elles eussent été victorieuses; toutes deux demandèrent leurs morts, comme si elles eussent été vaincues[b]; & cette bataille, la plus considérable qui se fût jamais donnée parmi les Grecs, & qui auroit dû naturellement être la plus décisive, ne produisit d'autre effet qu'une langueur & une foiblesse générales, qui se firent long-tems remarquer dans toutes les opérations qui suivirent ce combat.

Mort d'Epaminondas. Quand le tumulte de l'action cessa, les plus distingués des Thébains s'assemblèrent autour de leur général mourant. Son corps avoit été percé d'un javelot, & les chirurgiens déclarèrent qu'il lui étoit impossible de vivre après l'extraction du fer. Il demanda si son bouclier étoit sauvé : quand on le lui eut présenté, il le regarda avec l'expression de la joie. Il demanda alors si les Thébains avoient obtenu la victoire; ayant reçu une réponse affirmative (car les Lacédémoniens à la vérité avoient envoyé les premiers redemander les corps de

a Pausanias, ubi suprà.

b Xénophon, l. VII jusqu'à la fin.

leurs morts), il déclara qu'il étoit prêt à quitter la vie sans regret, puisqu'il laissoit son pays triomphant. Les spectateurs se plaignoient, entr'autres objets d'affliction, de ce qu'il mouroit sans enfans qui pussent hériter de la gloire de son nom & de la réputation de ses vertus. « Vous vous trompez » dit-il, avec une présence d'esprit admirable; je laisse deux belles-filles, les batailles de Leuctres & de Mantinée, qui transmettront mon nom jusqu'aux siècles les plus reculés. » En finissant ces mots, il ordonna d'arracher le trait, & expira sur-le-champ. L'effrayante solemnité de sa mort répondit parfaitement à la splendeur & à la dignité d'une vie active & utile. On le dépeint ordinairement comme un caractère sans défauts [a]; & la vérité de l'histoire nous oblige à ne rien retrancher de ce portrait, excepté que dans quelques circonstances, & particulièrement dans sa fatale invasion du Péloponèse, il affoiblit l'idée qu'on avoit de sa justice & de son humanité par un zèle outré de patriotisme. Il fut enterré

---

a Ciceron. quest. acad. l. 1 & passim. Plutarque Corn. Nepos. Pausan.

sur le champ de bataille, où son tombeau existoit encore quatre siècles après, du tems de Pausanias, avec une inscription en vers élégiaques, contenant l'énumération de ses exploits. Adrien, alors maître de l'empire Romain, ajouta une seconde colonne à ce monument, avec une nouvelle inscription [a] en faveur d'un héros que ce prince foible avoit le mérite d'admirer, sans avoir le courage de l'imiter.

Un élégant écrivain Romain fait en peu de mots un grand éloge d'Epaminondas, en disant que pendant sa vie Thèbes fut l'arbitre de la Grèce; tandis qu'avant lui cette république avoit langui constamment dans la servitude & la dépendance, & qu'après sa mort elle étoit retombée dans la même situation [b]. Cette observation montre la partialité inexacte d'un biographe, qui exalte souvent la gloire d'un héros favori aux dépens de la

[a] Voyez Pausan. in Arcad. & Bæotic.

[b] Hujus de virtutibus vitaque satis erit dictum, si hoc unum adjunxero, *quod nemo eat inficias*; Thebas & antè Epaminondam natum, & post ejus interitum, perpetuo alieno paruisse imperio; contrà ea, quamdiù ille præfuerit reipublicæ, caput fuisse totius Græciæ. Corn. Nepos dans la vie d'Epaminondas.

vérité historique. Par la mort d'Epaminondas, Thèbes fut privée de son principal ornement & de son plus ferme appui, la source de sa confiance, & le principe de son activité; aussi ses résolutions furent par la suite moins ambitieuses, & ses armes moins entreprenantes [a]. Mais six ans après cet événement, elle contraria les décisions du conseil amphictyonique; & au lieu d'être réduite à un état de dépendance, son pouvoir étoit encore formidable aux plus belliqueux de ses voisins.

Aussi-tôt après la bataille de Mantinée, une paix générale fut proposée sous la médiation d'Artaxerxes, qui avoit besoin du secours des Grecs pour réprimer en Egypte & dans l'Asie mineure des séditions qui troublèrent les deux dernières années de son règne. La seule condition ajoutée à ce traité fut, que chaque république conserveroit ses possessions respectives. Les Spartiates résolurent de rejeter tout accommodement jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré la Messénie; & comme Artaxerxes s'étoit opposé constamment à cette demande, ils firent passer des troupes en Egypte, pour

Expédition d'Agésilaus en Egypte. Olymp. CIV. 3. A. C. 362.

[a] Voyez Polyb. hist. l. VI, c. 41.

fomenter la défection de cette province. A la tête de mille Lacédémoniens pesamment armés, & de dix mille mercenaires, Agésilaus soutint les rebelles l'un après l'autre, ayant mis sur le trône Tachès & Nectanebus [a]. Il amassa dans cette guerre déshonorante des richesses considérables, par le moyen desquelles il espéroit probablement rétablir les affaires de son pays. Mais en retournant à Sparte par la Cyrénaïque, il mourut sur cette côte dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, & la quarante-cinquième de son règne [b]. Son caractère a été suffisamment développé dans le cours de cet ouvrage. Il fut le plus grand & le plus infortuné des rois Spartiates. Il avoit vu Sparte au plus haut degré de splendeur, & il la vit sur son déclin. Pendant qu'il gouverna la république, son pays souffrit plus de calamités & de disgraces que dans les sept siècles qui précédèrent son règne. Son ambition & son obstination contribuèrent sans doute à ces désastres; cependant les principes d'après lesquels il agissoit,

---

[a] Plut. dans la vie d'Agésilaus. Diodore, l. XV, c. 21.

[b] Diodore, l. XV, c. 22.

étoient si naturels, ses espérances de succès si probables, ses efforts pour obtenir la victoire si vigoureux & si héroïques, qu'un écrivain contemporain, qui pouvoit bien juger des événemens, hasarda un panégyrique d'Agésilaus [a], dans lequel il l'élève au-dessus de la renommée de ses plus illustres prédécesseurs.

[a] Ολογος εις Αγεσιλαον, par Xénophon.



CHAPITRE XXXII.

Etat de la Grèce après la bataille de Mantinée. — Le conseil des Amphyctions. — Retour de la prospérité d'Athènes. — Vices qui résultoient de son gouvernement. — Abus du pouvoir judiciaire. — Du théâtre. — La musique Grecque dégénère. — Extrême abandon des Athéniens à la débauche. — Les vices de Chares le rendent l'idole de la multitude. — La guerre sociale. — Bannissement de Timothée & d'Iphicrates. — Suites funestes de la guerre. — La philosophie. — La sculpture. — Praxitèles. — Vénus Cnidiène. — La peinture. — Pamphilus, Nicias, Zeuxis. — La Littérature. — Xénophon. — Ses expéditions militaires. — Retraites religieuses & littéraires. — Lysias. — Isocrate. — Platon. — Ses voyages. — Il s'établit dans l'académie. — Ses grandes vues. — La théologie. — La cosmogonie. — La doctrine des idées. — De l'entendement humain. — Les passions. — Les vertus. — L'idée des récompenses après la mort. — Le génie & le caractère.

LA bataille de Mantinée mit fin à ce sanglant débat de domination qui épuisoit depuis si long-tems Thèbes & Lacédémone. Les deux

états avoient perdu dans cette action ou dans les précédentes leurs meilleurs généraux & l'élite de leurs troupes. Nul Thébain ne se montroit digne d'être l'émule d'Epaminondas en grandeur d'ame, & d'exécuter les projets de cet illustre patriote. Archidamus, qui succéda au trône de Sparte, ne justifia qu'imparfaitement la haute opinion qu'il avoit donnée de sa sagesse & de sa valeur. Affoiblies par leurs efforts, & fatiguées par de longs & inutiles combats, ces deux républiques tombèrent dans une telle langueur, que leurs voisins renouvelèrent des prétentions auxquelles ils avoient été forcés de renoncer depuis long-tems.

Le conseil des Amphyctions reprend son ancienne autorité

Olymp. CIV, 4. A. C. 361.

Tant que dura la supériorité, ou dans le style des anciens écrivains, l'empire d'Athènes, de Sparte & de Thèbes, la majesté du conseil des Amphyctions se perdit dans un vain cérémonial. Ses délibérations se bornoient à de simples formalités. Il régloit quelques pratiques de religion; il avoit la surintendance des jeux & des spectacles; enfin il maintenoit la paix & le bon ordre parmi cette foule d'étrangers qui s'assembloient à des époques fixes pour consulter l'oracle d'Apollon. Depuis plus d'un siècle, les mesures publiques

des Grecs étoient dirigées par des conseils tenus non à Delphes, résidence des Amphyctions, mais à Athènes, à Sparte & à Thèbes. C'étoit dans l'une de ces trois villes que les alliés s'assembloient à chaque occasion importante, & ils y reconnoissoient par leur présence, l'autorité respective de ces trois états qu'ils regardoient comme les chefs de leurs différentes confédérations. Mais lorsque la guerre du Péloponèse, ensuite celle de Béotie, & enfin celle de Mantinée eurent abaissé la grandeur & renversé l'orgueilleuse tyrannie de ces républiques dominantes, le conseil des Amphyctions sortit encore une fois de l'obscurité; & les états généraux de la Grèce s'étant assemblés selon leurs formes nationales & héréditaires, méprisèrent les avis impérieux des états particuliers dont ils avoient jadis supporté le joug.

Les Athéniens recouvrent plusieurs de leurs possessions maritimes.

Olymp. CV. 1.—CV. 3. A. C. 360—358.

Tandis que cet événement fortifioit l'union fédérative, & tendoit à rétablir l'égalité primitive des états de la Grèce, des circonstances diverses concoururent à ranimer l'active ambition d'Athènes. Pendant la guerre de Béotie, les Athéniens n'avoient agi qu'en qualité d'auxiliaires; & sans avoir fait assez d'efforts pour s'affoiblir, ils avoient acquis

un grand éclat par leurs armes. Leurs puissans rivaux étoient humiliés & épuisés. L'expérience leur avoit appris le danger de chercher à soumettre, & l'impossibilité de contenir leurs belliqueux voisins ; mais les îles nombreuses de la mer Egée & de celle d'Ionie, les côtes lointaines de la Thrace & de l'Asie appeloient leur flotte qu'ils pouvoient alors employer à des conquêtes étrangères, sans craindre d'exciter l'envie de la Grèce. Il paroît que bientôt après la mort d'Epaminondas, l'Eubée reconnut encore l'autorité [a] d'Athènes ; événement qui fut occasionné par la destruction des Eubéens, partisans de Thèbes, qui périrent à la bataille de Mantinée. Du bosphore de Thrace jusqu'à

---

a Comp. Diodor., l. XVI, p. 513, & Démosthènes sur la Chersonnèse, & Æschine contre Ctésiphon. Il paroît cependant par leurs ouvrages, que les Thébains cherchèrent bientôt après à recouvrer l'Eubée. Les Athéniens la leur enlevèrent encore, à l'exhortation de Timothée, dont le discours énergique est loué par Démosthènes. « Quoi, mes compatriotes, les Thébains sont dans l'Eubée, & vous délibérez encore ! Pourquoi n'être pas déja dans le port ? Pourquoi pas embarqués ? Pourquoi la mer n'est-elle pas couverte de vos vaisseaux ? » Démosthènes, ubi suprà.

Rhodes, plusieurs places le long des deux côtes se soumirent aux armes de Timothée, de Chabrias & d'Iphicrate, qui ayant survécu à Agésilaus & à Epaminondas, l'emportoient de beaucoup en talens & en vertus sur les généraux contemporains des autres républiques. Les Cyclades & l'île de Corcyre recherchèrent l'amitié d'un peuple qui pouvoit interrompre leur navigation, & détruire leur commerce. Byzance étoit devenu leur alliée, & il y avoit lieu de croire qu'Amphipolis leur seroit bientôt soumise. Tant d'avantages successifs rappelèrent l'ancienne grandeur d'Athènes, qui se trouva de nouveau maîtresse de la mer avec une flotte de près de trois cents voiles, & employa la meilleure partie de ses citoyens & de ses sujets sur des vaisseaux de guerre ou de commerce [a].

On a attribué des suites très-importantes à ce cours de prospérités, dont la force se fit remarquer immédiatement après la bataille [b] de Mantinée. Tant qu'Epaminondas

[a] Xénoph Hellen. l. VII, p. 615. Diodore, l. XV, c. 11. Isocrate. panégyrique & sur la paix.

[b] Justin, l. VI, c. 9, a fait le premier cette observation qui depuis a été si fréquemment répétée.

vécut, les Athéniens, dit-on, par crainte & par jalousie, surveillèrent leurs intérêts avec la dernière attention ; mais après la mort de ce redoutable ennemi, ils se plongèrent dans tous les vices qui entraînèrent leur ruine. Cette remarque ne paroît point fondée sur la vérité. Deux siècles avant la naissance d'Epaminondas, l'injustice, l'avarice & l'entière dépravation des Athéniens avoient été décrites avec force par un de leurs plus respectables compatriotes [a], qui avoit composé un système de loix sages, pour déterminer leurs droits & réformer leurs mœurs. Mais il étoit difficile de corriger des abus qui semblent inséparablement attachés à la nature de la démocratie. En vain Solon avoit modelé cette forme de gouvernement ; en vain Périclès à plus forte raison l'avoit renouvelée ; les citoyens étoient restés tyrans sous un aspect, & esclaves sous un autre. La division du pouvoir exécutif parmi les archontes, le

---

[a] Voyez le second volume, chap. 13, & les vers élégiaques de Solon, conservés dans l'oraison de Démosthènes, περι παραπρεσβειας ; titre qui ne peut être rendu que par ce commentaire : « la mauvaise conduite d'Eschine dans son ambassade. »

sénat, l'assemblée, & même les différens comités de l'assemblée, établissoit une impossibilité absolue d'appercevoir ou de prévenir les atteintes de l'oppression. Les Athéniens ne savoient de quel côté leur liberté étoit en danger; & comme ils partageoient tour-à-tour l'autorité, au lieu de s'opposer en corps à l'injustice de leurs magistrats, ils se contentoient de leur infliger les mêmes châtimens qu'ils avoient déja soufferts, ou qu'ils craignoient encore de recevoir de la vengeance de leurs ennemis. Cet inconvénient n'est point particulier aux républiques de la Grèce. Tant que la nature humaine ne changera pas; tant que les passions des hommes conserveront leur cours ordinaire, le droit d'exercer le pouvoir sera toujours accompagné d'une forte inclination d'en abuser; à moins donc que le pouvoir ne soit contre-balancé par la liberté; à moins qu'il ne soit tiré une ligne ineffaçable de séparation entre les prérogatives des magistrats & les privilèges des citoyens; à moins que cette partie de la constitution, qui soutient sa vie politique, ne soit bien distincte de celle qui tend à la corruption. Peu importe qu'un pays soit gouverné par un tyran ou par mille; dans les deux cas, la

la condition de l'homme eſt abſolument précaire, puiſque la force l'emporte ſur la loi.

Eclairciſſement ſur cette queſtion.

C'eſt à ce défaut radical des états de la Grèce qu'il faut rapporter bien des déſaſtres, parce que les affaires étrangères & domeſtiques étoient preſque toujours dirigées par les vues intéreſſées d'un petit nombre d'hommes, ou par les caprices changeans de la multitude, plutôt que par l'intérêt raiſonnable & permanent de la patrie. Mais comme la maladie & d'autres accidens manifeſtent ſouvent la foibleſſe & les imperfections cachées du corps, de même les vices du gouvernement d'Athènes parurent d'abord dans toute leur étendue après la malheureuſe guerre du Péloponèſe; & quoique l'excès de la maladie en fût quelquefois le remède, & que des retours de ſanté en cachaſſent ſouvent le danger, le mal étoit ſi enraciné, qu'il fit ſans ceſſe des progrès funeſtes, juſqu'à ce qu'enfin il acheva la ruine de la conſtitution.

Dans les abus du pouvoir judiciaire.

Dans les gouvernemens tumultueux de la Grèce, où le pouvoir judiciaire l'emportoit fréquemment ſur le légiſlatif, les ſujets de diſſention étoient ſans nombre; & les loix, trop foibles parce qu'elles étoient mal adminiſtrées, ſe trouvoient incapables de balancer

leur force. Quoique les distinctions héréditaires fussent peu connues & par conséquent peu estimées, les pauvres & les riches formoient deux partis séparés qui avoient leurs intérêts distincts & leurs vues particulières. Dans quelques républiques, les premiers citoyens s'engageoient par serment à ne négliger aucune occasion de nuire à leurs inférieurs [a]. La populace d'Athènes traitoit ordinairement les riches comme si elle avoit contracté un engagement non moins atroce [b]. Dans les intervalles où les factions se calmoient, des querelles particulières tenoient l'état dans une fermentation continuelle. Outre les disputes ordinaires concernant les propriétés, les rivalités pour obtenir les emplois civils, les commandemens militaires, les honneurs publics, & celles pour éluder les châtimens ou les impôts, ouvroient une source éternelle de discussion & d'animosité. Chez ce peuple inquiet, les voisins étoient continuellement en procès. On regardoit comme un rival ou comme un ennemi tout homme qui n'avoit

a Aristote polit. Isocrate & Lysias en différens endroits.

b Xénophon, sur la république d'Athènes.

pas donné des preuves d'amitié [a]. Des ressentimens héréditaires se perpétuoient d'une génération à l'autre ; & ces nombreuses semences de discorde fournissoient une moisson continuelle de libelles , d'invectives & de pourfuites légales. L'occupation ordinaire de six mille Athéniens consistoit à décider des procès dont les honoraires faisoient la principale ressource des plus pauvres citoyens. Leurs profits légitimes montoient annuellement à cent cinquante talens ; les présens qu'ils recevoient , excédoient quelquefois cette somme ; & le tout ensemble formoit la sixième partie des revenus d'Athènes [b] , même dans ses tems les plus florissans. Comme la classe la plus nombreuse , mais la plus abjecte du peuple , l'emportoit ordinairement dans l'assemblée , ils se plaçoient à la tête des tribunaux , & l'on devoit s'attendre à voir de tels juges gouvernés par la faveur & le préjugé plutôt que par la loi & la raison. La loi punissoit de mort l'homme convaincu d'avoir corrompu ses juges à force de présens ;

a Voyez Lysias passim , & Xénoph. memorab., l. II , p. 748 & suiv.
b Aristoph. vesp.

mais, disoient les écrivains d'Athènes [a]; « nous le nommons au commandement de nos armées; & plus les emplois dont on l'honore sont élevés & lucratifs, plus il devient criminel sous ce rapport. » Ceux qui recherchoient la faveur populaire, prodiguoient non-seulement leurs trésors, mais ceux de l'état, pour flatter les passions de leurs partisans; abus qui commença sous la brillante administration de Périclès [b], qui s'étendit infiniment sous ses indignes successeurs, & qui, quoiqu'interrompu durant les calamités de la république, se renouvela avec force, aussi-tôt que les premiers rayons de son ancienne prospérité reparurent [c].

Dans la licence de la liberté démocratique, les citoyens pauvres & riches s'étoient crus également appelés à jouir de toute espèce de plaisirs. Périclès avoit introduit la coutume de représenter non-seulement des tragédies, mais des comédies, aux frais de l'état. A l'époque dont il s'agit, une portion considérable du revenu public étoit destinée au

---

[a] Isocratès de pace, & Démosthènes passim.

[b] Thucydid., p. 108 & seq.

[c] Plut. in Pericle.

théâtre ; & quelques années après [a], le peuple & le fénat approuvèrent une loi propofée par le démagogue Eubulus, laquelle puniffoit de mort quiconque détourneroit ou même propoferoit de détourner, pour tout autre objet, l'argent deftiné aux fpectacles dramatiques [b]. . .

De tous les amufemens connus chez les nations policées, le théâtre Grec étoit fans doute le plus intéreffant & le plus ingénieux ; néanmoins des circonftances particulières y naturalisèrent certains abus. La grande étendue des édifices où les pièces fe repréfentoient, introduifit bientôt les mafques pour mieux diftinguer les différens perfonnages [c] ou caractères de la tragédie. Une foule immenfe, dont la plus grande partie étoit très-éloignée de la fcène, auroit eu fans cela trop de peine à obferver les changemens de

Circonftances qui rendirent le théâtre Grec fujet à des abus.

---

a Avant J. C. 349, felon S. Petitus de lege Atticâ, p. 385.

b Plut. ibid., & Demofthen. orat. paffim.

c On fait que le mot *perfona* fignifioit mafque, de *perfonare*, parce que les anciens mafques Grecs & Romains étoient faits pour accroître & pour renforcer le fon.

visage & de maintien, & ces nuances délicates dans tous les mouvemens qui font le principal mérite des acteurs modernes. Les mêmes causes, combinées avec l'inimitable harmonie de la langue Grecque, donnèrent naissance à la déclamation musicale [a], qui pouvoit de tems en tems renforcer la passion, mais dont l'effet constant étoit de rendre la prononciation plus lente & mieux articulée, & par conséquent d'être entendue de la portion de l'assemblée la plus éloignée. En disposant les différentes parties d'une fable tragique, le poëte rejetoit naturellement les incidens qui n'étoient pas propres à la représentation. Si cependant ils étoient nécessaires à la marche de l'action, on supposoit qu'ils se passoient ailleurs, & on les rapportoit simplement sur le théâtre. Le tems nécessaire pour ces événemens, lorsqu'ils n'étoient pas censés arriver au même instant que ceux représentés sur la scène, interrompoit nécessairement la représentation, & donnoit lieu

a Les Grecs ne pratiquèrent jamais l'absurde coutume de partager l'action & la parole entre deux personnes. Tite-Live en attribue l'invention à Titus Andronicus, qui fleurissoit 200 ans avant J. C.

aux chants des chœurs, qui, incorporés dans la tragédie, augmentèrent son effet & multiplièrent les plaisirs du spectateur; effets bien différens de ceux qui appartiennent aux entr'actes & aux airs détachés des pièces & des opéra modernes que les bons juges condamnent généralement, comme suspendant l'action, & détruisant l'intérêt du drame pour faire briller l'art & le compositeur aux dépens de la poésie & du bon sens. Mais chez les anciens comme chez les modernes, le goût corrompu de la populace licencieuse fut sans cesse en opposition avec le jugement sain des hommes sages & vertueux. La forme & la disposition de la tragédie Grecque furent exactement imitées dans les pièces extravagantes d'Aristophane & de ses licencieux contemporains & successeurs [a]. Ces dangereuses productions faisoient le plaisir particulier du peuple. Le masque, déguisant le visage de l'acteur, lui permettoit de s'abandonner sans pudeur à tous les écarts de la voix & du geste; la déclamation étoit vicieuse & efféminée, & par-dessus tout la musique devint maniérée, voluptueuse & disso-

[a] V. ci-dessus vol. II, c. XIII, p. 497.

lue au plus haut degré ; enfin elle ne put convenir qu'à cette licence perverse de l'ame, d'où elle étoit originairement sortie, & qu'elle servit ensuite à nourrir & à enflammer [a].

Extrêmes désordres des Athéniens.

Un nuage mystérieux enveloppe la musique Grecque, à laquelle on attribue des effets qui passent de bien loin la puissance actuelle de cet art. Nous ne pouvons cependant nous refuser aux témoignages multipliés des an-

---

[a] Aristote, l. VIII, de republicâ, dit ironiquement : « chaque espèce de musique est bonne pour quelque chose ; celle de théâtre est nécessaire pour l'amusement de la populace ; elle convient parfaitement à la perversité de son esprit & de son caractère ; il faut la lui laisser. » Platon, Aristoxène & Plutarque se plaignent amèrement de la corruption de la musique, comme de la principale source du vice & de l'immoralité. Cet art, qui avoit anciennement servi de véhicule à l'instruction religieuse & morale, étoit employé sur les théâtres à exciter toutes les passions voluptueuses & dissolues. Plato de legibus, l. III. Aristoxène cité par Athénée, l. XIV, & Plutarque de musicâ. En parlant des vices de Londres, un écrivain qui avoit l'ame d'un ancien législateur, dit « que s'il étoit permis à un homme de faire toutes les chansons d'un peuple, il n'auroit pas besoin de savoir qui feroit ses loix. Fletcher of saltoun's Works, p. 466.

ciens, qui tous rapportent à ce principe la décadence des mœurs Athéniènes, ainſi que l'extrême corruption qui les infecta preſque généralement à l'époque dont il s'agit ici. On méconnoît difficilement les cauſes qui agiſſent ſur un grand nombre d'hommes; mais quand nous pourrions nous méprendre ſur la cauſe, nous ne devons pas conteſter l'effet. On ſait que la jeuneſſe d'Athènes diſſipoit ſon patrimoine & s'énervoit le corps & l'eſprit avec les femmes de théâtre [a]. Ennuyés & fatigués de leurs excès criminels, ils perdirent toute eſpèce d'inclination & de goût pour les occupations ſolides & viriles, & ils abandonnèrent tout à-la-fois les exercices de la guerre & les écoles des philoſophes. Pour remplir les vides de la journée, ils s'arrêtoient dans les maiſons des muſiciens & des autres artiſtes [b], ou bien ils ſe promenoient dans le forum & dans les places publiques, s'informant avec indolence de

---

[a] Athénée, l. XII, p. 534, qui donne une deſcription générale des déſordres d'Athènes.

[b] Iſocrat. in Areopag., & la défenſe entrepriſe par Lyſias d'un homme pauvre accuſé devant le ſénat; elle eſt traduite dans la vie de Lyſias, p. 114.

nouvelles auxquelles ils prenoient peu d'intérêt, à moins que quelque danger ne vînt troubler l'insipide uniformité de leurs plaisirs [a]. Les dez & les autres jeux de hasard étoient portés à un excès ruineux ; & les écrivains moraux de ce tems en font une satyre si vive, qu'on pourroit croire qu'ils étoient récemment inventés, & qu'ils ne faisoient que commencer à devenir funestes [b]. Le peuple entier étoit particulièrement adonné aux plaisirs de la table ; & s'il faut en croire un poëte cité par Athénée, il avoit alors accordé aux fils de Cherephile, à cause du mérite transcendant de leur père dans l'art de la cuisine [c], les franchises de la ville ; honneur que des princes & des rois avoient brigué jadis [d].

Leur paresse, leur pauvreté & leur ignorance.

La paresse, le plaisir & les dissipations de toute espèce avoient réduit à une extrême indigence la plupart des citoyens d'Athènes. Quoique les propriétés territoriales fussent divisées plus également dans la Grèce que

a Démosthen. Philipp. passim.

b Athénée, l. XII. Lysias contre Alcibiade.

Athénée, l. III, p. 119.

Demosthenes, de republicâ ordinandâ.

dans aucun état moderne, nous savons cependant qu'environ le quart des Athéniens étoit entièrement dépourvu de ce genre de possessions [a]. Leur vêtement étoit souvent si mesquin & si sale, qu'il étoit difficile au premier coup-d'œil de les distinguer de leurs esclaves; chose qu'il ne faut point attribuer à leur insouciance, mais à leur pauvreté, puisqu'il est vrai que ceux qui pouvoient en faire la dépense, ne négligeoient rien pour l'ornement de leurs personnes; & que beaucoup de ceux qui dansoient l'été en robes

[a] V. le discours de Lysias sur la proposition de dissoudre l'ancien gouvernement d'Athènes. Les discours de Lysias ont été principalement écrits dans l'espace de vingt ans, entre les années 404 & 384 avant J. C. Ils offrent une peinture uniforme de la pauvreté, de la misère & des vices de ses contemporains. Le lecteur les trouvera en abrégé dans mon introduction à la traduction de cet écrivain. Les affaires des Athéniens devinrent plus florissantes après la chûte de Thèbes & de Sparte. Leurs ressources furent encore une fois épuisées par la guerre contre leurs alliés; ensuite leurs revenus furent portés très-haut par les conquêtes de Timothée, de Phocion, &c., & par la bonne administration de Licurgue & de Démosthènes. Plut. in Licurg. in lib. de Dec. orator.

brodées, paſſoient l'hiver dans des endroits trop infâmes pour être nommés [a]. Et « comment ſe pouvoit-il, (pour nous ſervir des expreſſions de leurs propres écrivains [b]) que des malheureux, dénués des choſes les plus néceſſaires à la vie, adminiſtraſſent avec ſageſſe les affaires publiques? » Auſſi voyons-nous qu'ils n'étoient nullement propres aux emplois qu'ils exerçoient. Comme les gens de la plus baſſe claſſe avoient uſurpé en grande partie l'adminiſtration de la juſtice, il n'étoit point rare de voir abréger, falſifier & même corrompre les loix de Solon par les ſcribes employés à les tranſcrire. Ce qui eſt encore plus extraordinaire, c'eſt qu'un artifice ſi groſſier réuſſiſſoit ſouvent, & que la fourberie ne ſe découvroit que quand les parties en litige produiſoient en juſtice des loix contradictoires [c]. Quand on ne pouvoit ſurprendre la négligence des juges, on corrompoit leur avarice. La juſtice ſe vendoit; les richeſſes, la vertu, l'élévation du rang & des talens,

---

[a] Iſocrate, ſur la réformation du gouvernement d'Athènes.

[b] Iſocrate & Xénophon, de la république d'Athènes.

[c] Vie de Lyſias en tête de ſes diſcours, p. 116.

étoient toujours exposées au danger, & succomboient fréquemment [a]. Quant aux Athéniens nécessiteux qui formoient la classe la plus nombreuse de la république, ils cherchoient à alléger leur misère par une consolation criminelle ; c'étoit en persécutant leurs supérieurs, en les bannissant de leur pays, en confisquant leurs biens, & en les traitant pour le plus léger sujet, & souvent sans raison, avec une injustice & une cruauté sans exemple [b]. Quoiqu'accidentellement dirigés par l'équité d'un Aristide & par la grandeur d'ame d'un Cimon, ils n'écoutoient la plupart du tems que des hommes d'un caractère opposé. Celui qui savoit le mieux les flatter & les séduire, obtenoit la meilleure part dans leur confiance. Avec de telles qualités, l'orateur turbulent, licencieux & sans honneur, en un mot celui qui ressembloit le plus à ses auditeurs, prévaloit ordinairement dans l'assemblée ; & des talens qui n'étoient que spécieux ou funestes, emportoient les

---

[a] V. les plaidoyers de Lysias.

b Isocrate sur la paix, & les nombreux exemples qui se sont déja présentés dans cette histoire.

récompenses dues au vrai mérite. Isocrate [a] nous assure ce fait, & Xénophon [b] soutient qu'il est parfaitement conforme à la nature & aux principes du gouvernement d'Athènes.

Les vices de Charès le rendent le favori de la multitude.

Avec de tels principes & de telles mœurs, les Athéniens n'avoient besoin que d'un chef téméraire & sans vertus pour s'abandonner aux projets les plus extravagans & les plus dangereux. Cet homme se présenta dans Charès, dont la contenance déterminée, la valeur impétueuse & l'adresse pleine de brusquerie cachoient sa vile ambition & le rendoient l'idole de la populace. Sa personne étoit gigantesque & robuste, sa voix faite pour le commandement & ses manières hautaines. Il assuroit avec fermeté, & promettoit avec audace; sa présomption étoit si excessive, qu'elle cachoit son incapacité, non-seulement aux autres, mais à lui-même. Quoiqu'entreprenant & heureux dans les coups de main, il ne connoissoit pas les grands devoirs d'un général; & ses défauts frappent sensiblement, quand on les compare aux ta-

a Dans son discours sur la réformation du gouvernement d'Athènes.

b Dans son traité de la république d'Athènes.

lens d'Iphicrate & de Timothée ses contemporains, qui réussirent aussi souvent par l'adresse que par la force, & qui assurèrent leurs conquêtes par la modération, la justice & l'humanité avec lesquelles ils les avoient obtenues, & dont ils faisoient la règle de leur administration. Charès proposa un plan bien différent. Il exhorta ses compatriotes à remplacer les vides de leur trésor, en pillant les richesses de leurs alliés & de leurs colonies. Ce conseil fut trop fidèlement suivi; les vexations, autrefois exercées contre les états tributaires & dépendans, furent renouvelées & portées à l'excès [a]. Les plus foibles d'entr'eux se plaignirent & firent des représentations contre cette rapacité & cette oppression intolérables, tandis que les îles de Chio, de Cos, de Rhodes & la ville de Byzance se préparèrent ouvertement à la révolte, & s'engagèrent mutuellement à repousser la force par la force, jusqu'à ce qu'elles parvinssent à obtenir la paix & l'indépendance [b].

Charès fut envoyé avec une puissante flotte Guerre sociale.

[a] Diodore, l. XVI, & Isocrate sur la paix.
[b] Diodore, l. XVI, p. 413-423.

Olymp. CV. 3. A. C. 358. & une armée considérable pour détruire d'un seul coup les espérances des révoltés. Il fit voile vers Chio dans l'intention de s'emparer de la capitale de cette île qu'on supposoit être le centre & le foyer de la rebellion. Les alliés, instruits de ses mouvemens, y avoient déja porté la plus grande partie de leurs forces. La ville de Chio fut assiégée par terre & par mer. Les insulaires se défendirent avec vigueur, & il fut difficile à Charès de repousser leurs sorties. Sa flotte tenta sans succès l'entrée du port; le vaisseau seul de Chabrias y pénétra; & cet habile chef, dont la valeur & l'intégrité méritoient un meilleur sort, n'oublia point, quoiqu'abandonné par la flotte, le vaisseau que la république lui avoit confié. Ses compagnons se dépouillèrent de leurs armures, & se sauvèrent à la nage vers l'escadre Athénière qui étoit encore à leur portée. Mais Chabrias ne cessa de combattre avec le plus grand courage, & il tomba sous les traits des Chiotes, préférant une mort honorable à une vie ignominieuse [a].

---

a Nepos in Chabr.; & Diodor. l. XVI, p. 423 & suiv.

Encouragés

Encouragés par ces avantages sur un ennemi qui avoit d'abord affecté de les mépriser, les rebelles augmentèrent leur flotte & ravagèrent les îles de Samos & de Lemnos. Les Athéniens, indignés de voir le territoire de leurs alliés en proie aux déprédations des Chiotes, mirent en mer, au commencement de l'année suivante, un nouvel armement sous les ordres de Mnestée, fils d'Iphicrate, & beau-fils de Timothée, dans l'espérance que ce nouveau général écouteroit avec respect les avis de ces deux grands hommes, qui ne refusoient peut-être d'agir en chefs dans cette expédition, que parce qu'elle étoit commandée en partie par Charès. Ce dernier commandant venoit de lever le siège de Chio, & il croisoit alors dans l'Hellespont, où, après sa jonction avec Mnestée, les deux escadres se trouvoient fortes de cent vingt voiles. On prit la résolution alors de faire abandonner à l'ennemi les parages de Samos & de Lemnos en assiégeant Byzance. Ce projet réussit; les alliés réunirent toutes leurs forces navales, & se préparèrent à défendre vigoureusement la ville la plus importante de leur confédération.

Les deux flottes ennemies s'approchoient

l'une de l'autre avec la résolution de combattre, lorsque tout-à-coup il survint une tempête violente qui ne permit pas aux Athéniens d'aller à l'ennemi, ou même de tenir la mer sans s'exposer à un naufrage inévitable. Charès seul insista avec confiance pour qu'on commençât l'attaque, tandis que les autres chefs, plus prudens & plus expérimentés, s'appercevant du désavantage qu'ils auroient dans une action, refusèrent d'en courir les dangers [a]. Son impétuosité contenue par la prudence de ses collègues, se tourna en ressentiment & en fureur; il appela les soldats & les matelots à témoin de l'opposition des autres chefs, qu'il outragea par les reproches les plus odieux; & à la première occasion, il dépêcha à Athènes des gens affidés pour les accuser d'incapacité, de poltronerie & d'un oubli total de leurs devoirs. Cette accusation fut soutenue par des orateurs à ses gages.

Charès accuse Timothée & Iphicrates.

a Diodore ou C. Nepos ne nous apprennent pas pourquoi le désavantage ou le danger étoit du côté des Athéniens; c'est probablement parce qu'étant meilleurs marins, ils vouloient mettre à profit leur habileté dans la manœuvre, que la tempête leur rendoit absolument inutile.

Timothée & Iphicrate furent appelés en jugement. Le premier ſe ſervit de ſes talens oratoires pour faire connoître ſon innocence; le ſecond employa, pour intimider ſes juges, un expédient extraordinaire & pourtant conforme à l'eſprit de ce tems, où les cours de juſtice étoient ſouvent des inſtrumens d'oppreſſion, gouvernés par toutes ſortes d'influences illégales, & par-là auſſi faciles à effrayer qu'à corrompre. L'infanterie légère qui avoit été armée, diſciplinée & long-tems commandée par Iphicrate, jouiſſoit dans la Grèce de la même réputation qu'acquirent depuis en Italie les ſoldats Fabiens. On les appeloit les troupes d'Iphicrate, du nom de leur commandant à qui elles devoient leur mérite & leur renommée, & à la perſonne duquel elles étoient attachées par les liens de la reconnoiſſance & de l'eſtime, malgré la ſévérité avec laquelle il leur faiſoit obſerver la diſcipline. Les plus jeunes & les plus braves de cette troupe célèbre obéirent avec empreſſement aux ordres d'un général qu'ils admiroient. Le jour du jugement, ils entourèrent les ſièges des magiſtrats, & eurent ſoin de faire briller de

Leur jugement.

tems en tems les pointes de leurs armes [a].

C'étoit la loi d'Athènes, qu'après l'instruction préliminaire, les juges assemblés écoutoient les parties, & que le jugement commençoit & finissoit le même jour; personne ne pouvant être jugé deux fois sur la même accusation. La rapidité de cette espèce de procédure favorisa les vues d'Iphicrate. Les magistrats furent effrayés par la présence d'un danger qu'ils n'avoient pas le tems d'éluder, & auquel il leur étoit impossible de résister. Il fallut se décider promptement; & au lieu d'une sentence de mort à laquelle on s'attendoit, ils condamnèrent les accusés à une amende [b] qu'aucun citoyen d'Athènes n'étoit alors assez riche pour pouvoir payer. Cet acte de sévérité força ces illustres généraux à s'exiler.

Timothée se retira d'abord à Chalcis dans

---

[a] C'est sans doute pendant ce jugement, qu'Iphicrate accusé d'avoir trahi les intérêts de son pays, demanda à son accusateur: « eussiez-vous en pareil cas été coupable d'un tel crime? » « Non, répondit l'autre. » Et pourquoi, répliqua le héros, pensez-vous qu'Iphicrate ait pu l'être? Quintilien, l. V, c. XII.

[b] Cent talens, c'est-à-dire, environ 450,000 liv.

l'Eubée, & ensuite dans l'île de Lesbos, deux contrées que sa valeur & ses talens avoient rendus à la république. Le choix de ces retraites durant sa disgrace prouve suffisamment la douceur de son administration, & combien il avoit été modéré dans la prospérité. Iphicrate voyagea en Thrace où il avoit fait autrefois un long séjour. Quoiqu'il y eût épousé la fille de Cotys, le plus considérable des princes de cette contrée, il y vécut & mourut dans l'obscurité [a]; & depuis ce tems il ne prit aucune part, non plus que Timothée, aux affaires de son ingrate patrie [b]. C'est ainsi que la guerre sociale détruisit ou éloigna Iphicrate, Chabrias & Timothée, les meilleurs généraux dont la Grèce pût s'honorer, &, à l'exception du

[a] Diodore dit seulement qu'il mourut après la bataille de Chéronnée, qui arriva vingt ans après son exil.

[b] C. Nepos dit qu'après la mort de Timothée, les Athéniens l'exemptèrent des neuf dixièmes de son amende, mais qu'ils forcèrent son fils Conon de payer la dixième, pour réparer les murs du Pirée que son grand-père avoit rebâti du produit du butin fait sur les ennemis de l'état.

brave & honnête Phocion, les derniers restes vénérables de la vertu d'Athènes [a].

Charès est mis tout seul à la tête de cette guerre. Olymp. CV. 4. A. C. 357.

Par l'absence de ces grands hommes, Charès se trouva chargé seul de la conduite de la guerre contre les alliés, & ce fut alors qu'il montra toute son incapacité. Son insatiable avarice le rendit insupportable aux amis d'Athènes; sa foiblesse & sa négligence l'exposèrent au mépris des rebelles. Il permettoit à ses officiers de manquer à la discipline; il y manquoit lui-même. Si quelquefois il pensoit à dissiper la rebellion, ce n'étoit que le moindre de ses soins: on voyoit à sa suite une troupe efféminée de chanteurs, de danseurs & de courtisanes [b], dont le luxe épuisoit les foibles subsides levés par les Athéniens pour le service de la guerre [c]. Il fallut enfin satisfaire les demandes importunes des soldats; alors, au mépris des traités subsistans entre Athènes & la Perse, il

---

a Hæc extrema fuit ætas imperatorum Athenienfium, Iphicrates, Chabrias, Timotheus; neque post illorum obitum quisquam dux in illâ urbe fuit dignus memoriâ. Nepos in Timoth. Le biographe oublie Phocion.

b Athénée, l. XII, p. 534.

c Demosthen. Philipp. 1.

se mit, ainsi que son armée, à la solde d'Artabaze, riche satrape de l'Ionie, qui s'étoit révolté contre son maître Artaxerxes Ochus, le plus cruel & le plus détestable tyran qui eût jamais déshonoré le trône de Cyrus. Les armes des Grecs sauvèrent Artabaze du ressentiment implacable d'un monstre incapable de pitié ou de clémence ; & ce service signalé fut récompensé magnifiquement par la reconnoissance prodigue du satrape.

La guerre finit honteusement pour les Athéniens. Olymp. CVI. 1. A. C. 356.

Cette démarche, quelqu'extraordinaire qu'elle puisse paroître aux lecteurs modernes, ne déplut point aux Athéniens. Ils étoient accoutumés à laisser agir sans instruction & sans restriction leurs généraux chez l'étranger ; & les créatures de Charès le comblèrent d'éloges pour avoir su payer les troupes Grecques avec l'argent de la Perse. Mais ce triomphe fut de courte durée. Ochus envoya des ambassadeurs faire des remontrances aux Athéniens sur leur infraction à la paix, & il les menaça de secourir les rebelles avec trois cents voiles, s'ils ne rappeloient immédiatement leur armée de l'Asie. Cette juste menace, le défaut de succès contre les alliés, & une raison plus importante encore, qui

ſera bientôt connue, obligèrent les Athéniens de rappeler leurs forces & de terminer la guerre ſociale ſans avoir obtenu aucuns des objets pour leſquels elle avoit été entrepriſe. Les alliés ſe firent aſſurer les conditions qu'ils avoient eu la hardieſſe de demander. Ils regagnèrent complètement leur liberté & leur indépendance [a], & ils paſsèrent vingt années exempts de l'oppreſſion légale des ſubſides & des contingens, juſqu'à ce qu'ils furent forcés de ſe ſoumettre, avec le reſte de la Grèce, aux armes & aux intrigues de Philippe, & à la fortune irréſiſtible des Macédoniens.

Etat de la philoſophie.

Malgré la décadence de l'eſprit guerrier, l'extravagance des conſeils publics & la corruption générale des mœurs, qui régnoient dans Athènes & dans les autres villes de la Grèce, les arts & les ſciences y étoient cultivés encore avec ardeur & avec ſuccès. A cette époque, les élèves d'Hippocrate & de Démocrite enrichiſſoient la philoſophie naturelle de pluſieurs découvertes importantes [b]. Les

[a] Diodor., p. 424.

[b] Galenus de natur. facultat. & Hippocrat. περι αρχων, &c.

différentes branches des mathématiques, de la mécanique & de l'aſtronomie recevoient de grands accroiſſemens d'Eudoxe [a], de Cnide, de Timée de Locres [b], d'Architas de Tarente, & de Meton d'Athènes [c]. L'école de Mégare floriſſoit ſous Stilpon, le plus ſavant & le plus ſubtil de cette ſecte ſingulière, qui, pour ſes diſputes continuelles, mérita le ſurnom de contentieuſe [d]. La doctrine d'Ariſtippe étoit enſeignée par ſa fille Areté, & perfectionnée par Hégéſias & Anneceris, qui furent les précurſeurs d'Epicure [e]. La philoſophie ſévère d'Antiſthène avoit peu de diſciples [f]; mais Diogène ſeul valoit toute une ſecte [g].

Des beaux-arts. Sculpture.

La ſculpture étoit cultivée par Polyclète & par Canachus de Sicyone, par Naucide d'Argos, & par une foule d'artiſtes des autres villes de la Grèce, de l'Italie & de l'Ionie.

---

[a] Laert. l. VIII, ſect. 86, & Suid. in Eudox.

[b] Jambl. de Pythagor.

[c] Cenſorin de die natal.

[d] Ἐριστικν. Laert. l. VI, ſect. 107.

[e] Laertius & Suidas.

[f] Ælian. var. hiſtor. l. X, c. 16.

[g] Nous aurons occaſion par la ſuite de parler davantage de Diogène.

On admiroit particulièrement les ouvrages de Polyclète. Le plus remarquable de tous étoit sa statue colossale de Junon Argiène, composée d'or & d'ivoire. Toutefois le bronze & le marbre étoient les matériaux les plus employés. Les temples de la Grèce, & surtout ceux de Delphes & d'Olympie furent alors enrichis d'une multitude de productions de cette espèce. Une figure de Polyclète acquit une considération particulière ; on l'appela la règle ou la mesure, à cause de l'exactitude de ses proportions [a]. Lysippe même,

---

a Winckelmann, p. 653, & son traducteur M. Huber, vol. III, p. 34, diffèrent de Pline, l. 35, chap. 19. Ils confondent la statue appelée la Règle avec une autre appelée le Doriphore, parce qu'il portoit une lance. Voici les paroles de Pline : « Polycletus Sicyonius diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum ; idem & Doryphorum viriliter puerum. Fecit & quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à lege quâdam ; solusque hominum artem ipse (forsè ipsam) fecisse, artis opere judicatur. » Ils ont suivi Cicéron de clar. orator. c. 86. Mais Cicéron qui n'en parloit que par digression, pouvoit plus naturellement être induit en erreur que Pline, qui a écrit expressément sur la sculpture.

contemporain & favori d'Alexandre, la regardoit comme un modèle de perfection dont il étoit imprudent de s'écarter.

Ouvrages de Praxitèle. Olymp. CV. 1. A. C. 361.

Entre Polyclète & Lysippe fleurît Praxitèle dont les ouvrages formèrent la nuance intermédiaire entre le style sublime qui domina au siècle de Périclès, & le beau qui fut porté au plus haut degré de perfection sous Apelle & Lysippe, au siècle d'Alexandre. Les statues de Praxitèle, comparées à celles de Phidias, diffèrent autant que les tableaux du Guide & du Corrège, comparés à ceux de Jules Romain & de Raphaël. Les ouvrages des premiers étoient plus grands & plus sublimes, ceux des derniers plus gracieux & plus séduisans; les uns s'adressoient à l'imagination, & les autres aux sens. Les ouvrages de Praxitèle étoient placés à Athènes dans le Céramique; mais ni au Céramique ni en aucune partie du monde on ne voyoit une statue comparable à sa célèbre Vénus qui, pendant long-tems, attira des spectateurs à Cnide. Praxitèle avoit fait dans le même tems deux statues de cette déesse, l'une habillée & l'autre nue. La modeste décence des habitans de Cos préféra la première; l'autre fut achetée par les Cnidiens, & regardée

pendant long-tems comme leur plus grande richesse. Le voluptueux Nicomède, roi de Bithynie, desira d'acheter cette statue; & pour posséder cet ouvrage sublime, il offrit de payer les dettes des Cnidiens qui étoient immenses; mais ils résolurent de ne point se priver d'un chef-d'œuvre dont leur république tiroit tant de célébrité. « Ayant considéré, dit un ancien [a], les belles avenues qui conduisent au temple, nous entrâmes enfin sous la voûte sacrée. Au milieu est debout la statue de la déesse, en marbre de Paros. Un doux sourire siège sur ses lèvres; aucun vêtement ne voile ses charmes; sa main seule, comme par instinct, cache ces parties que la modestie ne permet pas de nommer. L'art de Praxitèle a donné au marbre la douceur & la sensibilité de la peau. O Mars, le plus fortuné des dieux! » Mais il n'est pas possible de traduire décemment dans une langue moderne cette description trop fidèle; description plus animée & plus voluptueuse que ne pût l'être le ciseau même de Praxitèle.

Vénus de Cnide.

La gloire que Polyclète & Praxitèle ac-

* Etat de la peinture.

a Lucian. amor.

quirent par leur art, fut égalée dans la peinture par Eupompe & Pamphile de Sicyone, par Euphranor de Corinthe, par Apollodore & Nicias d'Athènes, & sur-tout par Zeuxis & Timante [a]. Les ouvrages d'Eupompe sont à présent inconnus; mais dans son tems son mérite & sa célébrité occasionnèrent une nou-

---

a Pline, dans son trente-cinquième livre. J'ai fait peu d'attention aux prétendues époques de l'art, quand elles ne s'accordent pas avec les témoignages des auteurs plus anciens que Pline. Les historiens Grecs, de qui il a copié cette partie de son ouvrage, ont trouvé commode de donner à la fin de leurs récits les plus importans, quelques détails sur les hommes qui se sont le plus distingués dans les arts & dans les sciences, & dont ils n'ont pu parler en rapportant les affaires publiques, & en décrivant les guerres & les négociations. L'époque d'une paix fournissoit à l'historien un moment favorable d'où il pouvoit rétrograder & rassembler les noms dignes de passer à la postérité. Voilà les époques regardées par Pline, & après lui par Winckelmann comme des époques de l'art; c'étoit faute d'avoir réfléchi que les arts ne s'élèvent & ne fleurissent pas tout-à-coup; & que quand ils ont fleuri, ils ne tombent pas précipitamment, parce que l'esprit retient long-tems le mouvement qui lui a été communiqué; & que les facultés actives de l'homme une fois éveillées, ne peuvent aisément s'assoupir.

velle division des écoles qui étoient auparavant la Grecque & l'Asiatique. Après lui, l'école Grecque se divisa en celle d'Athènes & celle de Sicyone. Pamphile & Apelle son disciple donnèrent un nouvel éclat à la dernière, qui semble avoir fleuri plus longtems qu'aucune autre, puisque les tableaux portés avec pompe dans la célèbre cérémonie de Ptolémée-Philadelphe étoient tous des peintres de Sicyone [a].

Ouvrages de Pamphile.

Peu d'ouvrages de Pamphile ont été décrits par les auteurs anciens. Son tableau des Héraclides portant des branches d'olivier, & implorant l'assistance des Athéniens, n'a cependant point échappé à l'œil vigilant de la vanité nationale [b]. Il étoit Macédonien d'origine, & très-instruit dans la littérature & dans les sciences qu'il regardoit comme indispensablement nécessaires à un peintre. Chacun de ses élèves lui donnoit environ cinq mille livres; & c'est le premier qui ait mis un haut prix à ses ouvrages. Il vécut assez pour jouir de sa gloire, & il rendit sa profession tellement recommandable, que la

---

a Athen. deipn. l. V, p. 196.

b Aristoph. Plut. v. 385.

coutume vint à Sicyone, & ensuite dans les autres parties de la Grèce, d'instruire dans l'art du dessin les enfans des familles opulentes. Cette belle profession étoit interdite aux esclaves; & tant que la Grèce jouît de sa liberté, aucune production célèbre en sculpture ou en peinture ne sortit de mains accoutumées à la servitude [a].

D'Euphranor. Euphranor de Corinthe fut tout à-la-fois grand peintre & grand sculpteur. On admiroit l'air de dignité de ses héros. Il peignit les douze dieux. Son Théſée, disoit-il, avoit été nourri avec de la chair, & celui de Parrhasius avec des roses. Il écrivit sur les couleurs & la symétrie. D'Apollodore. Apollodore d'Athènes passa pour le premier qui connut la force de l'ombre & du jour [b]. Son prêtre

[a] Plin. l. XXXV, c. XXXVI, sect. 8.

[b] C'est ce qu'en dit Plutarque. Pline parle d'Apollodore avec plus d'enthousiasme. « Festinans ad lumina artis, in quibus primus refulsit Apollodorus Atheniensis.... Neque antè eum tabula ostenditur quæ teneat oculos. » Les éloges de Pline se heurtent souvent les uns les autres. Il dit fréquemment de différens artistes, qu'ils sont les premiers dans leur art & dans la même branche de cet art. La chaleur de son imagination ne lui laisse pas le tems de calculer le poids de

en prières, & son Ajax frappé de la foudre ; jouirent de la plus haute estime. Nicias son concitoyen excella dans les figures de femmes & dans toute la magie du coloris. Sa Calypso, son Andromède, son Io ; méritèrent de justes éloges ; mais son plus grand ouvrage fut la Nécromancie d'Homère [a]. Il étoit fort avancé en âge, quand Attale, roi de Pergame, lui offrit trois cents mille livres de ce tableau ; mais cet artiste qui étoit extrêmement riche, en fit présent à sa patrie. On demandoit à Praxitèle lesquelles de ses

De Nicias.

ses paroles. On ne sauroit justifier sa crédulité, son amour du merveilleux & son inexactitude. Cependant ses jugemens sur les tableaux & les statues ne sont pas sans mérite, puisque la perfection des ouvrages de l'art consiste à produire une impression profonde, à transporter & à élever les idées, ainsi qu'à ranimer ce feu du sentiment que Pline transmet si heureusement à ses lecteurs.

[a] Long-tems avant les ouvrages célèbres de l'art, Homère avoit vu la nature d'un œil pittoresque. Quant aux tableaux sans nombre copiés d'après lui, V. Fabricii biblioth. Græc. l. II, c. VI, p. 345. Homère a donné à l'esprit des idées grandes & pathétiques ; les peintres & les sculpteurs en ont fait des objets touchans & imposans pour les yeux.

statues

ſtatues il eſtimoit le plus? « Celles, répondit-il, dont les modèles ont été retouchés par Nicias. »

On ſait que Zeuxis naquit à Héraclée, mais on ignore dans laquelle des villes connues ſous ce nom. Il acquit de grandes richeſſes par ſes ouvrages, & enfin il en refuſa de l'argent, parce que, diſoit-il, on ne pouvoit les payer ce qu'ils valoient. La modeſtie de ſa Pénélope étoit une vraie leçon de morale. Il peignit Hercule, étouffant deux ſerpens en préſence d'Amphytrion & d'Alcmène étonnés. On a ſouvent cité ſon tableau dédié à Junon Lucine au temple d'Agrigente. Perſonne n'ignore qu'ayant eu la permiſſion de voir toutes nues les jeunes filles de cette floriſſante ville, il en choiſit cinq dont les charmes unis furent exprimés dans ce chef-d'œuvre. Son plus grand ouvrage fut Jupiter ſiégeant ſur ſon trône, & entouré des dieux [a]. De Zeuxis.

[a] Valerius Maxime, l. III, c. VII, parle de ſon Hélène peinte pour la ville de Crotone. Zeuxis donna pour inſcription à ſon Hélène nue les vers ſuivans de l'Iliade :

Timanthe. Timanthe atteignit le plus haut degré de son art ; mais son génie surpassa l'art lui-même. Dans son sacrifice d'Iphigénie, on

---

Ου νεμεσις, Τρωας και ευκνημιδας Αχαιυς
Τοιη δ' αμφι γυναικι πολυν χρονον αλγεα πασχειν
Αινως αθανατησι θεης εις ωπα εοικεν.

IL. III, v. 154.

« They cry'd, no wonder such celestial charms;
For nine long years have set the world in arms:
What winning graces! what majestic mien!
She moves a goddess, and she looks a queen. »

POPE.

Pope a paraphrasé le dernier vers Grec : « comme elle ressemble étonnamment aux dieux immortels ! » Celui-ci étoit sans doute plein de majesté pour les Grecs qui auroient regardé comme une faute poétique l'air de reine que Pope lui a donné. J'ai cité les vers d'Homère pour montrer par quels différens moyens la poésie & la peinture arrivent au même but. Homère & Zeuxis ont donné une haute idée de la beauté d'Hélène ; mais Homère y est parvenu par les effets que cette beauté produit sur Priam & sur Penthée, qu'elle ranime malgré les glaces de l'âge, comme il l'a si bien décrit :

Γηραι δη πολεμοιο πεπαυμενοι, αλλ' αγορηται
Εσθλοι τεττιγεσι εοικοτες οιτε καθ' υλην
Δενδρεω εφεζομενοι οπα λειριοεσσαι ιεισι.

voyoit une douleur graduée fur les vifages des fpectateurs : dans toute la perfonne de fon oncle Menelas, elle étoit portée jufqu'au point où elle pouvoit arriver, fans être incompatible avec la beauté. Mais Agamemnon, qui étoit encore plus profondément affligé du fort malheureux de fa fille, fe couvroit la figure de fon manteau. Dans quelques autres de fes ouvrages, Timanthe

---

Quand le moine Grec Conftantin Manafsès (Chron.. p. 20.) décrit la beauté d'Hélène :

Ην η γυνη περικαλλης ευοφρυς ευχρουστατη
Ευπαρειος ευπροσωπος βοωπις χιονοχρους ;

& ainfi de fuite dans une douzaine de vers, l'imagination du lecteur ne peut le fuivre. Chaque épithète chaffe la précédente de la mémoire ; on croit voir un homme amaffer avec peine fur le haut d'une montagne des pierres qui retombent par un autre endroit. On trouve le même mauvais goût dans le portrait d'Alcine par l'Ariofte. Comme Virgile eft différent ! « Pulcherrima Dido. » Il favoit bien ce qui fépare les images poétiques des images pittoresques. Nos romans Anglois font remplis d'exemples de ce mauvais goût, qui vient de ce qu'on fe méprend fur les limites de ces deux arts amis, quoique très-diftincts l'un de l'autre. V. ci-deffus vol. III, ch. 14, p. 30.

O ij

trouva le moyen de tranſporter l'ame au-delà de ſes tableaux. Il peignoit moins pour l'œil que pour l'imagination. Ses ouvrages, ainſi que les deſcriptions d'Homère & de Milton, laiſſoient plus de choſes à entendre qu'ils n'en pouvoient exprimer.

Le pouvoir de l'expreſſion fut porté ſi loin, qu'il eſt difficile de le croire, & à peine poſſible de le comprendre. Les uſages civils & militaires des Grecs, il eſt vrai, donnoient en cela de grands avantages à leurs artiſtes. Ariſtide, peintre Thébain, repréſentoit le ſac d'une ville : entre pluſieurs ſcènes remplies d'horreur, il peignit un enfant ſuſpendu à la mamelle de ſa mère bleſſée, & qui « ſentoit avec effroi * qu'après ſa mort il alloit ſucer du ſang au lieu de lait. » Parrhaſius d'Ephèſe avoit auparavant repréſenté le peuple d'Athènes dans une figure dont le caractère étoit tout à-la-fois cruel & plein de pitié, orgueilleux & humble, brave & lâche, vil & élevé. De telles complications, ainſi que de telles différences ſont ſans contredit hors de la portée de l'art moderne, & on les regardera comme fabuleuſes. Il eſt digne

* Tels ſont les mots de Pline.

d'observer que le même Parrhasius, qui semble avoir réuni les talens du Dominicain, de Raphaël & du Corrège, étoit sur-tout célèbre par le moëlleux de ses contours & la douceur avec laquelle ces contours ondoyoient & glissoient sur le fond du tableau [a].

On convient que la beauté idéale, les vé- Coloris.

[a] Pline en parle comme de la perfection de l'art : Hæc est in picturâ summa sublimitas. Corpora enim pingere & media rerum, est quidem magni operis, sed in quo multi, gloriam tulerint. Extrema corporum facere, & desinentis picturæ modum includere, rarum in successu artis invenitur. Ambire enim debet se extremitas ipsa & sic desinere, ut promittat alia post se, ostendatque etiam quæ occultat. » Ibid. c. XXXVI, sect. 5. M. Falconet, dans ses observations sur ce passage, est d'une opinion différente. Il pense qu'il est plus difficile de peindre les parties du milieu, que les ombres & les teintes qui entourent les extrémités des objets, parce que les premières, indépendamment de la couleur, doivent avoir leur forme, leur relief, leur profondeur, & toutes les nuances de la nature. Il donne pour exemple les têtes peintes par Rubens & Vandyck, vues de front. Pline, s'il eût vécu de notre tems, eût pu donner à son tour, pour exemples du contraire, les contours ondoyans & le moëlleux inimitable du Corrège.

ritables proportions, les attitudes nobles & naturelles, & une manière constamment grande, ont également appartenu aux peintres comme aux sculpteurs de l'antiquité. Mais les modernes, soit par vanité ou par jalousie, ne veulent accorder aux premiers que les qualités qu'on reconnoît dans les monumens qui nous restent des derniers. Aussi suppose-t-on que le coloris des peintres Grecs étoit défectueux ; & cette supposition a été soutenue à l'aide de ce passage de Pline : « avec quatre couleurs seulement, Apelle, Echion, Melanthius & Nicomaque ont produit ces ouvrages immortels que des villes & des républiques ont été seules en état d'acheter. » Ces couleurs étoient le blanc, le rouge, le jaune & le noir. On a dit souvent qu'un peintre ne pouvoit avec ces quatre couleurs sur sa palette, colorier comme la nature, & encore moins atteindre à la magie du clair-obscur. Cependant un grand artiste Anglois pense que ces quatre couleurs suffisent pour toutes les combinaisons possibles. « Moins il y a de couleurs, observe-t il, plus leur effet doit être brillant. Deux couleurs mêlées ensemble ne conservent pas l'éclat dont

elles jouiſſoient ſéparément, & trois le conſervent bien moins que deux [a]. » Pline prétend qu'Apelle répandoit ſur ſes tableaux, quand ils étoient finis, une liqueur tranſparente qui augmentoit la netteté & le brillant de l'enſemble, en adouciſſant l'éclat des couleurs trop vives. C'eſt ſelon le même excellent peintre, une deſcription juſte & correcte du vernis employé par l'école Vénitiène & le Corrège, dans les ouvrages deſquels on ne le diſtingue, comme dans ceux cités par Pline, que par une grande connoiſſance de l'art. Il en conclut que ſi les chefs-d'œuvres de la peinture ancienne avoient réſiſté aux injures du tems, nous les trouverions probablement deſſinés avec la même correction que le Laocoon, & auſſi admirablement coloriés que les productions pleines de vie du Titien.

Les mêmes perſonnes qui ne conteſtent pas aux Grecs la plus grande perfection dans l'art de colorier chaque figure en particulier, ne veulent pas qu'ils aient connu l'effet du clair-obſcur ou la diſtribution de tous les tons Clair-obſcur.

a V. les notes de M. Reynolds ſur la traduction de l'art de peindre de Dufreſnoy, par M. Maſon.

de lumière & d'ombres sur les différens plans d'un tableau. Les anciens pouvoient, disent ces mêmes personnes, exceller dans un solo; mais ils ne savoient pas faire marcher ensemble différens instrumens dans un concert. On ne peut découvrir si cette observation est bien fondée, qu'en examinant avec soin les anciens auteurs chez qui l'on voit que les peintres Grecs ont eu de grands succès, même dans cette partie [a].

Ouvrages littéraires.

De tous les arts qui furent cultivés à cette époque, aucun ne fut porté plus loin que

[a] En parlant de Nicias, Pline dit : « Lumen & umbras custodivit, atque ut eminerent è tabulis picturæ maximè custodivit. » S'il n'est pas ici question du clair-obscur, le dernier membre de la phrase est un pléonasme. Voici un autre passage encore plus décisif, l. XXXV, c. XI. « Tandem se ars ipsa distinxit & invenit lumen atque umbras, differentia colorum alternâ vice sese excitante. Deinde adjectus est splendor, alius hic quàm lumen : quem, quia inter hoc & umbram esset, appellaverunt Tonon : commissuras verò colorum & transitus Harmogenen. » Le clair-obscur en peinture est comme la contre-partie en musique; & si les anciens ne les ont point cultivés, peut-être que la musique & la peinture n'y ont rien perdu. Les anciens ont surpassé de bien loin les modernes dans la mélodie & le dessin, dans l'effet & l'expression.

la prose. L'hiſtoire de Thucydide fut continuée par Xénophon; mais nous prendrions une idée bien imparfaite de cet écrivain, ſi nous le jugions par ſon hiſtoire Grecque, à laquelle il ſemble n'avoir pas mis la dernière main. Nous reconnoiſſons néanmoins dans cet ouvrage, comme dans ceux qu'il a terminés, le diſciple de Socrate, & celui qui reſſembloit le plus à ſon maître par le ſentiment, l'expreſſion [a], & les reſpectables foibleſſes [b] de ce grand caractère. Nous y voyons la même inflexibilité de vertu, le même eſprit infatigable, la même probité, la même humanité, la même crédulité, le même enthouſiaſme, & cette propriété de penſées & de paroles dont la ſimplicité & les graces naturelles effacent tous les ornemens de l'art.

Xé[nophon.]

Son caractère.

[a] V. la deſcription que fait Alcibiade de l'éloquence de Socrate dans le Sympoſium de Platon.

[b] Il eſt digne de remarquer que la croyance ſuperſtitieuſe de Xénophon dans les avis du ciel, dont nous voyons tant d'exemples, particulièrement Anabas, l. III, c. 1, l. V, c. VIII, & l. VI, c. 1, ne l'a jamais porté à rien d'imprudent & de dangereux, & ne l'a jamais détourné de rien d'utile ou de vertueux. C'eſt ainſi que les avis que recevoit Socrate de ſon démon familier, étoient toujours d'accord avec la ſaine raiſon.

Ses expéditions militaires.

Cet écrivain supérieur, qui auroit pu éclairer son pays, s'il étoit venu dans un tems où les Athéniens n'eussent pas été assez instruits pour qu'on eût rien à leur apprendre, & trop corrompus pour se corriger, avoit atteint sa cinquantième année dans une heureuse obscurité, jouissant de la société intime de Socrate & de celle d'un petit nombre d'amis choisis. Proxène, l'un d'entr'eux, illustre exilé de Thèbes, qui connoissoit le mérite de Xénophon, l'engagea à se rendre à Sardis, où il vouloit le présenter à Cyrus, frère d'Artaxerxes, & gouverneur de l'Asie mineure, dont il avoit trouvé l'amitié plus utile que les honneurs précaires de son ingrate & capricieuse république. Xénophon communiqua cette proposition à Socrate, qui, soupçonnant que les Athéniens pourroient désapprouver le projet de son ami, parce que les Perses étoient alors alliés de Sparte, lui conseilla de consulter l'oracle de Delphes[a]. Xénophòn ne suivit ce conseil qu'en partie; & comme il étoit curieux de faire ce voyage, il ne demanda pas à l'oracle s'il devoit l'entreprendre, mais seulement par

a Anabas, l. V, p. 356 & suiv.

quelles prières & quels sacrifices il pouvoit en assurer le succès. Socrate n'approuva point cette précipitation ; mais la réponse du dieu lui fit croire que Xénophon devoit obéir. Nous avons rapporté dans une partie précédente de cet ouvrage les suites importantes de cette résolution pour les dix mille Grecs qui suivirent les drapeaux de Cyrus. Après sa glorieuse retraite de la haute Asie, Xénophon resta plusieurs années sur la côte occidentale, où il partagea les victoires d'Agésilaus qu'il admiroit, & avec lequel il revint en Grèce, & gagna la bataille de Coronée.

Pendant ce tems-là les Athéniens avoient porté contre lui un décret d'exil ; mais ayant acquis des richesses considérables dans son expédition d'Asie, il les avoit déposées à Ephèse entre les mains du garde du temple de Diane, avec ordre, s'il périssoit à la guerre, de consacrer sa fortune au culte de la déesse. Ayant survécu à l'action sanglante de Coronée, qu'il décrivit ensuite d'une manière si touchante dans son Hellenique, il s'arrêta dans la ville de Scilluns, nouvel établissement formé par les Lacédémoniens, à moins de trois milles d'Olympie. Mégabire, garde du temple de Diane, vint voir les jeux

olympiques, & lui rendit fidèlement son dépôt, avec lequel Xénophon, sur la foi d'un oracle, acheta dans le voisinage de l'Elide une portion de terre agréablement située, baignée par le Sellène, nom semblable à celui de la rivière qui coule près d'Ephèse. Xénophon bâtit sur ses bords un temple, incomparablement plus petit sans doute, mais semblable pour la forme au grand temple de Diane. L'image de la déesse ressembloit à celle d'Ephèse autant qu'une figure en cyprès pouvoit ressembler à une statue d'or. Les deux côtés de la rivière étoient plantés d'arbres fruitiers. Les plaines & les prairies des environs fournissoient d'excellens pâturages. Les forêts & les montagnes d'alentour abondoient en sangliers, en bêtes fauves & en toute autre espèce de gibier. Les fils de Xénophon y chassoient souvent avec la jeunesse des villages voisins, & il invitoit & traitoit une fois l'an tous les habitans du pays à une fête en l'honneur de Diane. Une inscription modeste sur une colonne de marbre érigée près du temple, annonçoit la sainteté du lieu. « Cette terre est consacrée à Diane. Quiconque en sera possesseur, emploiera la dixième partie du produit annuel aux sacrifices, & le reste

aux réparations & à l'ornement du temple. La déesse [a] ne pardonnera pas la moindre négligence. » Par cette inscription où il n'avoit pas voulu mettre le nom du fondateur, Xénophon sembloit prévoir les calamités qui alloient bientôt l'assaillir.

Dans la guerre entre les Lacédémoniens & les habitans d'Elée, la ville de Scilluns & son territoire furent saisis par les troupes Eliènes; & ce philosophe historien, après avoir composé dans cette délicieuse retraite ces ouvrages inappréciables qui inspireront dans tous les siècles l'amour de la vertu, fut obligé sur la fin de sa carrière de chercher un asyle dans la ville corrompue & licencieuse de Corinthe.

Ses ouvrages.

On a déja parlé de son expédition, de son histoire Grecque & de sa description des gouvernemens de Sparte & d'Athènes. Sa Cyropédie est un roman philosophique, dont l'objet est de rappeler à des exemples la doctrine de Socrate dans les *memorabilia*, & de développer les succès naturellement attachés à la pratique de la sagesse & de la vertu dans les grandes affaires de la guerre & du gou-

a Xénoph. Anabas, l. V, p. 356 & suiv.

vernement. Le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de cet ouvrage, c'eſt que pluſieurs ſavans, trompés par la naïveté inimitable & par la ſéduction de ſes récits, l'ont pris pour une véritable hiſtoire, & ſe ſont perſuadés qu'il étoit poſſible que, pendant le cours d'une longue vie, Cyrus eût invariablement ſuivi les préceptes de la plus ſublime philoſophie. Xénophon entreprit dans ſes Economiques une tâche plus humble & non moins utile, celle de régler les devoirs de la vie domeſtique. Le dialogue, intitulé Hieron, peint la misère des tyrans, en oppoſition avec le bonheur des princes vertueux, d'un coloris ſi vif & ſi expreſſif, qu'un admirateur des anciens pourroit défier les modernes d'ajouter un ſeul trait à ce tableau. En parlant des ouvrages de Xénophon, il ne faut pas oublier ſon traité des revenus d'Athènes, écrit pendant ſon exil. Au lieu de marquer du reſſentiment contre l'inflexible cruauté de ſes concitoyens, il leur donna les avis les plus judicieux & les plus convenables ſur l'amélioration des revenus publics, & l'on a quelque raiſon de croire qu'une partie de ſes avis fut adoptée.

Les orateurs Lyſias & Iſocrate fleurirent

dans le même tems. Le premier se distingua par la finesse & la subtilité de ses plaidoyers ; le second par l'élégance polie de ses discours politiques & moraux [a]. Isocrate ne se hasarda point à parler en public, parce que sa constitution & sa voix ne lui permettoient pas les efforts nécessaires en pareille occasion. Son école d'éloquence & de littérature fut fréquentée par les jeunes gens les plus distingués d'Athènes & des républiques voisines, & même par des princes étrangers ; & comme sa morale étoit tirée de l'école de Socrate, ses longs & honorables travaux contribuèrent à conserver, parmi ses compatriotes dégénérés, quelques étincelles de vertu [b].

Platon. Sa naissance & son éducation.

Mais le personnage le plus remarquable de ce siècle, dont les talens bien dirigés eussent été les plus utiles à ses contemporains, fut le célèbre Platon, homme justement admiré & plus extraordinaire encore qu'admirable. La même année où commença la guerre du Péloponèse, fut celle de la naissance de Platon.

---

a V. les vies de Lysias & d'Isocrate à la tête de ma traduction de leurs ouvrages.

b Id. ibid.

Il descendoit des Codrides, la plus illustre comme la plus opulente famille d'Athenes. Son éducation fut digne de sa naissance. La gymnastique forma & fortifia son corps; son esprit s'agrandit & s'éclaira par l'étude de la poésie [a] & de la géométrie, d'où il tira cette sagacité de jugement & cette chaleur d'imagination, qui, par l'excès où il porta ces deux qualités, le rendirent tout à la fois l'écrivain le plus subtil & le plus brillant de l'antiquité [b]. Dans sa vingtième année, il

[a] Diogen Laert., l. II

[b] Les dialogues de Platon sont si différens les uns des autres pour la pensée & l'expression, que si nous ne savions pas combien son génie étoit versatile, il nous seroit difficile de croire qu'ils ont été faits par le même homme. Il est subtil, lent & minutieux dans le Cratyle, Parmenides, Menon, Theætete & le sophiste; il est fleuri, pompeux & enflé dans son Timée, le panégyrique, le Symposium & le Phédre; mais dans ces écrits inestimables, l'Apologie, Criton, Alcibiade, Gorgias, Phædon, & la plus grande partie de ses livres sur les loix, où il soutient la doctrine de Socrate, & s'abandonne sans art ni affectation à la pente naturelle de son progre génie, son style a une douceur & un charme inimitables, toujours élégant & souvent sublime. Sa République qu'on regarde généralement comme son plus grand ouvrage,

fit connoiſſance avec Socrate ; & ayant comparé ſes productions poétiques avec celles de ſes immortels prédéceſſeurs, dans cette partie de la littérature, il livra les ſiennes aux flammes, & s'adonna entièrement à la philoſophie. Pendant huit ans il ſuivit aſſidument les leçons de Socrate ; & ce fut une indiſpoſition.[a] accidentelle qui l'empêcha d'aſſiſter aux dernières converſations du ſage, lorſqu'il fut condamné à boire la ciguë. Platon a tranſmis à l'admiration de la poſtérité ces converſations telles que des témoins les lui rapportèrent ; & la ſenſibilité touchante avec laquelle il décrit la conduite inimitable de Socrate, dans cette importante occaſion, prouve quel profond intérêt il prit à ce triſte événement.

La crainte ou le dégoût éloigna le diſciple de Socrate des meurtriers de ſon maître. Ayant paſſé quelque tems à Thèbes, à Elis & à Mégare, où il converſa avec quelques-uns de ſes condiſciples, l'amour des ſciences l'entraîna dans la grande Grèce ; de-là il par- Ses voyages.

---

eſt pleine des beautés & des défauts qui le caractériſent. V. Denys d'Halycarnaſſe ſur Platon.

a Πλατων δε (οιμαι) ηϲθενει. Phædo. 2.

tit pour Cyrène, attiré par la réputation du mathématicien Théodore. L'Egypte mérita ensuite sa curiosité, parce que la science de Théodore y avoit pris naissance, & que les Pythagoriciens de la grande Grèce en avoient tiré plusieurs dogmes de leur philosophie.

A son retour à Athènes, Platon ne dut pas être curieux de se mêler des affaires publiques. Le tems étoit passé, où les vertus d'un Solon & d'un Licurgue pouvoient réformer les mœurs de ses concitoyens. Quand la société n'a pas encore fait de grands progrès, l'exemple & les discours d'un homme sage & désintéressé peuvent être d'une heureuse influence dans la république dont il est membre. Mais au tems de Platon, les Athéniens étoient livrés aux vices les plus honteux. Son imagination impétueuse les compare quelquefois à des vieillards qui ont survécu à leurs sens, & avec qui c'est en vain qu'on raisonne; quelquefois à des bêtes féroces qu'il est dangereux d'approcher, & enfin à une terre stérile qui repousse toutes les plantes utiles pour ne produire que des ronces [a]. Il s'écarta prudemment d'un théâtre qui ne lui présen-

[a] Republic. l. VI, p. 38.

toit que des dangers ou des dégoûts, & il acheta une petite maison de campagne dans les fauxbourgs, près de l'académie ou du gymnase que Cimon avoit si élégamment orné. Sa réputation y attira les hommes les plus illustres de son tems. La jeunesse la plus distinguée d'Athènes fréquenta journellement son école; & si l'on excepte ses voyages en Sicile, il y passa quarante ans à instruire ses disciples & à composer ces dialogues qui ont tant servi aux philosophes anciens & modernes les plus célèbres, sans en excepter ceux qui ont rejeté sa doctrine, en affectant de le traiter de visionnaire.

Il s'établit dans l'académie.

L'esprit vaste de Platon embrassa tout l'horizon des sciences. Avant lui les objets de la pensée humaine avoient été réduits par les Pythagoriciens à certaines classes ou genres [a].

Caractère général de sa philosophie.

---

a On avoit fait beaucoup de divisions moins parfaites avant qu'Archytas de Tarente eût distingué les dix catégories. Simplicius & Jamblichus apud Fr. Patricium. Discuss. Peripatet., t. II, p. 181. Cette division, la plus parfaite qui eût encore été trouvée par des philosophes, Platon l'avoit apprise d'Archytas. Elle consistoit en substances & en modes. Les substances sont

La nature de la vérité avoit déja été approfondie ; & l'on savoit distinguer les rapports de l'attribut d'une proposition avec son sujet [a]. Les sciences avoient déja été divisées en naturelles & morales, ou dans le style de Platon, en connoissance des choses humaines & divines. L'art frivole du syllogisme n'étoit pas encore inventé, & la logique de Platon [b], moins compliquée & plus utile,

du premier ordre, telles que les individuelles qui ne sont dans aucuns sujets, & qu'on ne peut leur attribuer ; ou du second ordre, dès qu'elles sont renfermées dans les premières, & qu'on peut les leur attribuer, comme les genres & les espèces de substances. Quant aux modes, il y en a neuf sortes, la quantité, la qualité, le rapport, l'habitude, le tems, le lieu, la possession, l'action & la passion. Aristot. de Categor.

[a] Les logiciens les appellent les cinq attribuables, ou plus proprement les cinq classes d'attributs, qui sont le genre, l'espèce, la différence spécifique, la propriété & l'accident. L'usage de ces distinctions est général dans tout sujet qui demande une définition & une division ; cependant si l'on prétend y comprendre tout ce qu'on peut dire d'un sujet, l'énumération n'est certainement pas complète.

[b] La science, proprement appelée logique, a été

ſe bornoit à la définition & à la diviſion, par le moyen deſquelles il cherchoit à fixer & à déterminer non ſeulement la doctrine pratique de la morale & de la politique, mais les ſpéculations abſtraites & obſcures de la théologie myſtique. Il faut déplorer qu'un génie ſi grand & ſi original ſe ſoit mépris ſur les objets propres & ſur les limites naturelles de l'entendement humain ; & que la plupart des recherches de Platon & de ſes ſucceſſeurs aient ſi peu de rapport aux affaires publiques de leur tems. Cependant les ſpéculations dans leſquelles ils s'enfoncèrent, quoiqu'infiniment peu liées avec les révolutions politiques de la Grèce, ſemblent trop intéreſſantes en elles-mêmes pour être paſſées entièrement ſous ſilence dans cette hiſtoire, ſur-tout quand on conſidère que la philoſophie de Platon & de ſes diſciples s'eſt répandue chez tous les peuples civiliſés du globe ; que pendant pluſieurs ſiècles elle a gouverné deſpotiquement les opinions de la partie ſpécu-

inventée par Ariſtote. La diviſion des ſciences en logique, phyſique & morale, avoit été faite par Xénocrate ſon contemporain. V. Brucker ſur Ariſtote & Xénocrate. Nous parlerons bientôt d'Ariſtote.

lative du genre humain, & qu'elle influe sur l'Europe moderne où elle partage encore les sentimens des savans.

Difficulté d'expliquer & d'analyser ses idées.

La manière vive, mais décousue avec laquelle Platon lui-même explique ses opinions, rend difficile l'entreprise de les rassembler & d'en faire l'analyse. Le grand nombre d'interlocuteurs de ses dialogues, l'ironie de Socrate, & le mélange continuel des sentimens de Platon avec ceux de son maître, augmentent la difficulté, & ne permettent pas de juger de l'esprit & du but de l'ensemble par des passages particuliers. Cependant les ouvrages de Xénophon peuvent mettre un homme laborieux en état de séparer l'or pur de Socrate des matières étrangères avec lesquelles il se combine dans les mines si riches du Platonisme; & il pourroit, en comparant avec soin les différens ouvrages de Platon, déterminer avec certitude quels ont été ses principaux desseins.

Grandes vues de ce philosophe.

En partant de ce point élevé, il paroîtroit que Platon a voulu concilier les apparences du monde physique & du monde moral, avec le sage gouvernement d'une cause immuable existante par elle-même; expliquer la nature & l'origine de l'ame humaine, ainsi

que de ses différentes facultés de percevoir, de vouloir & de comprendre ; & bâtir sur les principes résultans de ces découvertes, un systême de morale qui, selon qu'il seroit suivi par l'espèce humaine, non-seulement favoriseroit son indépendance & sa sûreté sur la terre, mais assureroit son bonheur & sa perfection dans une autre vie.

Sa théologie.

Portons au hasard nos yeux autour de nous, nous verrons par-tout, dit Platon, une procession majestueuse [a]. Les objets qui composent le monde matériel s'élèvent, changent, périssent & sont remplacés par d'autres qui essuient les mêmes révolutions [b]. Un corps en meut un autre qui en meut un troisième, & ainsi de suite ; mais la première cause du mouvement n'est dans aucun d'eux. Cette cause n'agit point au hasard ; les mouvemens réguliers des corps célestes [c], l'ordre ma-

---

a Ceci est emprunté d'Héraclite qui exprimoit la même idée, en disant que toutes les choses corporelles étoient dans un flux & reflux perpétuel. V. Platon in Thætet., p. 83, & in sophist., p. 108.

b Timæus sub initio.

c Il veut parler des étoiles fixes ; quant aux mouvemens des planètes, il les attribuoit à une autre cause, comme on verra plus bas.

gnifique des ſaiſons, l'admirable ſtructure des plantes & des animaux annoncent un auteur plein d'intelligence [a]. Il eſt difficile que la nature de la divinité ſe découvre à nos recherches, & il eſt impoſſible à la parole de la décrire; cependant ſes ouvrages prouvent que ſa puiſſance, ſa ſageſſe & ſa bonté vont au-delà de ce que l'imagination peut concevoir [b]. Ces attributs doivent être unis dans la cauſe exiſtante par elle-même. Elle eſt donc immuable [c], puiſqu'aucun changement ne peut augmenter ſes perfections, & qu'il ſeroit abſurde d'en ſuppoſer aucun qui pût les diminuer [d].

Coſmogonie. Pouſſée par ſa bonté, la divinité contemplant en elle-même les idées ou les archétypes de tous les poſſibles, forma le bel arrangement de cet univers de la matière inerte

---

a Plato de legibus, l. X, p. 609.

b Timée, p. 477, & République, l. II, p. 144.

c Quant à l'immuabilité de la divinité, Platon, contre ſa coutume ordinaire, ſe borne à employer un argument d'induction. « Même parmi les choſes matérielles, les plus parfaites ſentent le moins les effets du tems, & demeurent le plus long-tems inaltérables. » Republ. p. 150.

d Ibid. p. 150.

& confuse, qui existant de toute éternité, avoit été sans cesse animée par un principe irrégulier de mouvement [a]. Ce principe que Platon appelle l'ame irraisonnable du monde, lui paroît suffisamment prouvé par les exceptions sans nombre aux loix de la nature, par les passions extravagantes des hommes, & par le mal physique & moral, qui, en conséquence de ces exceptions & de ces passions, prévalent si visiblement dans l'univers. Sans admettre une certaine roideur intraitable & un désordre vague si essentiel à la matière qu'on ne peut jamais l'y soustraire entièrement, il sembloit impossible d'expliquer l'origine du mal sous le gouvernement de la divinité [b].

C'est avec ces matériaux indociles que Dieu, suivant la doctrine fantastique de Platon, forma les quatre élémens, & construisit la belle charpente des cieux & de la terre, d'après ces idées éternelles [c] qui subsistent dans

---

[a] Politic. p. 110 & suiv., & Timée en plusieurs endroits.

[b] De legibus, l. X, p. 608. Philem. p. 160.

[c] Ces modèles ou παραδειγματ sont les idées de Platon si mal expliquées par plusieurs des derniers Platonistes ou Eclectiques. Il les nomme indifféremment

ιδεας, ειδη, εικονας, τα κατα ταυτα ει ωσαυτως εχοντα. Les deux dernières expressions sont employées pour les distinguer des formes légères & périssables de la matière. Platon représente ces idées comme existant dans l'intelligence divine, tels que des êtres entièrement spirituels, qui ne sont l'objet d'aucun sens, & que le tems & le lieu ne bornent pas. Ces idées ont été jetées dans les diverses sortes d'êtres animés, dans lesquelles (selon Ammonius in Porphir. introduct. p. 29.) elles existent comme l'impression d'un cachet sur la cire à laquelle il a été appliqué. Dans son état préexistant, l'ame humaine voyoit ces formes intelligibles à leur place originaire, le champ de la vérité. Mais depuis que les hommes ont leur corps pour prison, ils reçoivent ces idées des objets extérieurs, comme il est dit dans le texte. Telle est la doctrine de Platon. Mais beaucoup des derniers Platonistes, & même quelques écrivains de ce siècle ont imaginé qu'il avoit donné à ces idées une existence séparée & indépendante. V. Brucker, histor. philosoph., p. 695 & suiv. Gedike histor. philosoph. ex Ciceron. collect. p. 183 & suiv. Monboddo, origine du langage, vol. I, c. 9. De toutes les absurdités embrassées par des philosophes, la plus grande sans contredit seroit de croire qu'il existe des modèles éternels & immuables des genres & des espèces de toutes choses, indépendamment de l'ame dans laquelle ces notions abstraites ont été conçues. Il n'est donc pas extraordinaire que beaucoup d'écrivains de l'école d'Alexandrie, dont l'imagination extrava-

la divine intelligence [a]. Considérant que les êtres doués de facultés spirituelles étoient de beaucoup préférables aux autres, Dieu jeta dans le monde corporel une ame raisonnable qu'il unit au principe actif, mais dénué de raison, essentiellement inhérent à la matière [b]. Ayant ainsi formé & animé la terre, le soleil, la lune & les autres divinités visibles, le grand auteur des esprits s'occupa à

Doctrine des idées.

---

gante avoit réalisé les abstractions métaphysiques, aient animé & personnifié le λογον τȣ θεȣ, l'entendement divin dans lequel, selon Platon, ces idées résidoient, & par qui elles étoient communiquées aux autres intelligences. Les mêmes fanatiques visionnaires, qui ont découvert dans le λογος de Platon la seconde personne de la Trinité, ont reconnu le Saint-Esprit dans son ame du Monde. Mais comme ce principe irraisonnable du mouvement s'accordoit mal avec la troisième personne de la Trinité, ils ont imaginé une ame hyper-cosmienne, dont Platon ne parle pas. V. l'Encyclopédie, art. Eclectique. Brucker. hist. philosoph. vol. I, p. 712 & suiv.; & Meiner Beytrag zur geschichte der denkart der ersten sahrhunderte nach Christi geburt in einigen betrachtungen über die neu Platonische philosophie.

a Timée, polit., l. VI.

b Ibid. polit., l. VI, p. 477 & suiv.

créer les dieux invisibles & les démons [a]; desquels Platon décrit la nature & l'histoire avec une déférence respectueuse pour la religion de son pays [b]. Après avoir achevé ce grand œuvre, le Dieu des dieux contemplant encore dans son intelligence les formes idéales, y découvrit les modèles de trois espèces d'êtres qu'il réalisa dans les habitans mortels de la terre, de l'air & de l'eau. Ce fut aux divinités inférieures qu'il donna la tâche de former ces êtres sensibles, mais dépourvus de raison, parce que si ces êtres fussent aussi sortis de ses mains, ils eussent été immortels comme les dieux [c]. D'un autre côté, il forma lui même les ames humaines du reste de l'ame raisonnable du Monde. D'abord elles existèrent sous la forme de démons, pourvues seulement d'un corps subtil de substance éthérée. Ayant ensuite offensé la Divinité, en négligeant leur devoir, elles furent condamnées à s'unir à la masse épaisse

---

a Timée, p. 480.

b Apolog. Socratis.

c Timée, p. 480 & 481.

ſous laquelle leurs divines facultés ſont enveloppées [a].

Il étoit néceſſaire d'expliquer la théologie métaphyſique de Platon, quelque chimérique qu'elle puiſſe paroître, parce que la doctrine des formes idéales, & celle de l'état préexiſtant de l'ame humaine, ſont les principaux fondemens de ſa philoſophie. Avant d'être empriſonnées dans les corps, les ames jouiſſoient de la préſence de leur auteur, & contemploient les idées immuables & les eſſences des choſes dans le vaſte champ de la vérité. C'étoit à voir & à examiner ces éternels archétypes d'ordre, de beauté & de vertu que conſiſtoient la plus noble énergie & la plus haute perfection de ces eſprits céleſtes [b], qui étant des émanations de la divinité, ne pouvoient jamais ſe contenter d'objets & d'occupations indignes de leur divin modèle. Mais dans leur état actuel, les hommes ne peuvent ſaiſir avec leurs ſens que des images fugitives & des repréſentations imparfaites de ces eſſences immuables des choſes dans les objets paſſagers du monde

Morale de Platon.

a Timée, p. 480, 481.
b Republ., l. VI. Phædrus, Philebus, &c.

matériel, qui sont si peu durables, que souvent ils changent de nature & de propriétés, même pendant qu'on les examine [a]. D'ailleurs nos sens eux-mêmes sont sujets à une multitude de désordres ; & si nous ne sommes pas constamment sur nos gardes, ils ne manquent jamais de nous tromper [b]. De-là nos erreurs continuelles en jugeant des hommes & des choses ; de-là les objets peu convenables que nous poursuivons ; de-là les moyens défectueux par lesquels nous cherchons à les atteindre ; de-là en un mot toutes les erreurs & tous les maux de la vie. Néanmoins dans cet état de dégradation auquel les hommes sont condamnés pour leurs fautes passées, leur bonheur ne cesse d'occuper l'Etre suprême. Aucun d'eux ne peut s'élever assez haut ni tomber assez bas pour échapper à l'œil & au bras du Tout-puissant [c]. La divine providence observe & règle les plus petites comme les plus grandes de ses productions. Comme le bien d'une partie est subordonné à celui du tout, il est nécessaire

[a] Phædo, Timæus, &c.
[b] Phædo, p. 31 ; & Repub. l. V.
[c] De legibus.

que chaque individu ſoit récompenſé ou puni, ſelon qu'il remplit la tâche qui lui eſt aſſignée. Ce n'eſt que par l'accompliſſement de ſes devoirs que l'homme peut regagner la bienveillance de ſon créateur [a]; car il eſt ridicule de penſer que cette faveur inappréciable puiſſe être achetée par de riches préſens & par des ſacrifices magnifiques. La religion ne peut être un commerce d'intérêt [b]. Que pouvons-nous offrir aux dieux, que ce qu'ils nous ont donné les premiers ? Doivent-ils nous ſavoir gré de ce que nous leur rendons leurs préſens ? Pour plaire à la Divinité, nous devons accomplir ſes intentions envers nous ; & nous ne pouvons tendre au but de notre création & remplir notre deſtinée, ſans aſpirer à ces nobles facultés dont nous étions originairement doués [c], & que nous pouvons encore, même dans notre abâtardiſſement, recouvrer par nos ſoins [d].

Nos ſens nous font connoître les objets extérieurs qui s'accumulent dans la mémoire, Ses idées ſur l'origine des connoiſſances humaines.

a Eutyphron.

b Repub. l. II, p. 100 & ſuiv.

c Minos, p. 510. Timée, p. 500.

d Repub. l. V.

& ſont diverſement combinés par l'imagination [a]. Mais il eſt à remarquer que ces idées ainſi acquiſes & retenues ont le pouvoir d'en ſuggérer d'autres plus exactes & plus parfaites qu'elles-mêmes ; & qui, quoiqu'excitées par les objets matériels, ne peuvent en ſortir, à moins que (ce qui eſt impoſſible) l'effet ne ſoit plus beau & plus parfait que ſa cauſe. Platon ſuppoſoit que ces idées, que les philoſophes modernes expliquent ſi facilement par le pouvoir de généraliſer & d'abſtraire [b], nous les avions poſſédées dans un état préexiſtant, & il regardoit cette hypothèſe comme prouvée par la facilité avec laquelle nous nous les rappelons [c]. Il donne pour exemple de ce dernier fait l'eſclave de Menon, qui, in-

---

a Theatet., p. 85 & ſuiv. ; & Philem., 184 & ſuiv.

b Les anciens connoiſſoient cette manière de philoſopher. Simplicius parlant de l'origine des formes intelligibles ou des idées dans l'ame humaine, dit « ἡμεῖς ἀφελόντες αὐτὰ ἐν ταῖς ἡμετέραις ἐννοίαις κατὰ ἑαυτὰ ὑπεστήσαμεν. » « Nous-mêmes, en abſtrayant nos penſées, nous leur avons donné par cette abſtraction une exiſtence indépendante. » Simp. in præd. p. 17.

c Menon, p. 344.

terrogé

terrogé à propos par Socrate, se ressouvint aisément de plusieurs propriétés des nombres & des figures, & les expliqua, quoiqu'il n'eût jamais appris l'arithmétique & la géométrie [a]. Aussi toute science consistoit, selon Platon, à se rappeler la nature, les proportions & les rapports de ces essences uniformes & immuables, qui ont été anciennement familières à l'ame humaine, & sur le modèle desquelles toutes choses créées ont été faites [b]. Selon lui, ces formes intellectuelles, comprenant les vraies essences des choses, sont les seuls & véritables objets d'une connoissance solide & permanente [c]. Leurs images fugi-

[a] Menon, p. 344.

[b] Repub. l. VI.

[c] Επιστημη, science en opposition à δοξα, opinion. Il appeloit le monde matériel το δοξατον, celui dont la connoissance n'est susceptible que de probabilité. Repub., l. V. Les idées de Platon, qui, selon ce philosophe, formoient les seuls objets d'une connoissance réelle & certaine, ont été puissamment combattues par Aristote, son disciple & son rival. Cependant ce dernier, qui étoit si clairvoyant sur les fautes de Platon, ne l'accuse jamais de soutenir l'existence indépendante des formes intellectuelles. Le passage obscur de la métaphysique d'Aristote, qui sert de pré-

tives dans le monde matériel, les actions & les vertus des hommes, l'ordre & la beauté

---

texte à cette prétendue accusation, ne signifie autre chose, sinon que Socrate regardoit les τα καθ'ολη, idées générales, comme ne différant en rien des notions que nous avons des genres & des espèces des choses, pendant que Platon les distinguoit, en soutenant que ces idées avoient existé dans l'entendement divin avant la création, &c. comme il est dit dans le texte. Aristote discute la doctrine des idées avec plus de clarté dans sa morale à Nicomaque, l. I, c. VI. Il les regarde comme de pures fictions de l'imagination, & il traite de visionnaire la science fondée sur elles. « L'idée du bon, observe-t-il, peut s'appliquer aux substances, comme la divinité, l'ame humaine; aux qualités comme les vertus; à la quantité comme la médiocrité; au tems comme en étant l'à-propos; enfin à toutes les catégories. Il n'y a donc pas une idée générale de bon qui leur soit commune. S'il y en avoit une, il n'y auroit qu'une seule science. Mais la médecine, la gymnastique & l'art militaire ont tous quelque bien pour but. Les choses sont bonnes en elles-mêmes, ou comme moyens pour arriver à une fin. Mais les choses même qui sont bonnes au dernier degré, comme la sagesse, l'honneur & le plaisir, ne sont pas comprises dans aucune définition du bon, quoiqu'on les distingue par la même épithète, à cause de quelqu'analogie, comme quand on dit que l'entendement est l'œil de l'esprit. S'il existoit une telle idée générale, elle pourroit sans doute être réduite en pra-

visibles de l'univers n'ont de réalité que par leur correspondance avec leurs divins archétypes [a] ; mais comme cette correspondance n'a jamais été complète, l'examen des objets périssables, apperçus par les sens, ne peut nous donner que des notions fragiles, incertaines, flottantes & fugitives comme ces objets eux-mêmes [b]. Platon conclut avec assurance, de ces observations, que le bonheur & le devoir des hommes consistent à s'éloigner du monde physique, & à s'approcher du monde intellectuel [c], auquel leur nature est mieux appropriée. C'étoit-là le grand but de sa philosophie. Si nous sommes trompés

De la faculté de percevoir & de comprendre.

tique, où servir de modèle aux sciences & aux arts, qui, tous ayant quelque bien pour but, devroient avoir sans cesse ce modèle sous leurs yeux. Cependant aucun n'en fait cas, & avec raison. Car, à quoi pourroit leur servir cette idée abstraite ? Un médecin, par exemple, ne considère pas la santé de cette manière générale, mais la santé de l'homme, ou plutôt d'un homme en particulier qui est son malade ; car son art ne concerne que des individus.

a Parmen., p. 140.

b Repub., l. VII.

c Ibid p. 134 ; & Phæd., p. 26.

par nos sens, observoit-il, nous sommes exposés à des dangers encore plus grands par nos passions, ces voiles légères de l'ame qui se déploient & s'agitent à la moindre apparence d'un bien ou d'un mal souvent imaginaire [a]. Les peines & les plaisirs du corps sont tous d'une espèce mixte, & presqu'alliés les uns aux autres. La Divinité qui a arrangé le monde, voulant unir & incorporer ces deux natures opposées en apparence, les a jointes au moins par leurs extrémités; car le plaisir n'est rien autre chose qu'une cessation subite de la douleur; & les plus vives de nos jouissances corporelles sont précédées de malêtre & suivies de langueur [b]. Pour faire sentir la nécessité de gouverner d'une main ferme les passions & les fantaisies, Platon comparoit l'ame à une petite république composée de différentes puissances ou classes [c]. La puissance de juger ou de raisonner, honorée à juste titre du commandement, étoit placée dans la tête comme dans une forte cita-

a Phædrus.
b Phæd., Philem. & Repub., l. II, p. 262 & suiv.
c Repub., l. IV.

delle ; les sens servoient de garde & de serviteurs ; les différens desirs & les différens goûts lui devoient foi & hommage.

Parmi ces desirs qui tous étoient les sujets naturels de la puissance dominatrice, Platon en distingua deux espèces, toutes deux sans cesse disposées à se révolter contre leur maître. La première étoit composée des passions fondées sur l'orgueil & le ressentiment, ou sur ce que les scholastiques appellent la partie irascible de l'ame [a] : elles siègent dans la poitrine. La seconde consistoit dans les passions fondées sur l'amour du plaisir, ou sur ce que les scholastiques appellent la partie sensuelle [b] de l'ame ; elles sont situées dans le ventre & dans les parties inférieures du corps. Ces deux différentes espèces ; quoique souvent en guerre l'une avec l'autre, sont également dangereuses pour l'intérêt commun, & doivent infailliblement plonger dans le dernier désordre, & dans l'extrême misère [c] la petite république de l'homme, Des passions.

---

a Le τὸ θυμοειδὴς de Platon.

b Le τὸ ἐπιθυμητικόν de Platon. Toutes deux sont renfermées dans ce que Platon & Aristote appellent le ὀρεκτικόν, le siège des desirs & des passions.

c Ibid. p. 254.

ſi elles ne ſont pas réprimées par la ſageſſe & l'autorité de leur ſouverain.

Des vertus & de la ſageſſe, la plus grande des vertus.

Cependant, ajoute Platon, ces deux ſièges des paſſions, dans l'état actuel des choſes, ſont des parties néceſſaires de notre conſtitution, & deviennent des ſujets utiles lorſqu'elles ſont bien diſciplinées. La partie iraſcible de notre ame ſoutient notre rang & notre dignité, nous défend contre les offenſes, & nous enſeigne, lorſqu'elle eſt tempérée à tems par la raiſon, à mépriſer courageuſement les dangers & la mort, en ſuivant des projets honorables & vertueux. La partie ſenſuelle eſt néceſſaire pour fournir aux beſoins du corps; & lorſqu'elle eſt aſſez ſoumiſe pour ſe refuſer à tout plaiſir déſapprouvé par la raiſon, elle fait place à la tempérance. Vient enſuite la juſtice, quand la raiſon dirige & que la paſſion obéit, & que chaque paſſion remplit ſon but, & rend à ſon ſouverain les reſpects qu'elle lui doit. Quant à la puiſſance dominatrice, c'eſt dans ſa force, ſa fineſſe & ſa perfection que conſiſte la prudence, cette grande ſource & ce principe des autres vertus, ſans laquelle la tempérance, la valeur & la juſtice même ne ſont plus que de vains fantômes qui ſéduiſent le vulgaire ignorant. En

exerçant la prudence ou la ſageſſe, l'homme ſe rapproche de ſon auteur, par la contemplation de ces formes intellectuelles qui lui apprennent à diſcerner avec certitude les objets qu'il doit rechercher, & les moyens par leſquels il peut les obtenir. L'homme ſage compare l'eſprit avec le corps, l'éternité avec le tems & la vertu avec le plaiſir. C'eſt ainſi qu'il apprend à mépriſer les parties inférieures de ſa nature, à braver ſes peines & à dédaigner ſes plaiſirs. Si l'homme n'atteint pas à cette véritable élévation d'ame, il ne peut jamais être vertueux ni heureux, puiſque quiconque eſt ſous l'empire de ſes facultés corporelles, doit regarder la mort comme un mal, & que cette crainte ne peut être ſurmontée que par une terreur plus forte; de ſorte que dans l'homme qui n'eſt pas vraiment ſage, le courage ne peut être que l'effet de la timidité [a]. C'eſt ainſi, continue Platon, que la modération & la tempérance peuvent devoir leur origine à la ſource impure des vices oppoſés. On ſe refuſe certains plaiſirs pour s'en procurer d'autres qu'on regarde

a Repub., l. VI.

comme plus agréables, & on se soumet à de petites douleurs pour en éviter de plus grandes [a]. Voilà comme on passe sa vie à échanger des bagatelles contre d'autres bagatelles; commerce dans lequel on ne peut s'enrichir, puisqu'on rejette la sagesse, seule production vraiment précieuse.

Causes de la diversité du caractère moral.

Mais le temple de la sagesse est situé, suivant Platon, sur un roc où peu d'hommes ont la force de monter [b]. Cette différence de talent vient de différentes causes: 1°. les ames, au moment de leur création, n'étoient pas également excellentes & parfaites [c]: 2°. elles n'ont pas été également criminelles dans leur état préexistant [d]: 3°. les corps grossiers qu'elles habitent aujourd'hui, sont conformés diversement, les uns étant trop forts, les autres trop foibles, & bien peu se trouvant dans une juste harmonie avec le divin principe qui les anime [e]: 4°. l'éducation de l'enfance & l'exemple jettent parmi

---

[a] Phædo, p. 26 & suiv.

[b] Repub., l. VI, p. 74.

[c] Phædrus.

[d] Ibid.

[e] Timæus.

elles une grande variété. En effet, tel eſt le pouvoir de l'éducation & de l'habitude, qu'il faut moins imputer les erreurs & les crimes des hommes à ceux qui les commettent, qu'à leurs parens, leurs tuteurs & leurs maîtres [a]; & il ſemble preſqu'impoſſible qu'on parvienne à la ſageſſe & à la vertu, quand on a eu le malheur de naître dans un pays & dans un ſiècle corrompus. Même avec un concours de circonſtances favorables, tant que l'ame eſt unie au corps, elle doit avoir une certaine propenſion vers le mal [b]. Il faut donc exercer continuellement & dompter le corps par la gymnaſtique; pour l'ame, elle doit être purifiée & ennoblie par la philoſophie. Sans cette attention continuelle, les hommes ne peuvent atteindre à la perfection de leur nature, ni, lorſqu'ils y ſont arrivés, ſe maintenir dans ce poſte élevé d'où ils jettent un regard de compaſſion ſur les erreurs & la misère de leurs ſemblables [c].

Dans la deſcription de ſon ſage imaginaire, Platon emploie des couleurs que les Stoï- *Sage de Platon.*

[a] Timæus.

[b] Ibid. p. 484; & Repub. paſſim.

[c] Ibid.

ciens & les Epicuriens empruntèrent depuis; mais aucune de ces ſectes, comme on le verra par la ſuite, n'eut, autant que les Platoniſtes, le droit de ſe vanter de ſon bonheur philoſophique & de ſon empire ſur les viciſſitudes du tems & de la fortune.

Immortalité de l'ame.

Platon fut le premier philoſophe qui ſoutint la doctrine d'un état à venir par des argumens capables de convaincre des têtes penſantes. Des propriétés de l'ame, il en conclut la ſimplicité & l'indeſtructibilité de la ſubſtance où elles réſident [a]. Il décrivit les facultés de l'ame avec une éloquence que Cicéron [b] & Buffon [c] n'ont pas été capables de ſurpaſſer. Comme il penſoit que l'ame eſt le principe de la vie & du mouvement, il trouvoit abſurde de ſuppoſer que les maladies & la diſſolution du corps puiſſent lui enlever des qualités qu'elle poſsède eſſentiellement en elle-même, & qu'elle communique accidentellement à la matière [d]. Il étoit fortement perſuadé que, ſelon l'emploi de ſes facultés raiſonnables &

Etat de mérite & de démérite.

a Phædo, p. 25 & ſuiv.

b Cicer. de offic., l. I & paſſim.

c Buffon, ſur l'homme.

d Phædo.

morales, l'ame, après sa séparation du corps, monteroit à un état plus élevé, ou passeroit dans un état [a] inférieur.

Sa République.

Cette croyance qui porta ses espérances si haut, ne lui inspira cependant pas ce mépris qu'une classe bien différente de philosophes a témoigné pour les choses périssables [b] du monde actuel. Comme quelques autres disciples de Socrate, il traça le plan d'une république parfaite. Cependant l'ouvrage connu sous ce titre est, comme l'a justement observé un grand génie [c], plutôt un traité d'éducation qu'un systême de politique. La vraie République de Platon est renfermée dans ses livres sur les loix, où il explique, avec autant de perspicacité que d'élégance, l'origine & les révolutions de la société civile, & où il trace le plan d'une république qui approche beaucoup de celle de Sparte.

Génie & caractère de Platon.

Sa morale pratique qu'il emprunta de So-

a Phædrus & Phædo passim.

b Les Epicuriens:

« Non res humanæ, perituraque regna. »

GEORG.

Nous en parlerons ensuite.

c Rousseau, dans son Emile.

crate, eſt répandue avec profuſion dans ſes dialogues; & Platon ne fut pas regardé dans ſon ſiècle comme un viſionnaire, tel qu'il a paru l'être aux ſiècles ſuivans. Il envoya, à la ſollicitation preſſante des Arcadiens, des Eléens & des Cnidiens [a], Ariſtonime, Phormion & Eudoxe ſes diſciples, pour réformer les loix de ces différentes républiques. Xénocrate, un autre de ſes diſciples, fut prié par Alexandre de lui donner des règles de gouvernement [b]. La réputation d'Ariſtote eſt aſſez connue; & l'on verra par la ſuite combien il fut redevable à un maître dont il combattit ſouvent les opinions avec une répugnance apparente & une ſatisfaction réelle. Platon n'étoit pas moins capable de diſtinguer des idées que de combiner des images. Il réuniſſoit la chaleur de l'imagination & la fineſſe de l'entendement au plus haut degré peut-être où jamais aucun homme ait poſſédé ces deux qualités. Mais lorſqu'on le compare à ſon maître Socrate, ſon génie paroît plus ſubtil que judicieux. Il manquoit de cette patience d'eſprit dans l'obſervation, qui diſ-

a Plutarch. adver. Colot. Epicur.

b Ibid.

tingua si éminemment l'illustre Sage, dont tous les raisonnemens étoient fondés sur l'expérience & les faits. Accompagné de ce guide fidèle (l'expérience), Socrate marcha d'un pas ferme & assuré dans le sentier de la nature & de la vérité ; mais son disciple, se livrant trop à son imagination, s'égara souvent dans les mondes imaginaires qu'il s'étoit créés.



CHAPITRE XXXIII.

Histoire de Macédoine. — Règne d'Archelaus. — Suite d'usurpations & de révolutions. — Perdiccas est défait par les Illyriens. — Troubles de la Macédoine. — Premiers faits de Philippe. — Etat de la Thrace & de la Péonie. — Philippe défait Argeus & les Athéniens. — La manière dont il traite ses prisonniers. — Sa discipline militaire. — Il défait les Illyriens. — Ses desseins sur Amphipolis. — Il rompt l'alliance projetée entre Athènes & Olynthe. — Il amuse les Athéniens. — Prend Amphipolis. — Ses conquêtes en Thrace. — Les mines de Crénide. — Philippe épouse Olympias. — Sa lettre à Aristote.

Le royaume de Macédoine fondé par Caranus. A. C. 814.

QUATRE cents seize ans avant l'Ere chrétienne, & un peu plus de cinquante ans avant que Philippe montât sur le trône de la Macédoine, cette contrée, au premier coup-d'œil, auroit à peine semblé mériter la préférence sur les royaumes barbares de

la Thrace, de la Péonie & de l'Illyrie qui l'entouroient à l'orient, à l'occident & au nord. Vers le midi, elle étoit séparée de la mer par une chaîne de républiques Grecques, dont Olynthe & Amphipolis étoient les plus puissantes. Caranus, prince Argien, de la nombreuse race d'Hercule, fuyant les dangers qui menaçoient la royauté [a] dans la plupart des états de la Grèce [b], conduisit une petite colonie de ses compatriotes dans cette étendue de terrein, dont la circonférence n'étoit originairement que de trois cents milles environ; & après en avoir vaincu les naturels du pays, peuple sauvage [c], il s'établit

---

[a] Justin, l. VII, c. 1. Vell. Paterc., l. VI, c. 6.

[b] Voy. vol. I, p. 165.

[c] En comparant l'histoire de l'ancien monde vers son origine, à celle du nouveau lors de sa découverte, on voit le globe, dans ses différentes divisions, peuplé par-tout de nations sauvages & diverses; les unes refluant du nord au sud, & les autres remontant de l'ouest à l'est, & toutes, comme sortant d'une léthargie profonde, se heurter, s'entremêler, s'entre-détruire. Les causes morales de ces mouvemens universels des nations, au commencement du monde, étoient l'inquiétude, l'ignorance, le besoin, l'avidité, l'orgueil & l'ambition; les causes physiques étoient une fermentation extraordinaire dans l'atmosphère des

à Edesse, capitale de la province nommée alors Emathie, & ensuite Macédoine, pour

---

continens d'Europe, d'Asie & d'Afrique, qui venoient de sortir tout récemment du sein des eaux, & qui étoient couverts alors d'une plus grande quantité de forêts & de marais. Ainsi la découverte de l'Amérique, les conquêtes des Européens dans ce continent, les colonies qu'ils y ont fondées, tous ces événemens ont représenté de nos jours ce qui s'étoit passé autrefois dans l'ancien monde. Mais ce que l'on peut prévoir avec raison pour l'avenir, c'est que l'Europe qui a toujours assailli les trois autres continens, sans presque en éprouver de représailles, sera un jour assaillie à son tour par l'Amérique. Ce nouveau monde, devenu le dépositaire de la philosophie & de la liberté des nations, est destiné à nous donner un jour ses loix, en reconnoissance des arts & des sciences que nous lui avons procurés; & il fera la conquête du reste du globe, non pour le maintenir dans un esclavage éternel, mais pour l'en délivrer à jamais. *Note du traducteur.*

On trouve dans les *nouveaux principes de physique*, tom. III, p. 15, 16, 17, & tom. IV, p. 249 & suiv., des élémens de philosophie naturelle, pour considérer, sous leurs véritables rapports, la théorie de formation du globe & celle de sa population primitive. On cite cet ouvrage, parce qu'il est le premier qui ait établi ces deux questions, d'une manière si raisonnable & si décisive, que la critique n'a pu ni osé les combattre.

des

des raiſons également inconnues [a]. La fondation de cette petite principauté, qui, ſous Philippe, devint un puiſſant royaume, &, ſous Alexandre, le plus grand empire connu dans l'ancien monde, fut accompagnée de pluſieurs circonſtances extraordinaires qui préſageoient ſa grandeur future. Les dieux prirent ſoin de l'enfance de la Macédoine, & envoyèrent, comme les oracles l'avoient prédit, un troupeau de chèvres pour conduire Caranus à ſa nouvelle capitale d'Edeſſe, qui prit alors le nom d'Egée, la ville des chèvres; fiction indigne d'être rapportée, ſi elle n'expliquoit la raiſon qui engagea les Macédoniens à repréſenter des chèvres ſur leurs enſeignes; & pourquoi les figures de ces animaux ſe voient encore ſur les médailles de Philippe & ſur celles de ſes ſucceſſeurs.

La conduite prudente de ſes premiers rois fut la cauſe principale de la grandeur de la Macédoine.

Caranus, ainſi que les princes Coenus [b] & Thyrimas, qui le ſuivirent immédiatement, eurent plus d'occaſion d'exercer leur prudence que leur valeur. Leur foible colonie auroit pu devenir aiſément la proie des tribus barbares qui l'entouroient de tous côtés. Mais la

a Cropkius, antiquit. Maced.

b Juſtin, ubi ſuprà. Syncell. chronic.

politique des premiers rois de Macédoine; au lieu de tenter vainement de repouſſer ou de ſubjuguer les anciens habitans de l'Emathie & des territoires voiſins, s'attacha avec plus de ſuccès à gagner leur amitié par de bons offices. Ils leur firent part de la connoiſſance de pluſieurs arts utiles [a], ainſi que de la religion [b] & du gouvernement de la Grèce [c] dans cet état d'heureuſe ſimplicité qui prévalut pendant les ſiècles héroïques; & tandis que, pour rendre la communication plus facile & plus familière, ils adoptoient juſqu'à un certain point le langage & les manières de ces habitans ſauvages, ils leur donnèrent à leur tour une teinture de la langue & de la civilité Grecques [d]. Par ce ſyſtême noble & judicieux, ſi différent de celui qui dirigea les démarches de leurs com-

a Pauſanias Achaïc., & Thucydid. l. II.

b Arrian. exped. Alexand., l. IV, p. 83.

c Φιλιππυ μεν παιδι, Ἡρακλειδη δε απο γενυς, ὅτυ οἱ προγονοι εξ Αργεος εις Μακεδονιαν ηλθον, ουδε βια αλλα νομω, Μακεδονων αρχοντες διετελεσαν. Arrian., l. IV, p. 86. Dans un autre paſſage du même livre, il dit: les ſujets de la Macédoine avoient plus de liberté que les citoyens de la Grèce.

d Demoſth. Arrian. & Curtius.

patriotes dans les autres parties du monde, les compagnons de Caranus s'associèrent insensiblement aux tribus guerrières de leur voisinage, qu'il leur auroit été également impossible d'extirper ou de réduire en esclavage; & ce plan de politique ayant été embrassé par leurs descendans, doit être regardé comme la première cause de la grandeur Macédoniène.

Faits des Macédoniens avant le règne d'Archélaus. I. A. C. 713-416.

Perdiccas, premier de ce nom, éclipsa tellement la réputation de ses trois prédécesseurs, qu'il est considéré comme le fondateur de la monarchie par Hérodote [a] & Thucydide [b]. Son histoire a été embellie par la fable, ainsi que celle des cinq princes [c], que l'on compte entre lui & Alexandre I, qui remplissoit le trône de Macédoine lorsque Xerxès envahit la Grèce [d]. Ici nous entrons dans le champ de l'histoire. Alexandre, comme nous l'avons déja rapporté, prit une part importante & honorable aux affaires

a Herodot., l. VIII, c. 137.

Thucydid., l. II, p. 168.

c Argæus I, Philippe I, Æropus I, Alcetas, Amyntas I. Justin., l. VII, c. 2.

d Herodot., l. V, c. 19.

de la Grèce & de la Perse, sans négliger les intérêts de son royaume qu'il étendit vers l'orient à la rivière du Nessus, & à l'Axius vers l'occident. Son fils, Perdiccas II, hérita des talens de son père, sans hériter de son intégrité. Pendant la guerre du Péloponèse, l'alliance de ce prince fut recherchée avec ardeur par les Athéniens & les Lacédémoniens. Il épousa la cause des derniers, qu'il regardoit comme la sienne propre, parce que les Athéniens qui avoient quelquefois levé tribut sur ses ancêtres [a], étoient alors maîtres des établissemens Grecs le long de la côte Macédonienne, le voisinage desquels tentoit naturellement l'ambition de Perdiccas. Sous le prétexte spécieux d'aider Olynthe & les autres villes de la Chalcidice à recouvrer leur indépendance, il employa ses moyens à détruire l'influence des Athéniens dans ces républiques, espérant y établir celle de la Macédoine à la place ; mais ce projet ne réussit pas. La ligue Olynthiène se rompit, ses membres devinrent sujets de Sparte ; & après que les désastres de cet état eurent encouragé les Olynthiens à reprendre leur li-

[a] Thucydid. ubi suprà, & Demosth. passim.

berté, ils se trouvèrent assez puissans, non-seulement pour résister aux entreprises des Macédoniens, mais pour faire des conquêtes considérables dans leur royaume [a].

Archelaus I, qui succéda au trône, déploya une politique éclairée, beaucoup plus utile à son royaume que le courage d'Alexandre ou l'adresse de Perdiccas. De même que ces deux princes, Archélaus fut jaloux d'étendre son empire. Il conquit Pydna & les autres villes situées dans la région délicieuse de Piérie [b]; mais son premier soin fut de faire fleurir la Macédoine. Il facilita la communication entre les villes principales, en faisant couper de grands chemins à travers la plus grande partie de cette contrée; il bâtit des forteresses dans les endroits les plus convenables à ce dessein; il encouragea l'agriculture & les arts, particulièrement ceux qui avoient rapport à la guerre; il forma des arsenaux, leva & discipline un corps considérable de cavalerie; en un mot, il contribua plus lui seul à la vraie grandeur de la Macédoine que tous ses prédécesseurs ensem-

L'état de la Macédoine amélioré par ce prince.
A. C. 416—410.

a Voy. ci-dessus, chap. XXIX.
b Diodor. Sicul., l. XIII, c. 16.

ble [a]. D'un autre côté il n'oublia pas les arts de la paix. Son palais fut orné de différens ouvrages des peintres Grecs. Euripide resta long-tems à sa cour ; Socrate fut vivement sollicité d'y aller vivre, à l'exemple de ce poëte philosophe, formé par ses soins & cher à son cœur ; enfin les hommes de génie & de mérite, dans tous les genres de littérature & de science, furent invités à la cour de Macédoine, & traités avec distinction par un monarque qui s'occupoit réellement & de sa propre gloire & du bonheur de ses sujets [b].

Suite de révoltes & d'usurpations. Av. J. C. 403—360.

Un règne de six ans étoit trop court pour remplir les vues importantes d'Archelaus. Sa mort interrompit, durant près de cinquante ans, la prospérité de la Macédoine, qui fut

---

[a] Thucydide dit « que les huit rois qui le précédèrent, » comptant Perdiccas pour le premier. Αρχελαος ὁ Περδικκου υἱος, βασιλευς γενομενος τα τειχη τα νυν οντα εν τῃ χωρᾳ ᾠκοδομησε, και ὁδους ευθειας ετεμε, και τἆλλα διεκοσμησε τα κατα τον πολεμον ἱπποις και ὁπλοις, και τῃ αλλῃ παρασκευῃ κρεισσονι η ξυμπαντες οἱ αλλοι βασιλεις οκτω οἱ προ αυτου γενομενοι. Thucydid., p. 168.

[b] Aristot. rhetor. l. II, c. 29. Stobœus, sermon. 237.

livrée à une succession de dix * princes ou usurpateurs, dont l'histoire n'est qu'une suite perpétuelle de crimes & de calamités. Malgré ces désordres, le sceptre se maintint encore dans la famille d'Hercule; mais presque tous les princes du sang étoient dévorés de l'ambition de régner. Pour atteindre à leur but, les différens compétiteurs recherchoient l'assistance des Thraces, des Illyriens, des Thessaliens, de la ligue Olynthiène, d'Athènes, de Sparte & de Thèbes; & chacune

* Voici leur nom avec la date de leur usurpation:

1	Oreste,	A. C. 485
2	Ærope II,	402
3	Archelaus II,	394
4	Amyntas II,	392
5	Pausanias,	391
	Amyntas II,	390
6	Argée II,	385
	Amyntas, rétabli de nouveau,	383
7	Alexandre II,	372
8	Perdiccas III,	371
9	Ptolomée,	370
	Perdiccas,	368
	Ptolomée,	367
	Perdiccas,	365
10	Amyntas, auquel Philippe succéda la même année,	360

de ces puissances s'efforçoit de tourner à son avantage les dissentions de la Macédoine, Bardyllis, chef audacieux & actif, qui, par son habileté à piller, & son équité à partager le butin [a], s'étoit élevé du métier de voleur au commandement des tribus Illyriènes, entra en Macédoine à la tête d'une nombreuse armée, chassa Amyntas II, père de Philippe, & plaça sur le trône Argée,
A. C. 385. qui consentit à devenir tributaire de son bienfaiteur [b].

Les Thraces soutinrent les droits d'un autre
A. C. 383. prince nommé Pausanias; mais les secours de la Thessalie & d'Olynthe, mirent Amyntas en état de recouvrer son royaume. Les Olynthiens refusèrent néanmoins de rendre plusieurs places importantes qu'Amyntas leur avoit confiées, ou qu'ils avoient enlevées à son concurrent. Ce roi se plaignit à Sparte; & cette république, pour des raisons que nous avons déja [c] rapportées, déclara la guerre aux Olynthiens, & fit rendre toutes les places qu'ils occupoient en Macédoine. En consé-

---

a Cicero de offic., l. II.
b Diodor., l. XIV, c. 92.
c Voy. chap. XXIX.

quence de cet événement, Amyntas établit & tint dès-lors sa cour à Pella, où il passa tranquillement plusieurs années, cultivant l'amitié des Athéniens & des Lacédémoniens.

L'usurpateur Pausanias.

Le règne de peu de durée de son fils Alexandre fut troublé par une nouvelle invasion des Illyriens, qui ne lui accordèrent la paix qu'à prix d'argent [a]. Il laissa deux frères, Perdiccas & Philippe, dont l'aîné étoit encore mineur. Pausanias profita de leur âge & de leur foiblesse, & trouva moyen d'usurper le trône, étant soutenu non-seulement par les Thraces, mais par un corps considérable de mercenaires Grecs, ainsi que par un parti puissant en Macédoine.

Détrôné par Iphicrate, à la prière d'Euridice. A. C. 370.

L'Athénien Iphicrate revenoit dans le même tems d'Amphipolis, dont la conquête avoit été l'objet principal de son expédition. Dans son premier voyage sur la côte de Thrace, il avoit été traité avec distinction par Amyntas. Euridice, veuve de ce roi, vint alors implorer la protection d'Iphicrate pour les enfans de son ami. Cette princesse descendoit des Bacchiades, la plus noble famille de Corinthe, qui, plutôt que de vivre dans l'é-

a Diodor. & Justin. ubi suprà.

galité avec les citoyens de cette république, s'étoit mise à la tête des Lyncestes, tribu barbare, habitant la partie la plus occidentale de la Macédoine. Euridice avoit hérité de toute l'ambition de ses ancêtres, & se distinguoit plus encore par son esprit, hardi & entreprenant que par sa beauté. Elle se présenta en suppliante à Iphicrate, conduisant avec elle ses enfans; elle remit l'aîné dans les bras du général Athénien, plaça Philippe, le plus jeune, sur ses genoux, & le conjura, « au nom de l'amitié sincère qu'Amyntas avoit toujours conservée pour Athènes & pour lui-même en particulier, d'avoir pitié de leur jeunesse opprimée par un cruel usurpateur. » La dignité de sa douleur toucha Iphicrate, qui respecta les liens sacrés de l'hospitalité, & envisagea en même tems tous les avantages qu'Athènes retireroit d'un parti puissant en Macédoine. Nous ne savons par quels moyens il rétablit Perdiccas sur le trône. La révolution se fit avec tant de rapidité [b], que nous pouvons supposer une révolte soudaine

---

[a] Justin., l. VII, c. 4.

[b] Corn. Nep. in Iphicrat. Æschin, de falsâ legatione.

du peuple, qui, dans les circonſtances importantes & imprévues, avoit coutume de s'aſſembler en armes, comme dans les ſiècles héroïques.

Ptolomé détrôné par Pélopidas, qui envoie Philippe en ôtage à Thèbes. A. C. 367.

Durant la minorité du jeune prince, le royaume fut gouverné par ſon frère naturel Ptolomée, dont l'ambition peu ſatisfaite d'un pouvoir précaire, aſpira ouvertement au trône. Cet uſurpateur (comme nous l'avons déja rapporté) fut chaſſé par Pélopidas & les Thébains, qui remirent le ſceptre entre les mains de Perdiccas; & qui, pour aſſurer à Thèbes la dépendance de la Macédoine, emmenèrent en ôtage dans cette ville trente jeunes Macédoniens, avec Philippe, troiſième fils d'Amyntas.

Perdiccas eſt défait par les Illyriens.

Perdiccas ſembloit s'enorgueillir de ſa chaîne. Fier de la protection des Thébains qui jouiſſoient alors de la plus haute proſpérité, il oublia les obligations qu'il avoit à Iphicrate & aux Athéniens; il leur diſputa les droits qu'ils avoient ſur Amphipolis, quoique le conſeil général de la Grèce les eût reconnus [a]; & ſon oppoſition rendit inutiles les efforts qu'ils firent pour recouvrer cette

[a] Demoſth. de falsâ legat.

importante place. Les Athéniens trouvèrent un vengeur dans l'Illyrien Bardyllis, à qui Perdiccas refusa le tribut qui avoit été payé par ses prédécesseurs Argée & Alexandre. Bardillis soutint ses prétentions par la force des armes. Les Macédoniens marchèrent contre lui ; mais ils furent entièrement défaits avec une perte de quatre mille hommes [a]. Perdiccas fut fait prisonnier, & mourut peu de tems après de ses blessures. Son fils Amyntas étoit encore un enfant. Thèbes ayant perdu sa prééminence dans la Grèce, étoit incapable de protéger ses alliés éloignés. Athènes étoit irritée ; & la Macédoine, environnée d'ennemis de tous côtés, fut exposée de nouveau à la furie des barbares usurpateurs.

La Macédoine déchirée par deux prétendans, & dévastée par quatre armées étrangères.

Les frontières occidentales de cette contrée étoient ravagées par Bardyllis & les Illyriens ; tandis qu'au nord les Péoniens, tribu féroce & vaillante, ayant reçu des sujets de mécontentement de Perdiccas, s'abandonnoient impunément à toute sorte d'excès pour satisfaire leur vengeance. Les Thraces soutenoient encore la cause de Pausanias, qu'ils se préparoient à renvoyer en Macédoine à la tête

a Diodor., l. XVI, sect. 2.

d'une nombreuse armée. Ptolomée étoit mort; mais Argée, l'ancién concurrent du roi Amyntas, enhardi par la victoire des Illyriens, qui l'avoient autrefois placé sur le trône, renouvela ses prétentions. Ayant vieilli dans l'intrigue, il persuada aisément aux Athéniens, par l'espoir de reprendre Amphipolis, de se déclarer en sa faveur, particulièrement contre le fils & le frère de Perdiccas, dont l'insolence & l'ingratitude méritoient leur ressentiment. Excités par de tels motifs, les Athéniens mirent leur flotte en mer, & firent voile vers la côte de Macédoine avec trois mille hommes pesamment armés, commandés par Mantias[a].

Parmi ces troubles, Philippe arrive en Macédoine.

Olymp. CV. I. A. C. 360.

Tels étoient les dangers qui menaçoient ce royaume infortuné, & les calamités qui l'accabloient, lorsque Philippe, sans être intimidé, se chargea de défendre les droits de son neveu au trône, contre deux prétendans & quatre armées formidables. Un prince moins courageux que Philippe auroit abandonné un projet qui paroissoit téméraire & désespéré; & si le courage eût été sa principale vertu, il n'auroit fait qu'augmenter les

[a] Diodor., ubi suprà.

troubles auxquels il venoit remédier [a]. Mais ce fut alors que ce jeune prince (car il étoit alors dans sa vingt-troisième année [b]), déploya cette habileté extraordinaire qui distingue son règne, & le rend un des plus intéressans que l'histoire puisse offrir à ceux qui se plaisent à y étudier non seulement les causes des révolutions des empires, mais l'énergie & les ressources d'un génie vaste & vigoureux. Son mérite avoit été jusqu'alors si peu connu du public, que les historiens ne s'accordent point [c] sur le lieu où il résidoit, lorsqu'il apprit la défaite & la mort de son frère Perdiccas. Dès l'âge de quinze ans il avoit principalement vécu à Thèbes, dans la famille & sous la direction d'Epaminondas [d], dont les leçons & l'exemple étoient

Son éducation & sa conduite avant cette époque.

a Olivier, vie de Philippe, p. 47.

b Comp. Diodor., p. 510; & Justin., l. IX, c. 8.

c Diodore le place à Thèbes. Athénée, l. XI, p. 506, en Macédoine; & il ajoute : Διατρέφων δε τινα δυναμιν, ἀποθανοντος Περδικκου, ἐξ ἑτοιμου, δυναμεως ὑπαρχουσης, ἐπεπεσε τοις πραγμασι. Paroles qui expriment admirablement la rapidité des démarches de Philippe après la mort de Perdiccas.

d Plutarc. in Pelopid.

bien capables d'exciter dans son cœur l'émulation de la gloire & l'ardeur du patriotisme [a]. Il est probable que Philippe accompagna le héros Thébain dans plusieurs de ses expéditions militaires, conformément à la coutume de la Grèce & de Rome, où la jeunesse fréquentoit alternativement les écoles & le camp, & pouvoit trouver quelquefois des leçons de philosophie dans la tente d'un général. Il est certain qu'accompagné d'une suite convenable à son rang, il visita les principales républiques de la Grèce, dont il étudia les institutions, tant durant la paix que pendant la guerre, avec une sagacité bien supérieure à son âge [b]. La tactique des Lacédémoniens fut le premier établissement nouveau qu'il introduisit en Macédoine. La perfection de ses connoissances ne fut pas le seul fruit de ses voyages. Le frère d'un roi trouvoit un accès facile auprès de toutes les personnes qu'il avoit intérêt de connoître & de cultiver. Dans

---

[a] Plutarque parle d'Epaminondas avec la partialité d'un Béotien, & de Philippe avec le ressentiment d'un habitant de Chéronée. Voyez Plutarq. in Pelopid.

Plut arch. in Alex. Athenæus, l. XI, p 506.

Athènes même, alors ennemie de Thèbes ; & naturellement peu disposée en faveur d'un élève d'Epaminondas, Philippe acquit l'amitié & l'estime de Platon [a], d'Isocrate [b] & d'Aristote [c] ; & la liaison intime qu'il forma avec les principaux chefs des Athéniens & des républiques voisines, ne contribua peut-être pas peu au succès des desseins qu'il fit paroître dans la suite.

Les Illyriens évacuent la Macédoine.

En se montrant à propos en Macédoine, après la défaite & la mort de Perdiccas, il changea soudain l'état de ce royaume qui paroissoit désespéré. Notre admiration pour Philippe ne doit cependant pas nous faire oublier les circonstances favorables qui secondèrent son habileté, & qui contribuèrent à ses succès. Les places fortes, bâties par Archelaus, fournirent une retraite sûre aux restes de l'armée de Perdiccas. Les Macédoniens, quoique vaincus, n'étoient pas subjugués ; ils avoient

a Athenæ., l. XI. Ælian., l. IV, c. 19.

b Isocrat. epistol., & Oratio ad Philip.

c Aristote vivoit alors avec Platon dans l'académie où probablement Philippe le vit pour la première fois. Dionys. d'Halicarn. epist. ad Ammæum.

d Demosth. passim.

de

de nombreuses garnisons dans les forteresses & les villes murées dispersées dans le royaume [a]. Leurs forces n'avoient pas été entièrement détruites dans le malheureux combat avec les Illyriens [b]; & ces usurpateurs féroces ne pouvant souffrir les obstacles, & ne songeant qu'au butin, après avoir ravagé le pays ouvert, retournèrent chez eux jouir des fruits de leur violence & de leurs rapines. Ils espéroient probablement revenir bientôt en plus grand nombre ravager la Macédoine, & mettre le comble à leurs dévastations; mais il paroît qu'ils furent également incapables de concerter ou de suivre un plan réglé de conquête. Distingués, au rapport des historiens, par leur forte constitution, leur vigueur active & leur longévité [c], ils ne l'étoient pas moins par leur conduite irrégulière & capricieuse, & par cette insouciance pour la suite des événemens qui caractérise les mœurs des barbares.

---

[a] Thucydid., l. XI, p. 168.

[b] Athenæ., l. XI, p. 506.

[c] Lucian. in Macrob., & Cornel. Alexand. apud Plinium, l. VII, c. 157.

Etat de la Thrace & de la Péonie.

Les habitans de la Péonie & de la Thrace [a] étoient moins redoutables par leur nombre, & tout aussi méprisables par leur ignorance & leur indocilité. Dans les premiers tems, la tribu des Péoniens avoit été regardée, il est vrai, comme moins sauvage & plus considérable [b] que celle des Macédoniens; mais les premiers croupirent dans la barbarie de leur état primitif, tandis que les derniers furent civilisés par une colonie Grecque, & par la fréquente communication qu'ils avoient avec les républiques de la Grèce. Quant aux Thraces, nous avons déja eu occasion d'en parler dans plusieurs endroits de cet ouvrage. Les ravages destructifs de Seuthes [c] nous donnent l'idée de l'état ordinaire de cette contrée sauvage, unie quelquefois sous un même prince, plus souvent divisée entre plusieurs chefs, dont les hostilités réciproques détruisoient l'agriculture, l'industrie & tous les arts utiles. Excepté les établissemens Grecs de

[a] Corn. Nep. in Iphicrat. Xenoph. Anab., l. VII, p. 393.

[b] Hippocrat. de epidem.

[c] Voy. ci-dessus, chap. XXVI.

cette côte, la Thrace ne contenoit ni ville ni même aucun bourg considérable. Le barbare Cotys, qui fut honoré du titre de roi, menoit une vie errante, campant sur le bord des rivières avec ses troupeaux & son peuple [a]. La guerre & le pâturage formoient l'unique source de sa grandeur, & même les seuls moyens de sa subsistance.

Philippe appaise le ressentiment de ces contrées.

Tels étoient les premiers ennemis que Philippe eut à repousser. Leur inconstance capricieuse le délivra des Illyriens. Quant aux Péoniens qui ravageoient le nord, il leur persuada de se retirer, tant par ses présens que par ses promesses artificieuses. La même conduite réussit avec le roi de Thrace [b], dont l'avarice sacrifia aisément la cause de Pausanias, tandis que Philippe ne crut pas mal employer le reste des trésors de la Macédoine à éloigner tous ces ennemis, afin de

---

a Athenæ., l. XII., p. 331.

b Diodor. Sicul., l. XVI, sect. 3. Horace fait allusion à ces événemens dans ce passage :

Diffidit urbium
Portas vir Macedo, & subruit *æmulos*
Reges muneribus.

Lib. III, Ode 16.

pouvoir résister, avec ses forces entières, à l'invasion beaucoup plus formidable d'Argée & des Athéniens.

Philippe déclaré roi de Macédoine. Olymp. CV. 3. A. C. 360.

La flotte Athénienne parut bientôt devant le port de Méthoné. Argée, avec ses nombreuses troupes, étoit campé dans la province de Piérie; & ces forces réunies se préparoient à marcher à Egée, ancienne capitale de la Macédoine, où elles s'attendoient à être jointes par un parti considérable que la crainte ou l'inclination ameneroit sous les étendards du roi banni. Les Macédoniens qui étoient attachés aux intérêts de Perdiccas, ou plutôt de son fils, avoient été découragés par la victoire récente des Illyriens, & par les désastres qui la suivirent. Mais les exhortations vigoureuses & la conduite ferme & intrépide de Philippe les tirèrent de leur abattement. Ils admiroient l'adresse avec laquelle il avoit appaisé le ressentiment des Thraces & des Péoniens. Les graces de sa personne, son affabilité & ses manières insinuantes, qualités qu'il possédoit à un degré éminent [a], lui gagnèrent l'affection des Macé-

a Æschin., de falsâ legat.

doniens, qui se rappelèrent, ou à qui l'on rappela une prophétie [a] qui annonçoit une grande gloire à leur nation sous le règne d'un fils d'Amyntas. Dans une assemblée tenue à Egée, ils s'écrièrent d'une voix unanime : « Voilà l'homme que les dieux destinent à être le fondateur de la grandeur Macédoniène. La situation critique des choses n'admet point un enfant pour roi. Obéissons aux ordres du ciel, & confions le sceptre à des mains également dignes de le porter, & capables de le défendre [b]. Cette proposition ne sembloit pas extraordinaire dans un royaume où on étoit accoutumé depuis long-tems à voir des interruptions dans la ligne directe de la succession. Amyntas fut oublié, & Philippe, qui n'avoit exercé jusqu'alors que le pouvoir de la

[a] Dans les vers Sibyllins conservés dans Pausanias (in Achaic.), Philippe est désigné comme l'auteur de la grandeur Macédoniène ; & la destruction du royaume est annoncée sous un autre Philippe. Ces vers, quoiqu'évidemment composés après l'événement, servent à confirmer que la superstition de la multitude favorisoit les desseins de Philippe. Justin. l. VII, c. 6.

[b] Ibid. idem.

régence, fut investi de la dignité & de l'autorité royales [a].

Il défait Argée & les Athéniens.

Tandis que tous les ordres de l'état étoient ainsi portés en faveur de leur jeune roi, les anciennes prétentions d'Argée ne pouvoient se maintenir que par les armes. Il s'avança avec ses Athéniens vers Edesse; mais cette ville lui ferma ses portes. Découragé par ce refus, il ne tenta plus de se procurer l'accès dans d'autres villes de la Macédoine, mais il tâcha de regagner Méthoné. Philippe, qui avoit eu le tems de rassembler des forces suffisantes pour se mettre en campagne, le harcela dans sa retraite, tailla en pièces son arrière garde, & le défit enfin dans une action générale où Argée périt avec l'élite de son armée : le reste, Grecs & barbares, fut fait prisonnier [b].

Sa manière extraordinaire de traiter les prisonniers Athéniens & Macédoniens.

Ce fut dans cette occasion que Philippe déploya pour la première fois cette politique adroite & profonde qui, dans le cours d'un long règne, lui donna un si puissant ascendant sur les passions des autres hommes, & lui fit diriger les siennes au profit de son am-

a Diodor. ibid.

b Diodor., l. XVI, sect. 3, & Demosth. in Aristocrat.

bition. Son esprit fier & impérieux devoit être fortement irrité contre les Athéniens & les partisans d'Argée ; & les usages barbares de ces tems-là lui donnoient le droit d'exercer sa vengeance sur les malheureux prisonniers qui étoient tombés entre ses mains ; mais l'intérêt de Philippe exigeoit qu'il calmât plutôt que d'irriter le peuple d'Athènes, & qu'il gagnât par des actes de clémence (ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force) la confiance de ses sujets. Les prisonniers Macédoniens furent amenés en sa présence, repris avec douceur & humanité, admis à faire le serment de fidelité à leur nouveau maître, & ensuite distribués indistinctement dans le corps de son armée. Les Athéniens furent traités d'une manière encore plus remarquable [a]. Au

a Le beau côté du caractère de Philippe est décrit par Diodore, l. XVI, p. 510 & suiv., & p. 559; dans Justin., l. IX, c. 7. Les descriptions qui lui sont le plus désavantageuses se trouvent dans Démosth. passim, & dans Athénée, l. IV, c. 19; l. VI, c. 17, & l. X, c. 10. Cicéron semble faire peu de cas du sentiment de Démosth., lorsqu'en parlant de Philippe & d'Alexandre, il dit : « Alter semper magnus, alter sæpè turpissimus. » Mais le caractère artificieux de Philippe, qui changeoit avec ses intérêts, ne mérite

lieu de leur demander une rançon pour leur liberté, il leur fit rendre leur bagage & les reçut à sa table avec tant d'affabilité, qu'ils s'en retournèrent à Athènes, pleins d'admiration pour ce jeune monarque, & intimement persuadés de son attachement & de son respect pour leur république [a].

Philippe amuse les Athéniens par un traité de paix & d'amitié. Olymp. CV 2. A. C. 359.

A peine avoient-ils eu le tems de célébrer les procédés de Philippe, que ses ambassadeurs arrivèrent à Athènes [b]. Ce prince sa-

---

ni les panégyriques ni les invectives dont on l'a si libéralement chargé.

a Demosth. in Aristocrat. La politique & l'affabilité de Philippe furent sans contredit les premières causes de la grandeur de son empire. Frédéric II, roi de Prusse, traitoit ses prisonniers comme Philippe; il les admettoit à sa table, & les renvoyoit toujours très-contens de lui. L'histoire ancienne, ainsi que la moderne, nous prouvent donc que la plus sûre manière de conquérir les nations, c'est de commencer d'abord par gagner l'affection des individus. L'orgueil des souverains qui s'appesantit sur les sujets, & qui repousse le cœur, ne fait qu'aigrir la fierté de l'homme qui se rappèle alors que la nature nous a tous fait égaux. Pour qu'un prince fasse oublier aux autres hommes cette égalité naturelle, il ne faut pas qu'il la méconnoisse. *Note du traducteur.*

b Demosth. ibid.

voit que la perte d'Amphipolis excitoit principalement le ressentiment des Athéniens ; il voyoit qu'il étoit de l'intérêt de la Macédoine d'appaiser ce ressentiment. Guidé par ces motifs, il renonça à toute jurisdiction sur Amphipolis, qui fut déclarée formellement cité libre & indépendante [a]. Cette démarche, jointe au traitement distingué qu'il fit aux prisonniers Athéniens, assura le succès de son ambassade. On renouvela un ancien traité qui avoit long-tems subsisté entre son père Amyntas & les Athéniens. Ce peuple capricieux & inconstant, non moins susceptible de reconnoissance que porté à la vengeance, se trouva ainsi comme enchaîné dans le repos, au moment où la fortune l'ayant placé au premier rang dans la Grèce, sa puissance actuelle & son ancienne gloire devoient le rendre ennemi de Philippe. Se fiant au traité insidieux de ce prince, les Athéniens s'engagèrent avec leurs alliés dans une guerre ruineuse [b], & ils cessèrent pendant plusieurs années de s'opposer aux desseins ambitieux du roi de Macédoine.

---

a Polyæn. ſtratag., l. IV, c. 17.
b Voyez c. XXXII.

Institutions des compagnons du prince.
Olymp. CV. 2. A. C. 359.

Après avoir donné des preuves si marquées de son habileté, tant dans les négociations que dans la guerre, Philippe se prévalut de l'admiration & de l'amour de ses sujets pour établir des institutions propres à maintenir & à étendre sa puissance, & à affermir la grandeur de la Macédoine. Les loix & les coutumes des siècles héroïques, qui avoient été introduites de bonne heure dans ce royaume, comme nous l'avons déja observé, resserroient l'autorité royale dans des bornes très-étroites. Les chefs & les nobles, sur-tout dans les provinces éloignées, se regardoient comme les rivaux & les égaux de leur souverain. Ils suivoient à la vérité ses étendards dans les guerres étrangères, mais ils ébranloient souvent le trône par des séditions domestiques ; & parmi le peu de notions que nous avons de l'état intérieur de la Macédoine dans les anciens tems, nous trouvons plusieurs circonstances où ils désavouèrent leur dépendance [a]. Au milieu de sa gloire & de ses succès, Philippe ne pouvoit choisir un instant plus favorable pour éteindre cet es-

[a] Strabon., l. VII, p. 326. Xénoph. hist. Grec., l. V.

prit de rébellion, & renverser les espérances orgueilleuses des nobles. Il se conduisit pour cet effet avec cette politique adroite qui caractérise son règne. Il choisit parmi la plus brave jeunesse de Macédoine une troupe nommée les *compagnons* [a], qui, étant revêtus de titres honorables, & nourris à la table du roi, suivoient sa personne à la chasse & à la guerre. Leur intimité avec le souverain, qui étoit regardée comme une preuve de leur mérite, les engageoit à observer avec rigueur les devoirs sévères d'une vie militaire [b]. Les enfans des nobles, que l'ardeur de la gloire excitoit, cherchoient à l'envi les uns des autres à se faire admettre dans ce corps distingué; & tandis que d'un côté ils servoient d'ôtages [c] pour la fidélité de leur famille, ils formoient de l'autre une pépinière de généraux [d], qui, après avoir conquis l'ancien

---

a Arrian. & Ælian.

b Ælian. l. XVI, c. 49.

c Arrian. dit : « των εν τελει Μακεδονων τȢς παιδας. » « les fils des hommes en charge; » ce qui fait croire encore qu'ils servoient d'ôtages pour la fidélité de leurs parens. Il attribue aussi cette institution à Philippe. Εκ Φιλιππȣ ηδη κ θεστηκος. Arrian., l. IV, p. 89.

d Curtius, l. VIII, c. 6.

monde pour Philippe & Alexandre, en conquirent & partagèrent enfin les dépouilles pour eux-mêmes.

L'ordre de ses troupes.

Quelques historiens ont dit sans raison [a], que Philippe, dans la première année de son règne, inventa la phalange; corps de six mille hommes armés d'épées courtes, aiguës & tranchantes, de boucliers épais, de quatre pieds de hauteur, & de deux & demi de largeur, & de piques longues de quatorze coudées. La ligne ayant ordinairement seize soldats en profondeur, formoit la principale force des Macédoniens. Mais les Grecs n'observoient pas une autre méthode dans l'armement & la disposition de leurs troupes, & Philippe ne fit que la perfectionner en l'adoptant. Aucune raison n'engage à croire que les armes ou la tactique [b] de ce peuple aient

[a] Diodor. Sicul., l. XVI, sect. 3, & tous les Romains qui ont écrit l'histoire des Grecs. Il étoit naturel aux Romains de la supposer inventée en Macédoine, eux qui connurent la Grèce & la Macédoine presque dans le même tems, & qui trouvèrent la phalange beaucoup plus complète dans cette dernière contrée.

[b] Ælian fait mention de la contre-marche que Philippe emprunta des Spartiates, & qu'il perfectionna;

été changées par un prince qui connoissoit si bien le danger d'altérer ce que l'expérience des tems avoit approuvé. Il dirigea plus judicieusement ses soins à se procurer en abondance des armes, des chevaux & les autres choses nécessaires pour la guerre ; à faire la revue de ses troupes, à les exercer & à les accoutumer à cette vie [a] austère & laborieuse qui forme les bons soldats.

L'ambition de Philippe employa bientôt les ressources que son activité lui avoit procurées. La mort d'Agis, le plus vaillant chef, ou comme l'appelle un historien [b], le roi de la Péonie, détermina Philippe à se mettre en campagne pour venger les insultes ré-

Il envahit la Péonie. Olymp. CV. 3. A. C. 358.

---

de sorte que ses soldats, en reculant, paroissoien avancer. Ælian, dans sa tactique, c. 28. Si Philippe donna six mille hommes à la phalange, ordinairement moins nombreuse, cette innovation n'étoit pas un bien ; & les derniers rois de Macédoine, qui la firent monter à seize mille hommes, ne firent que rendre l'ordre de bataille plus gêné & plus incommode. La plus grande perfection de la tactique Grecque se voit dans l'expédition de Xénoph. Voy. Polyb. l. XVII, p. 764, & Tite-Live, l. XLIV, c. 40.

a Polіæn., l. IV, c. 3. Frontin. strat., l. IV, c. 1.

b Diodor., l. XVI, sect. 4.

centes que ces barbares avoient faites à la Macédoine. Chez les peuples où les loix de la paix & de la guerre sont négligées ou inconnues, presque tous les événemens dépendent du caractère précaire de leurs chefs. Privés de la valeur d'Agis, les Péoniens ne songèrent point à se défendre. Philippe parcourut leur pays sans trouver de résistance; il fit des esclaves & un grand butin, leur imposa un tribut, prit des ôtages, & rendit la Péonie entièrement dépendante de la Macédoine.

Défait les Illyriens, & étend ses frontières à la mer d'Ionie.

Il est probable que, conformément à la coutume de ces tems, il permit ou exigea qu'un certain nombre des vaincus suivît ses étendards. Mais les Péoniens ne furent pas plutôt réduits, que Philippe, à qui toutes les saisons paroissoient indifférentes pour la guerre, entreprit, pendant l'hiver, une campagne contre Bardyllis & les Illyriens, ennemis héréditaires de sa famille & de son royaume. Il s'avança sur la frontière de l'Illyrie [a], à la tête de dix mille hommes de

---

[a] Le nom Grec de cette contrée est Ιλλυρίς, mais plus communément οἱ Ιλλυριοι, de ses habitans. Voy. Arrian., l. I, passim. Le nom latin est *Illyrium*. L'Ιλλυρὶς des Grecs est décrite par Strabon, l. VII,

pied & de ſix cents chevaux ; & avant d'entrer dans cette contrée, il enflamma la valeur & le reſſentiment de ſes troupes par un diſcours militaire, ſuivant la coutume des Grecs, dont il paroiſſoit jaloux dans toute occaſion d'imiter les uſages. Le reſſentiment des injures paſſées, l'honneur de ſes ſujets, la gloire de ſa couronne pouvoient être les motifs les plus propres à faire impreſſion ſur l'eſprit des Macédoniens [a] qui n'étoient pas aſſez éclairés pour pénétrer les raiſons politiques de leur ſouverain. L'Illyrie s'étoit étendue à l'orient au préjudice de la Macédoine, qui, de cette manière, ne poſſédoit aucun des havres excellens de la mer Adriatique [b]. C'étoit une conſidération importante pour un prince qui ſemble avoir médité de bonne heure la création d'une marine. Outre cela

p. 317 ; elle comprenoit le rivage oriental de l'Adriatique, entre l'Epire & l'Iſtrie. L'Illyricum des Latins a une ſignification beaucoup plus étendue.

a Le ſommaire de ſon diſcours ſe trouve dans des fragmens de Théopompe.

b Strabon dit ἅπαντα τὸν Ιλλυρικὸν (ſcilicet χῶρον) σφόδρα εὐλίμενον εἶναι ; & ajoute, que le rivage de l'Illyrie étoit auſſi abondant en havres commodes, que la côte oppoſée de l'Italie l'étoit peu. Strab. l. VII.

il étoit impossible à Philippe d'exécuter en sûreté les autres projets qu'il avoit en vue, s'il laissoit son royaume exposé aux incursions d'un ennemi voisin, qui devoit redouter la Macédoine ou lui être redoutable. Dirigé par les principes d'une politique adroite, plutôt que gouverné par le ressentiment ou attiré par l'éclat d'une victoire, Philippe s'avança avec les précautions nécessaires dans le pays qu'il vouloit envahir. Après une négociation infructeuse, Bardyllis vint à sa rencontre avec un corps d'infanterie égal au sien, mais n'ayant que quatre cents hommes de cavalerie. Le lieu où se donna le combat est resté inconnu. La phalange Macédoniène attaqua de front la colonne des Illyriens [a], tandis que les troupes légères les prenoient en flanc, & la cavalerie par leur arrière garde. Les Illyriens, environnés ainsi de toutes parts, furent accablés par deux attaques opposées, sans avoir la facilité d'étendre leurs forces [b]. Leur résistance néanmoins dut être vigoureuse, puisqu'ils laissèrent sur le champ de bataille

a Les Illyriens étoient arrargés dans l'ordre de bataille nommé πλινθιο de πλιντος.

b Frontin. strarag., l. II, c. 3.

sept

ſept mille hommes avec leur brave chef Bardyllis, qui périt, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en combattant à cheval avec la plus grande bravoure. La perte de leur chef & de leurs plus braves guerriers abattit les forces & le courage des tribus Illyriènes, qui envoyèrent une députation à Philippe, pour implorer la paix, & ſoumettre leur ſort à la diſcrétion du vainqueur [a]. Ce prince leur

[a] Diodore fait entendre que les Illyriens, à l'exemple des Grecs, craignoient ſuperſtieieuſement de ne point enterrer leurs morts. Il ne fait peut-être que d'uſer d'un privilège trop commun chez les hiſtoriens, qui attribuent leurs propres ſentimens à ceux dont ils écrivent la vie. Diodore dit encore, que Philippe « rendit leurs morts & érigea un trophée. » Pauſanias (in Beotic.) nie que Philippe ou ſon fils Alexandre aient jamais élevé de ſemblables monumens de victoire. Cette pratique, dit-il, étoit contraire à la maxime Macédoniène qui remontoit au tems de Caranus: un lion ayant renverſé un de ſes trophées, ce ſage fondateur regarda cet événement comme une défenſe d'en élever dorénavant; mais les médailles de Philippe & d'Alexandre, dont les revers ſont quelquefois chargés de ces trophées, réfutent l'aſſertion de Pauſanias, qui eſt également contredite par Arrian, Quint. Curc. & tous les écrivains de la vie & de l'expédition d'Alexandre.

accorda les mêmes conditions qu'il venoit d'imposer aux Péoniens. Il joignit à la Macédoine cette partie de leur territoire, située à l'est du lac Lychnides, & il fonda vraisemblablement une ville & une colonie sur le côté du lac qui baignoit un pays fertile, & qui abondoit en différentes sortes de poissons, très-estimés des anciens. La ville & le lac de Lychnides étoient éloignés de la mer Ionienne de cinquante milles; mais l'ascendant que Philippe acquit sur ses voisins par ses armes & sa politique, fut tel, que les habitans de ces contrées intermédiaires adoptèrent immédiatement le langage & les mœurs de leur vainqueur. Leurs possessions, exemptes jusqu'alors de toute jurisdiction étrangère, tombèrent dans une dépendance si absolue de la Macédoine, que plusieurs anciens géographes les regardoient comme une province de ce royaume [a].

Desseins de Philippe sur Amphipolis. Olymp. CV. 4. A. C. 357.

Ayant réglé les affaires de l'Illyrie, Philippe rentra dans son royaume, non pour y jouir des douceurs de la victoire & du repos, mais pour accomplir des desseins plus importans & plus difficiles que ceux qu'il avoit

[a] Strab., l. VII, p. 327.

exécutés jusqu'alors avec tant de gloire. Il avoit étendu & mis en sûreté les frontières de la Macédoine qui regardoient le nord & l'occident ; mais la riche côte du midi, peuplée principalement de Grecs, offroit à-la-fois une conquête plus attrayante & un ennemi plus formidable. La ligue Olynthiène ayant secoué le joug de Sparte, étoit devenue plus puissante que jamais. Elle pouvoit mettre sur pied dix mille hommes pesamment armés, & un grand corps de cavalerie bien discipliné. La plupart des villes de la Chalcidice étoient entrées dans son alliance & sous sa domination ; & cette province puissante, avec les villes de Pangé & de la Piérie, toutes indépendantes ou sujettes des Athéniens, formoit une barrière assez forte pour garder les états Grecs contre la Macédoine, & même pour menacer la sûreté de ce royaume. Tous ces motifs concouroient à diriger la politique active de Philippe vers des acquisitions immédiatement nécessaires en elles-mêmes, & essentielles au succès de ses projets éloignés. Ce fut dans le cours de vingt années qu'il accomplît ses desseins, & qu'il conquît la Grèce, variant souvent ses moyens, mais jamais ne changeant de but ; & mal-

gré les circonſtances & les événemens qui traversèrent continuellement ſon ambition, nous appercevons le développement & les ſuccès progreſſifs d'un vaſte plan, dans lequel tous les pas préparoient les voies à ce qui ſuivoit, & dont la fin fut couronnée du triomphe le plus ſignalé que jamais la prudence humaine ait peut-être obtenu ſur la valeur & la fortune.

Importance de cette place.

L'importance d'Olynthe & de la Chalcidice ne faiſoit pas abandonner à Philippe ſes prétentions ſur Amphipolis, qu'il regardoit comme une conquête plus néceſſaire, quoique moins brillante. En prenant Amphipolis, il uniſſoit la Macédoine à la mer, aſſuroit à ce royaume pluſieurs avantages de commerce, & s'ouvroit un chemin aux bois & aux mines du mont Pangé. Les bois étoient eſſentiels pour la création d'une marine, & les mines pour former & entretenir un corps ſuffiſant de troupes. Philippe, au commencement de ſon règne, avoit déclaré lui-même cette ville indépendante, pour éviter une rupture avec les Athéniens, qui ſoutenoient encore leurs prétentions ſur leur ancienne colonie. Mais leurs meſures pour recouvrer Amphipolis avoient échoué juſqu'alors par le caprice ou

la perfidie de Charidême, natif de l'Eubée, qui, de ſimple ſoldat, s'étoit élevé au commandement d'un corps conſidérable de mercenaires, fréquemment employés par l'indolence & le déréglement des Athéniens; peuple qui avoit en averſion la fatigue & la contrainte du ſervice perſonnel. Ils ſe déterminèrent néanmoins à renouveler leurs tentatives pour reprendre Amphipolis, tandis que les habitans de cette ville, ayant goûté les douceurs de la liberté, ſe préparoient à maintenir leur indépendance.

Amphipolis entre dans la ligue Olynthiène.

Dans cette ſituation des affaires, les deſſeins hoſtiles de Philippe, que tous ſes artifices n'avoient pu dérober aux ſoupçons jaloux de la nouvelle république, alarmèrent les magiſtrats d'Amphipolis, & les obligèrent à rechercher la protection des Olynthiens, qui les admirent ſur-le-champ dans leur ligue. Enhardis par cette alliance, ils défièrent la colère des Athéniens & des Macédoniens; & leur inſolence téméraire fournit bientôt à Philippe de ſpécieux motifs de guerre. Les Olynthiens s'apperçurent que l'indignation de ce prince alloit éclater, & accabler les Amphipolitains, & qu'ils pourroient bien être eux-mêmes enveloppés dans la ruine de

leurs nouveaux confédérés. Pour prévenir ce danger, ils envoyèrent à Athènes des ambassadeurs, chargés de conclure une alliance avec cette république contre l'ennemi naturel des deux états; ennemi d'autant plus redoutable, que son activité avoit toujours été suivie du succès.

Philippe rompt, par ses intrigues, l'alliance projetée entre Olynthe & Athènes.

Si cette alliance se fût effectuée, la Macédoine, qui n'étoit pas encore capable de lutter contre les forces réunies d'Athènes & d'Olynthe, n'auroit peut-être jamais été remarquée dans l'histoire. Les espions & les émissaires de Philippe (car il avoit déja commencé à employer ces instrumens odieux, mais nécessaires de la politique) lui donnèrent aussi-tôt l'alarme. Ce prince lui-même fut effrayé du danger, & il se détermina à le repousser promptement & avec vigueur. Ses agens arrivèrent à Athènes avant que rien n'eût été conclu avec les députés d'Olynthe. Les orateurs & ceux qui avoient quelqu'autorité sur le peuple, furent corrompus; les magistrats & le sénat furent flattés & abusés par les déclarations & les promesses les plus plausibles. On entama aussi-tôt une négociation, dans laquelle Philippe s'engageoit à prendre Amphipolis pour les Athéniens, à

condition qu'ils lui rendroient Pydna, place bien moins importante. Il promit, outre cela, de procurer à la république beaucoup d'autres avantages dont il ne faisoit pas mention alors, mais que le tems découvriroit [a]. Amusé par les artifices du Macédonien, trompé par ses propres magistrats, & flatté par l'espoir de recouvrer Amphipolis, le grand objet de leur ambition, le sénat des cinq cents (car on avoit agi avec tant de hâte, que le peuple n'avoit pas eu le tems de s'assembler) rejeta avec dédain les propositions des Olynthiens [b], qui s'en retournèrent chez eux pleins de rage & d'indignation.

Artifices par lesquels il gagne les Olynthiens.

Ils eurent à peine le tems de communiquer à leurs compatriotes la colère qui les agitoit, que les ambassadeurs de Philippe demandèrent audience à l'assemblée d'Olynthe. Ce prince artificieux affectoit de partager avec les Olynthiens l'affront qu'ils avoient reçu des Athéniens; mais en même tems il leur témoignoit sa surprise de ce qu'ils

---

a Και το θρυλλουμενον ποτε απορρητον εκεινο. Demosth. Olynth. I, p. 6, edit. Wolfii.

b L'expression de Démosthènes est pleine d'énergie. « Οτι Ολυνθιους απηλαυνεν τους ενθενδε. Demosth. ibid.

avoient brigué la protection éloignée de cette république orgueilleuse, tandis qu'ils pouvoient trouver en Macédoine un allié voisin qui ne desiroit rien tant que d'entrer dans leur ligue. Pour preuve de sa modération & de sa sincérité, il offroit de les mettre immédiatement en possession d'Anthemus, ville de quelqu'importance dans leur voisinage, à la jurisdiction de laquelle les rois de Macédoine avoient long-tems prétendu. Il les assura en même tems de l'intention où il étoit de mériter leur reconnoissance par des services plus essentiels encore, & particulièrement en employant ses armes à réduire les villes de Pidna & de Potidée, places considérables qui commandoient la côte opposée du golfe Thermaïque, & qu'il aimoit mieux voir entre les mains des Olynthiens que sous la domination Athénienne.

Philippe assiege Amphipolis. Olymp. CV 4. A. C. 357.

Les offres immédiates de Philippe, ses déclarations & ses promesses, qui étoient sincères, lorsqu'elles ne blessoient pas ses intérêts, & principalement ses pratiques secrètes avec les plus puissans d'entre les Olynthiens, engagèrent cette république à abandonner la

Démosth. Philipp. II, 4.

cauſe d'Amphipolis, dont les habitans inconſidérés n'avoient pas pris aſſez de ſoin de prévenir ces querelles & ces plaintes qui s'élèvent naturellement entre les membres jaloux d'une ligue inégale. Par ces menées, le Macédonien diſſipa non-ſeulement tous les obſtacles que les Olynthiens oppoſoient à ſes vues, mais il acquit même la ſincère amitié de ce peuple qui fut prêt à l'aſſiſter de ſes armes, & à le ſeconder dans ſes projets les plus ambitieux. Se voyant libre d'agir, il s'avança avec rapidité vers Amphipolis, & en preſſa le ſiège avec la plus grande vigueur. Les habitans de cette ville, frappés de la perſpective d'une ruine prochaine, qu'ils n'avoient pas aſſez cherché à éviter, eurent recours dans leur détreſſe aux Athéniens. Ils dépêchèrent Hiérax & Stratocle, deux de leurs concitoyens les plus diſtingués, pour repréſenter le danger d'une alliance entre Philippe & les Olynthiens, & ſupplier Athènes d'agréer le repentir ſincère de leur malheureuſe colonie, & de reprendre Amphipolis ſous la protection de leur flotte.

A cette époque, les Athéniens étoient entièrement engagés dans la guerre ſociale; cependant l'eſpoir de recouvrer un établiſſement

Il amuſe les Athéniens.

ſi important auroit pu diriger leur attention vers la Macédoine, ſi la politique vigilante de Philippe ne leur eût renouvelé les aſſurances de ſon amitié, & reconnu leurs prétentions ſur la ville qu'il aſſiégeoit alors, & qu'il eſpéroit, ſelon les termes du dernier traité, remettre bientôt entre leurs mains. Abuſés par ces repréſentations inſinuantes, les Athéniens traitèrent les députés d'Amphipolis avec auſſi peu de reſpect que ceux d'Olynthe. La ville aſſiégée fut ainſi privée de tout eſpoir de ſecours. Philippe preſſa l'attaque avec une nouvelle vigueur; on fit une brèche aux murs; & les Amphipolitains, après une défenſe obſtinée, qui ne pouvoit que provoquer le reſſentiment du vainqueur, furent contraints de ſe rendre à diſcrétion[a].

Amphipolis ſe rend. Olymp. CV. 4. A. C 357.

Eſt annexée à la Macedoine.

Le prudent Philippe préféra toujours ſon utilité à la punition de ſes ennemis. Il étoit de ſon intérêt de conſerver & d'agrandir Amphipolis, & non de la dépeupler. Après avoir banni quelques chefs audacieux, dont les ſéditions ou l'eſprit patriotique auroient dérangé ſes meſures, il traita avec aſſez de

---

[a] Diodor., l. XVI, c. 8; Démoſth. Olynth. III, ſect. 4-7.

douceur le reste des citoyens. Leur territoire fut réuni à la Macédoine, d'où Philippe résolut de ne jamais le démembrer, malgré les promesses qu'il avoit faites aux Athéniens.

Philippe met les Olynthiens en possession de Pydna & de Potidée.

Il cultiva avec grand soin la ligue Olynthiène, afin de pouvoir s'armer contre le ressentiment d'un peuple qu'il étoit déterminé à braver, s'il ne pouvoit le tromper. Ayant assiégé & pris les villes de Pydna & de Potidée, il les céda aussi-tôt aux Olynthiens, qui ne l'avoient aidé que foiblement dans ces conquêtes. Durant ces expéditions même il affecta de n'agir que comme auxiliaire. Il prit sous sa protection immédiate la garnison Athéniène de Potidée, qui s'étoit rendue prisonnière de guerre, & la renvoya sans rançon, se plaignant que la nécessité de ses affaires & son alliance avec Olynthe le forçoient à s'opposer aux intérêts de leur république, pour laquelle il conservoit le respect le plus sincère [a].

Conquêtes de Philippe en Thrace.

Il est impossible que les Athéniens, quelque foibles & crédules qu'ils fussent, aient été dupes d'un artifice aussi grossier; mais

[a] Diodor., l. XVI, c. 8; & Démosth. Philipp. II, & Olynth. I.

ils étoient obligés d'employer tous leurs efforts dans la guerre sociale, dont les événemens devenoient de plus en plus malheureux. Philippe, toujours vigilant & actif, profita de cette diversion favorable pour poursuivre ses conquêtes dans la Thrace, où la possession d'Amphipolis lui ouvroit un passage. Au commencement de son règne, il avoit jugé nécessaire d'acheter la paix de Cotys, qui gouvernoit encore ce royaume, mais dont Philippe ne pouvoit craindre alors aucune résistance. Les mœurs & la religion Grecques que ce barbare avoit adoptées durant sa liaison avec Iphicrate & les Athéniens, ne servoient qu'à corrompre ses mœurs & à troubler sa raison. Nous taxerons absolument de folie l'homme qui se croyoit amoureux de Minerve: mais les anciens qui croyoient que les dieux paroissoient quelquefois sous une forme humaine, regardoient avec plus de compassion ce délire frénétique. On laissoit à Cotys la liberté, tantôt de traverser avec sa cour ambulante les montagnes sauvages de la Thrace, tantôt de dresser ses tentes sur les bords odoriférans du Strymon ou du Nessus, & d'autrefois de s'enfoncer dans les belles forêts qui ornoient son royaume, pour y goûter avec

plus de privauté les faveurs de son amante céleste.

Ayant abandonné, à l'approche des Macédoniens, le bocage d'Onocarsis, lieu favori de ses jouissances romanesques [a], Cotys s'efforça d'arrêter les progrès de l'ennemi par une lettre; mais la lettre d'un tel homme ne pouvoit qu'exciter le ridicule ou la pitié. Philippe pénétra à l'Orient jusqu'à la ville de Crénide, située au pied du mont Pangé, & éloignée de dix milles de la mer, & de trente milles d'Amphipolis. Il admira la beauté solitaire de cette place, bornée d'un côté par la mer, de l'autre par des montagnes escarpées, & arrosée par-tout d'une infinité de ruisseaux qui, tempérant la sécheresse du sol, produisoient les fruits les plus délicieux & les plus belles fleurs, principalement des roses d'une couleur & d'une odeur particulières. Mais l'attention de Philippe étoit attirée par un objet plus important, qui étoit celui des mines d'or du voisinage, exploitées autrefois par des colonies de Thasos & d'Athènes, & entièrement négligées depuis que les Thraces ignorans s'étoient rendus maîtres

S'empare des mines d'or de Crénide, nommée ensuite Philippi. Olymp. CV. 4. A. C. 357.

a Theopomp. apud Athenæum, l. XII, p. 531.

de Crénide. Philippe chassa ces barbares d'une possession qu'ils ne paroissoient pas dignes de conserver. Etant descendu dans la mine, il parcourut, au moyen de torches allumées, les travaux ruinés des anciens propriétaires. Il fit vider les eaux & réparer les canaux rompus ou engorgés, & le sein de la terre fut rouvert [a] & dépouillé de son or avec la plus grande avidité par un prince qui connoissoit bien la valeur de ce métal précieux. Il établit une colonie Macédoniène à Crénide, qui dès-lors prit le nom de Philippi [b], nom que portèrent aussi les pièces d'or frappées par les ordres de Philippe [c], & qui lui formoient

---

a Senec. natur. quæst. l. V, p. 760, & Demosth. in Leptin.

b La fatale défaite & la mort de Brutus & de Cassius ont effacé, dans leur lugubre splendeur, tous les événemens antérieurs qui distinguoient Philippi. Ce fut là que la liberté expira, & que la force triompha de la vertu.

> Cùm fracta virtus, & minaces
> Turpe solum tetigère mento.
>
> HORACE.

c Regale numisma Philippos.

un revenu annuel de près de mille talens, ou cinq millions de livres [a].

Ayant atteint le but principal de son expédition, Philippe mit des bornes à ses conquêtes en Thrace, & porta ses armes dans la Thessalie, qui, par la mort d'Alexandre de Phére, étoit soumise au joug de trois tyrans. Ils se nommoient Tisiphonus, Pitholaus & Lycophron, beaux-frères, assassins & successeurs d'Alexandre. Les troupes Macédoniènes, secondées par les Thessaliens, défirent entièrement ces usurpateurs, & les réduisirent à des conditions si humiliantes, qu'il sembloit que leurs sujets & leurs voisins n'avoient plus à les redouter [b]. Les Thessaliens, qui étoient susceptibles de toutes les impressions, mais incapables d'en conserver aucune, conclurent, dans les premiers mouvemens de leur reconnoissance, un engagement avec leur libérateur, par lequel ils lui abandonnoient les revenus provenans de leurs foires & de leurs villes de commerce, ainsi que la liberté

Il appaise les troubles de la Thessalie.

Avantages qu'il retire de son expédition.

[a] Diodor. l. XVI, c. 9. Justin, l. VIII, c. 3, parlent différemment; mais le chapitre entier porte des marques évidentes d'erreur & d'ignorance.

[b] Diodor. l. XVI, & Plut. in Pelopid.

de leurs havres & de leurs chantiers ; & cette cession, qui paroît extraordinaire, fut pour Philippe une possession [a] utile & permanente.

Philippe épouse Olympias. Olymp. CV. 4. A. C. 357.

Il contracta, peu de tems après, une alliance avec Arybbas, roi d'Epire, petite principauté qui bordoit les frontières occidentales de la Thessalie. Dans les excursions que Philippe avoit faites autrefois de Thèbes, il avoit vu la sœur de ce prince, nommée Olympias, dont l'esprit & les charmes avoient laissé une profonde impression dans son cœur. Les deux amans avoient été initiés en même tems aux mystères de Cérès, durant la fête triennale de l'île de Samothrace, qui avoit été long-tems aussi célèbre qu'Eleusis [b] elle-même, par le culte & la protection particulière de la bonne déesse. Mais les projets ambitieux qui avoient occupé Philippe durant les premières années de son règne, avoient sans doute affoibli ses sentimens, lorsque son expédition en Thessalie lui rappela l'image d'Olympias. Leur première entrevue dut naturellement renouveler sa tendresse. Arybbas

a Demosth. Philippi, l. X. Polyæn. strarag., l. IV, c. 19.

b Voy. plus haut, chap. XXI.

consentit

consentit facilement à l'union de sa fille, & la princesse fut conduite en Macédoine [a].

Les noces de Philippe furent célébrées à Pella avec une pompe & une splendeur extraordinaires. Plusieurs mois furent employés à des cérémonies & à des processions religieuses, aux jeux & aux exercices gymnastiques, & aux plaisirs de la musique & des représentations dramatiques. Le jeune prince prit naturellement beaucoup de goût à ces réjouissances; & il est probable qu'il montra dès-lors cette inclination pour les bouffons, les flatteurs & ces autres ministres infâmes de ses plaisirs, qui ternirent l'éclat de son règne. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'indolence voluptueuse dans laquelle il paroissoit plongé, encouragea les espérances de ses ennemis [b]. Les princes tributaires de la Péonie & de l'Illyrie se préparèrent à la révolte. Le roi de Thrace s'engagea dans leurs desseins, qui furent concertés avec plus de prudence que n'en ont ordinairement les bar-

Pendant la célébration de ses noces, les princes voisins prennent les armes.

a Justin, l. VII, c. 6.
b Diodor., l. XVI, c. 22.

bares ; & cette conſpiration générale des états voiſins auroit pu arrêter pour un tems la fortune de la Macédoine, ſi Philippe n'eût été averti à propos du danger par ſes émiſſaires & ſes partiſans.

Philippe étouffe la conſpiration. Olymp. CVI. 1. A. C. 356.

Il entra en campagne au commencement du printems ſuivant avec l'élite de ſes troupes. Parménion, un de ſes généraux, & celui dans lequel il avoit le plus de confiance, étouffa la rebellion en Illyrie. Philippe fut également heureux en Péonie & en Thrace. Comme il revenoit de ſon expédition, il fut informé de la victoire de Parménion. Un ſecond meſſager lui apprit bientôt après que ſes chevaux avoient remporté le prix de la courſe des chars aux jeux olympiques ; victoire qu'il regardoit comme bien plus honorable que toute autre, en ce qu'elle le faiſoit reconnoître pour fils légitime de la Grèce ; événement qu'il conſacra en faiſant frapper un char ſur ſes monnoies. Preſque dans le même tems, un troiſième meſſager arriva pour lui annoncer qu'Olympias avoit mis au monde un prince à Pella. Les devins prirent occaſion des heureux événemens qui accompagnoient la naiſſance de ce prince, pour lui

prédire la plus grande prospérité & la gloire la plus éclatante [a].

Une suite si rapide de succès ne troubla point la sagesse de Philippe, si nous en jugeons par la première action remarquable qui suivit immédiatement ces événemens. Ce fut sa correspondance avec le philosophe Aristote, dont Philippe avoit discerné de bonne heure le mérite à Athènes, lorsque le Stagirite y demeuroit avec Platon son maître. La première lettre (heureusement conservée) est écrite avec une précision qui montre le roi & l'homme de génie. « Apprenez qu'il nous est né un fils. Nous remercions les dieux moins encore d'un tel présent, que de nous l'avoir accordé dans un tems où vit Aristote. Nous sommes persuadés que vous en ferez un prince digne de son père & digne de la Macédoine. » Aristote entra dans cet illustre emploi, environ treize ans [b] après, lorsqu'on supposa

Lettre de Philippe à Aristote, lui annonçant la naissance d'Alexandre.

[a] Plut. in Alexand.

[b] L'on voit que l'ordre chronologique est établi dans la lettre de Denis d'Halicar. à Ammacus. Cet auteur, pour prouver que Démosthènes avoit acquis la plus haute perfection dans la pratique de l'éloquence,

qu'Alexandre avoit l'esprit assez développé pour profiter de ses instructions. On verra par la suite le succès des soins que le philosophe donna à son élève. La fortune d'Alexandre surpassa celle de tous les autres conquérans, autant que ses vertus surpassèrent sa fortune. Cependant la réputation du philosophe jette autant d'éclat sur son pupille, qu'elle en reçut de lui; puisque seize cents ans après la des-

avant qu'Aristote en eût donné la théorie, marque avec la plus grande exactitude les principaux événemens de la vie de l'orateur & de celle du philosophe. Aristote, natif de Stagire, vint à Athènes dans sa dix-huitième année, 367 A. C.; il y resta vingt ans dans l'école de Platon, qui mourut 348 A. C. Aristote quitta Athènes à la mort de son maître, & passa trois ans à Atarné & deux à Mytilène. De-là il fut en Macédoine, dans la quarante-troisième année de son âge, & 343 A. C. Il fut employé huit ans à l'éducation d'Alexandre. Il retourna à Athènes, 355 A. C., enseigna douze ans dans le Lycée, & mourut l'année suivante à Chalcis, à l'âge de soixante-trois ans, 323 A. C., & un an après la mort d'Alexandre. Dionysius ad Armacum. Il calcule par les archontes d'Athènes; j'y ai substitué les années avant J. C.

truction de l'empire d'Alexandre, les écrits d'Aristote conservèrent un ascendant singulier sur les opinions & même sur les actions des hommes.



CHAPITRE XXXIV.

Prospérité de Philippe. — Imprudentes mesures du conseil amphictyonique. — La guerre Phociène ou sacrée. — Philomélus s'empare du temple de Delphes. — Il entre en campagne contre les Thébains & leurs alliés. — Défaite & mort de Philomelus. — Affaires de la Thrace, de la Macédoine & de l'Attique. — Onemarchus prend le commandement des Phocéens. — Il rencontre Philippe en Thessalie. — Il est défait & tué. — Desseins de Philippe sur Olynthe & Byzance. — Traversés par les Athéniens. — Phayllus se met à la tête des Phocéens. — Marche de Philippe vers les Thermopyles. — Prévenue par les Athéniens. — Première Philippique de Démosthènes. — Occupations de Philippe à Pella. — Ses vues. — Et sa politique.

Prospérité de Philippe dans la cinquième année de son règne. Olymp. CVI. 1. A. C. 356.

PHILIPPE régnoit depuis près de cinq ans. Il avoit considérablement augmenté ses revenus, & reculé au loin les bornes de son empire. La Péonie, cessant d'être la rivale

de la Macédoine, en étoit devenue une des principales provinces. Il avoit étendu, aux dépens de la Thrace & de l'Illyrie, ses frontières orientales jusqu'à la mer de Thasos, & celles qui regardoient l'occident jusqu'au lac de Lychnides. Il étoit maître de la Thessalie sans avoir l'embarras de la gouverner. Par la possession d'Amphipolis, il se procuroit plusieurs avantages de commerce. Ses troupes étoient nombreuses & bien disciplinées, ses trésors immenses employés avec économie; & les mines de Philippi lui fournissoient une ressource annuelle également utile à ses desseins, soit qu'il poursuivît la carrière ambitieuse des conquêtes étrangères, ou qu'il s'attachât à élever & à affermir la grandeur intérieure de son royaume.

Sa politique profonde & impénétrable.

La puissance de Philippe étoit admirée & redoutée par ceux dont l'esprit étoit incapable de pénétrer les principes profonds de sa politique, qui seuls le rendoient réellement formidable. Le premier objet de ses desirs & le plus naturel, étoit le territoire d'Olynthe, partie la plus peuplée & la plus fertile de la côte Macédonienne. Le second & le plus difficile de ses projets, étoit d'obtenir la souveraineté de la Grèce. Mais loin

de laisser appercevoir ses prétentions, il avoit jusqu'alors cultivé l'amitié des Olynthiens avec une assiduité prévénante, & avoit mérité leur reconnoissance par plusieurs services importans. Ses succès avoient été complets; & si les avantages réitérés dont nous avons fait l'énumération, l'avoient enhardi dès-lors à envahir la Grèce, il est probable que les Olynthiens auroient consenti à suivre ses étendards. Mais Philippe savoit bien qu'en se pressant trop de parvenir à ce but glorieux, il pourroit s'ôter pour jamais l'espoir d'y atteindre. Tandis que les Athéniens s'épuisoient dans une guerre destructive avec leurs alliés, il avoit à la vérité saisi l'occasion de s'emparer de plusieurs établissemens de leur dépendance en Thrace & en Macédoine; colorant toutefois ses procédés du prétexte de la justice & de la nécessité, & tempérant même ses hostilités par plusieurs actes d'amitié & de respect. Avant la fin de la guerre sociale, les semences de discorde, répandues de toutes parts dans la Grèce, faillirent à se développer par une nouvelle querelle bien plus générale & plus importante. Philippe en attendit patiemment la maturité. Ses espérances étoient fondées sur les animo-

ſités particulières qui régnoient dans les républiques Grecques ; mais la découverte trop précipitée de ſon ſyſtême auroit pu réunir cent mille [a] guerriers contre leur ennemi commun ; au lieu que par la diſcrétion d'une politique patiente & ſoutenue, il effectua ſes vaſtes projets, ſans jamais avoir trente mille hommes à combattre.

Les amphictyons ayant recouvré leur autorité à la ſuite des événemens qui ont été décrits auparavant, commencèrent bientôt à déployer ces paſſions funeſtes qu'entraîne trop naturellement l'exercice d'un pouvoir illimité. Ils prétendoient que durant le déclin de leur juriſdiction, il s'étoit introduit pluſieurs abus illicites, auxquels il leur appartenoit de remédier. Les droits de la religion (diſoient-ils), qu'il étoit de leur premier devoir de maintenir, avoient été eſſentiel-

Il obſerve avec ſoin les meſures du conſeil amphictyonique.

---

a Ce nombre eſt choiſi comme un juſte milieu entre les deux cents vingt mille hommes promis par la ſuite à Philippe, dans l'aſſemblée générale des états à Corinthe, pour le ſervice de l'expédition de la Perſe, & les quatre-vingt mille que les Grecs levèrent alors contre Xerxès, & que le Péloponèſe ſeul, au dire de Thucydide, pouvoit envoyer dans l'Attique.

lement violés par les Phocéens, qui, au mépris de la décision de l'oracle & d'un décret amphictyonique, avoient labouré des terres consacrées à Apollon, & par conséquent interdites à l'agriculture [a]. Ces terres néanmoins se réduisoient à un petit district situé entre la rivière du Céphisse & le mont Thurium, sur les frontières occidentales de la Béotie. Le crime des Phocéens (si leurs utiles travaux méritent le nom de crime) n'étoit pas bien grand ni sans exemple, puisque les Locriens d'Amphissa avoient cultivé longtems les plaines Crisséenes, territoire beaucoup plus étendu, & consacré à ce même dieu par des cérémonies bien plus imposantes [b]. Mais la tyrannie orgueilleuse des amphictyons, sans rien examiner, lança un décret violent contre Phocis, ordonnant à cette communauté de vider les terres sacrées, & lui imposant une amende exorbitante.

Qui sont principalement soutenues par les Thébains.

On croit que les Thébains, ennemis & voisins de Phocis, & dont l'influence prédominoit alors dans le conseil, furent les principaux instrumens de cette décision arbi-

a Voy chap. V. Vol. I. p. 321.
Ibid.

traire [a]; ſuppoſition rendue probable par les délibérations poſtérieures des amphictyons. Leur ſecond décret fut lancé contre Sparte, pour punir l'injure de Phébidas qui, en tems de paix, s'étoit emparé par ſurpriſe de la citadelle de Thèbes. Cette violation de la foi publique, quoique criminelle & notoire, avoit été commiſe depuis ſi long-tems & ſi ſouvent, qu'il étoit de la prudence de l'enſevelir dans l'oubli; mais à l'inſtigation des Thébains, les amphictyons en renouvelèrent la mémoire, ordonnant aux Lacédémoniens de payer une amende de cinq cents talens, qui ſeroit doublée en cas qu'elle ne fût pas acquittée dans un tems limité; & décidant de plus que ſi leur ſentence étoit rejetée, les Lacédémoniens ſeroient traités comme ennemis publics de la Grèce [b].

Les Phocéens, déſignés comme les premières victimes de l'oppreſſion, étoient profondément affectés de leur danger. On exigeoit d'eux des ſommes qu'il leur étoit impoſſible de payer. Il eût été bien cruel de ravager les champs que leurs propres mains

Leſquels excitent le reſſentiment des Phocéens. Olymp. CVI. 4. A. C. 357.

[a] Juſtin., l. VIII, c. 1 & ſuiv.

[b] Diodor., l. XVI, c. 23 & ſuiv.

avoient cultivés avec tant de peine. Les ordres des amphictyons étoient décisifs à la vérité ; mais ce conseil n'avoit pas sur pied des forces suffisantes pour les faire valoir ; supposé que les objets de leur vengeance osassent contester leur autorité. Le parti de la résistance, tout téméraire qu'il paroissoit, fut cependant recommandé avec chaleur par Philomèle, dont la bravoure & l'éloquence avoient acquis un puissant crédit dans Phocis. Cet homme possédoit un patrimoine considérable ; il méprisoit la superstition nationale ; & étant doué d'un esprit ardent & ambitieux, il espéroit s'élever, pendant les troubles & les dangers d'une guerre, à une prééminence qu'on ne pourroit lui contester dans sa république. Après plusieurs délibérations dans lesquelles il flattoit la vanité & tentoit l'avarice de ses compatriotes, en leur prouvant que la garde du temple de Delphes leur appartenoit de droit, ainsi que les trésors immenses contenus dans ses murs sacrés [a], il persuada la majeure partie du

---

[a] Philomèle citoit l'autorité respectable d'Homère : Αυταρ Φωκηων Σχεδιος και Επιστροφος ηρχον οι Κυπαρισσον ειχον Πυθωνα τε πετρηεσσαν. « Mais Schidius & Epis-

sénat & de l'assemblée ; & en conséquence il fut nommé général, comme l'homme le plus propre à exécuter ses projets. La jeunesse Phocéène accourut sous ses drapeaux, & ses biens furent employés, avec les revenus publics, à se procurer le secours mercenaire de ces aventuriers indigens qui abondoient dans toutes les provinces de la Grèce.

Les Phocéens sous Philomèle se préparent à la guerre, & engagent dans leur cause les Lacédémoniens. Olymp. CVI. 1. A. C. 356.

Philomèle s'occupa l'année suivante à se pourvoir de toutes sortes d'armes, à exercer ses troupes, & à faire le voyage de Sparte en qualité d'ambassadeur. Comme cette ville n'avoit pas satisfait à l'amende imposée par les amphictyons, la somme fut doublée, & les Lacédémoniens condamnés à payer mille talens. Cette imposition exorbitante auroit justifié Sparte, en cas qu'elle eût suivi l'exemple de Phocis, & bravé la puissance des amphictyons. Mais Archidamus, qui possédoit toute la prudence & l'adresse de son père Agésilaus, ne vouloit pas s'exposer le premier au danger de cette épreuve, & affronter les décrets révérés d'une assemblée

---

trophus conduisoient les Phocéens qui habitoient Cyparisse & le rocher Python. » L'ancien nom de Delphes.

que l'on regardoit comme gardiène légitime de la religion & de la liberté nationales. Il aſſura Philomèle que lui & les Lacédémoniens approuvoient entièrement ſa cauſe ; que des raiſons paſſagères les empêchoient de ſe déclarer ouvertement, mais qu'il pouvoit compter ſur des ſecours ſecrets d'hommes & d'argent [a].

Philomèle s'empare du temple de Delphes. Olymp. CVI. 2. A. C. 355.

Encouragé par ces aſſurances & par une ſomme conſidérable [b] qui lui fut remiſe ſur-le-champ, Philomèle à ſon retour s'engagea dans une entrepriſe non moins audacieuſe qu'inattendue. Le temple de Delphes, garanti d'une manière ſi redoutable par la ſuperſtition, étoit à peine gardé par quelques ſoldats. Philomèle ayant diſpoſé l'imagination de ſes troupes à ce hardi projet, les conduiſit immédiatement à Delphes, vainquit la foible réſiſtance des Thracides qui habitoient le territoire voiſin, & entra dans cette ville ſacrée avec la calme intré-

a Οἱ δὲ Λεχίδαμος ἀποδεξάμενος τὸν λόγον φανερῶς μὲν, κατὰ τὸ παρὸν, οὐκ ἔφησε βοηθήσειν, λάθρα δὲ πάντα συμπράξειν χορηγῶν καὶ χρήματα καὶ μισθοφόρους. Diodor. l. XVI, p. 426.

b Diodore dit quinze talens. Diodor. ibid.

pidité d'un conquérant. Les Delphiens, qui n'efpéroient aucun quartier d'un homme fans refpect pour la religion, s'attendoient en filence à voir les doubles horreurs du meurtre & du facrilége. Mais la contenance de Philomèle les raffura, & fes difcours diffipèrent totalement leurs craintes. Il déclara qu'il n'étoit venu à Delphes dans aucune intention hoftile contre les habitans, ni avec aucun deffein facrilége contre le temple. Son motif principal étoit de les délivrer du defpotifme des amphictyons, & de foutenir la prérogative ancienne & inaliénable, qui affuroit à Phocis la garde du temple de Delphes. Il répandit à cette occafion plufieurs manifeftes dans les différentes républiques de la Grèce. Ses émiffaires apprirent aux Lacédémoniens qu'il avoit détruit les tablettes de bronze contenant les décrets injuftes lancés contre Sparte & Phocis. Ils enflammèrent le reffentiment des Athéniens, ennemis naturels de Thèbes; & les deux républiques prirent la réfolution de foutenir les deffeins de Philomèle.

D'un autre côté, les Thébains, qui dirigeoient les décrets des amphictyons, & les Locriens, les Theffaliens, avec d'autres états

Emploie les tréfors facrés à lever des troupes mercenaires.

ſubalternes, qui reſpectoient ſervilement ces décrets, ſe diſpoſoient à ſe mettre en campagne pour venger les inſultes faites à leur religion & à leurs loix. Leurs opérations furent conduites avec cette extrême lenteur naturelle à des confédérés. Philomèle agît avec plus de vigueur. Il étoit trop éloigné pour recevoir de grands ſecours de ſes alliés. Mais en commençant par impoſer une groſſe taxe ſur les Delphiens, que la ſuperſtition de la Grèce avoit enrichis, & en oſant enſuite, malgré ſes déclarations, toucher au dépôt ſacré du tréſor d'Apollon [a], il parvint à raſſembler dix mille mercenaires qui ſacrifioient tout ſcrupule de religion à l'eſpoir de partager un riche butin. Tel étoit en général le caractère de ſes troupes. Il s'efforça de juſtifier ſes meſures, par l'autorité d'un oracle, aux yeux de ceux qui avoient la conſcience plus timorée ou moins de cupidité. La Pythie refuſa d'abord de monter ſur le trépied ſacré. Philomèle lui ordonna d'obéir; elle ſe ſoumit à cet ordre avec répugnance, lui faiſant obſerver qu'étant déja

---

[a] Quelquefois Diodore reconnoît, & d'autrefois il déſavoue que Philomèle ait touché au tréſor ſacré.

maître

maître de Delphes, il pouvoit agir arbitrairement [a]. Philomèle n'attendit pas d'autre réponse; il interpréta ces paroles comme un aveu de son pouvoir absolu; & il confirma adroitement la déclaration favorable de la prêtresse par le récit de plusieurs présages heureux [b].

Se met en campagne contre les Thébains & leurs alliés. Olymp. CVI. 2. A. C. 355.

Ayant obtenu la sanction supposée des dieux, Philomèle s'occupa à fortifier le temple & la ville de Delphes, dans laquelle il mit une forte garnison; & avec le reste de ses forces, il marcha hardiment contre les Locriens & les Thébains. La fortune des combats fut à peu près égale pendant deux ans, quoique la victoire parût incliner quelquefois pour les Phociens; mais il ne se passa rien de décisif, & la guerre ne fut remarquable que par l'excessive cruauté des deux partis. Les prisonniers Phociens étoient condamnés sans distinction à la mort, comme des misérables convaincus du plus abominable sacrilége; & le ressentiment de leurs compatriotes les

a Ἀποφθεγξαμένης δ' αὐτῆς πρὸς τὴν ὑπεροχὴν τοῦ βιαζομένου « ὅτι ἔξεστι αὐτῷ πράττειν ὃ βούλεται. » Diodor. p. 428.

b Diodor., p. 429.

d'échapper à sa vengeance. La résolution de Philomèle fut prompte & terrible : d'un élan vigoureux il s'élança sur les pointes des rochers, éludant ainsi les remords de sa conscience & le ressentiment de ses adversaires [a]. Tandis que les Thébains & leurs alliés admiroient ce spectacle comme un signe manifeste de la vengeance divine [b], Onomarchus, lieutenant & frère du général Phocien, rassembla & conduisit à Delphes les restes épars de l'armée vaincue. Les confédérés se déterminèrent à les chasser de cette ville sacrée, & à infliger à ces ennemis de la Grèce & du ciel une punition semblable à celle que la colère d'Apollon avoit fait tomber sur la tête de l'impie Philomèle [c].

Les Spartiates tâchent de recouvrer leur domination dans le Péloponèse. Olymp. CVI. 3. A. C. 353.

Différentes causes concurrentes détournèrent Philippe d'un côté, & de l'autre Athènes & Sparte, de prendre part si-tôt à la guerre

---

[a] Diodore fait entendre que si Philomèle eût été pris, son corps eût été impitoyablement déchiré : Φοβούμενος την εκ της αιχμαλωσιας αικιαν, p. 432.

[b] C'est ainsi que le pensoient les historiens postérieurs : Και τουτον τον τροπον, δους τω δαιμονιω δικας κατεστρεψε τον βιον. Diodor. ibid.

[c] Diodor., l. XVI, p. 432.

Phociene. La politique intéressée d'Archidamus, qui prédominoit dans les conseils de Sparte, étoit moins portée à secourir des amis éloignés, qu'à rétablir l'autorité Lacédémoniène dans le Péloponèse. L'occasion sembloit d'autant plus favorable, que les Thébains étoient entièrement engagés dans une autre guerre, & qu'Athènes se trouvoit étroitement liée avec Sparte. Les armes & les intrigues d'Archidamus furent donc employées pendant plusieurs années contre les Messéniens, les Arcadiens & les Argiens; mais tous ces efforts furent sans succès. Les villes inférieures du Péloponèse, excitées par un commun danger, se liguèrent pour leur défense mutuelle; & quoiqu'Athènes fût alors l'alliée de Sparte, elle ne voulut pas abandonner à la tyrannie de cette république des alliés plus anciens & plus fidèles, les Arcadiens & les Messéniens [a].

---

[a] Cette question paroît avoir causé de vifs débats dans l'assemblée d'Athènes. Les partis de Sparte & de l'Arcadie étoient animés du plus grand zèle; &, suivant la juste observation de Démosthènes, les orateurs Athéniens, s'ils n'eussent pas parlé le dialecte Attique, auroient paru les uns Spartiates, les autres Arcadiens. Demosth. pro Megalop., p. 83.

Les affaires de la Thrace occupent Philippe & les Athéniens.

Tandis que la politique du Péloponèse formoit un système à part, la guerre sacrée bouleversoit le centre de la Grèce, & les affaires de la Thrace occupoient Philippe & les Athéniens. Cotys étoit mort, & ses fils Kersobleptes, Bérisades & Amadocus, se montroient tous mécontens de la portion de leur héritage. Pendant que leurs hostilités réciproques présentoient l'odieux tableau de la discorde fraternelle, les objets de leurs débats étoient successivement enlevés par Philippe. Les usurpations de ce prince engagèrent à la fin Kersobleptes, le plus puissant des co-héritiers, à céder la Chersonèse de Thrace aux Athéniens, qui envoyèrent Charès avec une nombreuse flotte, pour prendre possession de cette péninsule. La seule ville de Sestos voulut résister; elle fut prise d'assaut, & traitée avec la plus grande sévérité par Charès, tandis que Philippe assiégeoit & prenoit la ville de Méthoné en Piérie, place bien plus importante. Ce fut à ce siége qu'il perdit un œil; perte qu'il souffrit avec impatience [a], & dont les circonstances déshonorent

[a] Lucien, de scribend. histor., p. 365.

également son jugement & son humanité [a].

Onomarchus se met à la tête des Phociens. Olymp. CVI. 4. A. C. 353.

Il paroît étonnant que les Thébains, après la défaite & la mort de Philomèle, n'aient pas poursuivi leurs succès sans donner à l'ennemi le tems de se reconnoître & de réparer ses forces. Ils imaginoient probablement que la destinée funeste de ce chef audacieux effraieroit un successeur, & que les Phociens imploreroient la paix, si on ne les réduisoit

a Ces circonstances néanmoins sont appuyées de l'autorité de Suidas & d'Ulpien. Il est dit que lorsque la flèche fut retirée, on y trouva cette inscription : « Aster a l'œil droit de Philippe. » Aster s'étoit présenté à Philippe comme un excellent tireur : ce prince lui avoit répondu qu'il agréeroit ses services quand il auroit guerre avec les étourneaux. Il ordonna que la flèche seroit renvoyée avec cette nouvelle inscription : « Qu'il feroit pendre Aster ; » menace qu'il effectua dès qu'il fut maître de Méthoné. Des récits plus incroyables encore ont été débités sur ce sujet par les écrivains fabuleux du règne d'Alexandre. Philippe, disoient-ils, avoient perdu l'œil droit en épiant les amours d'Olympias & de Jupiter Ammon. Cette ridicule flatterie des historiens d'Alexandre avoit été si fort répandue, qu'on crut qu'elle étoit le sujet représenté sur ce célèbre vase, dont M. d'Hancarville a donné une si bonne explication. Voy. Recherches sur les arts de la Grèce, vol. II.

pas au déſeſpoir. Telle étoit en effet la réſolution des citoyens les plus reſpectables de Phocis ; mais le plus grand nombre dont l'audace, l'impiété & l'indigence étoient égales, demandoit la continuation de la guerre. On convoqua une aſſemblée, où Onomarmarchus, dans un diſcours préparé [a], flatta leurs eſpérances, & les encouragea à la fermeté. Son opinion prévalut ; il fut nommé général, & ſa conduite prouva bientôt qu'il égaloit ſon frère en hardieſſe & en ambition, & qu'il le ſurpaſſoit en activité & en génie. Perſonne ne connoiſſoit mieux le pouvoir de l'or & la manière de l'employer. Avec le tréſor de Delphes, il fit battre plus de monnoie qu'il n'en avoit peut-être jamais circulé en Grèce. L'armée des Phociens ſe rétablit & s'accrut conſidérablement ; leurs alliés devinrent plus ardens à ſoutenir leur cauſe ; leurs ennemis même ne ſe trouvèrent pas à l'épreuve des tentations qui aſſailloient continuellement leur fidélité. Par des préſens faits à propos, Onomarchus ſut jeter la diviſion parmi les Thébains, & tenir leurs armes dans l'inaction. Il perſuada aux puiſſances

---

[a] Πεφροντισμενον λογον διελθων. Diodor., p. 432.

voisines de garder la neutralité ; tandis que les Thessaliens, peuple connu dans tous les tems par son avarice & sa perfidie [a], & dont la contrée, disoit le proverbe, n'avoit jamais produit un mauvais cheval ou un honnête homme, embrassèrent ouvertement le parti des Phociens.

Succès de ses armes.

Onomarchus qui espéroit couvrir les motifs injustes de son entreprise par l'éclat subit d'une victoire, profita sur-le-champ de tant d'avantages multipliés. A la tête d'une armée nombreuse & bien ordonnée, il inonda le pays des Locriens & des Doriens, le ravagea, prit Thronium d'assaut, mit plusieurs villes

a Les Thessaliens avoient la même réputation en Grèce, que les Liguriens dans l'Italie :

Vane ligus
Necquicquam patrias tantasti lubricas artes.

VIRG.

Euripide parle du caractère trompeur des Thessaliens. Démosthènes (Olynth. 1, p. 4, ex edit. Wolf) dit, ειτα τα των θετταλων ταυτα γαρ απιστα μεν ην δη πυ φυσει, και αει πασι ανθρωποις. « Philippe fut de plus inquiété par les rébellions des Thessaliens, peuple naturellement infidèle, dans tous les tems, à tous les hommes.

à contribution, pénétra dans la Béotie, & se rendit maître d'Orchomène. Les Thébains rassemblèrent leurs forces pour s'opposer à ce torrent. La première résistance qu'éprouva Onomarchus, fut devant les murs de Chéronée. Il n'osa renouveler l'engagement, parce qu'il avoit affoibli ses forces en mettant des garnisons dans les villes importantes qu'il avoit prises, & en envoyant, sous les ordres de son frère Phayllus, un détachement de sept mille hommes en Thessalie [a].

Il rencontre Philippe dans la Thessalie, & l'oblige de se retirer.

Dans cette contrée, les intrigues de Philippe avoient contre-balancé l'or d'Onomarchus; mais Lycophron, qui étoit le principal partisan du dernier, & que Philippe avoit autrefois dépouillé de son autorité, s'étoit rétabli de nouveau dans Phérée. Pégase, Magnésie, & plusieurs autres places moins considérables, s'étoient déclarées pour le tyran & pour Phocis. Les intérêts du Macédonien prévalurent ailleurs, & les factions opposées se trouvoient à peu près en équilibre, lorsque Philippe, avec sa diligence ordinaire, entra dans la Thessalie, défit Phayllus, assiégea & prit Pégase, & chassa honteuse-

[a] Diodor., p. 434.

ment l'ennemi vers les frontières de la Phocide. Onomarchus craignant de perdre le crédit qu'il avoit nouvellement acquis parmi les Theſſaliens, évacua la Béotie, & s'avança contre Philippe avec toutes ſes forces. Les Macédoniens, quoique moins nombreux, ne refusèrent point le combat. Les Phociens prirent la fuite au premier choc, & ſe retirèrent vers les montagnes voiſines. Philippe les pourſuivit en bon ordre. Ce fut alors que les Phociens commencèrent véritablement à combattre. Onomarchus prévoyant que les Macédoniens le ſuivroient de près, avoit poſté, ſur le ſommet du précipice, un détachement qui, à un ſignal donné, étoit prêt à rouler, ſur la phalange en bataille, des morceaux de rocher & des pierres d'une groſſeur énorme. C'étoit le ſeul genre d'attaque auquel les Macédoniens n'étoient pas préparés. La ligne de marche qui s'avançoit auparavant avec tant de fermeté & de confiance, fut convertie en une ſcène horrible de déſaſtre & de carnage. Avant qu'ils fuſſent revenus de leur épouvante, les Phociens, qui les avoient attiré dans ce piége en fuyant, revinrent à la charge. Philippe néanmoins rallia ſes troupes ; & tandis qu'Onomarchus

héſitoit à avancer, il les emmena en bon ordre, diſant qu'ils ne ſe retiroient point par crainte, mais comme des béliers, pour revenir frapper avec plus de vigueur [a].

Ce propos fut bientôt juſtifié, & le triomphe des Phociens ne dura pas long-tems. Lycophron s'étoit retiré dans ſa ville natale, croyant y être en pleine ſécurité; les Phociens, renforcés de leurs alliés Theſſaliens, envahirent de nouveau la Béotie, aſſaillirent & prirent Coronée, & donnèrent de vives alarmes aux Thébains, par les déprédations qu'ils commirent dans le centre même de leur république; mais le tems de la vengeance s'approchoit. Philippe ayant rétabli ſon armée, rentra en Theſſalie. Les foibles partiſans de Lycophron, en les ſuppoſant fidèles, étoient hors d'état de ſoutenir ſa cauſe. Un grand nombre de Theſſaliens reçut le roi de Macédoine comme un libérateur. Onomarchus fut par conſéquent forcé de retirer ſes troupes de la Béotie. Il s'avança à la tête de vingt mille hommes d'infanterie & de cinq cents chevaux, au ſecours de Lycophron,

Défaite & mort d'Onomarchus.

---

[a] Polixen. ſtratag., l. II, c. 28. Diodor., l. XVI, p. 34 & ſuiv.

& il rencontra l'ennemi ſur la côte de Magnéſie avec des forces plus conſidérables encore. Philippe, afin de rappeler à ſes ſoldats qu'ils combattoient pour la cauſe de Delphes & du ciel, les avoit couronnés du laurier conſacré à Apollon, & avoit chargé ſes enſeignes & ſes étendards des emblêmes & des attributs de cette divinité [a]. Leur attaque fut impétueuſe ; & leur valeur, exaltée par l'enthouſiaſme, leur fit vaincre tous les obſtacles que le remords & le déſeſpoir des ennemis leur préſentoient. Trois mille cavaliers Theſſaliens, qui avoient beaucoup contribué à la victoire de Philippe, firent un carnage affreux des Phociens qui fuyoient tous vers la mer, attirés par la vue de la flotte Athéniène, ſous les ordres de Charès. Ce commandant revenoit de la Cherſonèſe ; mais il ne paroît pas avoir fait aucune démarche pour les ſecourir. Les Macédoniens en tuèrent environ ſix mille, tant dans la mêlée que dans la pourſuite. On trouva le corps d'Onomarchus parmi les morts. Philippe ordonna de le pendre à un gibet, comme une marque particulière d'infamie ; pour les autres, on les jeta dans la mer,

[a] Juſtin, l. VII, c. 2.

comme s'étant rendus indignes, par leur impiété ſacrilége, de participer aux honneurs funéraires. Les vainqueurs avoient fait trois mille priſonniers ; mais on ne ſait pas préciſément s'ils furent noyés ou réduits en eſclavage ; la dernière opinion paroît cependant la plus probable [a].

Philippe victorieux n'oſa pourſuivre ſes Deſſeins de Philippe ſur Olynthe & Byzance.

[a] Ce doute laiſſé par le compilateur Diodore ne fait pas honneur à ſon exactitude. Voici ſes paroles : Τελος δε, των Φωκεων και μισθοφορων αιρεθησαν μεν υπερ τους ἑξακισχιλιους, εν οἱς ην και αυτος ὁ στρατηγος ἡλωσαν δε ουκ ελαττους των τρισχιλιων. Ο' δε Φιλιππος τον μεν Ονομαρχον εκρεμασεν, τους δε αλλους ὡς ἱεροσυλους κατεποντισε. Littéralement : « Plus de ſix mille Phociens & mercenaires y laiſsèrent la vie, parmi leſquels on trouva le général. D'un autre côté, trois mille furent faits priſonniers. Philippe fit pendre Onomarchus & jeter les autres dans la mer comme coupables de ſacrilèges. » Le lecteur inſtruit s'appercevra que j'ai rendu toute la force du mot αιρεθηναι, & la ſignification préciſe & diſtinctive des particules μεν & δε, qui ſéparent les deux premières clauſes du texte, m'engage à croire que le τους αλλους ne peut s'appliquer qu'aux autres qui y laiſsèrent la vie. Le mot κατεποντισε, qui ſignifie ſimplement plonger dans la mer, ne donne aucune explication déterminée.

avantages en envahiſſant la Phocide ; ſachant bien que la tentative de paſſer le détroit des Thermopyles alarmeroit également ſes ennemis & ſes alliés. Il étoit de ſon intérêt de perpétuer les diſſentions dans la Grèce. Pour cet effet, il fomenta la diſcorde qui régnoit parmi les états du Péloponèſe ; & quoiqu'il eût puni les Phociens coupables, il n'avoit garde de terminer une guerre qui détournoit l'attention publique de ſes deſſeins ambitieux. Sa victoire ſur un ennemi odieux étendit ſa réputation. Il s'aſſura de la Theſſalie en plaçant des garniſons dans Phérée, Pégaſe & Magnéſie. Son armée étoit prête à marcher en Grèce au premier moment favorable ; mais en attendant qu'elle pût agir, il obſervoit avec plaiſir dans cette contrée les diviſions qui y régnoient, & qui lui promettoient la facilité d'exécuter ſans obſtacle ſes projets ultérieurs. Il avoit long-tems abuſé les Olynthiens par ſes bons offices & ſes promeſſes ; mais alors il commença à faire connoître ſes deſſeins, & à faire craindre pour leur liberté. Il parvint auſſi à détacher Kerſoblepte des intérêts d'Athènes ; & l'ayant élevé ſur les ruines des chefs voiſins de la

Thrace, il n'attendoit plus que l'instant de le détrôner impunément [a]. C'étoit par les possessions de ce prince que Philippe vouloit s'ouvrir un passage à Byzance, ville dont il devoit avoir desiré depuis long-tems la possession; lui qui connoissoit si bien l'importance de sa situation, tant pour le commerce que pour la guerre. Il commença à découvrir ses desseins sur Byzance, en attaquant la forteresse d'Héréum, place ainsi appelée d'un temple de Junon qui étoit dans son territoire, & qui faisoit son principal ornement. La ville d'Héréum étoit petite & peu importante par elle-même. Son havre étoit dangereux; mais, située près de Byzance, elle en étoit comme un ouvrage avancé & une défense [b].

Les Athéniens eurent assez de pénétration pour démêler le but de cette entreprise. Ils formèrent une alliance avec la république d'Olynthe, avertirent Kersoblepte de son danger, & équipèrent une flotte nombreuse pour aller à la défense d'Héréum, ou plutôt de Byzance, où ils entretenoient encore un Il est contrarié par les Athéniens.

a Justin., l. VIII, 3. Démosth. Olynth. 2 & 3.
b Idem ibid.

commerce lucratif, quoique la guerre ſociale eût rendu cette ville indépendante d'Athènes. Mais ces vives démarches furent bientôt inutiles. La bleſſure que Philippe avoit reçue à Méthoné, & des fatigues continuelles lui causèrent une maladie dangereuſe qu'on annonça à Athènes comme mortelle. Les Athéniens ſe réjouirent d'un ſi heureux événement ; & abandonnant leurs préparatifs, ils donnèrent toute leur attention à la guerre ſacrée [a].

La guerre ſacrée continuée par Phayllus. Olymp. CVII. 1. A. C. 352.

Ce funeſte débat fut renouvelé par Phayllus, le dernier frère de Philomèle & d'Onomarchus. Sa cauſe étant plus déſeſpérée que jamais, Phayllus employa la dernière reſſource qui lui reſtoit. Ayant converti les dépouilles les plus précieuſes du temple de Delphes en argent comptant, il doubla la paye de ſes mercenaires. Cet encouragement extraordinaire attira de nouveaux aventuriers ſous ſes drapeaux, & rendit bientôt ſon armée auſſi nombreuſe qu'aucune de celles de ſes prédéceſſeurs. Les Theſſaliens fugitifs, raſſemblés en corps par Lycophron, vinrent lui offrir leurs ſervices ; enfin, par le moyen

a Idem ubi ſuprà.

du

du trésor de Delphes, il obtint publiquement de quelques puissances de la Grèce un secours de huit mille quatre cents hommes; les Lacédémoniens lui envoyèrent mille soldats; les Achéens deux mille, & les Athéniens cinq mille hommes d'infanterie avec quatre cents chevaux. Ces puissans renforts mirent les Phociens en état d'entrer en campagne avec l'espoir du succès [a].

Philippe marche aux Thermopyles pour s'opposer à leurs armés.

Pendant tous ces mouvemens, Philippe avoit recouvré la santé. Les préparatifs des Athéniens lui avoient appris que ses desseins ne pouvoient plus être secrets. Il fut informé de l'alliance de ce peuple avec les Olynthiens. Ses émissaires l'avoient instruit des troubles actuels de la Grèce, où les secours de plusieurs états puissans soutenoient les sacriléges Phociens. La circonstance exigeoit qu'il se déclarât en faveur de ses alliés & de la cause sacrée qu'il avoit déja défendue avec tant de gloire. Non-seulement les Thébains, les Doriens & les Locriens, qui étoient les principales puissances belligérantes, mais encore tous ceux qui avoient une vénération sincère pour Apollon, l'attendoient

a Diodor., p. 436.

comme leur libérateur. Ses ennemis admiroient sa piété & craignoient sa valeur. Abusés par la nouvelle de sa maladie & de sa mort, ils devoient être frappés d'une terreur religieuse, en le voyant paroître tout-à coup au détroit des Thermopyles, prêt à venger les droits violés du temple de Delphes. Ce fut sur de telles spéculations que Philippe dirigea sa marche [a] vers ces célèbres défilés que nous avons décrits ailleurs, & dont nous avons si souvent fait mention.

Ce projet alarme les Athéniens.

Mais l'événement prouva que dans cette occasion il avoit mal jugé de la superstition & de la timidité des Grecs, & qu'il avoit trop compté sur la patience & l'indolence des Athéniens. Ce peuple pénétra ses desseins & se détermina à les déconcerter. Il ne doutoit pas que sous le voile d'un zèle religieux, Philippe ne cachât le projet d'envahir la Grèce; &, au premier bruit de son expédition, leur patriotisme imagina voir une nuée de Macédoniens, de Thebains & de Thessaliens, fondant comme un orage destructeur & sur l'Attique & sur le Péloponèse. Avec une promptitude & une ardeur

[a] Diodor., l. XVI, p. 437.

dont il n'y avoit aucun exemple récent dans leurs conseils, ils courent aux armes, lancent leur flotte, volent aux Thermopyles, & s'emparent des défilés [a].

Qui s'emparent des défilés des Thermopyles.

Philippe n'éprouva jamais un plus cruel contre-tems, que lorsqu'il se vit ainsi prévenu par un peuple qu'il avoit si souvent trompé. Il se retira avec un profond chagrin, laissant la conduite de la guerre Phociène aux Thébains & à leurs alliés. Les Athéniens placèrent une garde aux Thermopyles; & fiers de leurs premiers succès contre le Macédonien, ils convoquèrent une assemblée pour y délibérer sur les moyens propres à enchaîner son ambition.

Philippe se retire.

Cette assemblée fut célèbre par le premier discours de Démosthènes contre Philippe, dont il ne cessa, depuis cette époque, d'épier & de combattre les projets. Deux ans auparavant, cet illustre orateur, dont les ouvrages ont été moins lus que loués, & moins entendus que lus, avoit commençé, dans sa vingt-huitième année, à paroître dans la carrière oratoire. Les Athéniens étoient alors engagés dans la guerre sacrée; leurs posses-

Première sortie de Démosthènes contre Philippe.

a Demosth., de falsâ legat., sect. 29.

sions occidentales étoient continuellement attaquées, pillées ou usurpées par Philippe; néanmoins, dans cette situation des choses, les partisans mercenaires de ce prince, afin de détourner l'attention publique, de ses desseins ambitieux, affectoient de porter leurs vues sur l'Asie, & d'être alarmés des mouvemens d'Artaxerxès Ochus, qui se préparoit à réduire les rebelles de Chypre, de l'Egypte & de la Phénicie. Dans toutes les assemblées du peuple, les créatures de Philippe s'étendoient avec une frayeur exagérée sur les armemens de terre & de mer du grand roi, qu'ils représentoient comme disposé à venger l'injure récemment faite à ses colonies d'Asie, par la flotte Athénienne sous les ordres de Charès. Les trophées de Miltiades, de Thémistocle & de Cimon, étoient rappelés avec toute la pompe de l'éloquence; & l'on exhortoit les Athéniens à marcher sur les traces de leurs ancêtres, qui, par leurs exploits mémorables, avoient jeté un lustre immortel sur les diverses périodes de leur histoire.

Sentimens des plus sages Athéniens ouchant ce prince.

A cet enthousiasme populaire se joignoient Isocrate & Phocion, l'un grand orateur, l'autre général & politique habile; deux

hommes enfin dont les vertus & les talens auroient décoré le plus bel âge de la république. L'intégrité irréprochable d'Isocrate, & la pauvreté désintéressée de Phocion, sont des preuves suffisantes que ni l'un ni l'autre ne furent corrompus par l'or du Macédonien; mais tous deux s'appercevoient que l'indolence & la légéreté des Athéniens étoient incapables de lutter contre l'activité infatigable de Philippe ; tous deux par conséquent exhortoient leurs compatriotes à gagner & à cultiver l'amitié d'un prince contre lequel ils ne pouvoient raisonnablement attendre de succès.

Ceux d'Isocrate en particulier.

Isocrate, après une étude profonde de l'histoire politique de la Grèce, découvrit qu'une guerre étrangère pouvoit seule étouffer les dissentions domestiques qui déchiroient cette contrée de toutes parts. Les défauts inhérens aux gouvernemens de Thèbes, d'Athènes & de Sparte, & la bonne constitution de la Macédoine, lui faisoient regarder Philippe comme le général le plus propre à prendre le commandement d'une expédition militaire en Asie, pour venger les anciens torts, & délivrer les colonies Grecques de l'oppression actuelle des barbares. Il

adressa un discours à Philippe sur cet important sujet ; il ne cessa d'insister dans les assemblées Athéniènes sur la nécessité de cette entreprise ; & on rapporte obscurément qu'il réconcilia, dans une occasion, ces deux puissances ennemies [a], & les engagea à concourir à l'exécution de ce vaste projet de conquête.

Vues particulières de Démosthènes.

L'opinion & les vues de Démosthènes étoient totalement opposées au sentiment d'Isocrate & de Phocion, & aux basses intrigues des partisans de Philippe. Personne ne connoissoit mieux que lui la corruption & la décadence des mœurs de ses compatriotes ; mais il espéroit les tirer de leur léthargie ; &, malgré les difficultés qu'il eut à vaincre, il y parvint quelquefois par le pouvoir de son éloquence ; éloquence la plus énergique & la plus sublime qui ait jamais ennobli l'humanité, & qu'aucun homme n'eût autant de peine que lui à acquérir & à cultiver [b]. Son imagination étoit remplie de l'ancienne gloire de la république ; il oublioit, dans l'ardeur de son patriotisme, la modération d'un phi-

a Voy. la vie d'Isocrate au commencement de ma Traduction de ses œuvres.

b Dionys. Halicar., & Plut. de Demosth.

losophe ; & quoiqu'il soutînt avec vigueur les prérogatives & les prétentions de son pays, il auroit mieux aimé voir les Athéniens défaits à la tête de leurs alliés, que vainqueurs sous les étendards des Macédoniens, ou de toute autre puissance. Avec un pareil caractère, il devint naturellement le favori du peuple, & un zélé partisan du gouvernement populaire. Phocion, ainsi que la plupart des hommes sensés de son tems, préféroit une aristocratie modérée, & Isocrate sembloit regarder une monarchie bien réglée comme le meilleur de tous les gouvernemens [a].

Elles se découvrent dans ses premiers discours.

Dans ses premières harangues, Démosthènes s'annonça hautement comme le ministre du peuple, qu'il exhortoit à sortir de son indolence, & à prendre enfin la conduite de ses propres affaires. Les Athéniens, disoit-il, avoient été trop long-tems gouvernés, au grand détriment de la république, par l'incapacité de quelques ambitieux. Un orateur d'abord, & ensuite un général qui lui étoit subordonné, soutenus par une faction de trois ou quatre cents hommes, s'étoient prévalus de la nonchalance d'un peuple abandonné à ses

[a] Voy. Plut. de Nicocl., Evago, &c.

plaisirs, pour dominer dans les conseils publics, & se rendre maîtres de l'état. D'après la considération de leur foiblesse actuelle, ainsi que des desseins & des mouvemens des puissances voisines, il leur conseilloit d'abandonner tout projet romanesque & ambitieux; & au lieu de porter leurs armes dans des contrées éloignées, de se préparer à repousser les entreprises que l'on pourroit faire contre leurs propres possessions. Ils devoient demander à grands cris de nouveaux réglemens pour les finances, la réforme de plusieurs branches superflues de dépense, & principalement une répartition plus équitable des impôts publics, en proportion de la fortune des individus. Ces impôts, quoique les revenus publics fussent réduits à quatre cents talens, étoient actuellement plus considérables qu'à aucune époque antérieure. Pendant que les riches payoient facilement les contributions, il falloit que les pauvres consentissent à voir sortir du trésor public des sommes considérables en gratifications [a]. Tous devoient se préparer à marcher en personne à la guerre, afin que le service public ne fût

[a] Voy. oration. de classibus, & de ordin. republic.

pas trahi & déshonoré par des étrangers & des mercenaires.

La suite des événemens justifia l'opinion de Démosthènes, & fit valoir ses conseils. Sa première Philippique. Les Athéniens cessèrent de s'épouvanter des préparatifs d'Artaxerxès Ochus, lorsqu'ils les virent dirigés contre ses sujets rebelles. Les usurpations de Philippe devinrent de jour en jour plus fréquentes & plus redoutables; & enfin sa dernière tentative, pour s'emparer du détroit des Thermopyles, leur montroit la nécessité de réunir la vigilance à la force pour s'opposer à ses desseins.

Dans cette conjoncture si propre à réveiller l'activité des Athéniens, Démosthènes monta dans la tribune aux harangues [a] avant tous les autres orateurs; justifiant cette démarche, dans un homme qui n'avoit pas trente ans, par cette observation: « que déja les autres orateurs avoient donné leurs opinions au sujet de Philippe; & que si leurs avis eussent été utiles & praticables, ils auroient dû

[a] Je me suis servi de ce mot, parce qu'il est adopté dans notre langue pour exprimer le βῆμα, le pupître ou la galerie qui servoit aux orateurs dans l'assemblée Athéniène.

exclure la néceſſité des délibérations ultérieures. « Votre premier devoir, ô Athéniens! eſt de ne pas vous abandonner au déſeſpoir. Non : quoique votre ſituation paroiſſe environnée d'embarras & de danger, les mêmes circonſtances qui ont cauſé vos malheurs paſſés, doivent fournir le ſujet de vos eſpérances actuelles. De quoi s'agit-il ? Votre propre négligence & votre pareſſe, non le pouvoir de vos ennemis, ont plongé l'état dans le déſordre. Si votre détreſſe avoit une autre cauſe, en vain vous efforceriez-vous de la prévenir ; tout eſpoir alors ſeroit perdu. Mais puiſque votre mauvaiſe conduite ſeule vous a jeté dans l'infortune, réparez ſeulement vos erreurs, & vos affaires ſeront rétablies. En conſidérant la foibleſſe d'Athènes, ainſi dépouillée de ſes poſſeſſions, & la puiſſance de Philippe qui s'eſt accrue ſi exceſſivement à nos dépens, vous croyez que ce prince eſt un ennemi redoutable ? Réfléchiſſez donc, Athéniens, qu'il fut un tems où nous poſſédions Pydna, Potidée, Méthoné & tout le territoire d'alentour ; que les nations voiſines, ſoumiſes maintenant à Philippe, étoient alors indépendantes, & préféroient l'alliance d'Athènes à celle de la Macédoine. Si, dans

l'enfance de sa fortune, ce Philippe eût raisonné aussi timidement que nous raisonnons aujourd'hui, & eût dit : « oserai-je attaquer sans alliés, les Athéniens dont les garnisons commandent mes frontières ? » Il ne se seroit pas engagé dans ces entreprises qui ont été couronnées d'un succès si brillant, & il n'auroit pas élevé son royaume à ce haut degré de puissance où il est parvenu. O Athéniens ! Philippe savoit que les villes & les forteresses ne sont que le prix de l'habileté & de la valeur [a] proposé aux combattans, & qu'elles appartiennent de droit au vainqueur ; que les possessions de l'absent sont saisies par celui qui tient la campagne, & celles du négligent par la vigilance & l'intrépidité. Guidé par ces principes, il a tout subjugué, & il gouverne tout ; retenant plusieurs états par droit de conquête,

[a] Αλλ' ουδεν, ω ανδρες αθηναιοι, τουτο καλως εκεινος, ότι ταυτα μεν εστι άπαντα τα χωρια αθλα του πολεμου κειμενα εν μεσω. Dans l'antiquité la figure avoit plus de force & de dignité : parce qu'aux jeux olympiques, &c. on avoit coutume de voir les prix proposés aux vainqueurs, κειμενα εν μεσω, exposés au milieu du champ, pour exciter leur émulation & leur ardeur. Voy. chap. V.

& d'autres ſous le titre d'alliés ; car les alliés ne peuvent manquer aux puiſſances qui ne ſe manquent pas à elles-mêmes. Mais, Athéniens, ſi vous imitiez l'exemple de Philippe, & qu'à la fin vous ſortiez de votre léthargie, bientôt vous auriez recouvré ces avantages que votre négligence ſeule vous a fait perdre. Des occaſions favorables ſe préſenteront encore ; car vous ne devez pas croire que Philippe, comme un Dieu, jouiſſe d'une proſpérité immuable [a]. Non, Athéniens ! il en eſt qui le haïſſent, d'autres qui le craignent & lui portent envie, même parmi ceux qui paroiſſent lui être les plus dévoués. Il eſt des paſſions univerſelles dont les alliés des Macédoniens ne ſont ſûrement pas exempts. Ils les ont tenu ſecrètes juſqu'à préſent, ne trouvant aucune reſſource dans votre appui ; mais il ne tient qu'à vous de les faire éclater. Quand donc, ô mes compatriotes ! quand montrerez-vous votre courage ? Quand ſerez-vous émus, ſollicités par les évènemens,

---

a L'original eſt inimitable : μη γαρ ὡς θεῳ νομιζετ εκειvῳ τα παροντα πεπηγεναι πραγματα αθανατα. Joignez le τα & le πραγματα, l'article & le ſubſtantif, & le charme s'évanouit.

par votre ſituation ? Quelle ſituation peut être plus preſſante que celle où vous vous trouvez en ce moment ? Pour des hommes libres, le premier des motifs eſt la honte d'une mauvaiſe conduite. Quoi ! ſera-ce toujours votre ſeule occupation de courir les places publiques pour être inſtruit des nouvelles du jour ? Qu'y a-t-il de plus nouveau que de voir un Macédonien ſe préparer à prendre Athènes, & à donner des fers à la Grèce ? Philippe eſt-il mort ? Non, mais en grand danger. Que vous importent ces rumeurs ? Que vous importe qu'il ſoit mort ou malade, puiſque votre conduite préſente, ſi elle ne change, vous aura bientôt créé un ſecond Philippe [a] ? »

Après cette vive remontrance, Démoſthènes propoſe aux Athéniens un plan d'opérations, calculé principalement pour leur dé- Meſures propoſées par Démoſthènes pour réſiſter à Philippe.

---

[a] On peut traduire le ſens de cette période, mais non ſa force & ſon harmonie. Τεθνηκε Φιλιππος, ου μα Δια ! αλλ' ασθενει τι δε ὑμιν διαφερει ; και γαρ αν ουτος τι παθη, ταχεως ὑμεις ἑτερον Φιλιππον ποιησετε, αν περ ουτω προσεχητε τοις πραγμασι τον νυν ουδε γαρ ουτος παρα την εαυτου ρωμην τοσουτον επηυξηται, ὁσον παρα την ὑμετεραν αμελιαν.

fenſe. Ils n'étoient pas encore en état, obſerve-t-il, de tenir la campagne devant Philippe. Ils devoient commencer par protéger Olynthe & la Cherſonèſe, contre ſes incurſions. Pour cet effet, il étoit néceſſaire de lever un corps de deux mille chevaux, & un pareil nombre de ſoldats armés à la légère, que l'on tranſporteroit ſous une bonne eſcorte (Philippe tenant la mer) & avec toute la célérité poſſible, dans les îles de Lemnos, Thaſos & Sciathos, contiguës à la côte de Macédoine. Avantageuſement poſtés dans ces îles, où ils jouiroient de tout en abondance, les Athéniens pourroient profiter de toutes les occaſions favorables pour aller, à la première requiſition de leurs alliés, repouſſer les attaques des Macédoniens, & dévaſter leur territoire qui étoit très-étendu & ſans défenſe en pluſieurs endroits. Pendant ces entrefaites l'on s'occuperoit à Athènes des préparatifs néceſſaires pour ſoutenir la guerre, quand il en ſeroit tems, avec des forces plus nombreuſes & une plus grande vigueur. Ces propoſitions modérées prouvent que Démoſthènes connoiſſoit bien le génie de ſes compatriotes. Il demandoit ſeulement que la

quatrième partie des troupes consistât en Athéniens, & que les secours immédiats se montassent à quatre-vingt-dix talens. Il savoit que des demandes plus considérables alarmeroient leur indolence & leur amour des plaisirs, auxquels ils se livroient avec un aveuglement si funeste, qu'il est probable que le petit armement proposé ne s'embarqua pas alors ; il est du moins certain que l'on ne fit aucuns préparatifs ultérieurs, relatifs aux besoins de l'état.

Philippe affecte de ne plus avoir d'ambition.

La profonde politique de Philippe entretenoit la négligence de ses ennemis. Pendant plus de deux ans après sa retraite des Thermopyles, ce prince rusé se confina dans son royaume, & sur-tout dans sa capitale, voulant dissiper les clameurs occasionnées par sa trop grande précipitation à se saisir des portes de la Grèce. Il fit à la vérité dans cet intervalle une expédition pour châtier les rebelles de Thessalie. Mais la plus grande partie de son tems fut employée à cultiver les arts de la paix qu'il savoit apprécier, & qu'il encourageoit avec munificence. Pella fut embellie de temples, de théâtres & de portiques. Les plus habiles artistes de la Grèce furent attirés, par ses libéralités, à la cour

Ses occupations pendant son long séjour à Pella. A. C. 350—3

de Macédoine [a] ; & ces hommes de talent [b] & de génie, qui étoient trop ſouvent expoſés à l'envie & à la perſécution dans leur patrie, furent reçus avec empreſſement par un prince, qui, au milieu du tumulte de la guerre, ſe livroit également à l'étude de la littérature & de l'éloquence. Dans ſon gouvernement domeſtique, Philippe adminiſtroit la juſtice avec impartialité, écoutoit avec complaiſance les plaintes de ſes moindres ſujets ; & mépriſant la pompe des cours & l'étiquette du rang, il aimoit à vivre avec ſes courtiſans & ſes généraux, & à en être approché [c].

Ses vices. Il eſt difficile maintenant de concevoir les vices odieux & déteſtables que reproche Démoſthènes [d] à un prince dont les délaſſemens étoient ſi reſpectables. Cependant les courtes deſcriptions eſquiſſées accidentellement par

---

a Juſtin, l. VIII, c. 3.

b Parmi les Grecs qui vivoient à la cour de Philippe, étoient l'orateur Léoſthènes, le poëte Neoptolème, Ariſtodème & Satyrus, célèbres acteurs. Æſchin. & Démoſth. paſſim.

c Plut. in apoph., & in Demoſth. & Alex.

d Vid. Demoſth. ex edit. Wolf., p. 5, 8, 4, 66, &c.

l'orateur, font qualifiées par un hiftorien, qui repréfente les infamies de la vie de Philippe dans un ftyle qui ne peut convenir qu'aux horreurs de Néron & d'Héliogabale. Si nous en croyons Théopompe, écrivain qui vivoit du tems d'Alexandre, & à qui ce prince accorda des récompenfes & des honneurs, moins peut-être par rapport à fon mérite, que parce qu'il avoit expofé & exagéré les vices de fon père, Philippe fouilla fes grandes actions par des crimes énormes & abominables. Egalement avare & prodigue, les tréfors qu'il avoit amaffés par fa rapacité & fes injuftices, il les diffipa en largeffes très-condamnables & dans la fociété des hommes les plus vils. Ses compagnons de débauche étoient choifis indiftinctement parmi les Macédoniens, les Grecs, & fur-tout parmi les Theffaliens, les plus corrompus de tous les Grecs. Ils étoient admis à fon intimité, en raifon de leurs progrès dans les abominations [a] les plus odieufes. Nous

[a] Les épithètes que leur donne Théopompe, font, Βδελυροι, abominabiles; & λαταυροι; le dernier mot eft compofé de λα, valdè, & ταυροι, taurus, & traduit,

ne devons pas nous en rapporter tout-à-fait à cet hiſtorien, dont la ſévérité étoit paſſée en proverbe. Néanmoins il eſt ſuffiſamment

---

inſigniter mentulatus, ce qui correſpond à l'enormitas membrorum des hiſtoriens du ſiècle d'Auguſte. La deſcription ſuivante des amis de Philippe eſt trop indécente pour une langue moderne. « Horum enim quidam jam viri barbam identidem radebant & vellebantur : alii verò barbati citrà pudorem viciſſim ſe impudicabant, ſtupris intercutibus ſe flagitantes; regi vero duo vel tres circumducebantur qui paterentur muliebria, & eandem operam navarent alios ſubagitantes. Quamobrem illos jure aliquis non amicos regis, ſed amicas eſſe credidiſſet, nec milites ſed proſtibula nuncupaſſet ingenio quidem & naturâ ſanguinarios, moribus autem virilia ſcorta, &c. » Ce paſſage eſt tiré du vingt-neuvième livre de Théopompe. Dans ſon vingt-ſixième il reprend : « Philippum, cùm Theſſalos intemperantes eſſe, ac laſcivæ petulantiſque vitæ proſpiceret, eorum conventus ac contubernia inſtituiſſe, iiſque uti placeret modis omnibus fuiſſe conatum, cum illis ſaltaſſe, commiſſatum fuiſſe, cuivis libidini ſe ac nequitiæ tradidiſſe. » Un paſſage de Diodore mal interprété a fait douter pluſieurs ſavans de ces deſcriptions. Diodor. (l. XVI, ſect. 3) dit que Théopompe γεγραφεναι οκτω βιβλυς, προς ταις πεντηκοντα εξ ων κατα διαφωνη, « a écrit l'hiſtoire de Philippe en cinquante-huit livres, cinq deſquels diffèrent du reſte par le

prouvé que le penchant de Philippe à l'obſcénité & à la crapule, le rendirent la proie des bouffons, des paraſites, des flatteurs, & de tout ce vil cortége de l'intempérance & de la dépravation. Ces infâmes aſſociés du prince formoient, en tems de guerre, un régiment ſéparé, d'environ huit cents hommes, qui, dans le beſoin, étoit recruté par de nouveaux ſujets, dignes des anciens; car la troupe entière étoit également lâche & débauchée, comme nous aurons bientôt ſujet de le rapporter.

Sa politique.

Mais de quelque manière que Philippe employât ſes loiſirs, il ne perdit jamais de vue ces grands principes de politique qui régloient ſon adminiſtration publique. Sous prétexte d'avoir beſoin d'argent pour ſuppléer aux dépenſes de ſes bâtimens & de ſes autres ouvrages publics, il employa un expédient très-connu dans ces derniers tems, & qui a été porté à un tel excès, qu'il finira par rui-

ſtyle. » Quand nous penſerions que les cinq derniers livres ſont ſuppoſés (car c'eſt ce qu'on en a inféré), l'obſervation de Diodore ne regarderoit point les paſſages ci-deſſus rapportés.

ner les états qu'il paroît ſoutenir. La priſe du tréſor de Delphes avoit répandu près de vingt-trois millions dans la Grèce [a]. Les troubles de cette contrée mettoient en danger les biens des citoyens. Philippe employa des agens habiles qui empruntoient de l'argent [b] aux riches capitaliſtes & aux avares à un gros intérêt, ce qui lui procuroit deux avantages importans; le premier attachoit à ſon gouvernement & à ſa perſonne une troupe nombreuſe & puiſſante de créanciers; le ſecond lui donnoit la facilité de payer, ſous le titre de dette, & par conſéquent, ſans être ſoupçonné, les penſions & les gra-

---

[a] La guerre ſacrée dura dix ans, & coûta aux Phociens dix mille talens, près de quarante-ſix millions; elle avoit déja duré cinq ans. On peut donc ſuppoſer qu'elle avoit déja coûté près de la moitié de cette ſomme. Diodor., l. XVI, p. 453. Il dit que l'or & l'argent conſacrés (qui furent réduits en monnoie) ὑπερέβαλλειν τα μυρια ταλαντα « excédoient dix mille talens, » ſomme prodigieuſe (conſidérant la valeur relative de l'argent dans ce ſiècle), dont le rapide emploi ne pouvoit manquer de produire les plus importantes conſéquences.

[b] Juſtin, l. VIII, c. 3.

tifications avec lesquelles il maintenoit son influence parmi les orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les différentes républiques.



CHAPITRE XXXV.

Négligence & désordres des Athéniens. — Intrigues de Philippe dans l'Eubée. — Phocion défait les Macédoniens & les Eubéens. — Philippe envahit le territoire d'Olynthe. — Harangues de Démosthènes en faveur des Olynthiens. — Expédition de Charès. — Philippe prend Olynthe. — Il célèbre la fête des Muses à Dium. — Ses vaisseaux ravagent les côtes & les îles de l'Attique. — Son ambassade à Athènes. — Ambassade des Athéniens à Philippe. — Caractère des ambassadeurs. — Leur conférence avec le roi. — Rapportée différemment au sénat & à l'assemblée du peuple. — Conquête de Philippe en Thrace. — La guerre Phocïène. — Négociations. — Intrigues de Philippe. — Décret des Amphyctions contre Phocis. — Exécuté par Philippe. — Le roi Macédonien déclaré chef du conseil des Amphyctions.

Négligence & désordres des Athéniens.

LES Athéniens, trompés par l'inactivité du roi de Macédoine, se livroient sans ré-

ſerve à leurs amuſemens favoris. Leurs confédérés, les Phociens, étoient abandonnés : la guerre contre Philippe, dans laquelle on pouvoit les regarder comme acteurs principaux, étoit négligée. Les magiſtrats & le peuple ne ſembloient occupés qu'à diriger des fêtes publiques & des proceſſions, & qu'à juger du mérite reſpectif des poëtes dramatiques & des comédiens. Les fonds deſtinés originairement aux beſoins de la guerre, avoient été déja appliqués à l'entretien du théâtre, & ſur la motion d'Eubulus, vil flatteur de la populace, on venoit de faire une loi qui défendoit expreſſément de propoſer aucun changement ſur la deſtination bizarre & inouie de ces mêmes fonds. En vain Démoſthène s'efforça-t-il de réſiſter en cette occaſion au torrent de la multitude. Eubulus & Demades l'emportèrent ſur lui ; Demades ſur-tout, dont les talens auroient pu contribuer à la gloire de ſa patrie, s'il n'eût été aſſez lâche pour en trahir les intérêts en faveur de l'ennemi public.

Olymp. CVII. 2. A C. 349.

Né dans la condition la plus baſſe, Demades conſervoit les vices de ſa naiſſance ; il avoit cet eſprit ſordide & ces paſſions brutales qui décèlent le défaut d'une première

Juſtifiés par Demades.

éducation. Néanmoins la vivacité de son intelligence, la force de ses raisons & de sa mémoire, & sur-tout le flux abondant & impétueux d'une éloquence non-préméditée, dans laquelle il surpassoit même Démosthènes [a], l'élevèrent à une haute considération parmi la multitude. Pensionnaire de Philippe, & guidé par son intérêt personnel, Demades avoit une ample & libre carrière pour exercer ses talens, en dirigeant toute la fureur du peuple contre le patriotisme de son rival.

Intrigues de Philippe dans l'Eubée. Olymp. CVII. 4. A. C. 349.

Ce peuple triomphoit de la victoire des démagogues sur les plus sages & les meilleurs de ses citoyens, ou plutôt sur les loix & la constitution de la paix, lorsque Philippe commença à se servir des moyens qu'il avoit préparés avec tant de secret & d'adresse. L'île d'Eubée, qu'il appeloit les fers de la Grèce, fut le premier objet de son attaque. Depuis que les Thébains avoient été chassés de cette île, ainsi que nous l'avons dit, les Athéniens y avoient conservé leur prépondérance, & ils y entretenoient un petit corps de troupes. Les différentes cités cependant jouissoient de la liberté de se gouverner par leurs propres

---

a Plutarq. in Demosth.

loix; elles nommoient leurs magistrats; quelquefois même elles se faisoient la guerre l'une à l'autre; & séparément elles prenoient le titre & les prérogatives d'états libres & souverains, tandis que collectivement elles reconnoissoient la domination d'Athènes. De pareils arrangemens politiques donnèrent lieu aux intrigues de Philippe. Il fomenta leurs discordes civiles, se fit des partisans dans chaque cité; & insensiblement, sous prétexte de protéger ses alliés, il débarqua plusieurs bataillons Macédoniens dans l'île [a].

Tout se disposa bientôt à son gré. On laissa occuper aux Macédoniens les postes les plus avantageux. Le parti Athénien se plaignit & menaça; mais Plutarque, le chef de ce parti, se laissa gagner par Philippe, & ne demanda des auxiliaires à Athènes que pour les livrer aux mains de leurs ennemis. Démosthènes, qui seul pénétra l'obscurité de cet infâme projet, supplia & conjura ses compatriotes de ne point se fier à Plutarque; mais il fut le seul de son opinion. Les partisans de Philippe furent fidèles à leur maître, & Danger auquel le parti Athéniendans cette île étoit exposé.

[a] Æschin. in Ctesiphont.; & Demost. de falsâ legat. & de pace.

presſèrent l'expédition. Les amis de la patrie deſiroient ardemment ſauver l'île d'Eubée ; & la multitude capricieuſe, qui va toujours aux extrêmes, ſe porta à une entrepriſe méditée pour ſa ruine, avec autant d'impétuoſité qu'elle avoit montré d'éloignement depuis long-tems à s'engager dans toute autre [a]. La promptitude & la vigueur de leurs préparatifs ſurpaſsèrent de beaucoup l'idée que la faction Macédoniène s'en étoit faite, & lui donnèrent même des alarmes. Mais cette faction étoit allée trop loin pour reculer ; elle ne pouvoit pas prévoir d'ailleurs que les ſuites de ſa démarche feroient ſi contraires à ſes eſpérances. En effet, les Athéniens obtinrent une victoire déciſive, non par la force de leurs armes, qui étoit inférieure à celle de l'ennemi, mais par le choix de leur général.

Dont ils furent délivrés par Phocion.

Phocion, à ſon arrivée en Eubée, trouva les choſes en plus mauvais état encore qu'on ne les lui avoit repréſentées. Dirigé par une prudence & une ſageſſe conſommées, il ne riſqua aucun combat où il pût être défait, & ne laiſſa échapper aucune occaſion qui pût

a Demoſth. de pace.

lui être avantageuse [a]. Ayant choisi un poste favorable, qui étoit environné de toutes parts d'un terrein inégal & coupé, il méprisa les clameurs de ses soldats & les insultes de l'ennemi. Ayant ensuite ordonné à sa cavalerie de faire une fausse attaque, & de revenir en désordre vers son camp, le traître Plutarque donna dans le piége, & fut entièrement défait. Les Eubéens & les Macédoniens ayant vu les cavaliers Athéniens qui fuyoient, les avoient poursuivis avec une ardeur téméraire & inconsidérée; & se confiant à la supériorité de leur nombre, ils s'étoient préparés à assaillir le camp. Phocion étoit occupé en ce moment à faire un sacrifice, qu'il prolongea à dessein, jusqu'à ce qu'il eût vu les assaillans en désordre s'embarrasser par l'inégalité du terrein & par leur propre témérité. Il ordonna alors à ses soldats de se mettre sous les armes; & sortant de ses retranchemens avec une valeur intrépide, il augmenta la confusion de l'ennemi qui fut repoussé avec grand carnage vers la plaine. L'activité de Cléophane, qui

Il défait les Macédoniens & les Eubéens

a Plutarq. in Phocion.

avoit rallié la cavalerie Athénienne, rendit la victoire complète. Le reste des vaincus se réfugia vers la pointe septentrionale de l'île, dans la forteresse de Zératra, qui, étant attaquée, fit une foible résistance [a]. La garnison se rendit; mais Phocion donna la liberté aux Eubéens, de peur que le peuple d'Athènes, excité par les démagogues, ne les traitât avec la même cruauté qu'il avoit exercée en pareille occasion sur les citoyens rebelles de Mytilène [b]. Ayant passé quelque tems à régler les affaires de l'île, il retourna en triomphe à Athènes, ses vaisseaux rangés en ordre de bataille, leurs pouppes couronnées de guirlandes, & les rameurs travaillant au son d'une musique guerrière. Ses concitoyens le reçurent avec des acclamations de joie; mais leur imprudence les empêcha de cueillir les fruits de sa victoire. Molossus, étranger obscur, fut nommé par cabale pour commander les troupes qu'on avoit laissées dans l'île; & Philippe ayant renouvelé ses intrigues, les conduisit avec la même

a Plut. in Phocion.

b Voy. chap. XVI.

adresse, & réussit beaucoup mieux [a] qu'il n'avoit fait jusqu'ici.

Il est bon d'observer que Démosthènes suivit l'étendard de Phocion en Eubée, quoiqu'il eût fortement désapprouvé l'expédition. Il servoit dans la cavalerie, ainsi que son rival Æschines, dont nous aurons bientôt occasion de parler. On reprocha à Démosthènes d'avoir été le premier à quitter son rang, & un des derniers à retourner à la charge. Æschines se conduisit avec une bravoure distinguée, & eut l'honneur d'être nommé par Phocion pour porter à Athènes la première nouvelle de la victoire [b].

Conduite différente de Démosthènes & d'Æschines dans la bataille.

La disgrace que Philippe venoit d'éprouver en Eubée ne fit qu'exciter son activité. Les Olynthiens, contre lesquels il sembloit depuis long-tems avoir oublié son ressentiment, s'étonnoient de voir plusieurs de leurs concitoyens devenir tout d'un coup riches & puissans, augmentant leurs possessions, bâtissant des palais, & déployant un luxe & une magnificence inconnue jusques-là dans leur ré-

Philippe envahit le territoire d'Olynthe. Olymp. CVII. 4. A. C. 349.

---

[a] Plut. in Phocion.

[b] Æschin., de falsâ legat.; & Demosth. in Midiam.

publique. L'invasion inattendue de Philippe révéla le mystère. Un parti considérable s'étoit enrichi en trahissant les secrets de la patrie, en faisant connoître sa foiblesse, & en l'entretenant dans une fausse sécurité [a]. Outre les sommes considérables que Philippe avoit données à ces traîtres pour augmenter leur influence à Olynthe, il les avoit recommandés à leurs concitoyens comme des hommes de mérite. Il n'eût pas été probablement bien difficile de prouver leur trahison, mais il paroissoit dangereux de la punir; & les Olynthiens, à la première invasion dans leur territoire, ne s'occupèrent qu'à repousser l'ennemi. Leurs forces montoient à dix mille hommes de pied & à mille chevaux [b]; mais ces troupes ne leur paroissant pas suffisantes dans la conjoncture actuelle, ils envoyèrent une ambassade à Athènes pour se plaindre vivement de Philippe, qui avoit commencé par les flatter, pour les tromper & les attaquer à la fin. On demandoit le secours des Athéniens, en conséquence de l'alliance conclue précédemment entre les deux républiques,

Les Olynthiens implorent le secours d'Athènes.

[a] Demosth. Olynth. passim.

[b] Demosth. de falsâ legat.

dont le but étoit de s'oppoſer fortement aux deſſeins d'un tyran également audacieux & perfide.

Etat des différens partis dans Athènes.

Si le peuple d'Athènes eût pris chaudement le parti des Olynthiens, Philippe ſe ſeroit trouvé expoſé une ſeconde fois au danger qu'il avoit évité avec tant d'adreſſe au commencement de ſon règne. Thèbes étoit occupée & épuiſée par la guerre Phocìène. La grandeur de Sparte étoit autant déchue que ſes principes étoient dégénérés. La politique des états inférieurs ne s'étendoit pas au-delà de leurs diſtricts reſpectifs. Mais les Athéniens, qui venoient d'avoir tout récemment des ſuccès dans l'Eubée, ſe trouvant appuyés de la république d'Olynthe, auroient pu ſe rendre encore formidables à l'ennemi public, d'autant plus que dans cette conjoncture les Theſſaliens s'étoient révoltés & s'oppoſoient avec plus de vigueur que jamais aux progrès des Macédoniens. Quoique ces circonſtances paruſſent défavorables, Philippe avoit de zélés partiſans dans les villes d'Athènes & d'Olynthe, & ſes garniſons occupoient alors les principales places de la Theſſalie. Mais ſa cauſe étoit ſur-tout favoriſée par l'indolence & les vices de ſes ennemis.

Le dernier succès en Eubée, qui auroit excité un peuple brave & généreux à faire de nouveaux efforts, ne servoit qu'à replonger les Athéniens dans une nouvelle sécurité. Occupés de spectacles, de fêtes & de réjouissances, & accoutumés plus que jamais à la vie aisée & commode, ils étoient peu portés à s'engager dans aucune entreprise qui pût troubler le cours tranquille de leurs plaisirs. Ils étoient entretenus dans ces dispositions par leurs perfides orateurs, qui les exhortoient fortement à ne prendre aucune part au danger des Olynthiens, & à ne pas provoquer le ressentiment d'un prince auquel ils ne pourroient résister. L'orateur Demades se distingua sur-tout en faveur du parti Macédonien, conseillant de rejeter entièrement la demande des ambassadeurs d'Olynthe.

Première harangue de Démosthènes en faveur des Olynthiens.

Démosthènes se leva alors; & comme le motif pour lequel on avoit convoqué l'assemblée avoit été déja expliqué, il entama sur-le-champ la question qui étoit en délibération. « Les dieux, ô Athéniens! ont montré en plusieurs occasions [a] la faveur spéciale qu'ils

---

[a] Je n'entends pas ici traduire littéralement & entièrement les harangues de Démosthènes; ce seroit

accordoient

accordoient à cet état ; mais cette faveur ne s'est jamais mieux manifestée que dans la conjoncture actuelle. Des ennemis puissans s'élèvent de toutes parts contre Philippe sur les frontières même de son royaume ; &, ce qui est plus important encore, ces ennemis sont tellement déterminés à la guerre, qu'ils regardent tout accommodement avec le Macédonien, d'abord comme insidieux, ensuite comme la ruine de leur patrie. Ne reconnoissez-vous pas dans ces événemens la main d'une providence divine ? Gardons-nous, tandis que les occasions ne nous manquent pas, de nous manquer à nous-mêmes ; gardons-nous de mériter le reproche infâme d'avoir non-seulement abandonné ces villes & ces territoires que nos ancêtres nous ont

---

détruire l'uniformité qui doit régner dans un ouvrage historique, où il est inutile de transcrire ce qu'un orateur a jugé à propos de dire & de répéter souvent pour donner plus de force à ses raisonnemens. Démosthènes d'ailleurs est du petit nombre des écrivains Grecs qui aient été traduits, comme l'a dit dernièrement M. Harris, dans ses recherches philosophiques, par des personnes dignes d'en juger, tels que les Drs Leland & Francis en anglois ; M. Tourreil & l'Abbé Auger en françois ; & l'Abbé Césarotti en Italien.

laissés en héritage, mais d'avoir négligé ces occasions & ces alliances que la fortune & les dieux viennent nous offrir. Il ne s'agit pas ici d'insister sur la puissance & la grandeur de Philippe. Ce prince n'est devenu grand que, par votre négligence & par la perfidie de certains traîtres que vous pouvez punir. De tels motifs ne sont pas honorables pour vous. Je n'en parle qu'en passant, parce que j'ai une question plus importante à traiter. Appellerai-je le roi de Macédoine parjure & perfide, sans prouver mes assertions ? ce seroit le langage de l'insulte & du reproche. Mais ses propres actions, & non mon ressentiment le font assez connoître ; & ce sera de ses actions que je parlerai par deux raisons ; la première, afin de démontrer que c'est réellement un méchant homme ; & la seconde, afin que les esprits foibles qui s'effraient de sa puissance & de ses ressources, puissent voir que les artifices auxquels il les doit, sont tous épuisés maintenant, & que sa ruine est prochaine. Quant à moi, Athéniens ! je ne craindrois pas seulement Philippe, mais je l'admirerois s'il étoit arrivé audegré de grandeur auquel il est aujourd'hui par des moyens équitables & honnêtes. Mais

je trouve, d'après l'examen le plus férieux, qu'il a d'abord féduit notre fimplicité par la promeffe flatteufe de nous remettre Amphipolis; qu'enfuite il a furpris l'amitié des Olynthiens par le don trompeur de Potidée; que dernièrement il a affervi les Theffaliens fous le prétexte fpécieux de les délivrer de leurs tyrans. En un mot, avec quel peuple a-t il traité fans avoir cherché à le tromper? Quels font ceux de fes confédérés qu'il n'a pas honteufement trahis? Peut-on donc croire que ceux qui contribuèrent à fon élévation, parce qu'ils le croyoient leur ami, continueront de le foutenir, lorfqu'ils voient que Philippe n'a d'autre ami que fon intérêt feul? Lorfque des confédérations font formées fur les principes d'un avantage commun & d'une affection réciproque, chaque membre en partage les peines & les dangers avec joie; tous perfévèrent; de telles confédérations font durables. Mais lorfqu'un feul homme s'élève par des moyens vils & par une ambition fans bornes & fans loix, le moindre accident renverfe l'édifice chancelant de fa grandeur. Non, Athéniens! non, il n'eft pas poffible de fonder un empire durable fur la trahifon, la fraude & le parjure. Cet empire peut prof-

pérer un moment, mais le tems découvre sa foiblesse. La meilleure politique, c'est la bonne foi. Les principes de la justice & de la vérité, voilà les fondemens sur lesquels on peut asseoir à jamais l'édifice moral & politique des gouvernemens. Mais de tels principes n'appartiennent point à la conduite & aux actions de Philippe [a].

---

[a] Cette expression, « que la meilleure politique c'est la bonne foi, » quoiqu'elle soit très-commune aujourd'hui, n'a jamais peut-être été rendue avec autant de dignité que dans les paroles suivantes de Démosthènes : ὅτον μεν γαρ ὑπ' ευνοιας τα πραγματα συςη, και πασι ταυτα συμφορη τοις μετεχουσι του πολεμου, και συμπονειν. φερειν τας συμφορας, και μενειν εθελουσι οἱ ανθρωποι ὅταν δε εκ πλεονεξιας τις, ωσπερ ουτος, ουκουν ἡ πρωτη προφασις, και μικρον πταισμα ἅπαντα ανεχαιτισε, και διαλυσιν ου γαρ εςι, ω ανδρες Αθηναιοι, αδικουντα και επιορκουντα και ψευδομενον δυναμιν βεβαιαν κτησασθαι αλλα τα τοιαυτα εις μεν ἅπαξ, και βραχυν χρονον αντεχει, και σφοδρα γε ηνθησεν επι ταις ελπισιν, αν τυχη' τω χρονω δε φωραται, και περι αυτα καταρραι, ωσπερ γαρ οικιας, οιμαι, και πλοιου, και των αλλων των τουτων τα κατωθεν ισχυροτατα ειναι δει, ουτω και των πραξεων τας αρχας και τας υποθεσεις αληθεις και δικαιας ειναι προσηκει τουτο δε ουκ ενι νυν εν τοις πεπραγμενοις Φιλιππω. Demosth. Olynth. I ou Olynth. II, p. 7, dans l'édition ordinaire, mais incorrecte de Wolfius.

« Je pense donc que, sans craindre les conséquences de votre démarche, vous devez secourir Olynthe le plus promptement & le plus vigoureusement possible, & dépêcher une ambassade aux Thessaliens, pour enflammer leur inimitié. Mais prenez garde, Athéniens! que votre ardeur ne s'évapore en vaines résolutions & en décrets inutiles. Préparez-vous à payer vos contributions & à entrer en campagne. Montrez-vous avec vigueur, & vous verrez bientôt, non-seulement à quoi tient la fidélité des alliés de Philippe, mais la foiblesse interne & cachée de la Macédoine elle-même. Ce royaume est sorti de l'obscurité, au milieu des troubles qui agitoient les états voisins, & lorsque le plus petit poids, mis dans l'un des bassins, peut faire pencher la balance. Mais la Macédoine en elle-même est très-peu de chose, & sa foiblesse réelle est encore augmentée par les expéditions brillantes, mais ruineuses de Philippe. Le roi & ses sujets sont dirigés par des sentimens bien différens. Dominé par l'ambition, il s'inquiète fort peu du bonheur & de la sûreté de ses sujets; & ses sujets, qui individuellement ont peu de part à la gloire de ses conquêtes, sont indignés de

quitter les douces occupations d'une vie privée, & de souffrir continuellement pour les fantaisies & l'intérêt d'un seul homme. Philippe ne peut donc pas compter sur la masse principale de son peuple ; & quoi que l'on dise de la valeur & de la discipline de ses mercenaires, peut-il compter davantage sur eux? car je suis informé par un homme d'une véracité reconnue, qui arrive de Macédoine, qu'aucun de ses gardes, de ceux même qu'il appelle ses camarades, ne peut se rendre digne d'estime sans encourir sa haine & sa persécution. Telle est la jalousie intolérable, telle est l'envie maligne qui couronne les autres vices de ce monstre odieux ; monstre qui, bravant tout sentiment de décence & de vertu, chasse de sa présence tous ceux qui sont révoltés, tous ceux qui témoignent leur dégoût à la vue des indécences les plus révoltantes, & dont la cour est continuellement remplie de bouffons, de parasites, de poëtes obscènes & d'ivrognes; misérables qui, dans les vapeurs du vin & de la débauche, se livrent à des danses d'un genre si abominable [a], que la

[a] Le κορδαλισμον. Demosth. p. 8. Vid. schol. ad Aristoph. in nubib. Il paroît, d'après la description

modeſtie n'oſe les nommer. Quelque légères & triviales que puiſſent paroître ces obſervations, elles montrent toutefois le peu de mérite de Philippe, & elles annoncent le malheur qui l'attend. Les dangereux défauts de ſon caractère ſont cachés ſous l'éclat paſſager de la proſpérité [a]. Qu'un revers de fortune arrive, & ſa difformité naturelle paroîtra dans tout ſon jour. Car il eſt aiſé de prouver que comme la ſaiſon de la ſanté cache la foibleſſe & les déſordres d'un corps mal conſtitué & d'une organiſation vicieuſe, de même la gloire des conquêtes étrangères cache les vices & les défauts des républiques & des monarchies. Qu'une calamité ſurvienne, que la guerre ſoit portée ſur leurs frontières, & ces maux cachés juſqu'alors ſe manifeſteront ſur-le-champ.

« S'il eſt quelqu'un parmi vous, Athéniens ! qui penſe que Philippe ſoit un ennemi formidable, parce qu'il eſt fortuné, je ſuis

---

donnée ci-deſſus des mœurs Athéniènes, que la délicateſſe de Démoſthènes n'étoit qu'un pur compliment.

[a] Secundæ res mirè ſunt vitiis obtentui.

SALLUST.

de son avis. La fortune [a] a une puissante influence dans les affaires humaines, ou plutôt elle y domine seule. Cependant si l'on pouvoit vous persuader de remplir la moindre partie de votre devoir, je préférerois de beaucoup votre fortune à celle de Philippe ; car vous avez certainement plus de raison que lui de compter sur l'assistance des dieux. Mais que faisons nous autre chose, sinon de rester dans l'inaction, d'hésiter, de retarder & de délibérer, tandis que notre ennemi entre en campagne, bravant les saisons & les dangers, & ne négligeant aucune occasion avantageuse ? Et si les indolens & les insoucians sont abandonnés de leurs meilleurs amis, pouvons-nous espérer que le ciel, quoiqu'il nous soit favorable, daignera nous aider, si nous dédaignons de nous aider nous-mêmes ? »

L'expédition extravagante de Charès.

Le peuple d'Athènes, rappelé d'un côté à son devoir, & de l'autre, séduit par ses propres passions & par les partisans de Philippe [b], se conduisit imprudemment en prenant un

a Il paroît d'après ce qui suit, que Démosthènes entendoit ici par fortune, les décrets de la providence ; & par bonne fortune, la faveur du ciel.

b Philochorus in Dionys. epist. ad Ammonium.

parti moyen, qui est souvent le plus dangereux dans les affaires publiques [a]. Convaincu que le salut d'Olynthe étoit essentiel au salut de

---

a Cette circonstance qui peut paroître assez indifférente pour ceux même qui cherchent à approfondir l'histoire avec le plus de soin, & à y trouver des exemples & des leçons, est cependant le véritable nœud de la décadence des empires. Toutes les fois qu'une nation formée en république ou en monarchie est arrivée au point de ne pouvoir prendre, dans les grandes occasions, une résolution pleine & entière, & qu'elle ne fait que des demi-efforts, c'est un signe infaillible que le grand corps de cette nation est frappé d'un engourdissement irrévocable; engourdissement qui gagne bientôt la tête & les membres, & d'où résulte insensiblement la mort d'un état. Les Athéniens, du tems de l'orateur Démosthènes, ne manquoient ni de de moyens, ni de ressources, ni d'occasions favorables pour s'opposer aux projets de Philippe. Ils connoissoient l'ambition & les ruses de ce monarque; ils n'ignoroient pas qu'il entretenoit des traîtres parmi eux. Démosthènes les avertissoit sans cesse sur leurs véritables intérêts; & cependant ce peuple, autrefois si actif, si fier, si zélé pour la gloire & le bien de sa patrie, si éclairé enfin sur la politique des états voisins, lève un instant la tête, & la laisse retomber ensuite pour jamais. L'amour du repos, celui des plaisirs, les commodités du luxe, l'extravagant emploi des finances, la corruption générale des mœurs,

l'Attique, mais ne voulant pas s'arracher à ses plaisirs, il se détermina à envoyer Charès avec une flotte & deux mille soldats merce-

l'égoïsme universel ; toutes ces circonstances sans doute sont les causes morales de dégradation d'un peuple. Mais en considérant ces causes collectivement sous un point de vue physique, on trouve que les Athéniens, les Spartiates, les Macédoniens, les Romains, &c., lors de leur décadence politique, étoient des peuples véritablement usés. Ils avoient passé par tous les degrés de grandeur & de génie où ils pouvoient atteindre. L'active influence des climats sous lesquels ils étoient nés, s'étoit en quelque façon épuisée, en agissant aussi vigoureusement qu'elle faisoit sur des individus aussi étonnans. Il est donc démontré par l'évidence de l'histoire, ainsi que par l'évidence des causes physiques, que les nations vieillissent & s'usent comme les individus, & qu'il existe aujourd'hui en morale & en politique des données certaines, par lesquelles on peut reconnoître & prévoir la décadence des empires modernes. J'ajouterai cependant que, sans prétendre éviter cet effet nécessaire de la grande marche de la nature & des changemens qu'elle opère continuellement, un état peut conserver long-tems son équilibre respectif avec les états voisins, lorsqu'il sera dirigé par des hommes de génie, & sur-tout par des hommes d'une probité non-équivoque, & d'une énergie véritablement noble. Puisque toute nation d'ailleurs doit se régénérer lorsqu'elle est usée, ne peut-

naires au secours de ses alliés. Ce commandant, qui étoit l'idole de la multitude, mais la honte de sa patrie & de son état [a], ne montra aucune sollicitude pour protéger les possessions d'Olynthe, qui furent successivement soumises par les armes des Macédoniens. Pour satisfaire la rapacité de ses troupes, il fit une descente sur la côte fertile de Pallené, où il rencontra une troupe de huit cens hommes commandés par Audeus, les mêmes qu'on appeloit les amis de Philippe, & sur lesquels il remporta une victoire facile, qui ne servit qu'à fournir une ample matière de plaisanterie aux poëtes comiques du tems. Ayant obtenu cet avantage, Charès ne voulut pas risquer sa fortune dans une rencontre plus sérieuse; & dédaignant de suivre les mouvemens de Philippe, il revint à Athènes, & célébra son triomphe sur le lâche Audeas [b], non pas avec

---

elle pas se régénérer elle-même, sans attendre qu'un conquérant vienne l'incorporer à la sienne pour opérer ce changement inévitable? *Note du traducteur.*

a Timothée dit de lui, « qu'il étoit plus propre à conduire le bagage, qu'à commander une armée. Plut. in Apophth.'

b On lui avoit donné, parmi ses contemporains,

les dépouilles des vaincus, mais avec une somme de soixante talens qu'il avoit extorquée aux Phociens, qui étoient alors les alliés des Athéniens [a].

Philippe assiège Olynthe.

La multitude stupide, qui jugeoit de l'expédition de Charès par la pompe qu'il étaloit à son retour, ne parloit que d'envahir la Macédoine & de châtier l'insolence de Philippe [b], lorsqu'une seconde ambassade arriva d'Olynthe. Les habitans de cette ville avoient été contraints de se renfermer dans leurs murailles; ils avoient perdu Stagyre, Miciberna, Toronée, villes très-fortes, outre plusieurs cités inférieures qui, aux premières approches de Philippe, s'empressoient d'envoyer recevoir ses présens & d'ouvrir leurs portes [c]. Cette honteuse vénalité fit dire au roi de Macédoine que dorénavant il ne regarderoit aucune place comme imprenable, pourvu qu'on y pût faire entrer un mulet chargé d'argent [d]. Abattus par des pertes con-

le sobriquet d'Αλεκτρυαι, le cuisinier. Athenæ., l. XII, p. 534.

[a] Athenæus, ibid.

[b] Demosth. Olynth. II.

[c] Diodor., l. XVI, p. 450.

[d] Plutarq. Diodore, p. 451, rapporte la chose

tinuelles, les Olynthiens eurent recours aux négociations, afin d'amuser l'ennemi jusqu'à l'arrivée du secours d'Athènes. Philippe pénétra leur dessein, & s'en servit adroitement contre eux. Affectant d'écouter leurs propositions, mais continuant toujours d'avancer, jusqu'à ce que se trouvant à quarante stades de leur ville, il leur déclara qu'il falloit ou qu'ils abandonnassent Olynthe, ou qu'il abandonnât la Macédoine [a]. Cette déclaration formelle de la part d'un ennemi, qui souvent employoit la flatterie pour réussir, mais qui ne menaçoit jamais en vain, fit ouvrir les yeux aux Olynthiens sur leur ruine prochaine. Ils s'efforcèrent d'en retarder le moment fatal par une vigoureuse sortie ; dans laquelle leur cavalerie, commandée par Apollonide, se signala particulièrement [b] ; mais ils furent repoussés par la supériorité du nombre, & obligés de se réfugier dans leur ville.

---

avec quelque différence ; mais il convient que le roi de Macédoine se vantoit d'avoir plus augmenté ses possessions par l'or que par les armes. Diodore, p. 450.

a Demosth. Philipp. 3.

b Idem. ibid.

Seconde ambassade à Athènes.

Ce fut dans ces circonstances que les ambassadeurs firent voile pour Athènes; & y étant arrivés, ils trouvèrent, à leur grand étonnement, la multitude qui se réjouissoit encore du triomphe imaginaire de Charès. Ce commandant, qui ne devoit son influence sur une populace imbécille qu'à des qualités superficielles, étoit un des plus zélés partisans de la démocratie; & comme tel, il étoit vu par Démosthènes même avec trop de partialité. L'orateur savoit que les opérations irrégulières, infructueuses ou destructives des armes Athéniènes, ne devoient pas toujours être imputées à la mauvaise conduite du général. Les troupes étoient toujours mal payées; quelquefois elles ne l'étoient pas du tout, & par conséquent elles se mutinoient & refusoient d'obéir. Au lieu d'écouter les représentations de leurs commandans, elles les blâmoient souvent eux-mêmes. Leurs résolutions étoient promptes, & s'exécutoient sans qu'il fût possible de les diriger. Lorsqu'elles ne pouvoient persuader, elles menaçoient, & forçoient même des chefs prudens à des partis féroces, ruineux & déshonorans.

La demande des Olyn-

C'est pourquoi Démosthènes, qui entre-

prit de nouveau de seconder la demande des Olynthiens, évita toute accusation contre des particuliers. Après avoir tâché de réprimer la vaine confiance que les avantages supposés de Charès avoient inspirée à ses compatriotes, il expose le danger réel de leurs alliés, qu'il leur fait envisager comme le leur propre. Le moment critique étoit venu; & s'ils négligeoient l'occasion présente de remplir leurs engagemens envers Olynthe, ils seroient bientôt obligés de défendre le territoire de l'Attique contre Philippe. Il leur rappelle les différentes occasions qu'ils avoient perdues de repousser ce tyran avide, ce barbare ennemi, ce mélange de perfidie & de violence, pour lequel il ne pouvoit trouver de nom assez odieux. « Mais quelques-uns diront peut-être que le devoir d'un orateur public est de donner des conseils & non de dire des invectives. Nous desirons secourir les Olynthiens, & nous remplirons ce projet; mais dites-nous de quelle manière notre secours peut leur être vraiment utile. Athéniens! nommez des magistrats pour l'inspection de vos loix, non pour en faire de nouvelles, elles sont déja trop nombreuses, mais pour abolir celles dont vous éprouvez

thiens appuyée encor par Démosthènes.

chaque jour les funestes effets ; j'entends celles qui sont relatives aux fonds employés pour le théâtre, & quelques-unes concernant les troupes. Par ces premières loix, la paye du soldat est absorbée en dépenses frivoles & inutiles; par les secondes, on soustrait à la justice le lâche qui refuse le service, & on ralentit l'ardeur des braves gens qui seroient prêts à entrer en campagne. N'attendez pas, jusqu'à ce que ces loix soient abolies, que personne prenne sincèrement vos intérêts, puisque son zèle n'a rien à espérer que la destruction. » Démosthènes ayant encore insisté sur ce sujet délicat & dangereux, il apperçut probablement des signes de mécontentement sur le visage de ses auditeurs; & alors, (suivant sa coutume) il changea adroitement de discours. « Je parle ainsi, non pas dans la vue d'offenser, car je ne suis pas assez fou pour offenser sans raison, mais parce que je pense qu'il est du devoir d'un orateur public de préférer votre intérêt à vos plaisirs. Telles étoient, vous le savez bien, les maximes & la conduite de ces anciens & illustres orateurs, dont tout le monde fait l'éloge, & que personne n'essaie d'imiter; du vertueux Aristide,

Aristide, de Nicias, de Périclès & de celui dont je porte le nom [a]. Mais il est venu depuis, des ministres qui n'osent pas s'adresser à l'assemblée avant de vous avoir consulté sur les conseils qu'ils doivent vous donner; des ministres qui demandent de quoi s'agit-il? que proposerai-je? que conseillerai-je? en quoi, Athéniens, puis-je vous être agréable? Sous le trait mielleux de la flatterie, est caché un poison mortel; notre force est énervée, notre gloire ternie, le public est réduit à l'indigence & à la honte, tandis que ces orateurs doucereux ont acquis des richesses & de l'éclat [b]. Considérez, ô Athé-

a Démosthènes, qui eut une part si distinguée dans la guerre du Péloponèse. Voy. chap. XVII.

b Il faut observer que dans tout ce discours Démosthènes insiste sur ce que le peuple en général devoit jouir de beaucoup moins d'autorité alors que du tems d'Aristide, &c. Tout dépend, dit-il, des orateurs du peuple & des magistrats, « οἱ πολιτευόμενοι. » On sait bien néanmoins que depuis le siècle d'Aristide le gouvernement étoit devenu plus démocratique. Démosthènes l'avoue lui-même: les orateurs, dit-il, n'osent pas s'adresser maintenant au peuple avec cette liberté dont ils usoient précédemment. Cette contradiction apparente découvre la nature & la tendance de

niens ! en combien peu de tems la conduite de vos ancêtres s'est trouvée en contraste avec la vôtre ; car si vous vouliez suivre le chemin de la gloire & du bonheur, vous n'auriez pas besoin d'instructions étrangères : il vous suffiroit d'imiter l'exemple de ceux de qui vous descendez. Les Athéniens des premiers tems, que les orateurs ne flattoient jamais, ne traitoient jamais avec cette indulgence à laquelle vous êtes accoutumés ; ces Athéniens, dis-je, vos ancêtres, ont tenu, du consentement général des Grecs, la souveraineté de la Grèce, pendant soixante-cinq ans [a]. Ils déposèrent au-delà de dix mille talens dans la citadelle ; ils continrent le roi de Macédoine dans cette soumission qu'un barbare doit à la Grèce. Ils érigèrent plusieurs trophées illustres pour consacrer les succès que leur propre valeur avoit obtenus par terre & par mer ; ils sont en un mot le seul des peuples

---

cette espèce de gouvernement populaire que les Grecs appeloient ochlogarchie. La populace est l'esclave des démagogues, & les démagogues les esclaves de la populace. Au lieu de la liberté, ce n'est qu'un échange de servitude.

a Ici la chronologie de Démosthènes n'est pas exacte. Voy. p. 94 dans la note.

cités dans l'hiſtoire, que leurs actions glorieuſes élevèrent au-deſſus de l'envie. Grands dans la guerre, leur adminiſtration civile n'étoit pas moins admirable. On ne ſurpaſſera jamais en magnificence les édifices publics qu'ils conſtruiſirent, les temples qu'ils ornèrent, les offrandes qu'ils préſentèrent aux dieux. Mais, dans la vie privée, leur modération étoit ſi exemplaire; leur attachement aux maximes de frugalité des anciens étoit ſi ſcrupuleux, que ſi quelqu'un de vous a remarqué la maiſon d'Ariſtide ou celle de Miltiade, il a dû voir qu'elles ne ſont diſtinguées en aucune manière de celles qui les environnent. L'ambition de ces grands hommes d'état étoit d'élever la république, & non de s'enrichir eux-mêmes [a]; & ce noble déſintéreſſement, accompagné de la piété & du patriotiſme, porta leur patrie (ce qui n'eſt pas étonnant!) au plus haut degré de proſpérité [b]. Telle étoit la condition d'A-

---

[a] Privatus illis cenſus erat brevis,
Commune magnum.
HOR., Ode XV, l. 2.

[b] Il eſt certain que c'eſt par les conſéquences qui réſultent d'une adminiſtration, qu'on peut juger du

thènes ſous l'adminiſtration de ces hommes véritablement vertueux. Eſt-ce la même choſe aujourd'hui ſous celle de nos lâches miniſtres ?

---

mérite & de la probité d'un adminiſtrateur. Je dis plus que Démoſthènes ; je prétends que le plus honnête homme eſt auſſi celui qui a le plus de génie, ou, ſi l'on veut, le meilleur génie ; car une probité exacte & non équivoque eſt le comble de la perfection morale & la preuve d'une organiſation ſaine & bien développée. Une telle organiſation eſt un miroir dans lequel les moindres nuances des objets ſe peignent à nu avec toutes leurs perfections & leurs imperfections. Le plus ruſé fripon, le plus habile hypocrite, ne peuvent paſſer devant ce miroir, ſans qu'on les reconnoiſſe ſur-le-champ. C'eſt auſſi ce tact merveilleux de l'honnête homme qui inquiète le plus les fripons & les hypocrites ; & c'eſt par la haine ſourde de ces derniers contre le premier, que les derniers ſe décèlent aux yeux du public. Conſultez enſuite les annales de leur adminiſtration, non d'après les éloges qu'on leur aura prodigués, mais d'après les conſéquences de leurs procédés & de leurs actions, & vous jugerez alors du fond de leur mérite, de leur patriotiſme vrai ou faux, de leurs lumières réelles ou ſuppoſées. Ariſtide ne laiſſa pas en mourant de quoi ſe faire enterrer ; voyez les ſucceſſions immenſes que laiſſent la plupart des adminiſtrateurs, & vous jugerez, ſinon de leur improbité, du moins de leur avidité. Ainſi nous avons des données plus qu'il n'en faut pour juger

Je passe sous silence d'autres sujets sur lesquels je pourrois m'étendre. Mais vous voyez dans quelle solitude vous êtes abandonnés. Les Lacédémoniens sont perdus ; les Thébains épuisés par la guerre ; nulle autre république enfin n'est digne d'aspirer à cette souveraineté. A cette même époque cependant, lorsque nous aurions pu, non-seulement défendre nos propres possessions, mais devenir les arbitres de tous les états qui nous environnent, nous avons été dépouillés de toutes nos provinces ; nous avons dépensé quinze cents talens sans en retirer aucun fruit ; nous avons perdu en tems de paix les alliances & les avantages que les armes de nos ancêtres avoient acquis ; & nous avons soulevé & armé contre nous l'ennemi le plus formidable. Si quelqu'un de vous prétend que ce n'est pas de notre propre faute que dérive la grandeur de Philippe, qu'il se lève & qu'il en dise la véritable cause. Mais la triste situation de nos affaires au dehors est compensée peut-être par le bonheur dont

---

non-seulement d'après Démosthènes & l'histoire, mais d'après nos propres observations journalières, & des talens & de la probité & du patriotisme des administrateurs modernes. *Note du traducteur.*

nous jouissons au dedans & par les embellissemens de notre capitale. Les chemins sont réparés, les murailles sont blanchies. Nous avons des *fontaines* & des *folies* [a]; & les ministres qui nous ont procuré ces magnifiques avantages, passent de la pauvreté & de la bassesse à l'opulence & aux dignités. Ils bâtissent de superbes palais qui insultent aux édifices publics. Ils s'élèvent & s'agrandissent à mesure que leur patrie s'avilit & tombe en ruines. Quelle est la source de ce désordre? Athéniens! c'est qu'autrefois le peuple faisoit son devoir; il prenoit les armes lui-même, il se mettoit en campagne, & il tenoit ainsi en respect & en crainte les magistrats & les administrateurs. »

Licence des troupes Athéniènes sous le débauché Charidème.

L'assemblée des Athéniens resta insensible aux motifs d'intérêt & d'honneur que Démosthènes venoit de lui présenter avec tant de vigueur. Au lieu d'entrer en campagne eux-mêmes, ils envoyèrent à Olynthe un

---

a Κρήναι καὶ λῆροι. Démosthènes ne dédaignoit pas un tel jeu de mots lorsqu'il se présentoit naturellement; mais comme on en rencontre rarement dans ses ouvrages, il est évident qu'il ne les cherchoit jamais.

corps d'infanterie étrangère, montant à quatre mille hommes avec cent cinquante chevaux, ſous le commandement de Charidème. Cet indigne général, qui étoit l'eſclave de ſes mercenaires & de ſes propres paſſions, ſatisfit à la rapacité de ſes troupes en ravageant la province Macédoniène de Bottiée, ſur les confins de Chalcis. Il entra enfin dans Olynthe; & les aſſiégés, encouragés par ce ſecours, haſardèrent une autre ſortie dans laquelle ils furent défaits & repouſſés avec une perte conſidérable. Les mercenaires Athéniens ſe rendoient chaque jour plus mépriſables par leur lâcheté, & plus dangereux par leur licence effrénée. Le ſtupide Charidème n'avoit ni la volonté ni les talens néceſſaires pour arrêter ce déſordre. Il s'enivroit, ſuivant ſa coutume, à chaque repas. Il inſultoit les femmes d'Olynthe; & ſon impudence alla jusqu'à demander au ſénat, comme une récompenſe de ſes prétendus ſervices, une belle fille Macédoniène, qui étoit alors captive dans la ville [a].

Dans cette poſition, les Olynthiens s'adreſsèrent une troiſième fois à la république

La cauſe des Olynthiens vigoureuſement ſoutenue par Æſchines & Démoſthènes.

[a] Theopomp. apud Athen., l. X, p. 436.

d'Athènes. Æſchine, qui devint enſuite un des partiſans les plus actifs de Philippe, ſe diſtingua particulièrement en cette occaſion par ſon zèle & ſon patriotiſme. On rapporte encore le diſcours de Démoſthènes ſur le même ſujet. Il exhorte & conjure ſes compatriotes d'envoyer à Olynthe une armée de citoyens, & en même tems de faire une diverſion en envahiſſant la côte Macédoniène. Il leur repréſente que s'ils n'entreprennent pas ces deux opérations enſemble, l'infatigable induſtrie de Philippe rendra inutiles les efforts qu'ils feront d'un ſeul côté. « Avez-vous jamais conſidéré la rapidité des progrès de ce prince ? Il commença par prendre Amphipolis, enſuite Pydna, Potidée & Méthoné ; de-là il fondit avec ſes troupes en Theſſalie, & ſe rendit maître de Phère, de Pégaſe & de Magnéſie. Tournant alors vers la Thrace, il en parcourut les provinces, conquit & diviſa les royaumes, & s'aſſit ſur des trophées de ſceptres & de couronnes. Je ne parle pas de ſon expédition contre les Péoniens & les Illyriens en Epire. — Et en quel lieu ſon ambition n'a-t-elle pas conduit ſes armes ? Mais pourquoi cette longue énumération ? — Pour faire connoître les occaſions

importantes que vous avez perdues par votre négligence, & l'ardeur infatigable d'un ennemi dont les conquêtes successives l'amènent pas à pas près de vos murailles. Car est-il quelqu'un dans l'assemblée assez aveugle pour ne pas voir que les malheurs des Olynthiens sont les précurseurs des nôtres ? La conjoncture présente vous appelle comme à grands cris pour vous réveiller de votre léthargie, & pour profiter de ce dernier témoignage de la protection des dieux. N'attendez pas une autre occasion après celles que vous avez méprisées & oubliées. Je dis *oubliées* ; car les occasions favorables, ainsi que les richesses & les autres dons du ciel, ne sont rappelées avec reconnoissance que par ceux qui ont l'esprit d'en profiter & d'en jouir. Le prodigue dissipe sa reconnoissance avec sa fortune [a] ; & la même imprudence le rend tout à-la-fois misérable & ingrat. » Après ces

---

[a] L'observation n'est pas ordinaire, mais juste : Αλλα οιμαι, παρομοιον εστι, όπερ και περι της των χρηματων κτησεως αν μεν γαρ όσα αν της λαβη και σωση, μεγαλην εχει τη τυχη την χαριν. Αν δε αναλωσας λαθη συναναλωσε και το μεμνησθαι τη τυχη την χαριν. Demosth. Olynth. III. Olynth. I, p. 2, ex edit. Wolf.

apoſtrophes ou plutôt ces reproches hardis ; il les encourage à ſecourir Olynthe, en obſervant que Philippe n'auroit jamais entrepris le ſiège de cette place, s'il s'étoit attendu à une réſiſtance auſſi vigoureuſe, dans un tems ſur-tout où ſes alliés étoient prêts à ſe révolter, où les Theſſaliens faiſoient leurs efforts pour ſecouer le joug, & où les Thraces & les Illyriens s'occupoient à recouvrer leur liberté. Ainſi, diſoit-il, le pouvoir de Philippe regardé auparavant comme ſi formidable, n'eſt rien moins que réel & ſolide ; un effort vigoureux peut le renverſer. L'orateur emploie tour-à-tour les moyens dictés par l'eſpérance & la crainte. Il revient enſuite ſur l'article des dépenſes, mais avec une réſerve qui montre bien que ſes précédentes obſervations à ce ſujet avoient été mal reçues. « Quant à l'argent pour les dépenſes de la guerre, (car on ne peut rien faire ſans argent) vous poſſédez, Athéniens, un fonds militaire qui excède celui de tout autre peuple ; mais vous l'avez malheureuſement détourné de ſa deſtination originelle ; & s'il y étoit rendu, on n'auroit pas beſoin d'une contribution extraordinaire. Quoi ! vous ne vous propoſez pas ſérieuſement d'em-

ployer l'argent du théâtre à la paye des soldats ? Non certainement ; mais je soutiens qu'il faut lever une armée, qu'il faut destiner une somme pour la subsistance de cette armée ; & que dans tout état bien réglé, ceux qui servent le public doivent en être payés. Pour profiter de l'occasion présente, nous devons agir avec vigueur & célérité ; nous devons envoyer des ambassadeurs pour exciter les peuples voisins contre Philippe ; nous devons enfin entrer en campagne nous-mêmes. Si la guerre étoit portée sur les frontières de ce pays, avec quelle rapidité les Macédoniens y arriveroient en foule. Pourquoi voulez-vous éluder une occasion semblable ? Sachez donc qu'il ne nous reste que l'alternative, ou de porter la guerre en Macédoine, ou de la recevoir en Attique. Si Olynthe résiste, nous pouvons ravager les territoires de Philippe. Si cette république est détruite, qui empêchera Philippe de venir jusqu'à nous ? Les Thébains ! pour ne rien dire de trop, les Thébains seroient plutôt disposés à se joindre à lui. Les Phociens ! eux qui, sans notre secours, ne peuvent se défendre eux-mêmes. Oh ! mais il n'osera pas venir ! c'est une folie de croire qu'il n'o-

ſera pas exécuter des projets dont il ſe vante déja avec tant d'imprudence, lorſque rien ne s'oppoſe à ſes ſuccès [a]. Je penſe qu'il eſt inutile d'établir la différence qu'il y auroit d'attaquer Philippe chez lui ou de l'attendre ici. Fuſſiez-vous obligés, pendant un mois ſeulement, de camper hors des murs & de faire ſubſiſter une armée dans la campagne, vos fermiers & vos agriculteurs en ſouffriroient plus qu'ils n'ont fait par toutes les contributions qu'on a levées ſur eux pour la guerre. Ceci arriveroit, quand même l'ennemi ſeroit éloigné; mais à ſon approche & à ſon entrée en Attique, quelle dévaſtation on auroit à craindre. Ajoutez à cela l'inſulte & la honte qui ſont les plus grands des maux pour des hommes capables de réflexion. »

---

a Avec toute ſa politique, Philippe ſemble avoir eu la vanité d'un Grec. La vigueur de l'original ne peut pas ſe traduire : « Αν δε εκεινα Φιλιππος λαβῃ, τις αυτον ετι κωλυσει δευρο βαδιζειν; Θηβαιοι, μη λιαν πικρον ειπειν ῃ, και συνεισβαλȣσι ετοιμως. Αλλα Φωκεις, οι την οικειαν ȣχ οιοι τε οντες φυλαττειν εαν μη βοηθησητε υ᾽μεις ἡ αλλος τις, αλλ ωταν ȣχι-εθελησεται των ατοπωτατων μεντ αν ειη, ει α᾽ νυν ανοιαι οφλισκανον, ο᾽μως εκλαλει, ταυτα δυνηθεις μη πραξει. J'ai uſé de quelque liberté avec le « ȣχι εθελησεται. »

Les argumens de Démosthènes prévalurent : on envoya une ambassade dans le Péloponèse, pour enflammer l'inimitié de ses habitans contre Philippe, & il fut résolu d'aller au secours d'Olynthe avec une armée de citoyens Athéniens. Mais avant que cette résolution pût être effectuée, Olynthe n'étoit plus. La cavalerie de cette ville avoit agi avec une grande bravoure contre les assiégeans. Comme les murailles étoient trop étendues pour être par-tout investies, les cavaliers Olynthiens faisoient de fréquentes incursions [a] dans le territoire d'alentour, où ils se fournissoient non-seulement de provisions nécessaires & de fourrage, mais où ils attaquoient les postes avancés, & interceptoient les convois de l'ennemi. Dans diverses rencontres, ainsi que dans les deux actions générales qui avoient eu lieu depuis le commencement du siège, Philippe s'étoit apperçu qu'Apollonides, qui commandoit la cavalerie ennemie, déployoit tant de valeur & de talens, que le succès de son entreprise couroit grand risque d'être retardé long-tems, peut-être détruit entièrement. C'est pourquoi ses émis-

Philippe prend Olynthe.

Olymp. CVIII. 1. A. C. 348.

---

[a] Diodor., l. 16, c. 53.

faires secrets intriguèrent ; on sema des bruits perfides parmi la populace d'Olynthe. Apollonides fut accusé publiquement ; & par les menées des traîtres, il fut condamné au bannissement sur un soupçon de trahison [a]. Le commandement de la cavalerie fut confié à Lasthènes & à Euthycrates, deux scélérats qui avoient vendu leur patrie à Philippe. Ayant obtenu d'abord quelques succès qui avoient été concertés pour mieux masquer leurs desseins, ils avancèrent contre un poste Macédonien, l'emportèrent au premier assaut, poursuivirent les fuyards, & conduisirent leurs propres troupes dans une embuscade préparée par l'ennemi. Environnés de tous côtés, les Olynthiens rendirent les armes ; & ce fatal désastre encourageant les partisans des Macédoniens qui étoient dans Olynthe, cette ville ouvrit bientôt ses portes [b]. Le conquérant y entra en triomphe, pilla & démolit la cité, & en emmena les habitans en servitude [c]. Lasthènes, Euthy-

---

a Demosth., de falsâ legat.

b Demosth. ibid.

c Quatre raisons concoururent à produire le traitement sévère qui fut fait aux Olynthiens. I. Philippe

crates & leurs complices partagèrent la même deſtinée, ou plutôt une deſtinée plus malheureuſe encore. On dit que Philippe les abandonna à la rage des ſoldats Macédoniens, qui les égorgèrent preſque ſous ſes yeux. Il eſt certain que, quoique ſon aveugle & vile ambition employât ſouvent la trahiſon, ſa juſtice ou ſon orgueil déteſtoit toujours le traître [a].

Cette conquête importante inſpire à Philippe l'ambition de s'emparer des Thermopyles & de l'Helleſpont.

La conquête d'Olynthe mit Philippe en poſſeſſion de Chalcis & des côtes ſeptentrionales de la mer Egée ; ce qui arrondît ſes états de ce côté-là. Son royaume étoit alors borné au nord par celui de Kerſobleptes, & au ſud par le territoire de Phocis ; province comprenant dans ce tems-là les détroits des Thermopyles, qui avoient appartenu précédemment à une autre diviſion de la Grèce.

---

avoit perdu un grand nombre d'hommes à ce ſiège : πολλους των στρατιωτων εν τοις τειχομαχιαις απεβαλεν. Diodor., p 450. II. Les Olynthiens avoient reçu ſes frères naturels Aridée & Menalaus, accuſés de trahiſon. Juſtin, l. VIII, c. 3. III. Philippe avoit beſoin d'argent pour faire des intrigues dans les autres villes. IV. Il vouloit par-là intimider les autres villes & les empêcher de s'oppoſer à ſes meſures. Diodor., p. 450.

[a] Demoſth. Olynth. III, ſect. 3.

Outre les motifs généraux d'intérêt qui le portoient à étendre sa domination, il voyoit de quelle importance il étoit pour lui d'acquérir les Thermopyles & l'Hellespont, puisque les Thermopyles étoient regardées comme les portes de la Grèce, & que l'Hellespont formoit la seule communication entre cette contrée & les rives fertiles de l'Euxin. La Grèce, dont la population excédoit la proportion de son étendue & de sa fertilité, tiroit annuellement des supplémens de grains de ces régions septentrionales. Les Athéniens en particulier avoient des établissemens dans la péninsule même de la Tartarie Crimée, anciennement appelée la Chersonèse Taurique, par le moyen desquels ils achetoient & importoient les productions superflues de ce climat éloigné [a]. Leurs vaisseaux ne pouvoient y aller que par l'Hellespont; & si cet important détroit tomboit au pouvoir d'un ennemi, ils se trouvoient totalement exclus d'une branche de commerce non-seulement utile, mais nécessaire.

Philippe célèbre la fête des Muses à Dium. Olymp. CVIII. 1. A. C. 348.

Philippe voyoit parfaitement bien ces conséquences. Il étoit de l'intérêt général de toutes

[a] Demosth. in Leptin.

toutes les républiques Grecques de ſecourir Kerſobleptes & les Phociens, ou, en d'autres termes, de défendre l'Helleſpont & les Thermopyles. L'intérêt du roi de Macédoine étoit diamétralement oppoſé; & il ne pouvoit ſe flatter d'accomplir ſes grands projets, à moins qu'il ne ſe rendît d'abord maître de ces poſtes importans. Après la deſtruction d'Olynthe, il célébra, dans la ville voiſine de Dium, une fête publique à laquelle toutes les républiques, amies ou ennemies [a], furent ſolemnellement invitées comme aux jeux olympiques. Il paroît que pluſieurs Athéniens aſſiſtèrent à ces réjouiſſances magnifiques, qui durèrent neuf jours, en l'honneur des Muſes, & auxquelles il ne manqua rien de tout ce que l'art & l'opulence purent fournir d'élégant & de ſomptueux. L'aménité & l'affabilité de Philippe firent oublier en quelque façon la ſévérité qu'il venoit d'exercer contre Olynthe; & en diſtribuant libéralement les dépouilles de cette malheureuſe cité [b], il ſe fit de nou-

[a] Demoſth., de falsâ legat.; & Diodor., p. 451.

[b] Démoſthènes & Diodore rapportent tous deux une anecdote qui fait honneur à Philippe, & plus encore à Satyrus le comédien. Après dîner, ſuivant

veaux amis, & augmenta l'attachement de ſes anciens partiſans.

Philippe commet des ravages inattendus ſur les côtes de l'Attique.

Au milieu de ces réjouiſſances & de ces fêtes, Philippe ſemble n'avoir pas oublié un moment que le premier objet de ſa politique étoit de détacher les Athéniens de la cauſe de Phocis & de Kerſobleptes leurs alliés. Pour cet effet, tandis qu'il accueilloit favorable-

---

ſa coutume, le roi diſtribuoir ſes préſens. Satyrus, au milieu de la joie des convives, gardoit ſeul une contenance triſte. Le roi s'adreſſa à lui d'un air aimable; &, dans le langage du tems, le ſollicita à demander une grace. Satyrus répondit que des préſens, tels que les autres en recevoient (des coupes d'or), lui paroiſſoient de peu de valeur; qu'il avoit en effet quelque choſe à demander, mais qu'il craignoit un refus. Philippe l'ayant encouragé, il continua ainſi: « Apollophanes de Pydna étoit mon ami; à ſa morr, ſes deux filles, toutes deux en âge d'être mariées, furenr envoyées à Olynthe, où elles ſont priſonnières, & ſoumiſes à toutes les calamités de la ſervitude. Ce ſont-là les préſens que je demande, non pas dans une intention indigne de leur père ou de moi-même, mais afin de pouvoir les doter & les marier convenablement. » Apollophanes avoit été un des adverſaires les plus actifs, & même l'ennemi perſonnel de Philippe; cependant ce prince accorda à Saryrus ce qu'il demandoit, & y ajouta même une ſomme pour doter les filles de ſon ami.

ment les Athéniens, il voulut faire sentir au peuple d'Athènes l'inconvénient de la guerre, pour le disposer davantage à écouter la proposition insidieuse d'une paix séparée. La négligence de Charès laissoit la mer libre aux Macédoniens, qui s'étoient formés secrètement une marine considérable. Philippe commença par attaquer les Athéniens sur leur élément favori. Sa flotte ravagea leurs îles tributaires de Lemnos & d'Imbros. Il surprit & enleva une escadre de vaisseaux Athéniens stationnée sur la côte méridionale de l'Eubée; & encouragé par ces avantages, il cingla vers l'Attique, fit une descente sur le rivage de Marathon, repoussa la cavalerie Athéniène commandée par Deotimus, ravagea le territoire & emmena la galère Salaminiène. De-là ses vaisseaux firent voile vers l'île de Salamine, & défirent un détachement considérable commandé par Charidème. Les illustres trophées de Marathon & de Salamine furent abattus & détruits par les Macédoniens, dont la flotte retourna en triomphe, chargée des dépouilles de l'ennemi, & couverte de gloire [a].

---

[a] J'ai suivi, pour la chronologie de ces événemens,

Ses intrigues le mettent en possession de l'Eubée.

Philippe mit à profit ses succès par son activité. Ses intrigues se renouvelèrent dans l'Eubée. Sous prétexte de délivrer cette île de la tyrannie & des extorsions de Molossus, commandant Athénien, il y débarqua un corps de troupes suffisant pour en chasser les Athéniens. Des calamités aussi multipliées auroient dégoûté naturellement ce peuple de la guerre contre Philippe, dont les hostilités étoient dirigées alors contre leur république seule, lorsque des partisans secrets de la Macédoine arrivèrent à Athènes, comme ambassadeurs d'Eubée, pour arranger à l'amiable tous les différens qui subsistoient entre les deux états. Ils observèrent que Philippe avoit laissé l'île absolument libre & indépendante; & que, quoique forcé de prendre les armes pour la défense de ses alliés, il desiroit sincèrement faire la paix avec les Athéniens. Les représentations des ambassa-

Il envoie des ambassadeurs aux Athéniens pour les tromper.

le docteur Leland. Voyez sa vie de Philippe, vol. II, p. 43. Les événemens eux-mêmes sont rapportés dans l'oraison de Démosthènes, communément appelée la pr mière Philippique, mais que le docteur, avec une grande probabilité, considère comme deux oraisons distinctes prononcées en différens tems.

deurs Eubéens furent soutenues du crédit de deux Athéniens, Aristodème & Néoptolème, le premier distingué comme acteur, le second comme acteur & poëte. Ces deux personnages, après avoir fait une fortune assez considérable en Macédoine, étoient revenus dans leur patrie pour faire valoir les projets de leur protecteur. Ils assuroient que le roi de Macédoine desiroit sérieusement vivre en bonne intelligence avec la république; & les Athéniens montroient beaucoup d'égards à des hommes dont les talens étoient alors en grande estime, & qui d'ailleurs apportoient les richesses qu'ils avoient amassées en pays étranger, pour acheter des terres en Attique, & pour fournir aux contributions publiques.

Ce que Démosthènes démontre en vain.

Démosthènes avoit pénétré d'abord leurs véritables motifs au travers de leurs discours artificieux [a], mais c'étoit en vain qu'il s'efforçoit d'alarmer la crédulité de ses compatriotes. Le complot cependant ayant été découvert quelque tems après, l'orateur reprocha aux Athéniens leur indifférence & leur confiance dans une occasion aussi critique.

[a] Demosth., de Chersoneso & de pace.

« Si vous euſſiez été, dit-il, ſpectateurs au théâtre, & non pas en délibération ſur la matière la plus importante, vous n'auriez pu écouter Néoptolème avec plus d'indulgence, & moi avec plus de dédain & d'humeur [a]. »

Æſchine revient de ſon ambaſſade, & anime le reſſentiment public contre Philippe.

Telles étoient les diſpoſitions du peuple, lorſqu'Æſchine revint de ſon ambaſſade du Péloponèſe. Il avoit aſſemblé le grand conſeil des Arcadiens. Il avoit révélé les dangereux projets de Philippe, qui menaçoient la liberté de la Grèce ; & malgré l'oppoſition puiſſante d'Hieronymus & d'autres partiſans de la Macédoine, il avoit engagé ce peuple à approuver le zèle patriotique d'Athènes, & à délibérer ſur les moyens de défendre la cauſe commune. En rendant compte du ſuccès de ſon ambaſſade, il déclama fortement contre ces traîtres qui avoient ſacrifié les intérêts de leur patrie à un cruel tyran. Les Grecs étoient ſuffiſamment avertis de leur danger. Le miſérable ſort d'Olynthe devoit toujours être préſent à leur mémoire. Il avoit vu, à ſon retour du Péloponèſe, un ſpectacle capable de toucher le cœur le plus endurci ; trente jeunes Olynthiens des deux ſexes,

[a] Demoſth., de Cherſoneſo.

qu'on chaſſoit comme un troupeau de bêtes, & que Philippe envoyoit en préſent à quelques-uns des vils ſuppôts de ſon ambition [a].

Le peuple d'Athènes, ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on vouloit lui donner, fut profondément touché des repréſentations d'Æſchine. On oublia les avis pacifiques de Néoptolème & de ſes partiſans. Les mots de guerre & de vengeance retentirent de nouveau dans toute l'aſſemblée. A la requiſition d'Æſchine, on dépêcha des ambaſſadeurs pour encourager derechef les Arcadiens à la guerre, & pour donner l'alarme aux républiques voiſines. La jeuneſſe Athéniène s'aſſembla dans le temple d'Agrolaus, pour jurer une haine irréconciliable à Philippe & aux Macédoniens, & on prononça les imprécations les plus horribles contre les traîtres qui coopéroient aux deſſeins de l'ennemi public. Cette fermentation auroit pu à la longue produire des meſures vigoureuſes & déciſives; & ſi la vigilance de Philippe eût été celle d'un homme ordinaire, ce prince auroit bientôt vu une confédération en Grèce, capable de repouſſer les armes Macédoniènes.

a Demoſt., de falsâ legat., ſect. 54.

Mais ce profond politique penfoit qu'un projet ne fignifioit rien, tant qu'il n'étoit pas mis en exécution ; & comme il favoit faire valoir les moindres occafions, il tiroit fouvent un grand avantage des moyens les plus indifférens en apparence.

Adreffe de ce prince à détourner l'orage.

Un Athénien, nommé Phrynon, homme riche & puiffant, avoit été attaqué, volé, & enfermé par quelques foldats Macédoniens qui l'obligèrent d'acheter fa liberté par une rançon confidérable [a]. Comme cette violence avoit été commife pendant les quinze jours de trève qui fuivoient les jeux olympiques, Phrynon fuppofa très-judicieufement que le roi de Macédoine, qui defiroit depuis longtems obtenir une place dans la confédération Grecque, n'approuveroit pas cet acte d'injuftice & d'impiété. C'eft pourquoi il pria fes compatriotes, qui fe préparoient alors à négocier avec Philippe, pour un échange de prifonniers, de le joindre à Ctéfiphon, qui avoit déja été nommé à cette ambaffade, imaginant qu'en fe préfentant revêtu d'un caractère public, il pourroit plus aifément recouvrer la rançon & les autres fommes

[a] Æfchin., de falsâ legat.

qu'on lui avoit extorquées injuſtement. Etant arrivés en Macédoine, les ambaſſadeurs furent reçus & traités par Philippe avec une politeſſe & un reſpect extraordinaires ; on leur accorda tout ce qu'ils demandoient, ou plutôt on les prévint ſur tout. Le roi s'excuſa envers Phrynon de la ruſticité & de la violence de ſes ſoldats qui s'étoient portés contre lui à une action auſſi blâmable. Il les aſſura qu'il n'avoit rien de plus ſincèrement à cœur que d'entretenir une bonne intelligence avec leur république [a]. A leur retour à Athènes, Phrynon & Ctéſiphon ne manquèrent pas de faire valoir cet accueil, & leurs repréſentations furent très-favorables au roi de Macédoine.

Ce prince ſut encore profiter d'une autre circonſtance [b]. A la priſe d'Olynthe, Stratocle & Eucrate, deux Athéniens de diſtinction, avoient été pris & conduits en Macédoine. Par oubli ou autrement, on ne les avoit point relâchés avec les autres priſonniers. Leurs parens, inquiets de leur deſtinée, s'étoient adreſſés au peuple d'Athènes, pour

Il profite de tous les événemens favorables.

[a] Æſchin., de falsâ legat.

[b] Idem, ibid.

envoyer quelqu'un traiter de leur rançon. Ariſtodème avoit été chargé de cette négociation ; mais plus occupé de ſes intérêts qu'à remplir ſa miſſion, il avoit négligé à ſon retour d'en rendre compte. Pendant ce tems-là Philippe, dont la vigilance ne s'endormoit point, & qui ſavoit très-bien la réſolution où les Athéniens étoient alors de lui faire la guerre, relâcha les priſonniers ſans rançon, & les renvoya avec toutes les marques poſſibles d'attention & de bienveillance. Excité par la reconnoiſſance, Stratocles parut dans l'aſſemblée, fit le plus grand éloge du roi de Macédoine, & ſe plaignit hautement de l'indifférence & de la négligence d'Ariſtodème [a].

Les Athéniens conſentent à envoyer une ambaſſade à Philippe.

L'envoyé infidèle s'excuſa de n'avoir pas fait mention d'un acte de bonté de la part d'un prince qui avoit donné tant de preuves d'une générosité ſans bornes. Il s'étendit ſur la candeur & la bienveillance de Philippe, & ſpécialement ſur ſon reſpect pour la république, avec laquelle il deſiroit ſérieuſement conclure la paix, & même une alliance aux conditions les plus honorables & les plus avantageuſes pour

[a] Æſchin., de falsâ legat.

les Athéniens. Il leur rappela probablement les revers qu'ils avoient essuyés depuis qu'ils avoient commencé la guerre contre ce prince : quinze cents talens dépensés inutilement ; soixante-quinze cités de leur dépendance, comprenant celles de la région de Chalcis, perdues irrévocablement ; Olynthe détruite, l'Eubée révoltée, Athènes déshonorée & épuisée, & la Macédoine plus puissante & plus respectée qu'elle ne l'avoit jamais été. Ces détails n'étoient point exagérés ; & les calamités de la guerre avoient fait pencher depuis long-tems vers la paix les citoyens les plus sages & les plus modérés. La générosité artificieuse de Philippe, dans la manière dont il avoit traité Phrynon & Stratocles, présentée par l'éloquence d'Aristodème, fixa l'opinion flottante de la multitude. Les préparatifs militaires furent suspendus. Démosthènes & Æschine même cédèrent au torrent ; & imaginant qu'une mauvaise paix valoit mieux encore que la guerre (puisqu'il étoit impossible d'attendre un succès de l'irrésolution de leurs compatriotes), ils approuvèrent le décret de Philocrates [a], pour envoyer un

[a] Le décret fut attaqué par un certain Licinus.

héraut & des ambassadeurs à Philippe, afin de découvrir ses véritables intentions, & connoître les propositions d'accommodement dont il les flattoit depuis si long-tems.

Caractère des ambassadeurs.

Les ministres nommés pour cette commission, semblent avoir été choisis à dessein parmi des hommes d'un sentiment opposé, & qui pouvoient se surveiller mutuellement. Phrynon, Ctésiphon, Aristodème & Philocrate, qui avoient témoigné également leur confiance en Philippe, avoient en opposition Æschine & Démosthènes, qui depuis long-tems avoient fait connoître leur façon de penser sur ce prince. On joignit à l'ambassade Nausicles & Dercyllus, hommes distingués par les offices publics dont ils s'étoient acquittés avec autant de patriotisme que de fidélité, Jatrocles, l'ami d'Æschine, & Cimon, illustre par le nom qu'il portoit, & qui lui avoit été transmis par le plus grand & le plus heureux des généraux Athéniens. Le nombre complet se montoit à dix personnes, outre Agalocréon de Ténédos, qui

Démosthènes le défendit; & Démosthènes & Æschine, comme il paroît par le texte, furent de l'ambassade.

fut envoyé de la part des îles Grecques, alliées d'Athènes [a].

Difficultés occasionnées par la querelle entre Æſchine & Démoſthènes.

Les auteurs contemporains s'accordent ſur les faits que nous venons de citer ; mais en décrivant les événemens qui ſuivirent le départ des ambaſſadeurs, ils ſont ſans ceſſe en contradiction les uns avec les autres. La querelle qui s'éleva entre Æſchine & Démoſthènes, nous préſente tant de confuſion dans l'accuſation de celui-ci & dans la défenſe de l'autre, que nous devons regarder ce paſſage de l'hiſtoire Grecque comme le moins authentique. Toute la ſuite de la négociation, ainſi que les événemens qui s'y trouvent liés, ſont décrits d'une manière contradictoire ; les mêmes faits ſont affirmés & niés. Les deux parties en appellent également au ſouvenir de l'aſſemblée devant laquelle elles parlent, à l'aſſertion des témoins, & même à l'évidence des actes & des regiſtres publics ; circonſtances qui doivent paroître néceſſairement très-extraordinaires, à moins que nous ne croyions que la ſubornation des témoins, le parjure & même la falſification des loix & des regiſtres n'étoient pas des

[a] Demoſth. & Æſchin., de falsâ legat.

crimes inconnus à Athènes [a]. L'œil pénétrant de la critique s'efforceroit en vain, au milieu de cette confusion, de reconnoître la vérité. Æschine fut en effet déchargé d'accusation par ses compatriotes. Mais on ne peut rien décider de positif sur une sentence remplie de partialité, prononcée trois ans après l'accusation, lorsque la puissance de Philippe s'étoit accrue à un tel degré, que sa faction avoit un ascendant absolu sur l'assemblée même du peuple Athénien.

Détail de la négociation. Olymp. CVIII. 2. A. C. 348-347.

Pour démêler ce chaos, nous nous en tiendrons principalement aux faits qui sont avoués des deux côtés, & nous en déduirons les conséquences qui paroissent les plus naturelles & les plus probables. On envoya trois ambassades à Philippe dans le cours d'une année; la première pour proposer la paix, la seconde pour la ratifier, la troisième pour obtenir que les conditions en fussent observées; & dans cet espace de tems, Kersobleptes étant dépouillé de ses états, fut réduit en captivité; & Philippe s'étant emparé

---

a Voyez mon discours sur le caractère & les mœurs des Athéniens, dans ma préface aux oraisons de Lysias & d'Isocrate.

des Thermopyles, envahit la Phocide, & détruisit les vingt-deux cités de cette province en moins de vingt-deux jours. Ce ne fut pas tout : ce prince, maître des Thermopyles & de l'Hellespont, les deux postes les plus importans de la Grèce, après avoir envahi & désolé le territoire d'une république Grecque, la plus respectable par son antiquité, sa puissance & ses richesses, le siège du conseil amphyctionique & de l'oracle de Delphes ; ce prince, dis-je, à la tête d'une confédération générale des amphyctions, vint menacer Athènes, qui fut foiblement touchée des calamités que sa prudence ni son courage n'avoient su prévenir.

Discussion des ambassadeurs.

De tels événemens, dont l'histoire n'offre, pour ainsi dire, aucun autre exemple, sont entièrement attribués par Démosthènes à la corruption & à la perfidie des ambassadeurs Athéniens. « Le bonheur de Philippe, dit-il, vient principalement de ce qu'ayant besoin de traîtres, le hasard lui a fourni des hommes perfides & corrompus, au-delà de ses espérances & de ses desirs les plus ardens [a]. » Cette manière de s'exprimer est,

[a] Des écrivains qui sont venus après, ont copié

sans contredit, l'exagération d'un orateur qui veut noircir, par toutes sortes de moyens, le caractère de ses collègues d'ambassade, & particulièrement celui d'Æschine son adversaire. Au reste il paroît, d'après l'examen le plus scrupuleux & l'analyse la plus exacte des évènemens de ce tems-là, que si la trahison des ministres Athéniens n'a pas déterminé les succès des armes Macédoniènes, leur incapacité & leur négligence les ont beaucoup secondés.

Conférence des ambassadeurs avec Philippe.

A leur départ d'Athènes, les ambassadeurs ne purent se dissimuler leur jalousie mutuelle, & les soupçons qu'ils avoient sur la fidélité l'un de l'autre. Le caractère dangereux de Philocrate étoit également redouté d'Æschine & de Démosthènes [a]; & le dernier, si nous en croyons son rival, choquoit tellement les autres ambassadeurs par son humeur atrabilaire, qu'ils ne communiquèrent presque point avec lui; circonstance facile à croire, non pas simplement d'après le témoignage

---

le langage de Démosthènes; *και χρηματων πληθος διαδους τοις εν ταις πολεσι ισχυουσι, πολλους εσχε προδοτας των πατριδων.* Diodorus ubi suprà.

[a] Demosth. & Æschin., de falsâ legat.

partial

partial d'un adverſaire, mais par le reſſentiment & l'indignation que Démoſthènes exprime ſans ceſſe contre la conduite de ſes collègues. Etant arrivés à Pella, ils furent introduits à l'audience du roi, & ils parlèrent, comme ils en étoient convenus, chacun ſuivant ſon rang. Le diſcours d'Æſchine étoit le plus long & le plus travaillé ; mais il ſembloit plutôt préparé pour obtenir les éloges de ſes confrères, que pour produire quelqu'effet ſur l'eſprit de Philippe. « Il rappela au roi les ſervices que les Athéniens avoient rendus à ſes ancêtres ; la condition malheureuſe des enfans d'Amyntas, les ſollicitations d'Euridice, & la conduite généreuſe d'Iphicrate à qui la famille de Philippe devoit la couronne de Macédoine. Ayant paſſé légèrement ſur l'ingratitude de Ptolomée & de Perdiccas, il s'arrêta ſur l'injuſtice des hoſtilités que Philippe avoit commiſes contre la république, ſur-tout en prenant Amphipolis que ſon père Amyntas avoit reconnue pour une colonie dépendante d'Athènes. Il inſiſta ſur la nullité de cette réunion, pour laquelle le roi ne pouvoit fournir aucun titre ancien, & qu'il ne devoit point retenir à droit de conquête, puiſ-

Diſcours d'Æſchine.

qu'il ne l'avoit point acquise dans une guerre entre les deux états. C'étoit au milieu d'une paix profonde qui régnoit entre Athènes & la Macédoine, que Philippe avoit enlevé aux Amphipolitains une cité Athéniène. Il étoit de sa justice & de son honneur de la restituer sans délai à ses propriétaires légitimes. »

Celui de Démosthènes.

Si Æschine avoit voulu fournir à Philippe un prétexte de rompre la négociation, il n'auroit pu mieux réussir qu'en faisant une pareille demande. Il n'étoit pas possible d'espérer qu'un monarque victorieux mettroit des bornes à ses triomphes pour acheter la paix, en rendant la plus importante de ses acquisitions. La proposition fut considérée sous ce rapport par Démosthènes, qui crut que son collègue avoit entièrement oublié l'objet de l'ambassade, la détresse d'Athènes, & combien le peuple, fatigué par la guerre, desiroit ardemment la paix. C'étoit à lui à parler devant un prince qu'il avoit si souvent & si hautement offensé, & dont il avoit toujours vu & représenté le caractère & les actions sous les couleurs les plus noires, mais qu'il étoit nécessaire dans cette occasion d'adoucir plutôt que d'irriter. La nouveauté

de la ſituation auroit déconcerté un homme plus hardi que Démoſthènes. La jalouſie de ſes collègues ſe préparoit à écouter avec une attention maligne les raiſons irréſiſtibles que l'orateur, dit-on, leur avoit promis d'employer. Les courtiſans Macédoniens attendoient quelque prodige d'éloquence de l'infatigable adverſaire de leur maître. Au milieu du ſilence qui ſe fit, Démoſthènes commença à parler, mais en héſitant à chaque mot; & après avoir prononcé quelques ſentences obſcures & entrecoupées, ſa mémoire l'abandonna entièrement. Philippe tâcha de diſſiper ſon embarras par une politeſſe qui devoit le mortifier, en lui diſant qu'il n'étoit pas alors ſur un théâtre [a], où un pareil accident pût avoir des ſuites déſagréables; & en l'exhortant à ſe recueillir & à pourſuivre ſon diſcours. Démoſthènes recommença, mais ſans avoir plus de ſuccès qu'auparavant.

Son embarras & ſa confuſion.

[a] Malgré la paſſion des Athéniens pour les ſpectacles dramatiques, & leur conſidération extrême pour le caractère des comédiens, ils étoient extrêmement ſévères contre les négligences & les fautes qu'ils commettoient ſur le théâtre, ainſi qu'il paroît d'après différens paſſages des oraiſons judiciaires de Démoſthènes & d'Æſchine.

L'assemblée vit sa confusion avec un plaisir malin ; & les ambassadeurs eurent ordre de se retirer.

Philippe répond aux ambassadeurs.

Quelques momens après, ils furent rappelés devant le roi. Philippe les reçut avec beaucoup de dignité, & répondit avec élégance & précision aux discours de chacun d'eux, particulièrement à celui d'Æschine. Il ne fit aucune mention de celui de Démosthènes ; prouvant ainsi au monde, que l'homme qui avoit déclamé contre lui avec tant de véhémence dans les assemblées tumultueuses de la Grèce, n'avoit rien osé dire en sa présence qui fût tant soit peu digne d'attention ou de réponse. Les ambassadeurs furent ensuite invités à un festin où Démosthènes, dit-on, eut la plus triste contenance, & où Philippe déploya autant d'esprit & de gaîté, qu'il avoit de talens pour la négociation & pour la guerre. Les ambassadeurs sortirent de table persuadés de sa candeur & de sa sincérité, & ils partirent bientôt après avec une lettre pour le peuple d'Athènes, dans laquelle le roi assuroit que ses intentions étoient véritablement pacifiques ; & que puisque la république consentoit à une alliance avec lui, il feroit ses efforts pour la convaincre

Il les invite à un festin.

Leur départ de Macédoine.

de ces ſentimens d'affection & de reſpect qu'il avoit toujours eus pour elle.

La mortification que Démoſthènes avoit eſſuyée, lui fit d'abord exhaler ſon chagrin, en condamnant la conduite de ſes collègues; mais lorſqu'il réfléchit que l'expoſition pure & ſimple des faits qui le concernoient, lui nuiroient aux yeux du peuple d'Athènes, la politique prévalut ſur le reſſentiment. Il commença dès-lors à ſe familiariſer avec ſes compagnons. Il ſe moqua lui-même de la confuſion & de l'embarras où il avoit été. Il exalta la préſence d'eſprit & la mémoire d'Æſchine; & il s'efforça, par des promeſſes & des flatteries, de faire oublier ſa mauvaiſe humeur & ſa honte. Il convint de la ſupériorité des raiſonnemens du roi de Macédoine. Tous les membres de l'ambaſſade ſe réunirent pour faire l'éloge de cet homme extraordinaire. Æſchine admiroit la force & la clarté avec leſquelles il avoit répondu à leurs diſcours; & Ctéſiphon s'écria dans un tranſport d'admiration, qu'il n'avoit jamais vu de ſa vie un homme auſſi affable & auſſi ſéduiſant. Démoſthènes dit alors adroitement, « qu'il ne falloit pas haſarder de rendre un pareil compte à l'aſſemblée Athé-

Artifices de Démoſthènes.

niène, & qu'il étoit de leur honneur & de leur intérêt à tous de s'accorder unanimement dans leur rapport. » Les autres y consentirent ; & Æschine avoue que son rival lui fit promettre de rendre un compte favorable de la conduite de Démosthènes, & d'assurer le peuple d'Athènes qu'il avoit parlé avec dignité & fermeté sur l'affaire d'Amphipolis.

Ils rendent compte de leurs négociations au sénat.

Suivant les formes établies dans la république, les ambassadeurs commencèrent par faire leur rapport & remettre la lettre de Philippe au sénat des cinq cens. Ils expliquèrent tour-à-tour ce que chacun avoit dit en présence du roi. Démosthènes se levant le dernier, affirma, avec ses sermens accoutumés [a], « que les ambassadeurs n'avoient jamais parlé dans le sénat avec tant de force qu'en présence de Philippe ; » & il conclut qu'il falloit les couronner de l'olive sacrée [b], & les

[a] Μα Δια, qu'on a expliqué mal-à propos « par Jupiter, » puisque l'expression est une ellipse & renferme une courte prière, ευχομαι τον Δια σωζειν τα εμα ; « mon assertion est vraie, puisse Jupiter me protéger ainsi. »

[b] Voyez le discours de Lysias sur une accusation

inviter le lendemain à un festin dans le Prytanée [a].

Le jour suivant, ils firent leur rapport à l'assemblée du peuple ; & s'étant apperçus que leurs auditeurs les écoutoient avec plaisir, ils s'étendirent sur la politesse, l'affabilité, l'éloquence & les talens du prince avec lequel leur république étoit prête, non-seulement à négocier une paix, mais à contracter une alliance. Démosthènes les ayant laissé épuiser ce sujet, se leva à la fin ; & après ces contorsions de corps qui lui étoient familières, si nous en croyons son adversaire, il déclara qu'il étoit également surpris de voir, dans une délibération de cette importance, les orateurs s'arrêter à des bagatelles, & les auditeurs y prendre plaisir. « On peut rendre compte, dit-il, de la négociation en peu de mots. Voilà le décret par lequel nous avons été chargés de la commission que nous avons remplie. Voici la réponse de Philippe, (en montrant la lettre.) Vous n'avez qu'à examiner ce qu'elle contient. » Un murmure confus s'éleva dans l'assemblée, les uns ap-

Enfuite à l'assemblée publique.

Singulière habitude de Démosthènes.

portée contre un homme qui avoit coupé un olivier consacré.

[a] Æschin., de falsâ legat.

plaudissant à la force & à la précision du discours, & les autres condamnant la dureté de l'orateur. Aussi-tôt que Démosthènes put être entendu, il continua ainsi : « Vous verrez à quoi se réduisent tous ces discours superflus. Æschine loue la mémoire & l'éloquence de Philippe ; & cependant je ne trouve rien d'extraordinaire en cela, puisque tout autre homme, placé dans les mêmes circonstances avantageuses du rang & de la fortune, seroit également loué & admiré. Ctésiphon vante les graces & la dignité de sa personne ; mon collègue Aristodème ne lui cède en rien pour des qualités semblables. D'autres admirent son enjouement & sa gaîté à table ; mais Philocrate le surpassa en ce point. Au reste, toutes ces comparaisons sont hors de propos. Il s'agit de rendre un décret pour convoquer une assemblée extraordinaire, afin de délibérer sur la paix & sur l'alliance [a]. »

Philippe envoie des ambassadeurs à Athènes.

Le décret fut proposé le huit mars, & l'assemblée fut fixée au dix-sept du même mois. Dans l'intervalle, arrivèrent, comme ambassadeurs de Philippe, Antipater, le plus

[a] Æschin., de falsâ legat.

respectable de ses ministres, Parménion, le plus brave de ses généraux, &, Eurylochus, qui joignoit le talent de l'éloquence à une valeur reconnue. Parménion avoit été envoyé au siège d'Halus, place remplie des mécontens de Thessalie, qui résistoient encore à la puissance Macédoniène dans cette contrée. Ce général avoit ordonné de convertir le siège en blocus, pour avoir le tems de joindre ses collègues; & le mérite de trois ambassadeurs aussi distingués annonçoit l'importance que Philippe mettoit à cette négociation, & l'avantage qu'il desiroit en retirer. Ils furent reçus avec la plus grande distinction par le sénat, & (ce qui paroît extraordinaire) logés dans la maison de Démosthènes, qui eut soin de faire orner leurs sièges au théâtre, & de leur donner toutes les marques de l'attention la plus distinguée [a]. Ayant été in-

[a] Æschin. in Ctésiphon.

N'étoit-ce pas un grand trait de politique de la part de Philippe, que la préférence que ses ambassadeurs donnèrent à Démosthènes en logeant chez lui? Ce prince savoit bien que l'amour-propre humilié ne pardonne que très-difficilement. La mortification que l'orateur Athénien avoit essuyée en sa présence, pouvoit éclater en nouvelles invectives, & produire de

troduits, au jour nommé, dans l'assemblée publi e. ils déclarèrent que l'objet de leur commission étoit de conclure, au nom de leur maître ; une paix & une alliance avec le peuple d'Athènes. Démosthènes, dans un discours bien travaillé, montra la nécessité de se prêter à ces demandes, mais sans négliger l'intérêt des alliés de la république. Æschine fut du même avis, & s'emporta vivement contre Philocrate qui pressoit la conclusion du traité. Le débat dura deux jours ; mais au troisième l'influence de Philocrate prévalut ; ce que Démosthènes attribue principalement à Æschine qui accéda au parti du premier. Æs-

Qui corrompent Æschine.

---

nouveaux obstacles à ses projets. Il ne seroit point étonnant, par conséquent que le roi de Macédoine eût recommandé à ses ambassadeurs de choisir la maison de Démosthènes pour y loger pendant leur séjour à Athènes. C'étoit une manière adroite de se réconcilier tacitement avec l'orateur, sans compromettre la dignité de l'un, ni le patriotisme de l'autre. Il faut convenir que ce Philippe de Macédoine en savoit bien plus que nous ; & que si en écrivant l'histoire, on cherchoit toujours à scruter avec soin les vues des grands politiques & des grands hommes d'état, on trouveroit bien des occasions d'instruire & quelquefois d'humilier notre siècle. *Note du traducteur.*

chine même, qui avoit été jusques-là un des plus ardens défenseurs de Kersobleptes, déclara qu'il avoit changé d'opinion sur cet objet. « La paix, disoit-il, étoit nécessaire aux Athéniens, & ne devoit point être retardée par les délibérations lentes des autres puissances. Les circonstances avoient changé; &, dans la situation actuelle, c'étoit une pure vanité que d'écouter ceux qui les flattoient par les pompeux éloges de la magnanimité de leurs ancêtres. Athènes étoit trop foible pour entreprendre désormais de protéger des états qui n'étoient pas capables de se défendre eux-mêmes [a].

Démosthènes avoit soupçonné précédemment Æschine de trahison; mais ce discours le convainquit pleinement, que si son adversaire ne s'étoit pas vendu auparavant à Philippe, il venoit de se laisser corrompre par les ambassadeurs Macédoniens. Démosthènes cependant, ainsi que les citoyens d'Athènes en général, voyoient la nécessité de conclure immédiatement la paix avec ce prince, qui marchoit alors avec son armée en Thrace,

Pendant la négociation, Philippe continue à faire des conquêtes en Thrace.

[a] Demosth., de falsâ legat.

le long de la côte ſur laquelle les Athéniens poſſédoient encore Serrium, Doriſcus & pluſieurs autres villes tributaires. On propoſa donc un décret à cet effet, & on nomma des ambaſſadeurs qui pouvoient ſe rendre encore auprès de Philippe, pour faire avec lui l'échange des ſermens & de la ratification du traité conclu à Athènes. Les ambaſſadeurs étoient Eubulus, Æſchine, Ctéſiphon, Démocrates & Cléon. Le premier, entièrement dévoué aux Macédoniens, chercha divers prétextes pour retarder le départ. Dans cet intervalle, Kerſobleptes eſſuya la malheureuſe deſtinée dont nous avons déja fait mention; & Philippe, encouragé par le ſuccès de ſes intrigues, haſarda d'attaquer les cités de Serrium & de Doriſcus, qui ſe ſoumirent auſſitôt à ſes armes [a]. A l'arrivée de cette nouvelle, les Athéniens dépêchèrent Euclides pour informer le roi de Macédoine, que les places qu'il avoit priſes appartenoient à leur république; à quoi il répondit froidement que ſes ambaſſadeurs ne l'en avoient pas inſtruit, & qu'il n'étoit point mention de ces villes dans le traité qui venoit d'être ſigné,

---

[a] Demoſth., orat. 5 in Philipp.

mais non encore ratifié entre les deux puissances.

Troisième ambassade à Philippe.

Æschine & ses collègues retardèrent encore leur départ, quoique la conduite de Philippe leur fît voir la nécessité de le hâter. Ils eurent enfin ordre de partir, en conséquence d'un décret proposé par Démosthènes [a], & relatif à Kersobleptes, pour lequel il n'étoit plus tems de s'intéresser. Les ambassadeurs d'Athènes restèrent vingt-cinq jours pour faire le voyage de Pella, où ils auroient pu arriver en six ; & au lieu de se rendre aussi tôt auprès de Philippe, qui étoit occupé à réduire les villes situées sur le rivage de la Propontide, ils attendirent pendant trois semaines le retour de ce monarque. Pendant leur résidence à Pella, ils furent joints par Démosthènes, qui avoit demandé à être associé à l'ambassade, sous prétexte de racheter quelques Athéniens captifs ; mais en effet dans l'intention de surveiller la conduite de ses collègues. Philippe arriva enfin ; les ambassadeurs furent introduits à son audience. Ils ne parlèrent pas par ordre comme dans l'ambassade précédente.

Discours de Démosthènes.

Mais prenant la parole avant ses collè-

a Demosth., de falsâ legat.

gues, Démosthènes prononça un discours qui dut paroître bien ridicule, s'il fut tel que le rapporte son adversaire. Il observa, « qu'ils étoient malheureusement divisés entr'eux d'opinions & de sentimens; que ses vues étoient parfaitement conformes à celles de Philippe; que dès le commencement de la négociation, il avoit conseillé une paix & une alliance avec la Macédoine; qu'il avoit procuré tous les honneurs possibles aux ambassadeurs du roi pendant leur résidence à Athènes, & qu'ensuite il les avoit escorté dans leur voyage jusqu'à Thèbes. Il savoit, disoit-il, que ses bonnes intentions avoient été malignement rendues à Philippe, à cause de quelques expressions qui lui étoient échappées dans l'assemblée Athénienne. Mais s'il avoit méconnu la supériorité de ce prince, du côté des graces du corps & des agrémens de l'esprit [a], c'étoit parce qu'il croyoit qu'un roi guerrier, qu'un monarque conquérant n'ambitionnoit pas des qualités qui ne pouvoient flatter qu'une femme & un rhéteur. » Cette apologie extraordinaire fit sourire les courtisans Macédoniens, & couvrit de confusion les ambassadeurs d'Athènes [b].

---

a Voyez plus haut, dans ce Chapitre.

b Æschin., de falsâ legat.

D'Æſchine.

Æſchine compoſant ſon viſage, s'adreſſa modeſtement à Philippe. Il dit « qu'il n'étoit pas queſtion en ce moment pour les miniſtres Athéniens d'excuſer leur conduite ou d'en faire l'éloge. Ils avoient été jugés dignes de leur commiſſion par la république qui les employoit, & à laquelle ſeule ils devoient compte de leurs actions [a]. Leur affaire actuelle étoit de recevoir le ſerment de Philippe en ratification du traité déja conclu de la part d'Athènes. Les préparatifs militaires qu'on faiſoit de toutes parts en Macédoine, leur donnoient des craintes pour les malheureux Phociens. Mais il ſupplioit Philippe, s'il étoit déterminé à porter la guerre chez ce peuple infortuné, pour ſatisfaire les Thébains, de diſtinguer au moins les innocens des coupables. Les violateurs ſacrilèges du temple devoient être punis avec ſévérité ; mais l'état lui-même devoit être épargné, puiſque les loix & les inſtitutions de la Grèce garantiſſoient la ſûreté de chaque ville amphyctio-

---

a Le diſcours d'Æſchine, tel qu'il eſt rapporté par lui-même, eſt plein de graces & de dignité. Λέγων ὅτι πέμψειαν ἡμᾶς Ἀθηναῖοι πρέσβεις, &c. Voy. p. 261 & ſuiv. edit. de Wolf.

nique. Æſchine parla alors avec force contre l'injuſtice & la cruauté des Thébains, qui montreroient un jour envers Philippe, annonçoit il, la même fauſſeté & la même ingratitude dont ils avoient toujours payé précédemment les ſervices de leurs alliés & de leurs bienfaiteurs. »

Profonde diſſimulation de Philippe en traitant avec les ambaſſadeurs Athéniens.

Quoique le diſcours d'Æſchine ne fût pas capable de faire changer de réſolution au roi, il étoit bien propre à élever le crédit de l'orateur vis-à-vis de ſes concitoyens. Philippe ſe renferma dans des expreſſions vagues d'amitié & de reſpect. Les ambaſſadeurs de Thèbes étoient déja à Pella; circonſtance qui lui fournît un prétexte pour refuſer de s'expliquer en faveur de Phocis. Mais il donna à entendre qu'il s'intéreſſoit pour cette république, & il pria les Athéniens de l'accompagner en Theſſalie, pour l'aider, par leur habileté & leur expérience, à mettre ordre aux affaires de cette contrée, qui exigeoient immédiatement ſa préſence. Toute extraordinaire qu'étoit cette propoſition, elle fut agréée par les Athéniens. Le roi qui avoit donné ordre à ſon armée de marcher, fut ſuivi dans cette expédition par les ambaſſadeurs Thébains, dont les vues étoient diamétralement

métralement opposées aux intérêts de Phocis & d'Athènes [a].

L'état de trouble & de détresse dans lequel se trouvoit la première de ces deux républiques, promettoit une prompte fin à la guerre sacrée, qui, pendant plus de deux ans, avoit été foiblement soutenue par les Phociens d'un côté, & par les Thébains & les Locriens de l'autre. Les deux partis également épuisés n'avoient pu marquer leur animosité mutuelle que par quelques incursions & quelques ravages commis sur leurs territoires respectifs [b]. Durant la plus grande partie de ce tems, les Athéniens, amusés par leurs négociations avec Philippe, ne donnèrent aucun secours à leurs malheureux alliés. Le trésor de Delphes, quoique très considérable, fut entièrement absorbé. Les Phociens, ainsi abandonnés & épuisés, réfléchirent avec terreur à leur conduite passée ; & afin d'expier leurs sacrilèges ; ils firent des informations juridiques contre Phalcucus leur général ; & contre ses complices, sur les pillages com-

La guerre Phocienne continuée avec peu d'activité de part & d'autre.

Olymp. CVIII. 2. Av. C. 349.

[a] Demosth., de falsâ legat.

[b] Diodor., l. XVI, p. 454.

Les Phociens condamnent ceux qui avoient pillé le temple.

mis dans le temple d'Apollon [a]. Plusieurs furent condamnés à mort. Phaleucus fut déposé ; & les Phociens ayant achevé ces actes de justice qui tendoient à purger leur cause de tout ce qu'elle avoit d'odieux, sollicitèrent avec plus de confiance les secours de Sparte & d'Athènes.

Les Spartiates réclament la surintendance du temple.

Mais Archidamus, qui gouvernoit depuis long-tems le conseil des Spartiates, ne considéra la détresse des Phociens que comme une occasion favorable de faire valoir les prétentions de sa république à la surintendance du temple de Delphes, & il envoya des ambassadeurs en Thessalie pour conférer avec le roi de Macédoine sur cet objet [b]. Les Athéniens eurent plus d'égards à la demande de leurs alliés, qui, pour exciter davantage leur activité, offrirent de les mettre en possession des villes de Nicée, d'Alpenus & de Thronium, lesquelles commandoient les détroits des Thermopyles. Mais ce plan salutaire, qui auroit retardé le destin de la Grèce, fut renversé par Phaleucus. Ce chef, accompagné

Phaleucus & ses mercenaires s'emparent de Nicée.

a Diodor., l. XVI, p. 452.

b Demosth. & Æschin. ubi suprà.

de huit mille soldats mercenaires qui ne reconnoissoient d'autre autorité que la sienne ; établit son quartier général à Nicée, & méprisa les menaces de Phocis & d'Athènes.

Cette disgrace fut suivie d'un désastre plus terrible encore. Les Phociens avoient fortifié la ville d'Abé, pour défendre leur frontière septentrionale contre les déprédations des Locriens. Les Thébains, renforcés par quelques auxiliaires de Macédoine, marchèrent contre cette place. Les Phociens, avec plus de courage que de prudence, se mirent en campagne ; mais ils furent défaits avec grand carnage ; & poursuivis de toutes parts dans le territoire d'alentour. Cinq cents hommes se réfugièrent dans le temple d'Apollon Abeen, où ils restèrent plusieurs jours, couchant sous les portiques sur des herbes sèches & de la paille. Le feu ayant pris par accident pendant la nuit à ces matières combustibles ; se communiqua à tout l'édifice, dont une partie fut consumée, tandis que les malheureux Phociens furent étouffés ou réduits en cendres [a].

Désastre des Phociens dans le temple d'Apollon Abéen.

Les Thébains ne manquèrent pas de repré-

Les Thébains engagent Philippe à désoler la Phocide.

[a] Diodor., p. 454.

ſenter cette calamité comme un effet de la colère du ciel contre l'impiété audacieuſe de ces malheureux qui avoient oſé prendre un aſyle dans le temple d'un dieu qu'ils offenſoient depuis ſi long-tems par leurs ſacrilèges. Ils ſupplièrent Philippe de les aider à détruire le reſte de cette race criminelle. C'étoit le principal objet de leur ambaſſade vers ce prince ; tandis que les Athéniens, comme nous l'avons dit auparavant, le conjuroient d'épargner la nation en puniſſant les coupables, les Lacédémoniens, ſans s'inquiéter du deſtin de Phocis, faiſoient valoir leurs anciennes prétentions à la garde du temple de Delphes.

Philippe tente en vain de corrompre les ambaſſadeurs de Thèbes.

Philippe traita les députés des trois républiques avec toutes les apparences de la franchiſe & de la cordialité ; apparences ſous leſquelles il ſavoit ſi bien déguiſer les intérêts de ſa politique & de ſon ambition. Il aſſura les Thébains qu'il emploieroit ſes armes à leur faire recouvrer les villes d'Orchomène, de Coronée & de Tilphoſſeum, qui, toujours prêtes à ſe révolter contre la capitale, s'étoient ſoumiſes aux Phociens pendant leur invaſion en Béotie. Les Phociens, dit-il, ſe

ſont rendus les objets du courroux céleſte ; ce ſeroit une action auſſi méritoire de les punir, qu'il ſeroit impie de les protéger. Il étoit juſte qu'eux & leurs alliés ſouffriſſent les châtimens dus à leurs crimes. Philippe étoit ſincère juſques-là ; car ſes vues ſur cet objet étoient parfaitement conformes à celles de Thèbes ; mais il méditoit d'autres projets dans leſquels l'intérêt de la Macédoine étoit en oppoſition avec celui des Thébains. Pour accomplir ces projets, ſans offenſer ſes alliés, il étoit néceſſaire de gagner les ambaſſadeurs. Les careſſes, les flatteries, les promeſſes furent prodiguées en vain ; enfin on leur offrit une ſomme d'argent conſidérable. Mais quoique perſonne n'eût plus d'adreſſe que Philippe pour faire agréer ſes préſens, les députés de Thèbes furent incorruptibles, & reſtèrent fermes dans leur patriotiſme & leur honneur. Philon, chef de l'ambaſſade, répondit pour ſes collègues. « Nous ſommes déja perſuadés de votre amitié pour nous, indépendamment de vos préſens. Réſervez votre généroſité pour vos ſujets à qui elle ſera plus avantageuſe qu'à nous. Les faveurs que vous avez témoignées à Thèbes, excite-

ront toujours la reconnoiſſance de cette république & de ſes miniſtres [a]. »

Philippe corrompt & trompe les ambaſſadeurs Athéniens.

Démoſthènes vante la dignité de cette réponſe, comme plus convenable aux ambaſſadeurs d'Athènes. Mais ſes miniſtres, quoiqu'un des objets de leur commiſſion fût de ſauver Phocis que les Thébains vouloient détruire, ne montrèrent ni intégrité, ni eſprit. Tous, Démoſthènes lui-même, acceptèrent les préſens du roi de Macédoine, qui eut peu de peine à perſuader à des hommes ainſi féduits, « qu'il avoit pitié des Phociens; qu'il reſpectoit Athènes; qu'il déteſtoit l'inſolence de Thèbes; & que s'il marchoit vers les détroits des Thermopyles, ſon expédition feroit plus dangereuſe pour les Thébains même que pour leurs ennemis. » Il obſervoit cependant « qu'il avoit des raiſons particulières de ménager pour le moment un peuple qui ne mettoit aucunes bornes à ſon reſſentiment. C'étoit par de tels motifs qu'il avoit refuſé juſques-là de ratifier la paix avec Athènes; mais il ne vouloit pas différer plus long-tems. Il les prioit ſeulement, pour ſauver les apparences aux yeux des Thébains,

[a] Demoſth., de falsâ legat.

de ne point mettre dans le traité le nom des Phociens. » Ce traité, si difficile à conclure, fut enfin terminé, & pour y mettre plus de secret, on le passa dans un lieu que Démosthènes appelle une caverne, près du temple de Pollux, dans le voisinage de Phère. Les ambassadeurs Athéniens prirent congé, affectant d'être persuadés (peut-être persuadés en effet) des bonnes intentions du roi de Macédoine. Vers le même tems les ambassadeurs de Lacédémone partirent, mais avec beaucoup moins de satisfaction. Ils avoient apperçu dès le commencement de la négociation les artifices du prince avec lequel ils étoient venus traiter, ou du moins Archidamus comprit, par leur rapport, que sa république n'avoit rien à attendre de la prépondérance de la Macédoine, ni de la destruction des Phociens; & que si les Spartiates persistoient à réclamer la surintendance du temple de Delphes, ils devoient se préparer à l'obtenir par la force des armes.

Archidamus leva une armée pour cet effet, & marcha vers les Thermopyles; mais les intrigues de Philippe, comme nous aurons occasion de le rapporter, rendirent ses hostilités aussi impuissantes que ses négociations

Lettre flatteuse de Philippe aux Athéniens.

avoient été infructueuses. Ce prince avoit écrit de Thessalie aux Athéniens une lettre conçue dans les termes les plus artificieux. Il exprimoit son profond respect pour la république, & sa haute estime pour ses ambassadeurs, déclarant qu'il ne négligeroit aucune occasion de prouver combien il desiroit contribuer à la prospérité & à la gloire d'Athènes. Il demandoit de lui faire connoître en quoi il pouvoit être le plus utile & le plus agréable au peuple. Il se gardoit bien de faire mention des conditions de la paix & de l'alliance ; mais après plusieurs autres protestations générales de sa bonne volonté, il les prioit « de ne pas s'offenser de ce qu'il retenoit leurs ambassadeurs dont l'éloquence & les talens lui étoient nécessaires pour arranger les affaires de la Thessalie [a]. »

Æschine rend compte de l'ambassade à l'assemblée Athénienne.

Bientôt après les ambassadeurs revinrent à Athènes ; & ayant rendu compte de leur négociation au sénat des cinq cents, qui n'en fut pas très-satisfait, ils parurent devant l'assemblée du peuple. Æschine monta le premier dans la tribune aux harangues ; & dans

[a] Demosth. & Æschin. ubi suprà.

un discours adroitement préparé, il détailla les avantages résultans de son heureuse ambassade, dans laquelle il avoit persuadé à Philippe d'embrasser précisément les mesures qui convenoient aux intérêts d'Athènes. « Le peuple, disoit-il, avoit maintenant la paix au lieu de la guerre; & sans se fatiguer par des préparatifs militaires, il n'avoit qu'à rester tranquille dans ses foyers, jouissant des plaisirs de la ville, & dans peu de jours il apprendroit que Philippe avoit passé les Thermopyles pour tirer vengeance, non des Phociens, mais des Thébains qui avoient été les véritables auteurs de la guerre, & qui, ayant conçu le dessein de s'emparer du temple, n'en étoient pas moins coupables (ainsi qu'on l'avoit prouvé à Philippe) pour n'avoir pas réussi dans ce projet impie. Il ajouta que les alliés Béotiens de Thespie & de Platée, dont la haine contre Thèbes étoit aussi invétérée que leur attachement pour Athènes étoit sincère, seroient rétablis dans leur première force & dans leur ancienne splendeur; que les Thébains, & non les Phociens, seroient contraints de payer l'amende imposée par le conseil amphictyonique, & de réparer les funestes effets du sacrilège & de la profa-

nation ; que les magiſtrats de Thèbes prévoyoient les hoſtilités de Philippe, & ſavoient bien par qui elles avoient été excitées. « C'eſt pourquoi, dit Æſchine, ils ont juré ma perte & mis ma tête à prix. Les Eubéens ſont également alarmés de notre traité avec Philippe, ne doutant pas que leur île nous ſoit rendue comme un équivalent d'Amphipolis. Ce ne ſont pas là les ſeuls avantages du traité. Il a été queſtion encore d'un autre article de la plus grande importance & d'un intérêt immédiat pour la république ; mais j'en parlerai dans une autre occaſion : j'apperçois dans ce moment l'envie & la malignité de certaines perſonnes prêtes à éclater. » L'article important que l'orateur ſous-entendoit, étoit le recouvrement d'Orope, ville conſidérable ſur les frontières de l'Attique, qui avoit été longtems ſoumiſe à Thèbes.

Les ſoupçons de Démoſthènes tournés en ridicule par ſes collègues.

Ce diſcours ſpécieux, ſi flatteur pour l'indolence & les vaines eſpérances de la multitude, fut reçu avec une approbation générale, malgré l'oppoſition de Démoſthènes, qui déclare qu'il ne connoiſſoit rien de tous ces grands avantages promis par ſon collègue, & qu'il ne les eſpéroit pas. Æſchine & Philocrate l'écoutèrent avec cette gravité dé-

daigneuse qu'affectent des hommes instruits d'un secret important envers ceux qui l'ignorent. Mais lorsqu'il voulut continuer son discours, & mettre au jour leur artifice & leur fausseté, il en fut empêché par les clameurs & les insultes de la populace. Æschines l'avertit de se ressouvenir qu'il n'avoit aucun droit à partager les récompenses dues aux services importans de ses collègues. Philocrate dit, d'un air de plaisanterie, qu'il n'étoit pas étonnant que les espérances de Démosthènes fussent moindres que les siennes, « puisqu'il ne boit que de l'eau & moi que du vin. » Cet insipide jeu de mots amusa les Athéniens, & empêcha l'assemblée de faire attention aux courageuses remontrances de Démosthènes. Il fut convenu qu'on remercieroit Philippe de ses intentions équitables & amicales, & qu'on ratifieroit une paix & une alliance perpétuelles entre Athènes & la Macédoine. Il fut déterminé dans le même décret, que les Phociens se soumettroient au conseil amphictyonique, sous peine d'encourir la disgrace de la république [a].

---

[a] Demosth., de falsâ legat.

Le succès des artifices de Philippe avec les Athéniens trompe les ambassadeurs Phociens à Athènes.

Ces articles, ainsi que les motifs secrets qui les produisoient, furent communiqués immédiatement, par les émissaires de Philippe, aux ambassadeurs Phociens résidant alors à Athènes; lesquels transportés de joie par l'espoir de détourner les calamités qui menaçoient depuis si long-tems leur pays, ne perdirent point de tems pour faire parvenir cette agréable nouvelle à leurs compatriotes. Ceux-ci conclurent, avec une grande probabilité, que quoique Philippe pût tromper les Phociens, les ministres d'Athènes ne seroient jamais assez hardis pour tromper publiquement les Athéniens; & que par cette raison ils ne pouvoient douter plus long-tems des dispositions favorables du roi de Macédoine.

Ce qui fait rejeter aux Phociens le secours de Sparte.

Cette croyance s'établit si fermement, que lorsqu'Archidamus marcha en Phocide à la tête d'une armée pour défendre le temple contre Philippe, les Phociens rejetèrent son secours, observant qu'ils craignoient pour Sparte beaucoup plus que pour eux-mêmes; sur quoi les Lacédémoniens retournèrent dans le Péloponèse [a].

---

a Demosth., de falsâ legat.

Philippe étoit préparé alors à exécuter sa grande entreprise. Halus, dont le siège avoit duré long-tems, s'étoit enfin soumise aux armes de Parménion réunies aux siennes. Des troupes fraîches étoient arrivées de la Macédoine. Les Athéniens étoient appaisés; les Lacedémoniens s'étoient retirés; les Phociens n'avoient aucune défiance; les Thessaliens, les Thébains & les Locriens étoient prêts à suivre ses étendards. Un seul obstacle restoit, & il étoit aisé de le surmonter. Phaleucus, qui commandoit huit mille mercenaires, avoit encore en sa possession la ville de Nicée. Mais un homme qui avoit trahi les intérêts de sa république, ne pouvoit pas être fort disposé à défendre la cause de la Grèce. Philippe entra en négociation avec lui pour se faire remettre Nicée [a], sans quoi il lui auroit été impossible de passer les Thermopyles; & tandis qu'il traitoit avec lui, il écrivoit aux Athéniens une lettre pleine de cordialité & d'affection.

Philippe négocie avec Phaleucus pour la cession de Nicée.

Il craignoit les caprices dangereux d'un peuple, dont la sûreté pouvoit bien être alarmée par une pareille démarche, & dont

Philippe continue à masquer ses projets.

[a] Diodor. l. XVI, p. 355.

l'oppoſition pouvoit encore devenir fatale à ſes projets, ſoit qu'ils marchaſſent vers les détroits, ou qu'ils commandaſſent à leur amiral Proxenus, qui étoit ſtationné dans le golfe Opontien, entre Locris & Eubée, d'intercepter les convois Macédoniens; car les frontières de la Phocide & de la Theſſalie ayant été long-tems dévaſtées par la guerre ſacrée, Philippe recevoit ſes proviſions par la mer. Les proteſtations d'amitié qu'il faiſoit dans ſes lettres aux Athéniens, non-ſeulement les empêchèrent de faire attention aux remontrances de Démoſthènes, mais les déterminèrent à députer cet orateur avec Æſchine & pluſieurs autres, dont Philippe affectoit de deſirer les avis & le ſecours pour arranger les affaires difficiles dans leſquelles il étoit engagé. Démoſthènes vit l'artifice de ſes ennemis qui vouloient l'arracher à ſon devoir dans cette criſe importante, & il refuſa abſolument cette commiſſion. Æſchine, ſous prétexte de maladie, reſta auſſi pour épier & contrarier les meſures de ſon rival. Les autres ambaſſadeurs partirent pour ſatisfaire à la demande de Philippe & aux ordres de la république, ſe flattant que les ſuites du traité auroient un effet

également avantageux & honorable pour Athènes [a].

Défastres de Phaleucus & de ses compagnons.

Tandis que les ambassadeurs traversoient l'Eubée pour aller joindre le roi de Macédoine, ils apprirent, à leur grand étonnement, les événemens qui venoient de se passer. Phaleucus avoit consenti à évacuer Nicée. Il s'étoit retiré vers le Péloponèse, & s'étoit embarqué à Corinthe, dans la vue de faire voile pour l'Italie où il espéroit former un établissement; mais le caractère capricieux & indomptable de ses compagnons le força de faire une descente sur la côte d'Elis. Ils se rembarquèrent ensuite, & cinglèrent vers l'île de Crète, où leur invasion devint funeste à leur général. Etant revenus dans le Péloponèse, ils y furent défaits par les Eliens & les Arcadiens. La plus grande partie de ceux qui survécurent au combat, tombèrent entre les mains de l'ennemi qui les fit tuer à coups de flèches, ou précipiter du haut des rochers. Quelques-uns se retirèrent sur leurs vaisseaux, mais ils périrent bientôt dans une révolte qu'ils avoient excitée ou fomentée en Sicile. La destruction de ce corps nom-

[a] Demosth., de falsâ legat.

breux d'hommes eſt attribuée par les anciens hiſtoriens [a] à la vengeance divine qui pourſuivoit leurs ſacrilèges & leur impiété. Il eſt étonnant que ces écrivains ſuperſtitieux n'aient pas réfléchi à la deſtruction bien plus prompte & plus terrible encore qui enveloppa toute la nation Phociène, par laquelle Phaleucus & ſes compagnons venoient d'être condamnés, & auroient été punis avec une rigueur exemplaire, ſi cette nation en avoit eu le pouvoir.

Cruel décret des amphictyons contre les Phociens.

Philippe ayant paſſé les détroits des Thermopyles, fut reçu par les Phociens comme leur libérateur. Il avoit promis de plaider leur cauſe devant le conſeil amphictyonique, aux déciſions duquel ce peuple crédule conſentit de ſe ſoumettre, ſachant bien qu'un prince qui entroit en Grèce à la tête d'une nombreuſe armée, pouvoit aiſément contraindre les réſolutions des amphictyons, & croyant fermement que ce prince étoit leur ami. Les députés d'Athènes n'étoient pas encore arrivés; ceux des républiques méridionales n'avoient pas même été avertis. Les

a Diodor., l. XVI, c. 10, donne ceci comme l'opinion générale.

Locriens,

Locriens, les Thébains & les Thessaliens composoient seuls l'assemblée qui devoit décider du sort de Phocis; contrée qu'ils avoient persécutée avec un acharnement infatigable pendant une guerre de dix ans. La sentence fut telle qu'on pouvoit l'attendre du cruel ressentiment des juges. Il fut prononcé que les Phociens seroient exclus de la confédération générale de la Grèce, & privés pour jamais du droit d'envoyer des représentans au conseil des amphictyons; que leurs armes & leurs chevaux seroient vendus au profit d'Apollon; qu'il leur seroit permis de garder leurs terres, mais qu'ils seroient obligés de payer annuellement de leur produit la valeur de six mille talens, jusqu'à ce qu'ils eussent indemnisé complètement le temple de Delphes; que leurs cités seroient démantelées & réduites en villages distincts, qui ne contiendroient pas plus de soixante maisons chacun, à la distance d'un stade l'un de l'autre; & que les Corinthiens, qui leur avoient donné récemment du secours, seroient privés par cette raison de la présidence aux jeux Pythiques; enfin que cette présidence, ainsi que la surintendance du temple de Delphes & le droit de suffrage au conseil amphictyoni-

que, perdus par les Phociens, feroient déformais transférés au roi de Macédoine. Il fut ordonné que les amphictyons, après avoir exécuté ce décret, procéderoient enfuite aux réparations du temple & aux expiations, & qu'ils emploieroient leur fageffe & leur pouvoir à établir fur un fondement folide la tranquillité & le bonheur de la Grèce [a].

Qui eft cruellement exécuté par les Macédoniens. Olymp. CVIII. 2. A. C. 347.

Lorfque ce décret extraordinaire fut fignifié aux Phociens, il les frappa d'une fi grande terreur & d'une telle confternation, qu'ils furent incapables de prendre aucun parti. Quelques cités feulement, plus déterminées que les autres, firent des efforts pour défendre leurs murs, leurs temples & les tombes révérées de leurs ancêtres. Mais leur foible réfiftance fut bientôt vaincue, & les Macédoniens exécutèrent fans obftacle la volonté du confeil amphictyonique avec une cruauté inflexible, & dans un ordre & un filence fi grands, que les ravages tumultueux d'une guerre barbare paroiffoient moins affreux. Les malheureux Phociens contemploient cette deftruction fans ofer verfer une larme ou pouffer un foupir, parce que la moindre

a Diodor., l. XVI, c. 59 & fuiv.

marque de regret étoit regardée comme un crime. Ils virent leurs anciens monumens & leurs trophées abattus, leurs murailles rasées, les bords fertiles du Céphise couverts de ruines, & les cités vénérables de Daulis, Pénopée, Lilée & Hyampolis, qui avoient joui d'une grande prospérité pendant plus de neuf siècles, & qui seront à jamais célèbres dans les poëmes d'Homère, tellement détruites & brûlées, qu'il restoit à peine des traces de leur existence [a]. Après cette terrible dévastation, les habitans furent chassés comme des vils troupeaux vers les établissemens qu'on leur permettoit d'occuper, & obligés de cultiver les champs de leurs pères au profit de leurs maîtres cruels & inexorables. Trois ans après, les voyageurs qui traversoient la Phocide pour aller visiter le temple de Delphes, étoient touchés jusqu'aux larmes, ou saisis d'horreur en voyant une pareille dévastation. Ils détournoient les yeux des ruines d'une contrée & d'un peuple autrefois si célèbre, & dont les jeunes gens & les hommes faits avoient péri dans la guerre, ou avoient été

---

[a] Pausanias in Phociç. ; & Diodor., l. XVI, c. 59 & suiv.

traînés en captivité ; dont les villes anciennement si peuplées n'existoient plus, & dont les villages n'étoient plus habités que par des femmes, des enfans & des vieillards qui exprimoient, par un morne silence, la profonde misère & la douleur plus profonde encore où ils étoient plongés [a].

La nouvelle de ces événemens produit la consternation dans Athènes.

Les nouvelles inattendues de ces tristes événemens arrivèrent à Athènes en cinq jours. Le peuple étoit assemblé alors dans le Pirée, pour examiner l'état du port & des vaisseaux qui s'y trouvoient. La consternation se répandit sur-le-champ parmi tous les citoyens. Ils s'imaginoient voir déja les armées de Macédoine & de Thessalie, excitées par la haine invétérée des Thébains, fondre sur leur frontière septentrionale, & désoler tout le pays. Sur l'avis de Callisthènes, on porta aussi-tôt un décret qui annonçoit la plus grande épouvante & le danger le plus pressant. Il fut résolu « que les Athéniens qui résidoient habituellement à la campagne, seroient appelés à la défense de la ville ; que ceux qui étoient à la distance de douze milles ou environ, se transporteroient avec leurs effets

a Demosth. & Æschin. de falsâ legat. & de Coron.

les plus précieux dans la ville ou au Pirée; & que ceux qui se trouvoient plus éloignés, se rendroient avec leur mobilier dans les forteresses les plus voisines, particulièrement à Eleusis, Philée, Aphidna & Sunium, regardées comme les plus fortes places de l'Attique [a]. »

Philippe écrit aux Athéniens dans un style bien différent de celui dont il se servoit auparavant.

Ce décret montre que la terreur fut le premier mouvement des Athéniens; mais la vengeance fut le second. Renfermés à regret dans leurs murailles, ils s'excitoient hautement les uns & les autres à prendre les armes. On leva des troupes pour aller au secours de Phocis; & leur amiral Proxenus, qui étoit revenu depuis peu de tems des côtes voisines de cette contrée, eut ordre d'y retourner. Le roi de Macédoine observoit avec attention tous ces mouvemens dont il étoit régulièrement instruit par ses partisans. C'est pourquoi il écrivit une lettre aux Athéniens dans ce style de supériorité que les succès de sa politique & de ses armes l'autorisoient à prendre. Après les avoir informés du traitement des Phociens, il leur déclare qu'il a été instruit de leurs préparatifs pour soutenir

a Demosth., de falsâ legat., sect. 20.

ce peuple impie, qui n'étoit point compris dans le traité de paix nouvellement ſigné & ratifié entre Athènes & la Macédoine. Il les exhorte à ſe déſiſter de ce projet inconſidéré qui n'auroit d'autre effet que de montrer l'iniquité & l'extravagance de leur conduite, en armant contre un prince avec lequel ils avoient ſi récemment conclu une alliance. « Mais ſi vous perſiſtez, ajoute-t-il, ſachez que nous ſommes préparés à repouſſer vos hoſtilités avec autant de fermeté que de vigueur. »

Les Athéniens font un décret pour recevoir les Phociens fugitifs.

Cette lettre mortifiante fut reçue vers le même tems où les ambaſſadeurs Athéniens revenoient d'Eubée, & apportoient, ſur la deſtruction des Phociens, de tels détails, qu'il paroiſſoit preſqu'impoſſible d'adoucir leur ſort. Tout ce que l'on pouvoit faire, étoit de ſouſtraire le miſérable reſte de ce peuple infortuné à la vengeance inexorable de ſes ennemis. Les Athéniens rendirent un décret pour recevoir les fugitifs avec bonté, & leur procurer des établiſſemens en Attique ou dans les provinces alliées de la république. Cette réſolution, quoique fondée ſur les devoirs les plus ſacrés de la reconnoiſſance & de l'humanité envers des anciens & fidèles

alliés, offensa grièvement la cruauté inexorable des Thessaliens & des Thébains [a].

Philippe protége les Phociens contre la vengeance inhumaine des Grecs leurs ennemis.

Au milieu de ces résolutions, les partisans du roi de Macédoine, & sur-tout Æschine & Philoctrate, dont les vaines assurances avoient été suivies d'un effet si funeste, avoient de justes raisons de redouter le ressentiment de leur patrie. Le premier, qui avoit été le principal agent de l'intrigue, n'affecta plus d'être malade. Il oublia les menaces de Thèbes; & au mépris du décret qui défendoit à tout citoyen de quitter les murs de la ville, il en sortit pour aller contempler la destruction des Phociens avec autant d'indifférence, si nous en croyons son adversaire, qu'il auroit vu un événement ordinaire. Plus occupé encore de son intérêt que de tout autre objet, ajoute Démosthènes, il s'étoit adressé ensuite à Philippe pour lui demander la récompense de son iniquité. Æschine attribue son voyage à une cause plus honorable, mais moins probable. Il prétend que ce fut au desir de sauver le reste infortuné de la nation Phociène, en proie à la vengeance barbare des Grecs leurs ennemis; &

[a] Demosth. & Æschin., de falsâ legat., sect. 20.

que ce fut à sa prière que les Macédoniens protégèrent ces malheureux. On peut croire en effet qu'Æschine, pour se faire un mérite auprès de ses compatriotes dont il avoit provoqué si hautement le courroux, s'opposa à la résolution inhumaine qu'on avoit prise de précipiter du haut des rochers tous ceux des Phociens qui avoient atteint l'âge de puberté. Mais le roi de Macédoine, dont le caractère n'étoit pas naturellement cruel, doit avoir été porté de lui-même à révoquer une sentence aussi atroce & aussi sanguinaire, qui auroit fait le plus grand tort à sa réputation, sans lui être d'aucune utilité.

Et les Béotiens contre la cruauté de Thèbes.

Cette conclusion paroît la plus probable, puisqu'on nous assure que ce fut d'après les mêmes principes, mais avec beaucoup moins de succès, qu'il prit sous sa protection les Béotiens opprimés. Orchomène, Coronée, Hyampolis & d'autres villes moins remarquables de la Béotie, après la ruine des Phociens leurs alliés, avoient été soumises de nouveau à la domination de Thèbes. Cette république, toujours hautaine & inflexible, se préparoit en cette occasion à traiter les rebelles avec encore plus d'insolence & de cruauté. Philippe prit le parti de ces infor-

tunés avec une ardeur généreuse, qui déplut beaucoup aux Thébains. Son humanité, soit réelle ou affectée, fut hautement applaudie & vantée par ses partisans dans la plupart des républiques Grecques. Il en résulta toutefois plus de gloire pour lui que d'avantage pour les Béotiens; car ceux-ci ayant été chassés de leur patrie par la tyrannie oppressive de Thèbes, ils se réfugièrent chez les Athéniens toujours prêts à accueillir les malheureux [a].

La Macédoine est déclarée par les amphictyons, membre du corps hellénique.

Olymp. CVIII. 3. A. C. 346.

Ayant terminé la guerre sacrée d'une manière si favorable à son intérêt & à son ambition, Philippe convoqua les membres du conseil amphictyonique au nombre de deux cents, & assista aux hymnes, aux prières & aux sacrifices offerts à Apollon en reconnoissance de sa divine protection. Le nom du pieux roi de Macédoine, qui avoit été le principal instrument du succès, retentît dans les poëmes sacrés chantés en l'honneur du dieu. Les amphictyons ratifièrent tout ce que ce prince avoit fait. Ils placèrent sa statue dans le temple de Delphes, & reconnurent, par un décret solemnel, le royaume de Macédoine comme le principal

[a] Demosth. & Æschin, de falsâ legat., sect. 20.

membre du corps hellénique [a]. Philippe, en même tems, nomma des députés pour présider aux jeux Pythiques, dont la célebration approchoit, & pour laquelle la plupart des états de la Grèce avoient déja envoyé leurs représentans. Les Athéniens, indignés, ne parurent point à cette fête; c'est pourquoi on leur dépêcha une ambassade, au nom des amphictyons, pour les engager à concourir aux mesures que le conseil général de la Grèce venoit de prendre, & pour leur faire des reproches sur le chagrin qu'ils montroient de l'agrandissement d'un prince avec lequel ils venoient de contracter une alliance.

Les Athéniens même admettent cette prétention.

Les délibérations de l'assemblée des Athéniens, dans cette occasion, montrèrent à découvert d'un côté toute l'étendue de leurs imprudences passées, & de l'autre la politique consommée de Philippe. Ils reconnurent, avec douleur & regret, qu'ils avoient négligé les occasions que la providence leur avoit offertes, de réprimer l'ambition de leur rival; que le tems d'agir avec hardiesse & vigueur étoit passé; que la confédération générale de la Grèce n'étoit plus qu'un mot

---

a Diodor., l. XVI, c. 60.

vide de sens, puisque les Grecs abandonnoient leur prépondérance au roi de Macédoine; & qu'il convenoit dès-lors à leur république de consulter plutôt sa sûreté que son honneur, & de conserver la paix avec un monarque contre lequel ils n'avoient aucuns moyens de faire la guerre. Démosthènes même [a] appuya cette résolution, « de peur, dit-il, d'offenser ceux qui se nomment les amphyctions, & d'exciter contre nous une guerre générale. Les Thébains, outre les anciens motifs de querelle avec nous, sont irrités de ce que nous avons accueilli leurs exilés. Les Locriens & les Thessaliens nous haïssent pour avoir protégé les Phociens. Les Argiens, les Messeniens & les Mégalopolitains sont mécontens, parce que nous concourons aux vues de Lacédémone. Si nous nous refusons aux demandes de Philippe & des amphictyons, ils nous attaqueront avec les forces combinées de tous ces états, auxquelles nous sommes absolument incapables de résister. C'est pourquoi il ne s'agit que d'un seul point, la continuation de la paix. Ce n'est pas que ce parti soit excellent ou

a Demosth. de pace.

digne de vous ; mais quel qu'il soit, & quoiqu'il valût mieux pour vous que la paix n'eût jamais été conclue, puisque vous l'avez acceptée, il ne faut pas l'enfreindre. » Cette opinion fut universellement approuvée. La Macédoine fut reconnue comme membre de la confédération Grecque ; & Isocrate, Athénien du plus grand mérite & de la plus haute réputation, adressa un discours à Philippe, dans lequel il l'exhortoit à dédaigner des victoires peu glorieuses sur ses compatriotes & ses amis, à employer son autorité pour éteindre à jamais les dissentions de la Grèce, & à diriger les efforts unis de cette contrée, dont la Macédoine faisoit alors partie, contre la nation efféminée des Perses, ses ennemis anciens & naturels [a].

Soit que ces exhortations fussent l'expression d'une simplicité vertueuse qui ne soupçonnoit pas les intentions hostiles du roi de Macédoine [b], soit qu'elles fussent dictées par une politique adroite & insinuante, qui, quoiqu'en soupçonnant ces intentions, es-

[a] Isocrat. orat. Philipp.

[b] Voyez la vie d'Isocrate qui précède ma traduction de ses ouvrages.

péroit les prévenir, les mesures de Philippe étoient sans doute trop bien prises, & ses plans trop bien établis pour être dérangés par l'éloquence spécieuse d'un rhéteur. Il avoit médité depuis long-tems l'invasion de l'Asie. La conquête de l'empire Persan étoit un objet bien propre à tenter son ambition ; mais ni ses propres passions, ni les conseils ne pouvoient hâter, retarder ou faire varier sa marche constante dans un systême qui ne pouvoit s'achever qu'en assurant ses anciennes conquêtes avant d'en entreprendre de nouvelles.

Fin du Tome cinquième.

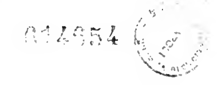


TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le cinquième Volume.

Fin de la Table des Chapitres.



